

Carl A. Rudisill Library



0 1976 0050497 5

26221

F 846
F61c
v.4

This book may be kept

FOURTEEN DAYS

A fine of TWO CENTS will be charged for each day the book is kept over time.

Aug 16 '60

[illegible]

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
GUSTAVE FLAUBERT

CORRESPONDANCE

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE

QUATRIÈME SÉRIE
(1854-1861)



PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE ÉDITEUR
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

MDCCCCXXVII



Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/bwb_P9-ARY-601

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
GUSTAVE FLAUBERT

F846

F61C

L6221

June '50

CORRESPONDANCE

DE

GUSTAVE FLAUBERT.

452. À LOUISE COLET.

En partie inédite.

[Croisset] Lundi soir, 1 heure [janvier 1854].

J'attends demain une lettre de toi, qui me dise que tu as reçu le volumineux paquet du *Crocodile*, qui a dû t'arriver hier matin. Quant à *la Servante*, je ne sais si elle est à Rouen. On y va assez difficilement maintenant, à cause de la neige qui emplit les chemins et, comme la Seine est gelée et que les bateaux ne peuvent naviguer, nous sommes un peu à l'état de Robinson. N'importe, j'espère bien mercredi, au plus tard, avoir ton paquet. Je le lirai avec soin, d'abord en masse pour voir l'ensemble, puis en détail, puis en masse et je te ferai de longs commentaires, *le plus expliqués* possible. J'y mettrai, pauvre chère Muse, tout mon cœur et tout mon esprit; n'aie aucune crainte.

J'ai eu Bouilhet vendredi soir, samedi et hier matin. Il reviendra mercredi pour jusqu'à la fin

de la semaine. Nous n'avons guère, jusqu'à présent, eu le temps de causer que de nous. Tout a presque été employé aux *Fossiles* et à la *Bovary*. Il a été content de ma baisade. Mais, avant le dit passage, j'en ai un de transition, qui contient huit lignes, qui m'a demandé trois jours, où il n'y a pas un mot de trop, et qu'il faut pourtant refaire encore parce que c'est trop lent. C'est un dialogue direct qu'il faut remettre à l'indirect, et où je n'ai pas la place nécessaire de dire ce qu'il faut dire. Tout cela doit être rapide et lointain comme plan, tant il faut que ce soit perdu et peu visible dans le livre! Après quoi, j'ai encore trois ou quatre autres corrections infiniment minimales, mais qui me demanderont bien toute l'autre semaine! Quelle lenteur! quelle lenteur! N'importe, j'avance. J'ai fait un grand pas, et je sens en moi un allègement intérieur qui me rend tout gaillard, quoique ce soir j'aie littéralement sué de peine. C'est si difficile de défaire ce qui est fait, et bien fait, pour fourrer du neuf à la place, sans qu'on voie l'encastrement.

Quant aux *Fossiles*, je trouve cela fort beau et continue à soutenir qu'il fallait s'y prendre de cette façon. *Tout le monde*, après les *Fossiles*, eût fait une grande tartine lyrique sur l'homme. Mais l'homme a changé et, pour le prendre complètement, il faut suivre son histoire, le monsieur en habit noir étant aussi naturel que le sauvage tatoué. Il faut donc présenter les deux états et tout ce qu'il y a d'intermédiaire entre eux. Je crois que cette méthode était la plus forte, et la plus difficile surtout. On eût pu sauter par-dessus l'homme complètement. Mais cela eût été une

ficelle, une pose, un moyen très commode de faire de l'effet, et par une négation !

J'ai lu les *Abeilles* que tu m'as envoyées. C'est raide, d'idées surtout, et je trouve les mouches de Montfaucon splendides. Quant à l'*Expiation*, quel dommage que ce soit bâclé ! Tout le *Waterloo* est stupide ; mais la *Retraite de Russie* et *Sainte-Hélène* (à part des taches nombreuses) m'ont plu, et extrêmement. On eût pu faire de cela quelque chose d'aussi beau que le *Feu du ciel*. N'importe, ce bonhomme est un grand homme et un très grand homme.

Je suis maintenant dans des lectures bien diverses. D'abord, je me *gaudys* avec Pétrus Borel qui est *bénaurme* ; je trouve là mes vieilles phrénésies de jeunesse ! Cela valait mieux que la monnaie courante d'à présent. On était monté à un tel ton que l'on rencontrait quelquefois un bon mot, une bonne expression. Il y aurait, du reste, sur ce malheureux livre, une belle leçon à faire. Comme le socialisme perçait déjà. Comme la préoccupation de la morale rend toute œuvre d'imagination fausse et embêtante ! etc. Je tourne beaucoup à la critique. Le roman que j'écris m'aiguise cette faculté, car c'est une œuvre surtout de critique, ou plutôt d'anatomie. Le lecteur ne s'apercevra pas, je l'espère, de tout le travail psychologique caché sous la forme, mais il en ressentira l'effet. Et d'une autre part je suis entraîné à écrire de grandes choses somptueuses, des batailles, des sièges, des descriptions du vieil Orient fabuleux. J'ai passé, jeudi soir, deux belles heures, la tête dans mes mains, songeant aux enceintes bariolées d'Ecbatane. On n'a rien écrit sur tout cela. Que

de choses flottent encore dans les limbes de la pensée humaine ! Ce ne sont pas les sujets qui manquent, mais les hommes.

A propos des hommes, permets-moi de te citer de suite, de peur que je ne les oublie, deux petites aimables anecdotes. Premier fait : on a exposé à la morgue, à Rouen, un homme qui s'est noyé avec ses deux enfants attachés à la ceinture. La misère ici est atroce. Des bandes de pauvres commencent à courir la campagne les nuits. On a tué à Saint-Georges, à une lieue d'ici, un gendarme. Les bons paysans commencent à trembler dans leur peau. S'ils sont un peu secoués, cela ne me fera pas pleurer. Cette caste ne mérite aucune pitié. Tous les vices et toutes les férocités l'emplissent. Mais passons. Deuxième fait, et qui démontre comme quoi les hommes sont frères. On a exécuté ces jours-ci, à Provins, un jeune homme qui avait assassiné un bourgeois et une bourgeoise, puis violé la servante sur place et bu toute la cave. Or, pour voir guillotiner cet excentrique, il est arrivé dans Provins, dès la veille, plus de dix mille gens de la campagne. Comme les auberges n'étaient pas suffisantes, beaucoup ont passé la nuit dehors et ont *couché dans la neige*. L'affluence était telle que le pain *a manqué*. O suffrage universel ! Sophistes ! O charlatans ! Déclamez donc contre les gladiateurs et parlez-moi du progrès ! Moralisez, faites des lois, des plans ! Réformez-moi la bête féroce. Quand même vous auriez arraché les canines du tigre, et qu'il ne pourrait plus manger que de la bouillie, il lui restera toujours son cœur de carnassier ! Et ainsi le cannibale perce sous le bourgeron populaire, comme le crâne du Caraïbe sous le bonnet

de soie noire du bourgeois. Qu'est-ce que tout *cela nous fout* ? Faisons notre devoir, nous autres. Que la Providence fasse le sien !

Tu me dis que rien bientôt ne pourra plus t'arracher de larmes. Tant mieux, car rien n'en mérite, si ce n'est des larmes de rire, « pour ce que rire est le propre de l'homme ».

Bouilhet me paraît très content de la Sylphide. [...] Il est, du reste, peu exalté. C'est comme ça qu'il faut être. Laissez l'exaltation à l'élément musculaire et charnel, afin que l'intellectuel soit toujours serein. Les passions, pour l'artiste, doivent être l'*accompagnement* de la vie ; l'art en est le *chant*. Mais si les notes d'en bas montent sur la mélodie, tout s'embrouille.

Aussi moi, gardant chaque chose à sa place, je vis par casiers. J'ai des tiroirs, je suis plein de compartiments comme une bonne malle de voyage, et ficelé en dessus, sanglé à triple étrivière.

Maintenant je pose ton doigt à une place secrète, ta pensée sur un coin caché et qui est plein de toi-même et je vais m'endormir avec ton image et en t'envoyant mille baisers.

A toi. Ton G.

453. À LA MÊME.

En partie inédite.

[Croisset] Vendredi soir, 1 heure [13 janvier 1854].

Tu ne me parles pas, dans ton petit mot de ce matin, chère Louise, de la résolution que tu as prise, relativement à la *Servante*. J'attendais pour-

tant ta réponse avec anxiété. Voici pourquoi : c'est que, quoique ayant bien réfléchi avant de t'écrire une aussi dure lettre, j'ai encore réfléchi après, et j'ai presque balancé à te l'envoyer. Je me demandais : « Me suis-je trompé ? Cela se peut ! » Non, non, pourtant. Je crois que mes notes et ma lettre ont été dictées par le bon sens le plus grossier qui ait jamais arrangé des mots et, au risque de te blesser (il y avait de quoi), *j'ai cru faire mon devoir* de toutes façons, en te déclarant ces choses. Si ton avis est autre que le mien, nous n'avons pas besoin d'y revenir, nous ne nous convaincrions pas. Dans le cas contraire, je ne pourrai que t'admirer du sacrifice. Mais je voudrais que tu *comprisses* bien mes raisons. Elles sont bonnes, je crois. En tout cas, s'il te reste quelque doute, d'une manière ou d'une autre, ne t'en rapporte ni à toi, ni à moi, ni à Bouilhet. Consulte Leconte, Babinet, Antony Deschamps, etc., et expose-leur mes motifs.

Tu me pries, dans le billet de ce matin, de répondre à ta lettre de vendredi dernier. Je viens de la relire ; elle est là, tout ouverte, sur ma table. Comment veux-tu que j'y réponde ? Tu dois me connaître aussi bien que moi-même, et tu me parles de choses que nous avons traitées cent fois, et qui n'en sont pas plus avancées pour cela. Tu me reproches, comme bizarres, jusqu'aux mots de tendresse que je t'envoie dans mes lettres (il me semble pourtant que je ne fais pas grand abus de sentimentalités). Je m'en priverai donc encore davantage, puisque « cela te serre la gorge ». — Revenons, recommençons. Je vais être catégorique, explicite... 1° De ma mère !

Eh bien, oui ! c'est cela. Tu l'as deviné ! C'est parce que j'ai la *persuasion* que, si elle te voyait, elle serait très froide avec toi, peu convenable, comme tu dis, que je ne veux pas que vous vous voyiez. D'ailleurs, je n'aime pas cette confusion, cette alliance de deux affections d'une source différente (quant à elle, tu peux t'imaginer la femme, d'après ce trait : elle n'irait pas, *sans invitation*, chez son fils aîné). Et puis, d'ailleurs, à quel titre irait-elle chez toi ? Quand je t'avais dit qu'elle y viendrait, j'avais surmonté, pour te plaire, un grand obstacle et parlementé pendant plusieurs jours. Tu n'en as tenu compte et tu es venue, sans propos, réentamer une chose irritante, une chose qui m'est antipathique, qui m'avait demandé de la peine. C'est toi, la première, qui as rompu. Tant pis. Et puis, je t'en supplie encore une fois, ne te mêle pas de cela. *Quand le temps et l'opportunité* se présenteront, je saurai ce que j'aurai à faire. Je trouve ta persistance, dans cette question, étrange. Me demander toujours à connaître ma mère, à te présenter chez elle, à ce qu'elle vienne chez toi, me paraît aussi drôle que si celle-ci voulait, à son tour, que je n'allasse pas chez toi, que je cessasse de te fréquenter, parce que, parce que, etc. Et je te jure bien que si elle s'avisait, elle, d'ouvrir la bouche sur ces matières, elle ne serait pas longue à la refermer, sa bouche. Autre question, à savoir, la financière. Je ne boude pas du tout. Je ne *cale* pas. Je ne cache nullement mes gros sous (quand j'en ai), et il est peu de gens aussi maigrement rentés que moi, qui aient l'air si riche (j'ai l'air riche, c'est vrai) — et c'est un malheur,

car je peux passer pour avare ! Tu sembles me considérer comme un ladre parce que je *n'offre pas, quand on ne me demande pas*. Mais quand est-ce que j'ai refusé ? (On ne sait pas, quelquefois, tous les embêtements que j'ai subis pour obliger les autres.) Je n'ai pas ces élans de générosité qu'on aurait de soi-même, dis-tu ? Eh bien, moi, je dis que ce n'est pas vrai, et que j'en suis capable. Mais je m'illusionne étrangement, sans doute. Du Camp n'affirmait-il pas, aussi, que j'avais les cordons de la bourse rouillés ?

Je me résume. Je t'ai dit que je t'obligerai *toujours* et puis je répète que je n'ai pas le sou. Cela te semble louche, mais je ne nie rien, et je répète encore en m'expliquant : c'est vrai, je n'ai pas un liard (ainsi, pour aller jusqu'au mois de février, j'ai 20 francs). Crois-tu que, si je pouvais, je n'achèterais pas 100 exemplaires du volume de Leconte, etc. ? Mais il faut avant tout payer ses dettes. Or, sur 2,000 francs que j'ai à toucher cette année, j'en dois déjà près de 1,200. Compte en plus les voyages à Paris ! L'année prochaine, pour habiter Paris, j'entamerai largement mon capital. *Il le faudra*. Je me suis fixé une somme. Une fois cette somme mangée, il me faudra revivre comme maintenant, à moins que je ne gagne quelque chose, supposition qui me paraît absurde.

Mais, mais ! — note bien ce mais — *s'il t'en fallait*, je t'en trouverais *tout de même*, dussé-je mettre l'argenterie de la maison au Mont de Piété. Comprends-tu maintenant ?

Quant à la fin de la *Bovary*, je me suis déjà fixé tant d'époques, et trompé tant de fois, que je renonce non seulement à en parler, mais à y pen-

ser. A la grâce de Dieu ! Je n'y comprends plus rien ! Cela se finira quand cela voudra, dussé-je mourir dessus d'ennui et d'impatience, ce qui m'arriverait peut-être, *sans la rage* qui me soutient. D'ici là, j'irai te voir tous les deux mois, comme je te l'ai promis.

Enfin, pauvre chère Louise, veux-tu que je t'ouvre le fond de ma pensée, ou plutôt que j'ouvre le fond de ton cœur ? Je crois que ton amour chancelle. Les mécontentements, les souffrances que je te donne n'ont point d'autre cause, car tel je suis, tel j'ai été toujours ! Mais maintenant, *tu m'aperçois mieux*, et tu me juges raisonnablement, peut-être. Je n'en sais rien. Cependant, quand on aime complètement, on aime ce que l'on aime tel qu'il est, avec ses défauts et ses monstruosité ; on adore jusqu'à la gale, on chérit la bosse, et l'on aspire avec délices l'haleine qui vous empoisonne. Il en est de même au moral. Or je suis difforme, infâme, égoïste, etc. Sais-tu qu'on finira par me rendre insupportable d'orgueil, à toujours me blâmer comme on le fait ? Je crois qu'il n'y a pas un mortel sur la terre qui soit moins *approuvé que moi*, mais je ne changerai pas. Je ne me réformerai pas. J'ai déjà tant gratté, corrigé, annihilé ou bâillonné de choses en moi que j'en suis las. Tout a un terme, et je me trouve assez grand garçon maintenant pour me considérer comme éduqué. Il faut songer à autre chose. J'étais né avec tous les vices. J'en ai supprimé radicalement plusieurs, et je n'ai donné aux autres qu'une pâture légère. Les martyres que j'ai subis dans ce manège psychologique, Dieu seul les sait, mais actuellement j'y renonce. C'est

le chemin de la mort, et je veux vivre encore pendant trois ou quatre livres; ainsi je suis cristallisé, immobile. Tu m'appelles granit. Mes sentiments sont de granit. Et si j'ai le cœur dur, il est solide au moins, et n'enfoncé sous rien. Les abandons et les injustices n'altèrent pas ce qui est gravé dessus. Tout y reste et ta pensée, quoi que tu fasses et que je fasse, ne s'en effacera pas.

Adieu, un long baiser sur ton front que j'aime!

A toi. Ton G.

454. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Dimanche soir.

Je suis très peiné. Je te fais *des excuses*, et des plus sincères, puisque tu as trouvé ce que je te disais de la *Servante* acerbe et *injurieux*. Mon intention a été tout autre. Il est vrai (comme tu me l'écris) que j'étais, dans ce travail, irrité. Il m'avait considérablement agacé les nerfs et tu peux te convaincre toi-même que j'ai travaillé au microscope. Ce qui m'y a révolté c'est de voir gaspiller tant de dons du ciel par un tel parti pris de morale.

Crois bien que je ne suis nullement insensible aux malheurs des classes pauvres, etc., mais il n'y a pas, en littérature, de bonnes intentions. *Le style est tout* et je me plains de ce que, dans la *Servante*, tu n'as pas exprimé tes idées par des *faits* ou des *tableaux*. Il faut avant tout, dans une narration, être dramatique, toujours peindre ou émouvoir, et *jamais déclamer*. Or le poète, dans

ce poème, déclame trop souvent. Voilà ma plus grande critique. J'y joins la non-gradation des caractères. Quant aux critiques de détails, je te les abandonne si tu veux, mais les deux que tu relèves, comme *roc*, lu pour *roi*, et *impures* pour *impie*, tu avoueras que le grief est léger. (Je n'ai pourtant pas lu à la hâte.) Quant à *impur*, il y en a franchement un tel abus que je ne voyais plus que cela.

Je n'ai point du tout oublié la conduite du sieur Musset et les sentiments que je lui porte sont loin d'être bienveillants. J'ai voulu seulement dire que le châtiment dépassait l'outrage. Il est certain qu'à sa place j'aimerais mieux recevoir un soufflet dans la rue que de tels vers à mon adresse.

Comme tu as mal pris, pauvre chère Muse, ce que je te disais de Karr! Me supposes-tu donc assez *goujat* pour te rappeler ces choses dans une intention blessante? Non! Si tu avais eu, toujours eu pour conseillers des gens d'un sens pratique aussi bourgeois que moi, et que tu les eusses écoutés, il y a bien des choses qui t'arrivent et qui ne t'arriveraient pas? Puis tu t'étonnes de ce mot «*ridicule*». C'est pourtant le seul exact. On est toujours ridicule quand les rieurs sont contre vous. Voilà ce que j'entendais, et les rieurs sont toujours du côté des forts, de la mode, des idées reçues, etc. Pour vivre en paix, il ne faut se mettre ni du côté de ceux dont on rit ni du côté de ceux qui rient. Restons à côté, en dehors, mais pour cela il faut *renoncer à l'action*.

Rappelons-nous toujours ces trois maximes (les deux premières sont d'Épictète, homme peu accusé d'avoir eu une morale relâchée, et la troisième de La Rochefoucauld) : «Cache ta vie. —

Abstiens-toi. — L'honnête homme est celui qui ne s'étonne de rien. » (Ce n'est pas moi qui suis l'honnête homme, car je m'étonne de bien des choses!) En suivant ces idées-là, on est ferme dans la vie et dans l'Art. Ne sens-tu pas que tout se dissout maintenant par le *relâchement*, par l'élément humide, par les larmes, par le bavardage, par le laitage. La littérature contemporaine est noyée [...]. Il nous faut à tous *prendre du fer* pour nous faire passer les chloroses gothiques que Rousseau, Chateaubriand et Lamartine nous ont transmises.

Le succès de Badinguet s'explique par là. Il s'est résumé, celui-là. Il n'a pas perdu ses forces en petites actions divergentes de son but. Il a été comme un boulet de canon pesant et roulé en boule. Puis il a éclaté tout d'un coup et l'on a tremblé. Si le père Hugo l'eût imité, il eût pu faire en poésie ce que l'autre avait fait en politique, une chose des plus originales. Mais non, il s'est emporté en criailleries. La passion nous perd tous.

A propos, il me semble que je t'ai remis, à mon dernier voyage, ses lettres. Je te rapporterai celles de Musset, mais il m'est *impossible* de retrouver celles de Gagne. Je te renvoie le billet de Béranger et les vers de V[igny], de peur de les perdre. Quel style de bottier que celui de l'Horace français! Votre *demoiselle*, pour dire votre fille! Comme ces gaillards-là sont nativement canailles!

Tu m'as envoyé ce matin une très belle pensée « ô humanité que tu me dégoûtes! » Je vois que tu fais des progrès en philosophie. Je ne saurais que t'en applaudir.

Adieu, je t'embrasse.

A toi. G.

Lundi matin.

Je rouvre ma lettre pour y mettre celle du Crocodile. La lettre à M^e B... étant trop grosse, je te l'enverrai la prochaine fois.

Stella⁽¹⁾ m'a semblé beau. Il m'envoie une autre pièce *stupid*.

Prends garde à toi ; la surveillance est sévère.

455. À LA MÊME.

En partie inédite.

[Croisset,] Nuit de lundi, 1 heure [janvier 1854].

J'espère bien, dans une quinzaine, que je te verrai, bonne chère Louise ! Quant à te dire le jour précis de mon arrivée, je n'en sais rien. J'ai encore trois petits tableaux à faire, c'est-à-dire 5 à 6 pages environ.

Il faut d'ailleurs que je sache deux choses avant de t'annoncer rien de positif : 1^o le jour où s'assemblera le conseil de famille d'Hamard et, 2^o, si ma cousine (de Nogent) se marie. Comme je devais faire un voyage à Nogent au mois de février et que, si ce mariage a lieu, il faudra bien que j'y aille, je n'ai point envie d'y aller deux fois. Conséquemment je n'irai pas à ce voyage, ce qui me ferait un très grand plaisir. J'attends donc et je saurai tout cela dans quelques jours.

A propos de voyage, j'ai oublié déjà deux fois de t'affirmer que cette bonne institutrice Adeline

(1) Poème de Victor Hugo, *Les Châtiments*, liv. VI.

s'est complètement trompée en croyant m'apercevoir sur le Carrousel. Probablement que je lui remplis l'imagination. Cela me flatte, mais elle en a menti par la gorge (manière proverbiale de parler car la susdite en a peu, de gorge). Si j'avais fait une telle escapade, tu en eusses été avertie et par moi. En doutes-tu ?

Je m'attendais à avoir hier quelques détails, soit dans ta lettre ou dans celle de Bouilhet, sur cette actrice qui s'est *monté la tête* à l'endroit de notre ami. Mais rien ! J'en délire ; *cela m'excite*. Il paraît que Monsieur le Secrétaire perpétuel a été bien bon, mercredi, chez toi, humant les blanches épaules et reniflant le fumet des aisselles. Je m'imagine le tableau ! Et cette pauvre petite Chéron, cette âme si pure, ce nez si grand, rêvait sans doute à son insensible poète qui *aime ailleurs* (?).

Combien y en a-t-il de ces infortunées qui portent ainsi écrit sur leur front ce que l'on voit gravé en majuscules sur les portes : *Tournez le bouton, s. v. p. !*

Quant à Delisle, puisque le bossu lui a fait de belles promesses qu'il n'a nullement tenues, je comprends sa répugnance à le revoir. Il est malheureux ce pauvre Delisle ! Il faut pardonner beaucoup à l'orgueil souffrant, et ce garçon m'en a l'air rongé. C'est pour cela qu'il me plaît, mais je lui retire ma sympathie s'il est envieux comme tu le crois (et tu as peut-être raison ; Leconte a passé par la démocratie *active*, or c'est un sale passage !).

Tu t'es un peu révoltée contre moi, il y a quelques mois, quand je t'ai dit qu'il faudrait à ce jeune

homme-là (car c'est un jeune homme) une bonne bougresse, une gaillarde gaie, amusante, une femme à scintillement.

J'en reviens à mon idée. Cela mettrait un peu de soleil dans sa vie. Ce qui manque à son talent, comme à son caractère, c'est le côté moderne, *la couleur en mouvement*. Avec son idéal de passions nobles, il ne s'aperçoit pas qu'il se dessèche pratiquement, qu'il se stérilise littérairement. L'idéal n'est fécond que lorsqu'on y fait *tout* rentrer. C'est un travail d'amour et non d'exclusion. Voilà deux siècles que la France marche suffisamment dans cette voie de négation ascendante. On a de plus en plus éliminé des lettres la nature, la franchise, le caprice, la personnalité, et même l'érudition, comme étant grossière, immorale, bizarre, pédantesque. Et dans les mœurs, on a pourchassé, honni et presque anéanti la gaillardise et l'aménité, les grandes manières et les genres de vie libres, lesquelles sont les fécondes. On s'est guindé vers la décence ! Pour cacher ses écrouelles, on a haussé sa cravate. L'idéal jacobin et l'idéal Marmontellien peuvent se donner la main. Notre délicieuse époque est encore encombrée par cette double poussière. Robespierre et M. de La Harpe nous régentent du fond de leur tombe. Mais je crois qu'il y a quelque chose au-dessus de tout cela, à savoir : l'acceptation ironique de l'existence et sa refonte plastique et complète par l'Art. Quant à nous, *vivre ne nous regarde pas* ; ce qu'il faut chercher, c'est ne pas souffrir.

J'ai passé deux exécrables journées, samedi et hier. Il m'a été impossible d'écrire une ligne. Ce que j'ai juré, gâché de papier et trépigné de rage,

est impossible à savoir. J'avais à faire un passage psychologico-nerveux des plus déliés, et je me perdais continuellement dans les métaphores, au lieu de préciser les faits. Ce livre, qui n'est qu'en style, a pour danger continuel le style même. La phrase me grise et je perds de vue l'idée. L'univers entier me sifflerait aux oreilles, que je ne serais pas plus abîmé de honte que je ne le suis quelquefois. Qui n'a senti de ces impuissances, où il semble que votre cervelle se dissout comme un paquet de linge pourri? Et puis le vent resouffle, la voile s'enfle. Ce soir, en une heure, j'ai écrit toute une demi-page. Je l'aurais peut-être achevée, si je n'eusse entendu sonner l'heure et pensé à toi.

Quant à ton journal, je n'ai nullement défendu à Bouilhet d'y collaborer. Mais je crois seulement que lui, inconnu, débutant, ayant sa réputation à ménager, *son nom à faire valoir et mousser*, il aurait tort de donner maintenant des vers à un petit journal. Cela ne lui rapporterait ni honneur ni profit et je ne vois pas en quoi cela te rendrait service, puisque vous avez le droit de prendre de droite et de gauche ce qui vous plaît. Pour ce qui est de moi, tu comprends que je n'écirai pas plus dans celui-là que dans un autre. *A quoi bon?* et en quoi cela m'avancerait-il? S'il faut (quand je serai à Paris) t'expédier des articles pour t'obliger, de grand cœur. Mais quant à signer, non. Voilà vingt ans que je garde mon pucelage. Le public l'aura tout entier et d'un seul coup, ou pas. D'ici là, je le soigne. Je suis bien décidé d'ailleurs à n'écir par la suite dans aucun journal, fût-ce même la *Revue des Deux-Mondes*, si on me le pro-

posait. Je veux ne faire partie de rien, n'être membre d'aucune académie, d'aucune corporation ni association quelconque. Je hais le troupeau, la règle et le niveau. Bédouin, tant qu'il vous plaira; citoyen, jamais. J'aurai même grand soin, dût-il m'en coûter *cher*, de mettre à la première page de mes livres que la reproduction en est permise, afin qu'on voie que je ne suis pas de la Société des gens de lettres, car j'en renie le titre d'avance, et je prendrais, vis-à-vis de mon concierge, plutôt celui de négociant ou de chasublier. Ah! ah! je n'aurai pas tourné dans ma cage pendant un quart de siècle, et avec plus d'aspiration à la liberté que les tigres du Jardin des Plantes, pour m'atteler ensuite à un omnibus et trotter d'un pas tranquille sur le macadam commun. Non, non. Je crèverai dans mon coin comme un ours galeux, ou bien l'on se dérangera pour voir l'ours. Il y a une chose toute nouvelle et charmante à faire dans ton journal, une chose qui peut être presque une création littéraire, et à quoi tu ne penses pas, c'est l'article *mode*. Je t'expliquerai ce que je veux dire, dans ma prochaine. Il me reste à peine assez de place pour te dire que ton Gustave t'embrasse.

456. À LA MÊME.

[Croisset] Dimanche soir [29 janvier 1854].

J'espère bien qu'au milieu de la semaine prochaine, bonne chère Louise, nous nous verrons enfin!!! J'ai bon pressentiment de ce voyage. Je serai logé plus près de toi; j'aurai peu de courses,

et d'ailleurs, afin de n'être pas tirailé par les heures, je prendrai deux ou trois jours pleins, afin d'être le reste du temps plus complètement à toi et à Bouilhet. Je crois que je vais définitivement envoyer promener à un autre voyage l'excursion à Nogent. Cela me demanderait deux jours pleins, et c'est de l'argent dépensé sans profit ni plaisir! Sais-tu combien j'ai fait de pages cette semaine? Une, et encore je ne dis pas qu'elle soit bonne! Il fallait un passage rapide, léger. Or j'étais dans des dispositions de lourdeur et de développement! Quel mal j'ai! C'est donc quelque chose de bien atrocement délicieux que d'écrire, pour qu'on reste à s'acharner ainsi, en des tortures pareilles, et qu'on n'en veuille pas d'autre. Il y a là-dessous un mystère qui m'échappe! La vocation est peut-être comme l'amour du pays natal (que j'ai peu, du reste), un certain lien fatal des hommes aux choses. Le Sibérien dans ses neiges, et le Hottentot dans sa hutte vivent contents, sans rêver soleil ni palais. Quelque chose de plus fort qu'eux les attache à leur misère, et nous nous débattons dans les Formes! Poètes, sculpteurs, peintres et musiciens, nous respirons l'existence à travers la phrase, le contour, la couleur ou l'harmonie, et nous trouvons tout cela le plus beau du monde! Et puis j'ai été *écrasé* pendant deux jours par une scène de Shakespeare (la 1^{re} de l'acte III du *Roi Lear*). Ce bonhomme-là me rendra fou. Plus que jamais tous les autres me semblent des enfants à côté. Dans cette scène, tout le monde, à bout de misère et dans un paroxysme complet de l'être, perd la tête et déraisonne. Il y a là trois folies dif-

férentes qui hurlent à la fois, tandis que le bouffon fait des plaisanteries, que la pluie tombe et le tonnerre brille. Un jeune seigneur, que l'on a vu riche et beau au commencement, dit ceci : « Ah ! j'ai connu les femmes, etc. j'ai été ruiné par elles. Méfiez-vous du bruit léger de leur robe et du craquement de leurs souliers de satin, etc. » Ah ! Poésie françoise, quelle eau claire tu fais en comparaison ! Quand je pense qu'on s'en tient encore aux bustes ! à Racine ! à Corneille ! et autres gens d'esprit embêtants à crever ! Cela me fait rugir ! Je voudrais (encore une citation du Vieux) « les broyer dans un pilon, pour peindre ensuite avec ces résidus les murailles des latrines ». Oui, cela m'a bouleversé. Je ne faisais que penser à cette scène dans la forêt, où l'on entend les loups hurler et où le vieux Lear pleure sous la pluie et s'arrache la barbe dans le vent. C'est quand on contemple ces sommets-là, que l'on se sent petit : « nés pour la médiocrité, nous sommes écrasés par les esprits sublimes ». Mais causons d'autre chose que de Shakespeare, parlons de ton journal. Eh bien, je crois que partout, et à *propos de tout*, on peut faire de l'Art. Qui s'est jusqu'à présent mêlé des articles *modes* ? Des couturières ! De même que les tapissiers n'entendent rien à l'ameublement, les cuisiniers peu de chose à la cuisine et les tailleurs rien au costume, les couturières non plus n'entendent rien à l'Art. La raison est la même qui fait que les peintres de portraits font de mauvais portraits (les bons sont peints par des penseurs, par des créateurs, les seuls qui sachent *reproduire*). L'étroite spécialité dans laquelle ils vivent, leur enlève le *sens même* de cette

spécialité, et ils confondent toujours l'accessoire et le principal, le galon avec la coupe. Un grand tailleur serait un artiste, comme au xvi^e siècle les orfèvres étaient artistes. Mais la médiocrité s'infiltré partout, les pierres même deviennent bêtes, et les grandes routes sont stupides. Dussions-nous y périr (et nous y périrons, n'importe), il faut par tous les moyens possibles faire barre au flot de merde qui nous envahit. Élançons-nous dans l'idéal, puisque nous n'avons pas le moyen de loger dans le marbre et dans la pourpre, d'avoir des divans en plumes de colibris, des tapis en peau de cygne, des fauteuils d'ébène, des parquets d'écaille, des candélabres d'or massif, ou bien des lampes creusées dans l'émeraude. *Gucculons* donc contre les gants de bourre de soie, contre les fauteuils de bureau, contre le mackintosh, contre les caléfacteurs économiques, contre les fausses étoffes, contre le faux luxe, contre le faux orgueil ! L'industrialisme a développé le laid dans des proportions gigantesques ! Combien de braves gens qui, il y a un siècle, eussent parfaitement vécu sans Beaux Arts, et à qui il faut maintenant de petites statuettes, de petite musique et de petite littérature ! Que l'on réfléchisse seulement quelle effroyable propagation de mauvais dessins ne doit pas faire la lithographie ! Et quelles belles notions un peuple en retire, quant aux formes humaines ! Le bon marché, d'autre part, a rendu le vrai luxe fabuleux. Qui est-ce qui consent maintenant à acheter une bonne montre (cela coûte 1,200 francs) ? Nous sommes tous des farceurs et des charlatans. Pose, pose et blague partout ! La crinoline a dévoré les fesses, notre siècle

est un siècle de putains, et ce qu'il y a de moins prostitué, jusqu'à présent, ce sont les prostituées.

Mais, comme il ne s'agit pas de déclamer contre le bourgeois (lequel bourgeois *n'est même plus bourgeois*, car depuis l'invention des omnibus la bourgeoisie est morte; oui, elle s'est assise là, sur la banquette populaire, et elle y reste, toute pareille maintenant à la canaille, d'âme, d'aspect et même d'habit : voir le chic des grosses étoffes, la création du paletot, les costumes de canotiers, les blouses bleues pour la chasse, etc.), comme il ne s'agit pas cependant de déclamer, voici ce que je ferais : *j'accepterais tout cela* et, une fois parti de ce point de vue démocratique, à savoir : que tout est à tous et que la plus grande confusion existe pour le bien du plus grand nombre, je tâcherais d'établir *a posteriori* qu'il n'y a pas par conséquent de *modes*, puisqu'il n'y a pas d'autorité, de règle. On savait autrefois *qui* faisait la mode, et elles avaient toutes un *sens* (je reviendrais là-dessus, ceci rentrerait dans l'histoire du costume qui serait une bien belle chose à faire, et toute neuve). Mais maintenant, il y a anarchie, et chacun est livré à son caprice. Un ordre nouveau en sortira peut-être. Ce sont encore *deux points* que je développerais. Cette anarchie est le résultat, entre mille autres, de la tendance historique de notre époque. (Le xix^e siècle repasse son cours d'histoire.) Ainsi nous avons eu le Romain, le Gothique, le Pompadour, la Renaissance, le tout en moins de *trente ans*, et *quelque chose de tout cela subsiste*. Comment donc tirer profit de tout cela, pour *la beauté* ? Le calembour y est, je le prends dans ce sens : en étudiant quelle forme, quelle couleur convient à telle per-

sonne, *dans telle circonstance donnée*. Il y a là un rapport de tons et de lignes qu'il faut saisir. Les grandes coquettes s'y entendent et, pas plus que les vrais dandys, elles ne s'habillent d'après le journal de modes. Eh bien, c'est de cet art-là qu'un journal de modes, pour être neuf et vrai, doit parler. Etudier, par exemple, comment Véronèse habille ses blondes, quels ornements il met au cou de ses négresses, etc. N'y a-t-il pas des toilettes décentes, n'y en a-t-il pas de libidineuses comme d'élégiaques, et d'émoustillantes ? De quoi cet effet-là dépend-il ? D'un *rapport exact*, qui vous échappe, entre les traits et l'expression du visage et l'accoutrement. Autre considération, le *rapport* du costume à l'action, et de cette idée d'utilité souvent même dérive le Beau ; exemple : majesté des costumes sacerdotaux. Le geste de la bénédiction est stupide sans manches larges. L'Orient se démusulmanise par la redingote. Ils ne peuvent plus faire leurs ablutions, les malheureux, avec leurs parements boutonnés ! De même que l'introduction du sous-pied leur fera abandonner tôt ou tard l'usage du divan (et peut-être celui du harem, car lesdits pantalons ont aussi des braguettes boutonnées. A propos de l'importance des braguettes, voir le grand Rabelais.) Quant au sous-pied, il est chassé de France maintenant, par suite de l'extension et de la rapidité des affaires commerciales. Remarquer que ce sont les bourgeois qui ont les premiers porté la guêtre et le soulier ; le sous-pied les gênait pour monter en courant les marches de la Bourse, etc., etc. Enfin y a-t-il rien de plus stupide que ce bulletin de modes disant les costumes *que l'on a portés* la se-

maine dernière, *afin* qu'on les porte la semaine qui va suivre, et donnant une règle pour tout le monde? Sans tenir compte que chacun, pour être bien habillé, doit s'habiller *quant à lui!* C'est toujours la même question, celle des Poétiques. Chaque œuvre à faire a sa poétique en soi, *qu'il faut trouver*.

Je démolirais donc cette idée d'une mode générale. Je m'acharnerais aux chapeaux tuyaux de poêle, aux robes de chambre à palmes, aux bonnets grecs à fleurs. J'effraierais le bourgeois et la bourgeoisie. Il faut faire passer la mode des corsets, lesquels sont une chose hideuse, d'une lubricité révoltante et d'une incommodité excessive, en de certains moments. J'en ai quelquefois bien souffert!!! Oui, j'ai souffert beaucoup de ces riens, dont un homme *ne doit pas parler* (car cela sort de ce type viril d'après lequel il faut être, sous peine de passer pour un eunuque). Ainsi il y a des ameublements, des costumes, des couleurs d'habits, des profils de chaises, des bordures de rideaux, qui me font vraiment mal. Je n'ai jamais vu, dans un théâtre, les coiffures des femmes dites *en toilette* sans avoir envie de vomir, à cause de toute la colle de poisson qui plaque leurs bandeaux, etc., et la vue des acteurs, qui ont *quand même* (même en jouant Guillaume Tell) des gants Jouvin, suffit à me faire détester l'Opéra! Quels imbéciles! Et l'expression de la main, que devient-elle avec un gant? Imaginez donc une statue gantée! Tout doit parler dans les Formes, et il faut qu'on voie toujours le plus possible *d'âme*. Comme voilà parlé de chiffons, n'est-ce pas?

Ah! c'est que j'ai passé bien des heures de ma

vie, au coin de mon feu, à me meubler des palais, et à rêver des livrées, *pour quand* j'aurai un million de rentes ! Je me suis vu aux pieds des cothurnes, sur lesquels il y avait des étoiles de diamant ! J'ai entendu hennir, sous des perrons imaginaires, des attelages qui feraient crever l'Angleterre de jalousie. Quels festins ! Quel service de table ! Comme c'était servi et bon ! Les fruits des pays de toute la terre débordaient dans des corbeilles faites de leurs feuilles ! On servait les huîtres avec le varech et il y avait, tout autour de la salle à manger, un espalier de jasmins en fleurs où s'ébattaient des bengalis.

Oh ! les tours d'ivoire ! Montons-y donc par le rêve, puisque les clous de nos bottes nous retiennent ici-bas !

Je n'ai *jamais vu* dans ma vie *rien* de luxueux, si ce n'est en Orient. On trouve là des gens couverts de poux et de haillons, et qui ont au bras des bracelets d'or. Voilà des gens pour qui le Beau est plus utile que le Bon. Ils se couvrent avec de la couleur et non avec de l'étoffe. Ils ont plus besoin de fumer que de manger. Belle prédominance de l'idée, quoi qu'on en dise.

Allons, adieu, il est bien tard, je t'embrasse ; à toi.

457. À LA MÊME.

[Croisset] Dimanche soir [19 février 1854].

Je m'attendais à avoir ce matin une lettre de toi qui me conterait l'importante visite du Philosophe, et j'ai été fort désappointé. Mais je réfléchis main-

tenant que le samedi est ton jour de rédaction et que tu n'as pas eu sans doute le temps de m'écrire. À propos de ton journal, sais-tu ce que j'ai lu ce matin, à mon réveil, dans le *Journal de Rouen*? Ton article de dimanche dernier. On m'apporte ladite feuille, pliée de telle façon que la première chose qui frappe ma vue est le nom de ce «bon Léonard⁽¹⁾». Je jette les yeux sur le reste et je reconnais la chose. Tout y est, depuis M^{me} Récamier jusqu'aux fleurs d'eau, froides au toucher comme les nénufars. Est-ce singulier? Et combien les braves rédacteurs du *Journal de Rouen*, pillant de droite et de gauche, se doutent peu qu'ils m'envoient mes phrases! Cela m'a fait repasser devant moi tout dimanche dernier. Je me sentais encore écrivant au coin de ton feu, gêné par mon pantalon, par mon rhume et mon habit, tout en devisant avec cette estimable Lageolais, qui a dé-

(1) L'article auquel Flaubert fait allusion a paru dans le *Journal de Rouen* du 19 février 1854, en fin de feuilleton, à la suite d'un compte rendu théâtral. Il est intitulé «Modes de Paris» et n'est pas signé. Il contient le récit d'un bal d'enfants donné autrefois par M^{me} Récamier à l'Abbaye-au-Bois, et auquel assistaient Chateaubriand, le duc de Broglie, Guizot, les enfants de Victor Hugo, de Marceline Desbordes-Valmore, etc. «Léonard» était un tapissier en renom établi dans l'immeuble même qu'occupait jadis M^{me} Récamier, rue de Sèvres; l'article fait à Léonard une obligeante réclame. Or Louise Colet habitait alors 20, rue de Sèvres, presque en face de l'Abbaye-au-Bois et elle avait été reçue jadis chez M^{me} Récamier; elle était bien placée par conséquent pour évoquer le souvenir de celle-ci et les locataires actuels de sa maison. La dernière allusion faite par Flaubert aux «fleurs d'eau» se réfère à ce passage du *Journal de Rouen*: «D'autres coiffures de bal... sont formées d'un feuillage emprunté à diverses plantes aquatiques... Elles imitent si parfaitement la nature qu'on dirait qu'elles sont froides au toucher comme le nénuphar qui flotte sur nos lacs.» [Note de René Descharmes (édition Santandréa).]

cidément une boule de vieille garce fort excitante.

En chemin de fer, je me suis trouvé avec trois gaillards qui allaient à la campagne, pêcher, boire et s'amuser. J'ai envié ces drôles, car je sens un grand besoin d'amusement. Me voilà devenu assez vieux pour envier la gaieté des autres. Harassé de style et de combinaisons échouées, il me faudrait par moments des distractions violentes; mais celles qui me seraient bonnes sont trop chères et trop loin. C'est surtout dans les moments où je saigne par l'orgueil que je sens grouiller en moi, comme une compagnie de crapauds, un tas de convoitises vivaces.

Je viens de passer deux mois atroces et dont je garderai longtemps le souvenir. Avant-hier soir et hier tout l'après-midi je n'ai fait que dormir. Aujourd'hui j'ai repris la besogne. Il me semble que ça va marcher. J'aurai fait demain une page. Il faut que je change de manière d'écrire si je veux continuer à vivre, et de façon de style si je veux rendre ce livre lisible. Au mois de mai j'espère avoir fait un grand pas et, dès juillet ou août, je me mettrai sans doute à chercher un logement (grave affaire), afin que tout soit prêt au mois d'octobre. Il faudra bien trois mois pour meubler trois pièces, puisqu'on en a mis deux à m'en meubler ici une seule.

Je tiens beaucoup à ces futilités *indignes d'un homme*. Futilités soit, mais commodités, «et qui adoucissent l'amertume de la vie», comme dit M. de Voltaire. Nous ne vivons que par l'extérieur des choses; il le faut donc soigner. Je déclare quant à moi que le physique l'emporte sur le

moral. Il n'y a pas de désillusion qui fasse souffrir comme une dent gâtée, ni de propos inepte qui m'agace autant qu'une porte grinçante, et c'est pour cela que la phrase de la meilleure intention rate son effet, dès qu'il s'y trouve une assonance ou un pli grammatical.

Adieu, je t'embrasse.

A toi. Ton G.

Rien du Crocodile. C'est *polos* certainement. Je t'enverrai là-dessus une note. Envoie les quatre prospectus *à la fois*. Ce sera pour moi le moyen de faire qu'ils ne se ressemblent pas. Et dis-moi quand est-ce qu'il faut que cela soit prêt.

458. À LA MÊME.

[Croisset] Nuit de samedi, 1 heure
[25 février 1854].

Je crois que me voilà renfourché sur mon dada. Fera-t-il encore des faux pas à me casser le nez? A-t-il les reins plus solides? Est-ce pour longtemps? Dieu le veuille! Mais il me semble que je suis remis. J'ai fait cette semaine trois pages et qui, à défaut d'autre mérite, ont au moins de la rapidité. Il faut que ça marche, que ça coure, que ça fulgure, ou que j'en crève; et je n'en crèverai pas. Mon rhume m'a peut-être *purgé le cerveau*, car je me sens plus léger et plus rajeuni. J'ai pourtant tantôt perdu une partie de mon après-midi, ayant reçu la visite d'un oncle de Liline qui m'a tenu trois heures. Il m'a, du reste, dit deux beaux mots

de bourgeois que je n'oublierai pas et que je n'eusse pas trouvés. Ainsi, béni soit-il! Premier mot, à propos de poisson : « Le poisson est exorbitamment cher; on ne peut pas *en approcher*. » Approcher du poisson! Enorme!!! Deuxième mot, à propos de la Suisse, que ce monsieur a vue; c'était à l'occasion d'une masse de glace se détachant d'un glacier : « C'était magnifique et notre guide nous disait que nous étions bien heureux de nous trouver là, et qu'un Anglais *aurait payé 1,000 francs pour voir ça*. » L'éternel Anglais payant, encore plus énorme!

Qui te fait penser que je me souciais peu de savoir l'issue de la visite du Philosophe (tu as bien fait; reste inflexible pour la pension) parce que je n'avais pas pu venir mercredi soir, harassé que j'étais de courses et d'affaires? Ah! Louise, Louise, sais-tu que, moi, je ne t'ai jamais dit le quart des choses dures que tu m'écris, moi qui suis si dur, à ce que tu prétends, et « qui n'ai pas l'ombre d'une apparence de tendresse pour toi »? Cela te navre *profondément*, et moi aussi, et plus que je ne dis et ne le dirai jamais. Mais quand on écrit de pareilles choses, de deux choses l'une : ou on les pense, ou on ne les pense pas. Si on ne les pense pas, si c'est une figure de rhétorique, elle est atroce, et si l'on ne fait qu'exprimer littéralement sa conviction, ne vaudrait-il pas mieux fermer sa porte aux gens tout net? Tu te plains tant de ma *personnalité maladive* (ô Du Camp, grand homme! et combien nous t'avons tous calomnié!) et de mon manque de dévouement que je finis par trouver cela d'un grotesque amer. Mon égoïsme tant reproché redouble, à force de me

l'étaler sans cesse sous les yeux. Qu'est-ce que cela veut dire, égoïsme? Je voudrais bien savoir si tu ne l'es pas non plus, toi (égoïste), et d'une belle manière encore! Mais mon égoïsme à moi n'est même pas *intelligent*. De sorte que je suis non seulement un monstre, mais un imbécile! Charmants propos d'amour! Si depuis un an (un an, non! six mois) le cercle de notre affection, comme tu l' observes, se rétrécit, à qui la faute? Je n'ai changé envers toi ni de conduite ni de langage. Jamais (repassé dans ta mémoire mes autres voyages) je ne suis plus resté chez toi qu'à ces deux derniers. Autrefois, quand j'étais à Paris, j'allais encore dîner chez les autres de temps en temps. Mais, au mois de novembre, et il y a quinze jours, j'ai tout refusé pour être plus complètement ensemble et, dans toutes les courses que j'ai faites, il n'y en a pas eu une seule pour mon plaisir, etc.

Je crois que nous vieillissons, rancissons; nous aigrissons et confondons mutuellement nos vinaigres! Moi, quand je me sonde, voici ce que j'éprouve pour toi : un grand attrait physique d'abord, puis un attachement d'esprit, une affection virile et rassise, une estime émue. Je mets l'amour au-dessus de la vie *possible* et je n'en parle jamais à mon usage. Tu as bafoué devant moi, le dernier soir, et bafoué comme une bourgeoise, mon pauvre rêve de quinze ans en l'accusant encore une fois de *n'être pas intelligent*! Ah! j'en suis sûr, va! N'as-tu donc jamais rien compris à tout ce que j'écris? N'as-tu pas vu que toute l'ironie dont j'assaille le sentiment dans mes œuvres n'était qu'un cri de vaincu, à moins que ce ne soit un

chant de victoire ? Tu demandes de l'amour, tu te plains de ce que je ne t'envoie pas de fleurs ? Ah ! j'y pense bien, aux fleurs ! Prends donc quelque brave garçon tout frais éclos, un homme à belles manières et à idées reçues. Moi, je suis comme les tigres qui ont au bout du gland des poils agglutinés avec quoi ils déchirent la femelle. L'extrémité de tous mes sentiments a une pointe aiguë qui blesse les autres, et moi-même aussi quelquefois. Je n'avais chargé Bouilhet de rien du tout. C'est une supposition de ta part. Il ne t'a dit au reste que la vérité, puisque tu la demandes. Je n'aime pas à ce que mes sentiments soient connus du public et qu'on me jette ainsi à la tête, dans les visites, mes passions, en manière de conversation. J'ai été jusqu'à plus de vingt ans où je rougissais comme une carotte quand on me disait : « N'écrivez-vous pas ? ». Tu peux juger par là de ma pudeur vis-à-vis des autres sentiments. Je sens que je t'aimerais d'une façon plus ardente si personne ne savait que je t'aimasse. J'en veux à Delisle de ce que tu m'as tutoyé devant lui, et sa vue m'est maintenant désagréable. Voilà comme je suis fait, et j'ai assez de besogne sur le chantier sans prendre celle de ma réformation sentimentale. Toi aussi tu *comprendras, en vieillissant*, que les bois les plus durs sont ceux qui pourrissent le moins vite. Et il y a une chose que tu seras forcée de me garder à travers tout : à savoir, ton estime. Or j'y tiens beaucoup.

Tu ne m'en témoignes guère cependant en revenant encore, et si souvent, sur les huit cent francs que je t'ai prêtés. On dirait vraiment que je te poursuis par huissier ! T'en ai-je jamais parlé ? Je

n'en ai nul besoin. Garde-les ou rends-les-moi, ça m'est égal. Mais tu as l'air de vouloir me faire comprendre ceci : « Patientez, brave homme, ne soyez pas inquiet : on vous rendra votre pauvre argent ; ne pleurez pas. »

J'en donnerais seize cents pour ne plus en entendre parler du tout. Mais n'est-ce pas toi qui aimes moins ? Examine ton cœur et réponds-toi à toi-même. Quant à me le dire à moi, non ; ces choses-là ne se disent pas, parce qu'il faut *toujours* avoir du sentiment, et du fort et du criard ! Mais le mien, qui est minime, imperceptible et muet, reste toujours le même aussi ! Ton sauvage de l'Aveyron t'embrasse.

459. À LA MÊME.

En partie inédite.

[Croisset] Nuit de jeudi [2-3 mars 1854].

Oui, tu as raison, bonne Muse, cessons de nous quereller, embrassons-nous, passons l'éponge sur tout cela. Aimons-nous chacun à notre manière, selon notre nature. Tâchons de ne pas nous faire souffrir réciproquement. Une affection quelconque est toujours un fardeau qu'on porte à deux. Que celui qui est plus petit se hausse pour que tout le poids ne lui tombe pas sur le nez ! Que celui qui est plus grand se baisse pour ne pas écraser son compagnon ! Je ne te dis plus *rien* que ceci : tu m'apprécieras plus tard. Quant à toi, c'est tout apprécié ; aussi je te garde ! J'ai reçu ce matin

tes trois catalogues. Il y avait sur celui de Perrotin quelque chose d'écrit par toi qui a été enlevé. Qu'était-ce? Je ferai ces trois articles simultanément, afin qu'ils ne se ressemblent pas. Quel est celui qu'il faut le plus *faire mousser*? (O critique, voilà tout ton but maintenant : faire mousser ou bien échigner, deux très jolies métaphores, et qui donnent une idée de la besogne.!!!) Dis-moi aussi quand est-ce qu'il faut que ces articles soient faits, au plus tôt et au plus tard. As-tu admiré, dans le catalogue de la *Librairie nouvelle*, les réclames qui suivent les titres des ouvrages? C'est énorme! Est-ce Jaccottet qui a rédigé ces belles choses? La *Revue de Paris* a une fière page. Quelle phalange! Quels lurons! Tout cela est à vomir. La littérature maintenant ressemble à une vaste entreprise d'*in-odores*. C'est à qui empestera le plus le public! Je suis toujours tenté de m'écrier comme saint Polycarpe : « Ah! mon Dieu! mon Dieu, dans quel siècle m'avez-vous fait naître? » et de m'enfuir en me bouchant les oreilles, ainsi que faisait ce saint homme, lorsqu'on tenait devant lui quelque proposition malséante.

La besogne remarche. J'ai fait, depuis quatorze jours juste, autant de pages que j'en avais fait en six semaines. Elles sont, je crois, meilleures; ou du moins plus rapides. Je recommence à m'amuser. Mais quel sujet! quel sujet! Voilà bien la dernière fois de ma vie que je me frotte aux bourgeois. Plutôt peindre des crocodiles, l'affaire est plus aisée!

A propos de crocodile, point de nouvelles du Grand Alligator. Pourquoi? Je n'en sais rien. Tu me parles de la mine triste de Delisle et de la

mine triomphante de Bouilhet. Effets différents de causes pareilles, à savoir : l'amour, le tendre amour, etc., comme dit Pangloss. Si Delisle prenait la vie (ou pouvait la prendre) par le même bout que l'autre, il aurait ce teint frais et cet aimable aspect qui t'ébahit. Mais je lui crois l'esprit empêtré de graisse. Il est gêné par des superfluités sentimentales, bonnes ou mauvaises, *inutiles* à son métier. Je l'ai vu s'indigner contre des œuvres à cause des mœurs de l'auteur. Il en est encore à rêver l'amour, la vertu, etc., ou tout au moins la vengeance. Une chose lui manque : le *sens comique*. Je défie ce garçon de me faire rire, et c'est quelque chose, le rire : c'est le dédain et la compréhension mêlés, et en somme la plus haute manière de voir la vie, « le propre de l'homme », comme dit Rabelais. Car les chiens, les loups, les chats et généralement toutes les bêtes à poils, pleurent. Je suis de l'avis de Montaigne, mon père nourricier : il me semble que nous ne pouvons jamais être assez méprisés selon notre mérite. J'aime à voir l'humanité et tout ce qu'elle respecte, ravalé, bafoué, honni, sifflé. C'est par là que j'ai quelque tendresse pour les ascétiques. La torpeur moderne vient du respect illimité que l'homme a pour lui-même. Quand je dis respect... non : culte, fétichisme. Le rêve du socialisme, n'est-ce pas de pouvoir faire asseoir l'humanité, monstrueuse d'obésité, dans une niche toute peinte en jaune, comme dans les gares de chemin de fer, et qu'elle soit là à se dandiner sur ses couilles, ivre, béate, les yeux clos, digérant son déjeuner, attendant le dîner et faisant sous elle ? Ah ! je ne crèverai pas sans lui avoir craché

à la figure de toute la force de mon gosier. Je remercie Badinguet. Béni soit-il ! Il m'a ramené au mépris de la masse et à la haine du populaire. C'est une sauvegarde contre la bassesse, par ce temps de canaillerie qui court. Qui sait ! Ce sera peut-être là ce que j'écrirai de plus net et de plus tranchant, et peut-être la seule protestation morale de mon époque. Quelle parenthèse !

Je reviens à Delisle ou plutôt à Bouilhet. C'est bien beau son histoire avec la Sylphide ! Voilà au moins une manière de prendre le sentiment qui ne vous ruine pas l'estomac. Cette Sylphide est une grande femme ! Je l'estime, je la trouve très forte, pleine d'un bon petit chic, tout à fait Pompadour, talon rouge, Fort-l'Évêque, etc. Je suis effrayé quand je pense à la quantité [...]. Si à chaque amant nouveau il pousse un andouiller aux cornes du mari, ce brave homme doit être non un cerf dix-cors, mais un cerf cent-cors ! Pendant qu'il lui pousse des andouillers, sa femme se repasse des andouilles ! Farce, calembour ! Ne faut-il pas avoir le petit mot pour rire !

A propos d'histoire galante, j'ai été dimanche dernier au Jardin des Plantes. Ce lieu, que l'on appelle Trianon, était autrefois habité par un drôle appelé Calvaire, qui avait une fille qui [...] beaucoup avec un nommé Barbelet, qui s'est tué pour l'amour d'elle. C'était un de mes camarades de collège. Il s'est tué à 17 ans, d'un coup de pistolet, dans une plaine sablonneuse que je traversais par un grand vent. J'ai revu la maison où j'avais vu jadis la fillette, partie maintenant on ne sait où. Il y a là maintenant des palmiers en serre

chaude et un amphithéâtre où tous les jardiniers *qui veulent s'instruire* viennent prendre des leçons pour la taille des arbres ! Qu'est-ce qui pense à Barbelet, à ses dettes, à son amour ? Qu'est-ce qui rêve à M^{lle} Calvaire ? C'était comme ça que nous étions, nous autres, dans notre jeunesse ! Nous avions *des têtes*, comme on dit !

Adieu, il est bien tard, je tombe de sommeil et t'embrasse sur les oreillers que je me souhaite.

Ton G.

460. À LA MÊME.

En partie inédite.

[Croisset] Dimanche après-midi [19 mars 1854].

Je voulais t'écrire hier au soir, bonne Muse ; mais j'ai entendu sonner une heure et demie, quand je croyais qu'il n'était encore que minuit. Il était trop tard. J'ai été ces jours-ci (et depuis encore un peu) tourmenté par un rhumatisme dans l'épaule gauche et dans le cou. Ce sont les anciennes pluies du Péloponèse qui se font sentir. Je suis comme les vieux murs : l'humidité sort au printemps. Le mal de cela, c'est que ça me fait beaucoup penser aux voyages, à des voyages, pensées fort sottes et stériles puisque je n'y peux rien... N'importe, mon travail, quoique allant lentement et à force de corrections et de refontes, avance. Au mois de juillet, j'apercevrai la fin, tout d'une enfilade, j'espère. Mais c'est atroce ! L'ordre des idées, voilà le difficile, et puis,

comme mon sujet est toujours le même, qu'il se passe dans le même milieu et que j'en suis maintenant aux deux tiers, je ne sais plus comment m'y prendre pour éviter les répétitions. La phrase la plus simple comme «il ferma la porte», «il sortit», etc., exige des ruses d'art incroyables ! Il s'agit de varier la sauce continuellement et avec les mêmes ingrédients.

Je ne puis me sauver par la Fantaisie, puisqu'il n'y a pas, dans ce livre, *un* mouvement en mon nom et que la personnalité de l'auteur est *complètement* absente. Je tremble que Bouilhet ne *m'engueule* à Pâques ! Il m'a l'air, lui, assez embêté des corrections de son *Homme Futur*. Le mal n'est pas si grand qu'il croit et ce qu'il m'a envoyé ce matin est très bon. Enfin, tout cela finira dans quelques mois. Nous serons plus souvent réunis et, si notre travail n'en va pas mieux, nos personnes du moins en seront plus aises. Le domestique que je dois prendre à Paris sort d'ici à l'instant. Nous avons fait nos conventions. Je lui ai dit de se tenir prêt pour le mois d'octobre prochain. Je m'ennuie cet après-midi, horriblement. Il fait un temps gris stupide et je ne suis pas en train de travailler !

Sais-tu que tu m'as écrit une bien charmante et gentille lettre, bonne chère Louise ? Je suis content que tu aies de l'espoir. J'en ai aussi. Je compte sur de Vigny qui m'a l'air d'un brave homme (quoiqu'il s'intitule esclave, ce qui m'a paru d'un goût un peu empire) et, s'il est tel que le croit Préault, ma jalousie dort tranquille. J'allais oublier le plus important de ma lettre, à savoir qu'il faut que je me lave de ce que tu m'attribues. Je ne t'ai

nullement reniée chez M^{me}..., et voici le dialogue *tel* qu'il s'est passé :

— On m'a dit que vous veniez souvent à Paris.

— Non, pas du tout, pourquoi ?

— On m'a même assuré que vous aviez une passion.

— Moi, madame, j'en suis bien incapable, et pour qui ?

— Pour M^{me} Colet. On m'a dit que vous étiez du dernier mieux ensemble.

— Ah ! ah ! ah ! c'est vrai. Je l'aime beaucoup, je la vois très souvent, mais je vous prie de croire que le reste est une calomnie.

Et j'ai continué en blaguant *sur moi* et m'accusant d'être *physiquement* incapable d'aimer, ce qui excitait beaucoup l'hilarité de Monsieur et de Madame. Sois sûre que j'ai tenu le milieu entre la reculade et l'impudence. Ils en auront cru ce qu'ils auront voulu, ce qui m'importe peu, pourvu qu'on ne m'embête [pas] *en face* ; voilà tout ce que je demande dans ces matières-là.

Je crois même qu'ils sont plus certains de la chose maintenant ; mais ce sont des questions auxquelles on ne répond jamais « oui », à moins que d'être un goujat ou un fat, car c'est (toujours dans les idées du monde) *désbonorer la femme*, ou s'en targuer. Non, mille dieux, non, je ne t'ai pas reniée. Si tu connaissais le fond de l'orgueil d'un *homme comme moi*, tu n'aurais pas eu ce soupçon. Je ne fais au monde que des concessions *de silence*, mais aucune de discours. Je baisse bien la tête devant ses sottises, mais je ne leur retire pas mon chapeau.

Merci de tes offres pour M. et M^{me} Marc. Tes

services nous seraient inutiles. L'affaire est en bon train et a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent de réussir. On a découvert un tas de choses farces et ignobles, entre autres celle-ci : son oncle, un brave homme, établi, piété, considéré, portant breloques et favoris, chauve comme il convient à un penseur et ventru comme il sied à un sage, *une tête*, enfin ! eh bien, cet excellent monsieur vole son neveu de la manière la plus canaille. Il a fait souscrire à ce malheureux pour 75 mille francs de billets et l'avoué est arrivé juste à temps pour empêcher la fabrication d'un acte qui allait le ruiner net. Il l'est déjà aux trois quarts et, après avoir eu douze mille livres de rentes à lui (sans compter la fortune de sa femme), il ne lui restera peut-être pas, d'ici à six mois, mille écus de rente. Voilà où mène l'amour de l'alcool exagéré.

Planché⁽¹⁾ ne reparaît plus chez lui, car il n'y a plus rien à manger et peu à boire.

Ce que tu me dis de la lecture des *Fossiles* à Pichat et à Maxime ne m'a nullement surpris. Bouilhet ne m'en a pas parlé ; il ne m'écrit que de simples billets. Ils sont tous, ces braves gens-là, dans un milieu tellement bruyant qu'il leur est impossible de se recueillir pour écouter, d'abord. Puis, quand même ils eussent écouté, c'est là une de ces œuvres originales qui ne sont pas faites pour tout le monde. L'observation de Du Camp : « Quel malheur que les bêtes ne soient pas nommées ! » prouve qu'il a perdu toute notion de

⁽¹⁾ Critique d'art et de littérature. Il publia, sous le titre de *Portraits et Nouveaux portraits littéraires*, une réunion d'essais sur les principaux écrivains de son temps. Il était très lié avec M. Hamard, beau-frère de Flaubert.

style. La « supériorité de l'idée sur la description » est de même architecture. On en est arrivé maintenant à une telle faiblesse de goût, par suite du régime débilitant que nous suivons, que la moindre boisson forte stupéfiait (*sic*) et étourdit. Voilà deux cents ans que la littérature française n'a pris l'air; elle a fermé sa fenêtre à la nature. Aussi le vent des grands horizons oppresse-t-il d'étouffements les *gens d'esprit* ! Il m'a été dit, il y a cinq ou six ans, un mot profond par un Polonais, à propos de la Russie : « Son esprit nous envahit déjà ». Il entendait par là l'absolutisme, l'espionnage, l'hypocrisie religieuse, enfin l'antilibéralisme sous toutes ses formes. Or nous en sommes là en littérature aussi. Rien que du vernis, et puis le barbare en dessous : barbarie en gants blancs ! pattes de cosaques aux ongles décrassés ! pommade à la rose, qui sent la chandelle ! Ah ! nous sommes bas ! et il est triste de faire de la littérature au xix^e siècle ! On n'a ni base ni écho ; on se trouve plus seul qu'un Bédouin dans le désert, car le Bédouin au moins connaît les sources cachées sous le sable ; il a l'immensité tout autour de lui et les aigles volant au-dessus.

Mais nous ! Nous sommes comme un homme qui tomberait dans le charnier de Montfaucon, sans bottes fortes : on est *dévoré par les rats*. C'est pour cela qu'il faut avoir des bottes fortes, et à talons hauts, à clous pointus et à semelles de fer, pour pouvoir, rien qu'en marchant, *écraser*.

Adieu, mille bons baisers, je t'embrasse encore.
A toi tout.

Ton G.

461. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Jeudi, 2 heures.

Je n'ai que le temps de t'envoyer une partie de l'envoi du *Crocodile*, car je viens d'égarer, sur ma table, deux pièces de vers détachées de son volume. Je me hâte, à cause de la lettre à Villemain. Je pense qu'il te sera agréable de l'avoir demain vendredi, jour de l'Académie.

J'ai une lettre pour M^e d'Aunet, énorme. On voit des imprimés à travers. Il faut que je fasse une enveloppe, car le grand homme a un système des plus incommodes pour une correspondance de cette nature. Aucune enveloppe ordinaire ne peut recouvrir ses lettres. Il me cadotte de deux discours politiques fort piètres de fond et de forme. Décidément, il tourne au ganachisme avec ses rabâchages perpétuels. Je te les enverrai.

Il y avait aussi un discours de Ribeyrolles⁽¹⁾ que je n'ai pas lu. Mon lit était semé de papiers (j'avais en outre une longue [lettre] de Bouilhet). Je crois que ce discours a été balayé aux ordures. Je le fais rechercher. Je viens de dénicher les vers. Il se fout de moi, le grand homme : il m'appelle « cher et honorable *concitoyen* ».

Je voulais t'écrire ce soir ou demain. Envoie-moi un mot de réponse à ceci. Je t'écirai un de

⁽¹⁾ Polémiste ardent, défenseur du régime démocratique. Exilé après le coup d'État, il se fixa à Jersey et se lia avec Victor Hugo.

ces jours, dimanche ou lundi; mais souvent je me trouve pris le soir. Adieu, rien de neuf, mille tendresses.

A toi. Ton G.

462. À LA MÊME.

En partie inédite.

[Croisset] Nuit de samedi, 1 heure
[25-26 mars 1854].

La tête me tourne et la gorge me brûle d'avoir cherché, bûché, creusé, retourné, farfouillé et hurlé, de cent mille façons différentes, une phrase qui vient enfin de se finir. Elle est bonne, j'en réponds; mais ça n'a pas été sans mal!

Mais avant de parler de moi, parlons de toi, pauvre chère Louise. Je t'assure que personne ne compatit plus à ton rhume. Ce sont là de vraies maladies, car qu'est-ce qu'une maladie qui ne fait pas souffrir? Un mot dans un livre, puisqu'on guérit des plus dangereuses et qu'on meurt des plus bénignes. La douleur, voilà le vrai mal, et c'est bien plutôt d'elle que de la mort que je suis un homme à me mettre sous la peau d'un veau «pour l'éviter» comme disait le vieux. C'est atroce un rhume! Cela vous démoralise. L'humidité du nez semble tremper les pensées dans je ne sais quel mucus mélancolique. O Science humaine! à quoi sers-tu? C'est pourquoi les gens prétendus *utiles* me semblent être d'un grotesque qui dépasse les autres. Dans quel état j'étais il y a cinq semaines à Paris! Quel hargneux et maussade indi-

vidu je faisais ! C'est qu'en vérité j'y souffrais cruellement. J'étais prodigieusement irrité et triste. Et puis je suis comme l'Égypte : il me faut, pour vivre, la régulière inondation du style. Quand elle manque, je me trouve anéanti comme si toutes les sources fécondantes étaient rentrées en terre, je ne sais où, et je sens par-dessus moi passer d'innombrables aridités qui me soufflent au visage le désespoir.

Pourquoi donc voulais-tu avoir fini ta *Servante* pour le 1^{er} avril ? Voilà de ces choses que tu me permettras de blâmer ! Il ne faut se rien fixer en ces matières, car on se dépêche alors, avec la meilleure bonne foi du monde et sans s'en douter. On doit toujours s'embarquer dans une œuvre comme un corsaire dans son navire, avec l'intention d'y faire fortune, des provisions pour vingt campagnes, et un courage intrépide. On part, mais on ne sait pas quand on reviendra ! On peut, faire le tour du monde.

Tu travailles *encore trop vite*. Rappelle-toi le vieux précepte du père Boileau : « écrire difficilement des vers faciles ». Songe donc ce que c'est qu'une œuvre de deux mille vers à corriger ! Il faut retourner tous les mots, sous tous leurs côtés, et faire comme les pères Spartiates, jeter impitoyablement au néant ceux qui ont les pieds boiteux ou la poitrine étroite.

Ce brave Bouilhet vient de passer quinze tristes jours à recorriger son « *Homme futur* ». Mais enfin c'est fini, et bien fini. J'ai été enchanté de ce qu'il m'a envoyé avant-hier. Il me tarde, comme à lui, de voir la chose imprimée, quoique l'impression pour moi ne change rien ordinairement. Ainsi la

lecture de *Melaenis* dans la *Revue* ne m'a pas fait changer d'opinion sur une seule virgule. C'est une œuvre, les *Fossiles*; mais combien y a-t-il de gens, en France, capables de la comprendre? Triste! triste! Eh non, pourtant, car c'est là ce qui nous console au fond. Et puis qui sait? Chaque voix trouve son écho! Je pense souvent avec attendrissement aux êtres inconnus, à naître, étrangers, etc., qui s'émeuvent ou s'émouvront des mêmes choses que moi. Un livre, cela vous crée une famille éternelle dans l'humanité. Tous ceux qui vivront de votre pensée, ce sont comme des enfants attablés à votre foyer. Aussi quelle reconnaissance j'ai, moi, pour ces pauvres vieux braves dont on se bourre à si large gueule, qu'il semble que l'on a connus, et auxquels on rêve comme à des amis morts!

Il m'est impossible de retrouver cette bande de journal où il y avait, je crois, un discours de Ribeyrolles. Elle est perdue probablement. Mon domestique (un nouveau qui est plus bête que ses bottes) dit qu'il *ne sait pas* s'il ne l'a pas jetée *par hasard* dans le seau aux eaux sales et de là aux lieux. O démocratie, où serais-tu allée? Ce papier était probablement tombé de mon lit sur le tapis, et il l'aura chassé avec les ordures. Curieux symbolisme; mais ça m'embête.

L'autre au moins, qui nous volait comme dans une forêt de Bondy, ne m'a jamais fait de ces bêtises; tant il est vrai qu'on n'est bien servi que par des canailles! Ce brave garçon s'est déjà fait chasser de chez trois bourgeois un peu plus *regardants* (c'est le mot) que nous, à ce qu'il paraît, et l'un d'eux a même trouvé dans sa chambre

quantité de mouchoirs de batiste à ton honorable concitoyen, comme dit le père Hugo, et douze paires de gants *neufs* dérobés furtivement et avec quoi j'eusse fait belle patte, car je les avais pris sur mesure. Mais mon serviteur avait une maîtresse (j'ai su depuis qui payait sa toilette). O les femmes! Exemple de moralité à citer aux enfants. Pourquoi la découverte d'un méfait quelconque excite-t-elle toujours ma gaieté?

J'ai envoyé immédiatement la lettre à M. d'A... Je lis maintenant un livre latin du temps de Louis XIV, qui est d'une gaillardise profonde. Il y a des femmes qui *s'instruisent* et des séances où les sexes sont entremêlés⁽¹⁾. C'est charmant! Je ris tout seul, comme une compagnie de vagins altérés devant un régiment de phallus. A propos de phallus, ce bon Babinet et Lageolais m'intéressent infiniment. Elle a un grand air de corruption, cette fille. Ce doit être une *femme à passions*. Tu te feras expliquer ce mot par Bouilhet.

En résumé, je me trouve maintenant dans un assez bon état. La *Bovary* marche, quitte à retomber bientôt, car je vais toujours par bonds et par sauts, d'un train inégal et avec une continuité disloquée, à la manière un peu des lièvres, étant un animal de tempérament songeur et de plume craintive.

Adieu, je t'embrasse malgré ton rhume, ou plus fort à cause de cela.

A toi, ton G.

⁽¹⁾ Il s'agit sans doute de l'ouvrage de Nicolas Chorier : *Aloisiae Sigae sator sotadica* (vers 1680)

463. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Mercredi minuit.

Quel mal le père Hugo me donne avec la bizarrerie et la non-régularité de ses enveloppes ! Je suis toujours embarrassé pour les lettres de M^e d'A. Sans la suscription au crayon j'aurais mis celle-ci à la poste. Mais je crois qu'il vaut mieux qu'elle les reçoive *par toi*. Cela est plus dans les convenances et les intentions du Crocodile.

Tu ne me parles pas en détail de ton affaire de Journal. Où en est-ce ? La chose est-elle sûre, conclue ! Quant au poème de l'A[*cropole*], il me semble qu'il y a peu de chose à y refaire. Les deux collaborateurs ont-ils été d'avis de retrancher ton morceau des Barbares qui, autant qu'il m'en souvient, est moins bien écrit que le reste et qui ferait gueuler les immortels à cause des femmes mourant dans les bras des vainqueurs (cela aurait l'air d'un rapprochement injurieux) ? C'est une bonne chose cette *Acropole*, et toute pleine de vers splendides.

Je ne t'ai pas, à ce propos, félicité de la phrase suivante dans ta lettre de vendredi : « sois tranquille, il y a encore dans mon cœur plus d'une œuvre qui te démentira ; tout est réparable dans le domaine de l'art. »

Crois-tu que j'en aie douté une minute, chère Muse ? C'est au contraire parce que je te jugeais

comme tu te juges que je t'ai traitée sans pitié! Si j'eusse cru le mal irréparable, *je n'en aurais pas parlé*. Tu es, naturellement, pleine d'inspiration; mais tu l'engorges et tu la dénature trop souvent, par des idées *personnelles*.

La *Paysanne* était une œuvre de maître, rappelle-toi cela. Il ne t'est plus permis de descendre. Pas de faiblesse! Pas un vers faible! Pas une métaphore qui ne soit suivie! Il faut être correct comme Boileau et échevelé comme Shakespeare.

J'ai relu cette semaine le 1^{er} acte du *Roi Lear*. Je suis effrayé de ce bonhomme-là, plus j'y pense... L'ensemble de ses œuvres me fait un effet de stupéfaction et d'exaltation comme l'idée du système sidéral. Je n'y vois qu'une immensité où mon regard se perd avec des éblouissements.

Eh! je le sais bien, pauvre chère amie, qu'on ne peut pas toujours vivre le nez levé vers les astres! Personne ne souffre plus que moi des nécessités, des pauvretés de la vie. Ma chair pèse sur mon âme 75 mille kilogrammes. Mais quand je te prêche le renoncement à l'action, je ne veux pas dire qu'il faut que tu vives en brahmane. J'entends seulement que nous ne devons entrer dans la vie réelle que jusqu'au nombril. Laissons le mouvement dans la région des jambes; ne nous passionnons point pour le petit, pour l'éphémère, pour le laid, pour le mortel. S'il *faut avoir l'air* d'être ému par tout cela, prenons cet air; mais ne prenons que l'air. Quelque chose de plus subtil qu'une nuée et de plus consistant qu'une cuirasse doit envelopper ces natures qu'un rien déchire et

qui vibrent de toute leur longueur au moindre frottement qui se fait sur eux. Nous avons à porter (rappelons-nous cela) *toutes* les passions des autres. Et comment voulez-vous que le vase reste plein si vous le secouez par les deux anses?

.....

Je vais être dérangé et embêté pas mal par les affaires de mon beau-frère. On va rassembler un conseil de famille, etc., etc... et je vais *m'en mêler* parce qu'il est temps que cela finisse (ce brave garçon mettrait tout bonnement son enfant sur la paille). Et du moment que je m'en mêlerai, ce sera avec suite et férocité. Je vais, à tous, leur pousser l'épée dans les reins d'une belle façon.

Que dis-tu de cela? Il est resté quinze jours à Rouen, n'est pas venu une fois voir sa fille et a bu régulièrement pour 32 francs de vin fin par jour. Il se fait acheter des chevreuils *entiers* pour lui *tout seul*. S'il en profitait encore! Mais ce malheureux ne peut même guère manger [...].

Nous allons nous retrouver à ce conseil de famille 4, et la dernière fois qu'il fut assemblé (il y a huit ans) nous étions 7. Deux sont morts, et le juge de paix par-dessus le marché, ce qui fait trois. Je me rappelle que chez ce juge de paix il y avait, dans la salle d'audience, peint au plafond comme gentillesse, symbole et enseignement, un œil démesuré entre deux balances et, au-dessus, une main sortait d'un nuage.

J'ai encore 5 à 6 pages avant d'aller te voir. Il faut que je finisse la lune de miel de mes amants. J'écris présentement des choses fort amoureuses

et extra-pohétiques. Le difficile c'est de ne pas être *trop ardent*, en ayant peur de tomber dans le bleuâtre.

Adieu, je t'embrasse.

A toi. Ton G.

N. Je suis *sûr* de t'avoir apporté la dernière fois à Paris 3 ou 4 lettres du Crocodile. Je les avais mises dans une enveloppe à ton adresse. Elles sont peut-être restées chez Bouilhet?? Mais cherche chez toi. Je crois qu'on ouvre beaucoup de lettres à la poste. En voilà deux coup sur coup, adressées à ma mère, qui sont perdues.

464. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Vendredi soir.

Tu me verras mardi. Je pourrais même parfaitement partir dès demain matin si j'avais des chemises de repassées. Mais, comme je ne me suis décidé que tantôt, on n'a pas eu le temps.

Je croyais arriver à bout de finir mon morceau. Je le laisse car j'en vomis de fatigue. J'ai écrit ce mois-ci trois pages, et en travaillant bien je t'assure, sans distraction. Ces trois pages en représentent à peu près une trentaine, si ce n'est plus. C'est que tout cela probablement n'avait pas été bien conçu. J'ai tâtonné et je me suis perdu. Plût à

Dieu que le mot impie de Buffon fût vrai ! car je crois que personne n'a de patience comme moi.

Jusqu'à présent j'avais à peindre des états tristes, des pensées amères. J'en suis maintenant à un passage joyeux ; j'échoue. Les cordes lamentables me sont faciles, mais je ne peux pas m'imaginer le bonheur et je reste là devant, froid comme un marbre et bête comme une bûche. Il en est, du reste, toujours ainsi. Les prétendus beaux endroits (en plan) sont ceux qu'on rate. Méfions-nous des solennités ! Quoique j'aie dans ce moment une profonde conviction de ma faiblesse, je n'en pleure pas ; mais j'en grince des dents. Si je n'avais l'envie, assez sotte, *d'avoir fini*, je prendrais mon mal plus en patience ; mais c'est tout le temps perdu qui me désole. Je vais employer ces trois jours-ci à me calmer afin d'apparaître aimable, et je le serai. Puis je vais faire un peu de plan pour travailler de suite à mon retour.

Ce que tu me dis de Delisle me fait pitié ! Cela me paraît très médiocre d'avoir, à son âge, *des passions*, et, embêtement pour embêtement, j'aime encore mieux m'arracher mon peu de cheveux en pensant à des phrases qu'à des regards.

La Sylphide a bien tort de me redouter. Pourquoi ? Est-ce bête ? Crois-tu donc que je vais lui faire *des allusions*, comme un goujat ?

A bientôt donc, bonne chère Louise, j'arriverai pour dîner, à 6 h. 1/2 au plus tard.

Mille baisers. A toi.

Tõn G.

465. À LA MÊME.

[Croisset] Mardi soir [4 avril 1854].

Celle-ci ne compte pas; c'est pour savoir seulement comment tu vas. Bouilhet, au reste, m'a donné de tes nouvelles. Il m'a dit que tu étais souffrante, mais que tu n'avais rien de *sérieux*. Je ne sais si c'est une sympathie de nos organes, mais il me pousse, au même endroit que toi, un clou qui, s'il ne rentre pas, sera monstre! Chou colossal! Orgueil de la Chine! *Arbos sancta*! J'ai été depuis vendredi dans un état affreux d'ennui et d'affaissement, résultat d'un passage dont je ne pouvais venir à bout. Il est, Dieu merci, passé depuis ce soir. Ce livre m'éreinte; j'y use le reste de ma jeunesse. Tant pis, il faut qu'il se fasse. La vocation, grotesque ou sublime, doit se suivre. Tu parles de ma quiétude. On n'a jamais parlé de rien de plus fantastique. Moi de la quiétude! Hélas! non! Personne n'est plus troublé, tourmenté, agité, ravagé. Je ne passe pas deux jours ni deux heures de suite dans le même état. Je me ronge de projets, de désirs, de chimères, sans compter la grande et incessante chimère de l'Art qui bombe son dos et montre ses dents d'une façon de plus en plus formidable et impossible. D'ailleurs ces premiers beaux jours me navrent. Je suis malade de la maladie de l'Espagne. Il me prend des mélancolies sanguines et *physiques* de m'en aller, botté et éperonné, par de bonnes vieilles routes toutes pleines de soleil et de sen-

teurs marines. Quand est-ce que j'entendrai mon cheval marcher sur des blocs de marbre blanc, comme autrefois? Quand reverrai-je de grandes étoiles? Quand est-ce que je monterai sur des éléphants après avoir monté sur des chameaux?

L'inaction musculaire où je vis me pousse à des besoins d'action furibonde. Il en est toujours ainsi. *La privation radicale d'une chose en crée l'excès*, et il n'y a de salut pour les gens comme nous que dans l'excès.

Ce ne sont pas les Napolitains qui entendent la couleur, mais les Hollandais et les Vénitiens : comme ils étaient toujours dans le brouillard, ils ont aimé le soleil.

As-tu un Plutarque? Lis la vie d'Aristomène. C'est ce que je lis maintenant. C'est bien beau.

Adieu, écris-moi pour me donner des nouvelles de ta santé et du concours. Je t'embrasse. Je t'écirai samedi. A toi.

466. À LA MÊME.

En partie inédite.

[Croisset] Vendredi soir, minuit
[7 avril 1854].

Je viens de recopier au net tout ce que j'ai fait depuis le jour de l'an, ou pour mieux dire depuis le milieu de février, jusqu'à mon retour de Paris j'ai tout brûlé. Cela fait treize pages, ni plus ni moins, treize pages en sept semaines. Enfin, elles sont faites, je crois, et aussi parfaites qu'il m'est possible. Je n'ai plus que deux ou trois répétitions

du même mot à enlever et deux coupes trop pareilles à casser. Voilà enfin quelque chose de fini. C'était un dur passage : il fallait amener insensiblement le lecteur de la psychologie à l'action, sans qu'il s'en aperçoive. Je vais entrer maintenant dans la partie dramatique et mouvementée. Encore deux ou trois grands mouvements et j'apercevrai la fin. Au mois de juillet ou d'août, j'espère entamer le dénouement. Que de mal j'aurai eu, mon Dieu ! Que de mal ! Que d'échignements et de découragements ! J'ai hier passé toute ma soirée à me livrer à une chirurgie furieuse. J'étudie la théorie des pieds bots. J'ai dévoré en trois heures tout un volume de cette intéressante littérature et pris des notes. Il y avait là de bien belles phrases : « Le sein de la mère est un sanctuaire impénétrable et mystérieux où », etc. Belle étude du reste ! Que ne suis-je jeune ! Comme je travaillerais ! Il faudrait tout connaître pour écrire. Tous tant que nous sommes, écrivassiers, nous avons une ignorance monstrueuse, et pourtant comme tout cela fournirait des idées, des comparaisons ! La *moelle* nous manque généralement ! Les livres d'où ont découlé les littératures entières, comme Homère, Rabelais, sont des encyclopédies de leur époque. Ils savaient tout, ces bonnes gens-là ; et nous, nous ne savons rien. Il y a dans la poétique de Ronsard un curieux précepte : il recommande au poète de s'instruire dans les arts et métiers, forgerons, orfèvres, serruriers, etc., pour y puiser des *métaphores*. C'est là ce qui vous fait, en effet, une langue riche et variée. Il faut que les phrases s'agitent dans un livre comme les feuilles dans une forêt, toutes dissemblables en leur ressemblance.

Mais causons de toi et, à propos de médecine, je ne comprends rien à tes maux. Qu'as-tu, en définitive? Qui est-ce qui te soigne, et te soignes-tu? Si c'est un des deux êtres que j'ai vus chez toi, Valerand ou Alibert, je te plains. Ces messieurs m'ont l'air de franches buses. Tu as beau être athée en médecine, je t'assure qu'elle peut faire beaucoup de mal. On vous tue parfaitement, si on ne vous guérit pas. Je t'avais toujours conseillé d'aller consulter pour tes palpitations *quelqu'un*. Tu persistes à n'en rien faire et à souffrir. C'est très beau au point de vue du *sec*, mais moins beau au point de vue du raisonnable.

J'ai reçu la lettre où tu me disais que de Vigny t'avait lue (et assez mal) à l'Académie. Ainsi rasure-toi, elle n'a pas été perdue. Ça m'a l'air d'un excellent homme, ce bon de Vigny. C'est du reste une des rares honnêtes plumes de l'époque : grand éloge ! Je lui suis reconnaissant de l'enthousiasme que j'ai eu autrefois en lisant *Chatterton*. (Le sujet y était pour beaucoup. N'importe.) Dans *Stello* et dans *Cinq-Mars* il y a aussi de jolies pages. Enfin c'est un talent plaisant et distingué, et puis il était de la bonne époque, il avait la Foi ! Il traduisait du Shakespeare, engueulait le bourgeois, *faisait de l'historique*. On a eu beau se moquer de tous ces gens-là, ils domineront pour longtemps encore tout ce qui les suivra. Et tous finissent par être académiciens, ô ironie ! Le dédain pour la Poésie que l'on a en ce lieu, et dont il te parlait, m'a remis en tête aujourd'hui que voilà de ces choses qu'il faut expliquer, et ce sera moi qui les expliquerai. *Le besoin se fait sentir* de deux livres moraux, un sur la littérature et un autre sur la sociabilité. J'ai

des prurits de m'y mettre. (Malheureusement je ne pourrai pas commencer avant trois ans au plus tôt.) Et je te réponds bien que si quelque chose peut casser les vitres, ce sera *cela*. Les honnêtes gens respireront. Je veux donner un peu d'air à la conscience humaine qui en manque. Je sens que c'est le moment. Un tas d'idées critiques m'encombrent. Il faut que je m'en débarrasse quelque part, et sous la forme la plus artiste possible, pour me mettre ensuite commodément et longuement à deux ou trois grandes œuvres que je porte depuis longtemps dans le ventre.

Non, je n'ai pas été trop loin à l'encontre de Delisle, car après tout je n'ai pas dit de *mal* de lui; mais j'ai dit et je maintiens que son *action* au piano m'a indigné. J'ai reconnu là un *poseur taciturne*. Ce garçon ne fait point de l'art exclusivement pour lui, sois-en sûre. Il voudrait que toutes ses pièces de vers pussent être mises en musique et chantées, et gueulées, et roucoulées *dans les salons* (puis il se donnera pour excuse à lui-même que les poésies d'Homère étaient chantées, etc.). Cela m'exaspère; je ne lui ai pas pardonné cette prostitution. Tu n'as vu dans ma férocité qu'une lubie excentrique. Je t'assure qu'il m'a *blessé* en la poésie, en la musique et en *lui* que j'aimais, car, quoique tu me declares : n'avoir jamais eu un « élan de cœur de ma vie » je suis au contraire un gobe-mouches qui n'admire jamais par parties. Quand je trouve la main belle, j'adore le bras. Si un homme a fait un bon sonnet, le voilà mon ami et puis, après, je lutte contre moi-même et je ne veux pas me croire encore lorsque j'ai découvert la vérité. Leconte peut être un excellent

garçon, je n'en sais rien; mais je lui ai vu faire une chose (insignifiante en soi, d'accord) qui m'a semblé, dans l'ordre artistique, être ce que la sueur des pieds est au physique. *Cela puait* et les trilles, gammes et octaves qui dominaient sa voix faisaient comme les mailles de cette sale chaussette harmonique, par où s'écoulait béatement ce flux de vanité nauséabonde. Et la pauvre poésie au milieu de tout cela! Mais il y avait des dames! Ne fallait-il pas *être aimable*? L'esprit de société, saperlotte!!!

Tu me dis de bien belles choses sur la Sylphide et son activité. Le remuement que certaines gens se donnent vous occasionne le vertige, n'est-ce pas? Voilà à quoi se passe la vie, à un tas d'actions imbéciles qui font hausser les épaules au voisin.

Rien n'est sérieux en ce bas monde, que le rire!

Penses-tu à la *tribouillée* qu'il va falloir que Bouilhet administre à cette pauvre Léonie? Elle l'attend comme la manne. Pourvu qu'elle ne lui dise pas — comme Cymodocée à Eudore : « Ah! les femmes de Rome t'ont trop aimé » — [...]

Adieu, pauvre chère Muse; rétablis-toi donc! je t'embrasse.

Ton MONSTRE.

Je relis de l'histoire grecque pour le cours que je fais à ma nièce. Hier le combat des Thermopyles, dans Hérodote, m'a transporté comme à douze ans, ce qui prouve la candeur de mon âme, quoi qu'on en dise.

467. À LA MÊME.

En partie inédite.

[Croisset] Mercredi soir, minuit [12-13 avril 1854].

J'attends Bouilhet demain ou après-demain, (peut-être même est-il en ce moment à Rouen dans les bras de sa dulcinée n° 3). Aussi, je t'écris de suite de peur de n'y pas penser demain et que ma lettre ne soit en retard. Comme tu es triste, pauvre Muse! Quelles funèbres lettres tu m'envoies depuis quelque temps! Tu t'*exaspères contre la vie*. Mais elle est plus forte que nous, mais il faut la suivre. D'ailleurs ta conduite à l'encontre de ta santé n'a pas de sens. C'est la dernière fois que je te le dis. Quand tu te seras procuré, grâce à ton entêtement, quelque bonne maladie organique où il n'y aura rien à faire qu'à *souffrir indéfiniment*, tu trouveras peut-être que j'avais raison. Mais il ne sera plus temps! Crois-en donc un homme qui a été élevé dans la haine de la médecine et qui la toise à sa hauteur. Il n'y a pas d'art, mais il y a des *innéités*, de même qu'en critique il n'y a point de poétique mais le goût, c'est-à-dire certains hommes-à-instinct qui devinent, hommes nés *pour cela* et qui ont travaillé *cela*.

Mais parlons du moral, puisque selon toi c'est là la cause de ton mal. Tu me dis que les idées de volupté ne te tourmentent guère. J'ai la même confiance à te faire, car je t'avoue que je n'ai plus de sexe, Dieu merci. Je le retrouverai au besoin et c'est ce qu'il faut. A ce propos où as-tu

vu que je t'aie fait des *anti-déclarations* ? Quand t'ai-je dit que je n'avais « pas d'amour pour toi » ? Non, non, pas plus que je n'ai jamais dit le contraire. Laissons les mots *auxquels on tient* et dont on se paye en se croyant quitte du reste. Qu'importe de s'inquiéter perpétuellement de l'étiquette et de la phrase ?

Mets un peu la tête dans tes mains, ne pense pas à toi, mais à moi, tel que je suis, ayant trente-trois ans bientôt, usé par quinze à dix-huit ans de travail acharné, plus plein d'expérience que toutes les académies morales du monde quant à tout ce qui touche les passions, etc., *goudronné* enfin à l'encontre des sentiments pour y avoir beaucoup navigué, et demande-toi s'il est possible qu'un tel être ait ce qui s'appelle de l'*Hâmour*. Et puis, qu'est-ce que ça veut dire ? Je m'y perds. Si je ne t'aimais pas, pourquoi t'écrirais-je d'abord, et pourquoi te verrais-je ? et pourquoi te ? Qui donc m'y force ? Quel est l'attrait qui me pousse et me ramène vers toi, ou plutôt qui m'y laisse ? Ce n'est pas l'habitude, car nous ne nous voyons pas assez souvent pour que le plaisir de la veille excite à celui du lendemain. Pourquoi, quand je suis à Paris, est-ce que je passe tout mon temps chez toi, quoique tu en dises, si bien que j'ai cessé à cause de cela de voir bien du monde ? Je pourrais trouver d'autres maisons qui me recevraient, et d'autres femmes. D'où vient que je te préfère à elles ? Ne sens-tu pas qu'il y a dans la vie quelque chose de plus élevé que le bonheur, que l'amour et que la Religion, parce qu'il prend sa source dans un ordre plus impersonnel, quelque chose qui chante à travers tout, soit

qu'on se bouche les oreilles ou qu'on se délecte à l'entendre, à qui les *contingents* ne font rien et qui est de la nature des anges, lesquels ne mangent pas : je veux dire l'Idée? C'est par là qu'on s'aime, quant on vit par là. J'ai toujours essayé, (mais il me semble que j'échoue,) de faire de toi un hermaphrodite sublime. Je te veux homme jusqu'à la hauteur du ventre; en descendant, tu m'encombres et me troubles et t'abîmes avec l'élément femelle. Il y a en toi, et souvent visibles dans la même action, deux principes plus nets l'un de l'autre et plus opposés que le sont Ormuzd et Ahriman dans la cosmogonie persane. Repasse ta vie, tes aventures intérieures et les événements externes. Relis même tes œuvres, et tu t'apercevras que tu as en toi un ennemi, un je ne sais quoi qui, en dépit des plus excellentes qualités, du meilleur sentiment et de la plus parfaite conception, t'a rendue ou fait paraître le contraire juste de ce qu'il fallait.

Le bon Dieu t'avait destinée à égaler, si ce n'est à surpasser, ce qu'il y a de plus fort maintenant. Personne n'est *né* comme toi. Et il t'arrive avec la meilleure bonne foi du monde, de pondre quelquefois des vers détestables! Même histoire dans l'ordre sentimental. *Tu ne vois pas*, et tu as des injustices sur lesquelles on se tait, mais qui font mal.

Ce ne sont pas des reproches tout cela, pauvre chère Muse, non, et si tu pleures, que mes lèvres essuient tes larmes! Je voudrais qu'elles te balayent le cœur pour en chasser toutes les vieilles poussières.

J'ai voulu t'aimer et je t'aime d'une façon qui

n'est pas celle des amants. Nous eussions mis tout sexe, toute décence, toute jalousie, toute politesse (tout ce qui est *comme ce serait avec un autre*), à nos pieds, bien en bas, pour nous faire un socle, et, montés sur cette base, nous eussions ensemble plané au-dessus de nous-mêmes. Ces grandes passions, je ne dis pas les turbulentes, mais les hautes, les larges sont celles à *qui rien ne peut nuire* et dans lesquelles plusieurs autres peuvent se mouvoir. Aucun accident ne peut déranger une Harmonie qui comprend en soi tous les cas particuliers; dans un tel amour, d'autres amours même auraient pu tenir : il eût été *tout le cœur* !

Voilà ce qui rend dans la jeunesse les attachements d'hommes si féconds, ce qui fait qu'ils sont si poétiques en même temps et que les anciens avaient rangé l'amitié presque à la hauteur d'une vertu. Avec le culte de la Vierge, l'adoration des larmes est arrivée dans le monde. Voilà dix-huit siècles que l'humanité poursuit un idéal rococo. Mais l'homme s'insurge encore une fois, et il quitte les genoux amoureux qui l'ont bercé dans sa tristesse. Une réaction terrible se fait dans la conscience moderne contre ce qu'on appelle l'Amour. Cela a commencé par des rugissements d'ironie (Byron, etc.), et le siècle tout entier regarde à la loupe et dissèque sur sa table la petite fleur du sentiment qui sentait si bon... jadis !

Il faut, je ne dis pas avoir les idées de son temps, mais les comprendre. Eh bien, je maintiens qu'on ne *peut* vivre passablement qu'en se refusant le plus possible à l'élément qui se trouve être le plus faible. La civilisation où nous som-

mes est un triomphe opéré (guerre incessante et toujours victorieuse) sur tous les instincts dits primordiaux. Si vous voulez vous livrer à la colère, à la vengeance, à la cruauté, au plaisir effréné ou à l'amour lunatique, le désert est là-bas et les plumes du sauvage un peu plus loin : allez-y ! Voilà pourquoi, par exemple, je regarde un homme qui n'a pas cent mille livres de rente et qui se marie, *comme un misérable*, comme un gredin à bâtonner. Le fils du Hottentot n'a rien à demander à son père que son père ne lui puisse donner. Mais ici, chaque fils de portier peut vouloir un palais, et il a raison ! C'est le mariage qui a tort, et la misère ! ou plutôt la vie elle-même. Donc il ne fallait pas vivre, et c'est là ce qu'il fallait démontrer, comme on dit en géométrie. Adieu, je t'enlace. A toi,

Ton G.

468. À LA MÊME.

[Croisset] Nuit de samedi, 1 heure [22 avril 1854].

Je viens de rêvasser pendant une heure à ton article de la *Librairie nouvelle*, ou plutôt sur la *Librairie nouvelle*. Je crois qu'il y a moyen d'en faire un, tel quel. Je te bâclerai ça ces jours-ci, pendant que Bouilhet sera là. Il te l'apportera ou je te l'apporterai peu de jours après. Le principal et la seule chose difficile, c'est d'avoir un plan quelconque, et que ces bêtes de lignes ne se bornent pas à être une sèche nomenclature. Je suis toujours empêtré dans les pieds bots. Mon cher frère m'a manqué cette semaine deux rendez-

vous et, s'il ne vient pas demain, je serai encore forcé d'aller à Rouen. N'importe, cela avance. J'ai eu beaucoup de mal ces jours-ci, relativement à un discours *religieux*. Ce que j'ai écrit est, dans ma conscience, d'une impiété rare. Ce que c'est que la différence d'époque ! Si j'eusse vécu cent ans plus tôt, quelle déclamation j'aurais mise là ! Au lieu que je n'ai écrit qu'une exposition pure et presque littérale *de ce qui a dû être*. Nous sommes avant tout dans un siècle historique. Aussi faut-il raconter tout bonnement, mais raconter jusque dans l'âme. On ne dira jamais de moi ce qu'on dit de toi dans le sublime prospectus de la *Librairie Nouvelle* : « Tous ses travaux concourent à ce but élevé » (l'aspiration d'un meilleur avenir). Non, il ne faut chanter que pour chanter. Pourquoi l'Océan remue-t-il ? Quel est le *but* de la nature ? Eh bien ! je crois le but de l'humanité exactement le même. Cela est *parce que cela est*, et vous n'y ferez rien, braves gens. Nous tournons toujours dans le même cercle, nous roulons toujours le même rocher ! N'était-on pas plus libre et plus intelligent du temps de Périclès que du temps de Napoléon III ? Où as-tu vu que je perds « le sens de certains sentiments que je n'éprouve pas » ? Et d'abord je te ferai observer que je les éprouve. J'ai le cœur *humain* et, si je ne veux pas d'enfant à moi, c'est que je sens que je l'aurais trop *paternel*. J'aime ma petite nièce comme si elle était ma fille, et je m'en occupe assez (*activement*) pour prouver que ce ne sont point des phrases. Mais que je sois écorché vif plutôt que d'*exploiter cela en style* ! Je ne veux pas considérer l'Art comme un déversoir à passion, comme un pot de chambre un peu

plus propre qu'une simple causerie, qu'une confiance. Non ! non ! la Poésie ne doit pas être l'écume du cœur. Cela n'est ni sérieux, ni *bien*. Ton enfant mérite mieux que d'être montrée en vers *sous sa couverture*⁽¹⁾, que d'être appelée ange, etc. Tout cela est de la littérature de romance plus ou moins bien écrite, mais qui pêche par la même base faible. Quand on a fait la *Paysanne* et quelques pièces de ton recueil : « *Ce qui est [dans le cœur des femmes]* », on ne peut plus se permettre ces fantaisies-là, même pour rire. La *personnalité sentimentale* sera ce qui plus tard fera passer pour puérile et un peu niaise une bonne partie de la littérature contemporaine. Que de sentiment, que de sentiment, que de tendresses, que de larmes ! Il n'y aura jamais eu de si braves gens. Il faut avoir avant tout du sang dans les phrases et non de la lymphe, et quand je dis du sang, c'est du *cœur*. Il faut que cela batte, que cela palpite, que cela émeuve. Il faut faire s'aimer les arbres et tressaillir les granits. On peut mettre un immense amour dans l'histoire d'un brin d'herbe. La fable des deux pigeons m'a toujours plus ému que tout Lamartine, et *ce n'est que le sujet*. Mais si La Fontaine avait eu dépensé d'abord sa faculté aimante dans l'exposition de ses sentiments personnels, lui en serait-il resté suffisamment pour peindre l'amitié de deux oiseaux ? Prenons garde de dépenser en petite monnaie nos pièces d'or.

Ton reproche est d'autant plus singulier que je fais un livre uniquement consacré à la peinture

(1) Voir lettre n° 451, t. III.

de ces sentiments que tu m'accuses de ne pas comprendre, et j'ai lu ta pièce de vers trois jours après avoir achevé un petit tableau où je représentais une mère caressant son enfant. Tout cela n'est pas pour défendre mes critiques, auxquelles je tiens fort peu. Mais je ne démords pas de l'idée qui me les a dictées.

Il me semble que le Prix s'annonce bien ; j'ai bon espoir.

Je n'ai eu aucune nouvelle de Bouilhet depuis qu'il est parti. Je l'attends mardi ou mercredi. Peux-tu m'envoyer cette pièce de Leconte, *Les Chiens au clair de lune*⁽¹⁾ ? J'ai grande envie de la connaître.

Puisque tu es décidée à publier la *Servante* de suite, je n'en dis plus rien (de la publication) ; mais j'attendrai. Quelle rage vous avez tous là-bas, à Paris, de vous faire connaître, de vous hâter, d'appeler les locataires avant que le toit ne soit achevé d'être bâti ! Où sont les gens qui suivent le précepte d'Horace, qu'il faut tenir pendant neuf ans son œuvre secrète avant de se décider à la montrer ? On n'est en rien magistral par le temps qui court. Adieu, je t'embrasse, non magistralement. A toi⁽²⁾.

Ton G.

⁽¹⁾ *Le Vent froid dans la nuit (Poèmes barbares)*.

⁽²⁾ Cette lettre est la dernière que nous possédions, mais il est peu vraisemblable qu'elle soit la dernière que Flaubert adressa à son amie, bien que la brouille fut proche. Nous ignorons dans quelle atmosphère s'est poursuivie cette correspondance et comment vint la rupture entre les deux amants. L'existence du dernier billet qui mit le point final à cette relation amoureuse de huit années n'est pas douteuse ; mais il est décrit de façons si différentes par les personnes qui affirment l'avoir lu, que nous nous abstenons d'autre commentaire.

469. À LOUIS BOUILHET.

Croisset, 5 août 1854.

Laxatifs, purgatifs, dérivatifs, sangsues, fièvre, foirade, trois nuits passées sans sommeil, embêtement gigantesque du bourgeois, etc., etc. Voilà ma semaine, mon cher monsieur. Depuis samedi soir, je n'ai rien mangé et je ne fais que commencer à pouvoir parler. Bref, j'ai été pris samedi soir d'une telle inflammation à la langue que j'ai cru qu'elle se transmutait en celle d'*ung* bœuf. Elle me sortait hors la gueule que j'étais obligé de tenir ouverte. J'ai durement souffert ! Enfin depuis hier ça va mieux, grâce à des sangsues et à de la glace.

Au milieu de mes douleurs physiques et comme facétie pour m'en distraire, il m'est tombé une lettre éperdue de Paris. La ***⁽¹⁾ perdait la tête. Tout était découvert, sa position compromise, etc. Il fallait que j'écrivisse, il fallait que je... etc. Et tout cela à un pauvre bonhomme qui bavachait, qui suait, qui empestait et qui, pour essayer de dormir un peu, se tenait debout, la nuit, la tête appuyée contre la croisée à cause de la véhémence chaleur interne qui lui ardaît le sang !

J'ai lu cinq feuilletons du roman de Champfleury⁽²⁾. Franchement cela n'est pas effrayant. Il y a parité d'intentions plutôt que de sujet et de ca-

⁽¹⁾ Probablement Louise Colet.

⁽²⁾ *Madame d'Aigrizelles*.

ractères. Ceux du mari, de sa femme et de l'amant me semblent être très différents des miens. La femme m'a l'air d'être *un ange*, et puis, quand il tombe dans la poésie, cela est fort restreint, sans développement et passablement rococo d'expression. La seule chose embêtante, c'est un caractère de vieille fille dévote, ennemie de l'héroïne (sa belle-sœur), comme, dans la *Bovary*, madame Bovary mère ennemie de sa bru, et ce caractère dans *Champfleury* s'annonce très bien. Là est pour moi jusqu'à présent la plus grande ressemblance et ce caractère de vieille fille est bien mieux fait que celui de ma bonne femme, personnage fort secondaire du reste dans mon livre.

Quant au style, pas fort, pas fort. N'importe, il est fâcheux que la *Bovary* ne puisse se publier maintenant : enfin ! qu'y faire ?

J'ai relu *Eugénie Grandet*. Cela est réellement beau. Quelle différence avec le gars *Champfleury* !

470. AU MÊME.

[Croisset, 9 août 1854.]

Tu dois, cher bonhomme, être assailli de ma correspondance, mais ma lettre de lundi était en sus puisque tu me disais n'avoir pas reçu celle de la semaine dernière. Du reste tu n'en recevras plus qu'une après celle-ci, car dans quinze jours je compte envisager ton incomparable balle. Quel voyage d'artistes vous allez faire, vous deux

Guérard⁽¹⁾. Combien peu vous étudierez les monuments ! quelles minces notes vous prendrez ! comme Chéruef serait indigné ! et même Du Camp. Ce sera un voyage œnophile, tout à fait Chapelle et Bachaumont, on ne peut plus dix-septième siècle et dans les traditions. Un financier voyageant dans la société d'un poète et tous deux se soûlant conjointement, à la gauloise, dans les cabarets de la route. Je te recommande, à Poissy, chez le sieur Fient, aubergiste, une cuisine où il y a, peint sur la porte, un gastronome s'empiffrant. Cela réjouit le voyageur.

Il est maintenant trois heures trois quarts du matin. J'ai passé la nuit à la *Bovary* et je m'en vais réveiller ma mère qui part à cinq heures pour Trouville, où elle doit rester cinq à six jours. Je serai seul tout ce temps-là et j'essaierai d'en profiter pour accélérer l'ouvrage. Il faut que j'avance quand même, car je suis las de ma lenteur. Voilà cependant deux jours que je recommence un peu à travailler.

J'ai lu onze chapitres du roman de Champfleury. Cela me rassure de plus en plus ; la conception et le ton sont fort différents. Personne autre que toi ou moi ne fera, je crois, le rapprochement. La seule chose pareille dans les deux livres, c'est le *milieu*, et encore !

Je t'annonce, afin que tu te mettes en mesure, la visite du jeune Baudry. Il est venu me voir hier et m'a déclaré son intention d'aller *passer les fêtes* chez toi, ce qui ne serait point fête pour toi. A ta place, je lui répondrais tout net que je ne puis le

(1) Alfred Guérard, financier, ami de Bouilhet.

recevoir. L'expression de « grigou » que tu lui as appliquée est superbe de justesse, surtout quand on connaît son costume d'été. Il s'est acheté une sorte de paletot en coutil bleu moyennant la somme de vingt-cinq francs, qui ressemble à du papier à sucre. Cela est monstrueux d'ignoble, et bien que l'étoffe soit légère, je t'assure qu'elle pèse à l'œil plus qu'un paletot de bronze ! O esprit français ! ô goût ! ô économie !

Rouen résonne de discours. C'est l'époque des distributions de prix et des solennités académiques. Aussi nos feuilles quotidiennes sont-elles bourrées de littérature !!! Pouchet s'est signalé par un discours « religieux » où il célèbre les magnificences de la nature et prouve l'existence de Dieu par le tableau varié de la création. Ce bon zoologue tourne au mysticisme.

Hier, séance publique de l'Académie ⁽¹⁾ : réception de M. Jolibois, avocat général, lequel a pris pour texte : « De la loi sur le travail des enfants dans les manufactures ». Puis M. Deschamps a lu un dialogue en vers où il fait l'éloge de la propriété et de la *Gabrielle* du gars Augier, etc. ! etc. ! etc. ! et partout éloge de l'Empereur ! Ah ! saint Polycarpe ! Tu vois que s'il y a des cochonneries à Paris, la province n'en chôme pas.

Triste nouvelle : j'ai vu que la pension Deshayes était enfoncée par la pension Guernet ! Le collègue a « brillé ». Quelle intrigue !

(1) Séance publique annuelle de l'Académie de Rouen.

471. AU MÊME.

Croisset, 18 août [1854].

J'attends dimanche matin l'annonce de ton arrivée, c'est-à-dire, ô vieux, que tu vas m'écrire le jour et l'heure de ton apparition en ces lieux.

N'oublie pas, avant de t'en aller de Paris, la préface de Sainte-Beuve. Quoi qu'en dise Jaccottet (s'il en dit quelque chose), tu n'es pas en position encore de faire le magnanime; et pourquoi ne pas embêter les gens qui nous embêtent? Il faut que son petit jugement inepte le poursuive dans la postérité, mōssieu! Et remettre la chose à une seconde édition, ce serait paraître avoir attendu le succès, avoir douté de soi.

Je viens de passer une bonne semaine seul comme un ermite et tranquille comme un dieu. Je me suis livré à une littérature frénétique; je me levais à midi, je me couchais à quatre heures du matin. Je dînais avec Dakno. Je fumais quinze pipes par jour, j'ai écrit huit pages.

Ai-je gueulé! J'ai relu tout haut *Melaenis* entièrement, à propos de la scène du jardin dans laquelle je ne suis pas bien sûr encore de n'être point tombé. Il va sans dire que ce régime a fait le plus grand bien à ma langue, ce qui achève de me donner pour la médecine une mince considération, car je me suis *guarry* en dépit des règles et recommandations.

Lis-tu nos feuilles publiques (départementales)? Le *navire* qui portait ma famille, il y a aujourd'hui huit jours, a manqué faire naufrage à Quillebeuf. Ma mère (qui revient de Trouville)

a encore de fortes contusions à la figure. Les sabords étaient défoncés, le bateau sombrait, les lames entraient partout. C'est toute une histoire. Je vais être pendant six mois assassiné de narrations maritimes.

Je n'ai pu dormir la nuit dernière à cause d'un article que j'avais lu le soir dans la *Revue de Paris*. J'en étais malade de dégoût, de tristesse et de désespoir *humanitaire*. C'était un extrait d'un roman américain intitulé « Hot-Corn », qui se tire à des centaines de mille d'exemplaires, qui enfonce *l'Oncle Tom*, qui... qui... etc. Sais-tu quelle est l'idée du livre? L'établissement sur une plus grande échelle des sociétés de tempérance, l'extirpation de l'ivrognerie, le bannissement du gin, le tout en style lyrique à la Jules Janin dans ses grands moments, et avec des anecdotes!!!

L'humanité tourne à tout cela. Nous aurons beau dire, il faut se boucher les yeux et continuer son œuvre. Oui, triste! triste! On ne devrait jamais rien lire de tout ce qui se publie; à quoi bon?

N'oublie pas de m'apporter le cahier des pièces détachées.

Je te régalerai des statuts d'une société religieuse dont on m'a proposé de faire partie. C'est joli. On doit dénoncer l'immoralité de ses collègues, et on est forcé d'assister à leur enterrement sous peine d'une amende de cinquante centimes. Tu me feras penser aussi à te montrer deux bonnes lettres de femme comme psychologie.

Adieu, pauvre cher vieux. Ne t'intoxique pas trop avec les alcools en route, et arrive vite.

472. AU MÊME.

Croisset, 10 mai 1855.

MONSTRE,

Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ? et pourquoi n'ai-je pas reçu dimanche à mon réveil une sacrosainte lettre ? Dans quels délices ou embêtements es-tu plongé pour oublier ton pauvre Caraphon ? As-tu vu Sandeau, etc. ?

Je me suis embêté (pardon de la répétition) assez bravement pendant les deux ou trois jours qui ont suivi ton départ. Puis j'ai rempoigné la *Bovary* avec rage. Bref, depuis que tu es parti j'ai fait six pages, dans lesquelles je me suis livré alternativement à l'élégie et à la narration. Je persécute les métaphores et bannis à outrance les analyses morales. Es-tu content ? Suis-je beau ? J'ai bien peur, en ce moment, de friser le genre crapuleux. Il se pourrait aussi que mon jeune homme ne tarde pas à devenir odieux au lecteur, à force de lâcheté. La limite à observer dans ce caractère couillon n'est point facile, je t'assure. Enfin, dans une huitaine j'en serai aux grandes orgies de Rouen. C'est là qu'il faudra se déployer !

Il me reste encore peut-être cent vingt ou cent quarante pages. N'aurait-il pas mieux valu que ça en ait quatre cents et que tout ce qui précède eût été plus court ? J'ai peur que la fin (qui dans la réalité a été la plus remplie) ne soit, dans mon

livre, étriquée, comme dimension matérielle du moins, ce qui est beaucoup.

Et toi, vieux bougre, as-tu fini ton acte ⁽¹⁾? Et le voyage d'Italie? quand? ne lâche pas ça, n... de D...! Et fais tout ce qu'il te sera possible pour que ça réussisse.

J'ai vu ce matin le jeune Baudry qui m'a *affirmé* que tu n'étais pas venu chez lui et que Bouilhet était un blagueur! Toujours le même petit bonhomme! Aucune nouvelle rouennaise, d'ailleurs.

Tantôt, après dîner, en regardant une bannette de tulipes, j'ai songé à ta pièce sur les tulipes de ton grand-père et j'ai vu nettement un bonhomme en culottes courtes et poudré, arrangeant des tulipes pareilles dans un jardin vague, au soleil, le matin. Il y avait à côté un même de quatre à cinq ans (dont la petite culotte était boutonnée à la veste), joufflu, tranquille et les yeux écarquillés devant les fleurs : c'était toi. Tu étais habillé d'une espèce de couleur chocolat.

Je lis maintenant les observations de l'Académie française sur le *Cid*. Je viens de lire celles du sieur Scudéry, c'est énorme! Ça console du reste. As-tu quelques nouvelles de *Pierrot* ⁽²⁾?

Adieu, vieux bougre, je t'embrasse. Tiens-toi en joie si c'est possible.

(1) *Madame de Montarcy*, représentée pour la première fois à l'Odéon le 6 novembre 1856.

(2) *Pierrot au sérail*, pantomime en six actes suivie de l'*Apotbéose de Pierrot dans le paradis de Mabomet*, écrite en collaboration avec Bouilhet; le manuscrit fut égaré; il en reste le scénario (voir *Œuvres de jeunesse inédites*, III, p. 326).

473. AU MÊME.

Croisset, 24 mai 1855.

O homme !

Je chante les lieux qui furent le

Théâtre aimé des jeux de ton enfance

c'est-à-dire : les cafés, estaminets, bouchons et autres endroits qui émaillent le « bas de la rue des Charrettes ». Je suis en plein Rouen et je viens même de quitter, pour t'écrire, les lupanars à grilles, les arbustes verts, l'odeur de l'absinthe, du cigare et des huîtres, etc. Le mot est lâché : « Babylone » y est, tant pis ! Tout cela, je crois, frise bougrement le ridicule. C'est « trop fort ». Enfin tu verras. Rassure-toi, d'ailleurs : je me prive de métaphores, je jeûne de comparaisons et dégueule fort peu de psychologie. Il m'est venu ce soir un remords. Il faut à toute force que les cheminots trouvent leur place dans la *Bovary*. Mon livre serait incomplet sans lesdits turbans alimentaires, puisque j'ai la prétention de peindre Rouen. C'est bien le cas de dire

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus hideux objet, etc.

Je m'arrangerai pour qu'Homais raffole de cheminots. Ce sera un des motifs secrets de son voyage à Rouen et d'ailleurs sa seule faiblesse humaine. Il s'en donnera une bosse, chez un ami de la rue Saint-Gervais. N'aie pas peur ! ils seront

de la rue Massacre et on les fera cuire dans un poêle, dont on ouvrira la porte avec une règle ⁽¹⁾!

Je vais lentement, très lentement même. Mais cette semaine je me suis amusé à cause du fond. Il faut qu'au mois de juillet j'en sois à peu près au commencement de la fin, c'est-à-dire aux dégoûts de ma jeune femme pour son petit monsieur.

Avances-tu dans ton second acte? Je suis curieux de voir ta grande scène complexe. Parle-moi des changements de plan (entrées et sorties) que tu as faits depuis que tu es à Paris, si toutefois je peux les comprendre par lettres.

Je suis fâché de ne pas être de ton avis relativement à la *Bucolique* ⁽²⁾. Mais tu as pris la chose pour pire que je ne la donne. Je te répète que je peux parfaitement me tromper. C'est comme pour les *Raisins au clair de lune*; à force de vouloir détailler et raffiner, il arrive souvent que je ne comprends plus goutte aux choses. L'excès de critique engendre l'inintelligence. Si mes observations sur ta pièce sont bêtes, voilà une phrase qui ne l'est pas.

A propos du voyage d'Italie, crois-moi, reviens dessus souvent, si tu veux qu'il ne rate; tâche d'avoir sa parole, fais qu'il s'engage et prenez une date fixe pour partir. C'est une occâse (style Breda street) que tu ne retrouveras jamais, mon bon. Il sera trop tard, plus tard. Rien de ce que tu peux laisser à Paris ne vaut une heure passée au Vatican, mets-toi ça dans la boule. Et d'ailleurs « tu ne te doutes pas » des pièces détachées que tu

(1) Voir *Madame Bovary*, p. 386 et suivantes.

(2) Voir *Festons et Astragales*, de même que pour *Raisins au clair de lune*.

rapporteras. Ce qui a fait faire les élégies romaines n'est pas épuisé, sois-en sûr. Il n'y a que les lieux communs et les pays connus qui soient d'une intarissable beauté.

Je lis maintenant l'*Émile* du nommé Rousseau. Quel baroque bouquin comme idées, mais « c'est écrit », il faut en convenir et ça n'était pas facile !

Combien je regrette de n'avoir pas vu nos deux anges jouant ensemble. Sérieusement, j'en ai été attendri. Pauvres petites cocottes ! Vois-tu quelles balles de financiers nous aurions eu côte à côte, chacun dans notre stalle ! Nous serions-nous rengorgés ? Il n'y avait peut-être pas lieu de se rengorger. Au reste, je suis, je crois, un peu oublié pour le quart d'heure. L'exposition (*univeurseul exhibicbeun*) me nuit peut-être ? J'ai reçu, il y a trois semaines, une lettre écrite par elles deux et qui était ornée de « dessins ». J'en ai répondu une non moins bonne et puis, c'est tout. Ah ! l'amour ne m'obstrue pas l'estomac s'il empâte mon papier !

474. AU MÊME.

Croisset, 7 juin 1855, nuit de mercredi [6-7 juin].

Ah ! J'âpre-casse atmosphère, quoique dans la nuit, légèrement vêtu et fenêtres ouvertes. — Sue ! Il fait depuis deux jours un polisson de temps agréable. Tu as raison, pauvre cher vieux, de m'envier les arbres, le bord de l'eau et le jardin, c'est splendide ! J'avais hier les poumons fatigués à force de humer les lilas et ce soir, sur la

rivière, les poissons sautaient avec des folâtreries incroyables, comme des bourgeois invités à prendre un thé à la Préfecture.

Je suis moult aise de te savoir un peu remonté sur ton drame. Voici je crois ce qu'il faut faire : 1° Aller d'abord chez Blanche ⁽¹⁾. 2° Lui dire : vous voyez que je ne suis pas un entêté ; j'ai corrigé *dans vos données*, suivi vos avis, vous m'aviez dit telle et telle chose (inventes-en si tu ne te les rappelles pas) que j'ai tenues en considération, etc. 3° Il faut avoir pour examinateur Laugier et *en même temps* faire marcher Sandeau. Au reste, si Blanche est bon enfant (et il le sera), fais ce qu'il te conseille... Tâche d'avoir une lecture *quand même*. Je persiste dans cette opinion : on ne doit se présenter à l'Odéon que si tout est raté définitivement aux Français. Mais il est bon d'aller vite en besogne, pour que l'insuccès, s'il y en a un, ne s'ébruite pas et ne te nuise pas auprès du comité de l'Odéon. Aie plusieurs manuscrits, s'il le faut, tremousse-toi ! copie-les plutôt toi-même !

La Porte-Saint-Martin vaudrait peut-être mieux que l'Odéon, mais nous n'en sommes pas là. Occupe-toi des Français comme si c'était la seule porte possible.

Je vais bien lentement. Je me donne un mal de chien. Il m'arrive de supprimer, au bout de cinq ou six pages, des phrases qui m'ont demandé des journées entières. Il m'est impossible de voir l'effet d'aucune avant qu'elle ne soit finie, para-

(1) Ami de Flaubert qui lui avait recommandé Bouilhet pour faire accepter *Madame de Montarcy* au Théâtre Français. Il était secrétaire général du Ministère d'État.

chevée, limée. C'est une manière de travailler inepte! mais comment faire? J'ai la conviction que les meilleures choses en soi sont celles que je biffe. On n'arrive à faire de l'effet que par la négation de l'exubérance. Et c'est là ce qui me charme, l'exubérance.

Si tu veux lire quelque chose de violent et d'opaque comme galimatias, prends une description du Vésuve par le sieur Marc Monnier dans le dernier numéro de la *Revue de Paris*. Il y a un Jéhovah qui finit un paysage d'une manière un peu remarquable. Cette phrase mérite un encadrement en or. C'est un type, comme on dit.

Le nommé About dont tu me parles est violemment accusé dans ce même numéro (et avec des preuves qui m'ont paru assez concluantes) d'avoir tout bonnement traduit un livre italien, *supprimé* depuis l'impression et qu'il a donné comme étant une œuvre de lui.

Je voudrais bien lire le Planche sur Du Camp. Hier grand éloge des *Cbants modernes*⁽¹⁾ par monsieur Paulin Limayrac, mais éloge qui sentait l'ami peu enthousiaste au fond. On vantait surtout les intentions et la préface. Enfin!

J'ai été ces jours derniers assez inquiet de mon pauvre Narcisse qui a cuydé avoir une attaque d'apoplexie. On l'a saigné et il va bien maintenant. J'ai été le voir une fois dans sa chambre et je l'ai trouvé lisant les *Rayons et les Ombres*; il ne devait pas y comprendre grand'chose. N'importe, ça m'a attendri.

Est-ce beau ou bête de prendre la vie au sé-

(1) Poésies, par Maxime Du Camp.

rieux ? Je n'en sais rien. C'est robuste, en tout cas, et je ne m'en sens pas la force. J'en ai à peine assez pour tenir une plume.

475. AU MÊME.

Croisset, 28 juin 1855.

Tu ne m'as pas l'air gai, mon pauvre bonhomme. Tes lettres sont de plus en plus « mélancholiques » et tu me parais devenir de plus en plus « mécanique ». C'est un tort, c'est un tort ! Il faut se *roidir* contre les difficultés. Tu ne prends pas les choses en quantité raisonnable. Tu as trop les pieds dans Paris pour n'en être pas dégoûté et d'autre part tu n'y entres pas assez pour qu'il te plaise. Tu avais ici l'estomac assez solide pour digérer tous les Laurent-Pichat⁽¹⁾ de la terre ; d'où vient ta faiblesse maintenant ? Serait-ce parce que tu connais l'homme ? Qu'importe ! Ne peux-tu, par ta pensée, établir cette superbe ligne de défense intérieure qui vous sépare plus du voisin qu'un océan ?

Et puis, s... n... de D... ! que me chantes-tu avec des phrases pareilles : « Je m'effacerai ainsi du monde graduellement » ? M... ! J'ai envie de te f... des coups de pied quelque part. Que veux-tu que je devienne, misérable, si tu bronches, si tu m'ôtes ma croyance ? Tu es le seul mortel en

⁽¹⁾ *Le Cœur à droite*, comédie de Bouilhet, venait d'être refusé à la *Revue de Paris* par Laurent Pichat.

qui j'aie foi et tu fais tout ce que tu peux pour me desceller du cœur cette pauvre niche de marbre, placée haut, et où tu rayannes !

Fais-moi le plaisir *pour toi* et dans l'intérêt même de cet avenir, dont l'idée permanente te préoccupe maintenant exclusivement, de tâcher de t'abstraire un peu et de travailler. Tant que tu seras à te secouer la cervelle sur ta personnalité, sois sûr que ta personnalité souffrira. Et d'ailleurs à quoi bon ? Si ça servait pratiquement à quelque chose, très bien. Mais au contraire et ceci est démontrable par $A + B$.

Au reste nous causerons de tout cela dans quinze jours, si tu veux. Nous pourrons vider le fond du sac.

J'ai été hier à Rouen dîner chez Achille et, ayant une heure devant moi, je me dirigeais vers le logis de ta Dulcinée, lorsque le môme d'Abbaye a couru après moi pour me dire que Madame^{***} était à Caen. En descendant dans la rue, j'ai contemplé Abbaye sur sa porte.

Quel aspect que celui de Rouen, est-ce mastoc, et embêtant ! Hier, au soleil couchant, l'ennui suintait des murs d'une façon subtile et fantastique à vous asphyxier sur place. J'ai revu toutes les rues que je prenais pour aller au collège. Eh bien, non ! rien de tout cela ne m'attendrit plus. Le temps en est passé ! je conchie sur mes souvenirs. « J'ai ça de bon », comme disait ce conducteur de diligence qui puait des pieds.

Sais-tu que ma mère, il y a six semaines environ, m'a dit un mot sublime (un mot à faire la Muse se pendre de jalousie pour ne l'avoir point inventé) ; le voici, ce mot : « La rage des phrases

t'a desséché le cœur.» Au fond, tu es de son avis et tu trouves qu'à propos de Rouen, par exemple, je manque tout à fait de *sensibilité* ; car toi, bien que *curvus et complex*, tu es sensible. C'est par là que tu te rapproches de Rousseau ; quoi que tu en dises, tu aimes les champs, tu as des goûts simples. Il te faut, pour être heureux, une compagne (un de ces jours tu vas étudier la botanique) et tu regrettes de « ne pas savoir un état ».

Veux-tu que je t'indique un maître menuisier ? Allons, mon bonhomme, rabote, scie, allonge-toi sur la varlope « comme un nageur ». Sophie t'ira voir avec sa mère, et moi, ton précepteur, je sourirai dans un coin.

Un trait manque encore au parallèle (entre toi et Émile), à savoir les voyages. Car il voyage pour connaître « la politique des nations », et toi tu m'as l'air de rester. Je te ferai cadeau au jour de l'an du *Voyage autour de ma chambre* par M. de Maistre, suivi de *Symboles et Paradoxes* de Hous-saye. Ah ! n... de D... ! il doit pourtant faire beau ce soir, sur la terrasse de la Villa Médicis ! Le Tibre est d'argent et le Janicule sort noir comme une tunique d'esclave.

A propos d'argent, je suis empêtré dans des explications de billets, d'escompte, etc., que je ne comprends pas trop. J'arrange tout cela en dialogue rythmé, miséricorde ! Aussi je te demanderai la permission de ne t'apporter rien de la *Bovary*. J'éprouve le besoin de n'y plus penser pendant quinze jours. Je me livrerai à la peinture, aux beaux-arts, *cela pose un homme*. Adieu, je t'embrasse, monstre. A toi.

476. AU MÊME.

Croisset, 6 juillet 1855.

Je tombe sur les bottes!!! Je crève d'envie de dormir. J'ai conduit aujourd'hui à Caumont mon nouveau cousin, le sieur Laurent, qui est ici depuis samedi avec sa belle-mère et sa *june épouse*, et qui repart demain. Nous sommes revenus à pied, je suis un peu échigné. Joins à cela un fort dîner chez Achille. Comme j'ai pensé à toi, tantôt, sacrée canaille, en traversant le bois de Canteleu! Sais-tu de quoi l'on causait? locomotion et chemins de fer.

Ta lettre m'a fait de la peine, pauvre vieux. Pourquoi donc es-tu si triste? est-ce que tu vas faiblir, toi que j'admire et qui me réconfortes? Je te prie sincèrement de cesser, par bas égoïsme. Que me restera-t-il si tu cales? Heureusement que je connais mon bonhomme et je te dirai qu'au fond je suis peu inquiet de ton découragement. Les désillusions ne sont faites que pour les gens sans imagination. Or, je t'estime assez pour croire que tu n'en auras jamais de sérieuses et surtout de persistantes. Note que voilà la première année de ta vie que tu te trouves *seul* et avec le loisir de t'embêter pendant vingt-quatre heures de suite. Il y a encore à ton état présent d'autres causes que je t'expliquerai doctoralement,

Seul à seul chez Barbin,

c'est-à-dire piétés dans quelque taberne méritoire. Au reste, c'est bon; il faut s'embêter à Paris,

c'est le seul moyen de n'y pas devenir bête; tout océan doit pousser à la dégueulade.

Tu as tort de regretter Rouen; il ne *faut rien regretter*, car n'est-ce pas reconnaître qu'il y a quelque chose de bon ?

Tu peux avoir raison en ceci qu'il eût mieux valu arriver là-bas avec ton drame tout fait. C'est possible comme *pompe*; mais autrement, non. Tu es arrivé à Paris avec une grande œuvre publiée et déjà connue des artistes; on ignorait ta mine que l'on savait tes vers. Je ne débiterai pas dans d'aussi bonnes conditions que toi, je serai beaucoup plus vieux et beaucoup plus banal (comme homme). Cette année-ci, tu peux et tu dois l'employer à te faire des connaissances. Si j'étais *de toi*, je me « lancerais dans le monde » plus que tu ne fais; traite-moi de bourgeois tant que tu voudras, d'accord; mais réfléchis profondément à l'objectif des choses et tu verras que j'ai raison. Tu m'objecteras que ça t'embête, je m'en f...

Allons donc, s... n... de D...! ne sommes-nous pas deux vieux roquentins? Tu m'écris qu'il n'y a pas de place à Paris pour un brave homme; on ne trouve pas sa place, on se la fait, et à coups de bâtons encore, comme un pacha quand il se montre. Veux-tu donner raison aux imbéciles? veux-tu qu'ils ricanent : « J'avais toujours dit que la littérature, etc. » ? Voyons ! nom d'un petit bonhomme, ferme la porte, et gueule tout seul quelques bonnes rimes, quelques bonnes phrases un peu corsées, pense à la Chine, à Vitellius, etc., et f... toi du reste. Encore un an et nous sommes piétés là-bas, ensemble, comme deux rhinocéros de bronze. Nous ferons le *Ballet astronomique*, une

féerie, des pantomimes, le *Dictionnaire des idées reçues*, des scénarios, des bouts rimés, etc. Nous serons beaux, je te le promets. Je suis maintenant « monté », et j'espère pour longtemps. Je t'embrasse fort.

Nouvelle convention postale ! Mon cher monsieur, on affranchit les lettres parce que ça coûte deux sous de moins ! Est-ce ignoble ! Quelles mœurs ! Enfin !

477. AU MÊME.

Croisset, 2 août [1855.]

Me revoilà dans la sempiternelle *Bovary* ! « Encore une fois sur les mers », disait Byron. « Encore une fois dans l'encre », puis-je dire.

Je suis en train de faire exposer à Homais des théories gaillardes sur les femmes⁽¹⁾. J'ai peur que ça ne paraisse un peu trop « voulu ». Au reste, c'est aujourd'hui seulement que j'ai travaillé avec un peu de suite.

Je viens de lire la *Grèce contemporaine* du sieur About. C'est un gentil petit livre, très exact, plein de vérités et fort spirituel. Quant aux calomnies et aux canailleries dont on m'avait parlé, je n'en discerne aucune. Son talent n'est pas assez grand pour expliquer l'acharnement dont on le poursuit. Il y a quelque chose là-dessous qui nous échappe.

⁽¹⁾ Voir *Madame Bovary*, p. 387.

J'ai eu à dîner avant-hier ton ancien professeur Bourlet. Quelle grosseur ! quelles sueurs ! quelle rougeur ! C'est un hippopotame habillé en bourgeois. Il n'a pas faibli du reste, car il est toujours de l'opposition quand même, furieux contre le gouvernement, ennemi des prêtres et extra-grotesque.

Sais-tu que mon cher frère lit avec rage Régnier, qu'il en a trois éditions, qu'il m'en a récité des tartines par cœur ? il a dit devant moi à Bourlet à propos de *Melaenis* : « Si tu n'as pas lu ça, tu n'as rien lu. »

Que je sois pendu si je porte jamais un jugement sur qui que ce soit !

La bêtise n'est pas d'un côté et l'esprit de l'autre. C'est comme le vice et la vertu ; malin qui les distingue.

Axiome : Le synthétisme est la grande loi de l'ontologie.

Nouvelle : M. L... est conseiller municipal de Darnétal. « Ici, nous renonçons à peindre. » Ses parents sont dans le ravissement. Je t'assure que quand je pense à cela je me sens emporté dans un océan de rêveries.

Quand viens-tu, pauvre vieux ? Tu dois avoir fixé à peu près l'époque de tes vacances. As-tu vu Rouvière ? Laffitte ? Judith ? Tâche de te remuer un peu.

Adieu, je n'ai absolument rien à te dire, si ce n'est que je t'aime.

Je te réserve un discours du président Tougard⁽¹⁾ qui est « chouette », comme dirait Homais.

(1) Président de la Société centrale d'horticulture de Rouen.

478. AU MÊME.

Croisset, 18 août [1855.]

Tu es un gentil bougre de m'avoir envoyé cette bonne nouvelle. Et d'abord et avant tout : crois-tu désormais au présage des bottes ? Te rappelles-tu que le jour où j'ai porté ta pièce chez Laffitte je t'ai dit dans la rue Sainte-Anne : « Ça ira bien, je viens de voir des bottes » ? Et elles étaient neuves et on les tenait par des tirants !

Oui, vieux, je suis moult satisfait. Ta lecture me paraît à peu près certaine maintenant. Fais que Blanche dise un petit mot à Laugier, ça ne peut pas nuire.

Voici, sauf meilleur avis, ce qu'il faudrait faire, je crois :

1° Connaître exactement tous les noms du Comité.

2° Informe-toi si Laugier ne serait pas par hasard parent du Laugier médecin (agrégé à l'école). Par Cloquet ou tout autre, on pèserait dessus.

3° As-tu une lettre de Durey pour Judith ? Peux-tu te présenter chez elle ? Vas-y. Ne néglige rien. Trémousse-toi, profite de la bonne veine.

4° Je t'engage à aller chez Person qui demeure rue Montyon, 7. Tu auras soin de ne pas dire au portier ni à la femme de chambre que tu es mon ami, ce serait le moyen de te faire fermer la porte au nez. Évite même mon nom s'il y a un tiers avec vous. Elle connaît Samson qui a été son profes-

seur et qu'elle aime beaucoup. Elle pourra aisément te donner des renseignements sur Beauvallet qui est très influent et qu'on gagne avec des petits verres. Ne te gêne pas avec Person. C'est une excellente femme et tu la connais assez pour te présenter chez elle. Elle fera certainement tout ce qu'elle pourra.

5° Il y a Got qui est un camarade de Maxime, mais ?

6° Édouard Delessert doit connaître assez intimement Provost, ils sont du même cercle. Quant à Provost, c'est par les peintres qu'on l'aurait, il en connaît beaucoup. Demande ces renseignements-là à Préault.

Je crois que M. Cloquet connaît Samson.

Important. Retourne immédiatement chez Sandeau, expose-lui la chose. Qu'il marche maintenant, puisque c'est engagé.

Ne néglige rien, s... n... de D...! fais plutôt quinze démarches qu'une seule. Allons, remonte-toi, mon pauvre vieux, et n'en sois pas moins persuadé que tu n'es pas encore au bout, mais que tu y arriveras, que tu seras un jour ou l'autre joué et applaudi. Nous aurons notre tour, n'aie pas peur. Quand ce ne serait « qu'en vertu de notre entêtement ». Il le faut. Passe toutes tes vacances à Paris, si tu vois que tu puisses t'y être le moins utile.

Delamarre « connaît » peut-être, ou peut « connaître » des gens qui « connaissent » des membres du Comité ??? Vas-y, il demeure près de Laffitte, une ou deux maisons avant. Tu ne me dis rien de Rouvière ?

N'oublie pas les Folies. Déploie une activité napoléonienne.

Je suis au milieu des affaires financières de la *Bovary*. C'est d'une difficulté atroce. Il est temps que ça finisse, je succombe sous le faix.

Adieu, je t'embrasse de toute la force de trente tirades.

479. AU MÊME.

Croisset, 31 août 1855.

J'attends toujours impatiemment des nouvelles de Laugier. Restes-tu à Paris jusqu'à ce que tu aies une réponse définitive des Français?

Je crois que tu as eu tort de ne pas aller voir Rouvière. Qui sait? Informe-toi si Samson est du Comité. C'est un mauvais bougre. Mais c'est une bonne chose si tu as Régnier dans ta manche.

Embêté de ne pas avoir la réponse du sieur Fouard, fils de M. Fouard, j'ai été aujourd'hui à Rouen consulter un avocat, à savoir le jeune Nion qui m'a donné toutes les explications désirables; il viendra demain ici; nous aurons encore une séance d'affaires.

Quand je serai quitte de ce passage financier de procédures, c'est-à-dire dans une quinzaine, j'arriverai vite à la catastrophe. J'ai beaucoup travaillé ce mois-ci, mais je crains bien que ce ne soit trop long, que tout cela ne soit un rabâchage perpétuel. La venette ne me quitte pas. Ce n'est point comme cela qu'il faut composer!

J'ai été émerveillé dernièrement de trouver dans

les *Préceptes du style* du sieur Buffon nos pures et simples théories sur le susdit art. Comme on est loin de tout cela ! Dans quelle absence d'esthétique repose ce brave dix-neuvième siècle ! — Et la reine d'Angleterre ? et le prince Albert ⁽¹⁾.

A propos, qui fréquentes-tu ? Car tu n'es pas un homme à te passer de femmes ? Cherches-tu à te faire une petite maîtresse ? Que diable, un jeune homme !... et un artiste !...

Croisset devient un pays très immoral. Je n'entends parler que de horions que l'on s'administre à cause des mauvaises mœurs. La maîtresse de M. Deschamps, Monsieur, mène une conduite véritablement scandaleuse, etc.

Nous avons reçu aujourd'hui des nouvelles d'Angleterre. M^{lle} Sophie pondra au commencement d'octobre. Sens-tu le grotesque de ce petit bedon où s'agite un petit Anglais ?... Miss Harriet Collier vient de se joindre à sir Thomas Campbell, baron de je ne sais quoi ! Et son portrait que j'ai là ne m'en avait rien dit. Encore une Sylphide de moins ! Mon empyrée féminin se vide tout à fait. Les anges de ma jeunesse deviennent des ménagères. Toutes mes anciennes étoiles se tournent en chandelles et ces beaux seins où se berçait mon âme vont bientôt ressembler à des citrouilles.

Adieu, pauvre vieux bougre chéri. Je n'ose te dire que je t'attends ardemment ; mais c'est bien vrai.

(1) Hôtes de la France, à l'occasion de l'Exposition universelle.

480. AU MÊME.

Croisset, 17 septembre 1855.

Tâche de m'envoyer, mon bonhomme, pour dimanche prochain, ou plus tôt si tu peux, les renseignements médicaux suivants : on monte la côte, Homais contemple l'aveugle aux yeux sanglants (tu connais le masque) et il lui fait un discours ; il emploie des mots scientifiques, croit qu'il peut le guérir et lui donne son adresse. Il faut qu'Homais, bien entendu, se trompe, car le pauvre bougre est incurable⁽¹⁾.

Si tu n'as pas assez dans ton sac médical pour me fournir de quoi écrire cinq ou six lignes corsées, puise auprès de Follin et expédie-moi cela. J'irais bien à Rouen, mais ça me ferait perdre une journée et il faudrait entrer dans des explications trop longues.

J'ai été depuis trois jours extrêmement abruti par un coryza des plus soignés ; mais aujourd'hui pourtant j'ai passablement travaillé. J'espère que dans un mois la *Bovary* aura son arsenic dans le ventre. Te l'apporterai-je enterrée ? J'en doute.

Je crois décidément que tu passeras à la lecture, premier point. (Ainsi, mon pauvre vieux, note bien que tu n'en es qu'au premier point, douce perspective.) C'est maintenant qu'il va falloir déployer des jambes et de la diplomatie. Il est parfaitement inutile de dire aux amis que tu passes à

la lecture. Je crois qu'ici Blanche «doit se montrer»; il faut à toute force que tu aies un tour de faveur, car on peut te faire droguer encore des années! Je compte assez sur M^{me} Stroelin, avec laquelle j'irai chez le docteur Conneau, etc. Enfin, nous verrons, nous nous trémousserons.

A ta place, j'irais de suite chez Janin. C'est un excellent homme, complaisant; il a fait de toi de grands éloges; je lui conteraï tout. Il te servirait, ou tout au moins ce serait pour plus tard un jalon. Puisque tu n'écris pas maintenant, marche.

Tu as peut-être raison, il vaut mieux attendre; je parle de notre conduite à tenir envers ces messieurs de là-bas. Quant à l'article *Melaenis*, je prendrai plaisir à en demander compte à l'inoffensif Cormenin, et j'en apprendrai là plus peut-être que je n'en veux savoir.

Quel besoin d'invectives j'éprouve! J'en suis gorgé! Je tourne au Rousseau. Double effet de la solitude et de l'excitation. Nous finirons par croire à une conjuration d'Holbachique, tu verras.

Patience. Nous aurons notre jour, nous ferons notre trou. Mais il n'est pas fait. Il faut entasser œuvres sur œuvres, travailler comme des machines et ne pas sortir de la ligne droite. Tout cède à l'entêtement.

J'éprouve le besoin, maintenant, d'aller vite.

Remarque : Voilà deux fois dans cette demi-page que j'écris : «j'éprouve le besoin». Je suis, en effet, un homme qui éprouve beaucoup de besoins.

J'ai appris avec enthousiasme la prise de Sébastopol, et avec indignation le nouvel attentat dont un monstre s'est rendu coupable sur la personne

de l'Empereur⁽¹⁾. Remercions Dieu qui nous l'a encore conservé pour le bonheur de la France. Ce qu'il y a de déplorable, c'est que ce misérable est de Rouen. C'est un déshonneur pour la ville. On n'osera plus dire qu'on est de Rouen.

481. AU MÊME.

Croisset, 20 septembre [1855].

1° Tu es un excellent bougre de m'avoir répondu vite. L'idée du « bon régime à suivre » est excellente et je l'accepte avec enthousiasme; quant à une opération quelconque, impossible à cause du pied-bot, et d'ailleurs, comme c'est Homais lui-même qui veut se mêler de la cure, toute chirurgie doit être écartée.

2° J'aurais besoin des mots scientifiques désignant les différentes parties de l'œil⁽²⁾ (ou des paupières) endommagé. Tout est endommagé et c'est une compote où l'on ne distingue plus rien. N'importe, Homais emploie de beaux mots et discerne quelque chose pour éblouir la galerie.

3° Enfin il faudrait qu'il parlât d'une pommade (de son invention?) bonne pour les affections scrofuleuses et dont il veut user sur le mendiant. Je le fais inviter le pauvre à venir le trouver à Yonville pour avoir mon pauvre à la mort d'Emma? Voilà, vieux. Réfléchis un peu à tout cela et envoie-moi quelque chose pour dimanche.

(1) Un individu, Dieudonné Bellemare, avait tiré, sans l'atteindre, deux coups de revolver sur l'Empereur, à sa sortie des Italiens.

(2) Voir *Madame Bovary*, p. 414.

Je travaille médiocrement et « sans goût » ou plutôt avec dégoût. Je suis véritablement las de ce travail ; c'est un véritable *pensum* pour moi, maintenant.

Nous aurons probablement bien à corriger : j'ai cinq dialogues l'un à la suite de l'autre, et qui disent la même chose!!!

Tu verras qu'on finira par nous voler *Pierrot*, il faudrait ravoïr le manuscrit ainsi que celui d'*A-génor*. C'est facile.

Je te recommande le dernier numéro de la *Revue*. Il y a une appréciation de l'école allemande romantique après laquelle il faut tirer l'échelle. On accuse Goëthe d'égoïsme (nouveau!) et Henri Heine de nullité ou de nihilisme.

Va-t'en, de ma part, fumer une pipe, mélancoliquement, to the British Tavern, Rivoli street, en pensant à l'*Ane d'or*.

482. AU MÊME.

Croisset, dimanche, 3 heures [30 septembre 1855].

Causons un peu, mon pauvre vieux. La pluie tombe à torrents, l'air est lourd, les arbres mouillés et déjà jaunes sentent le cadavre. Voilà deux jours que je ne fais que penser à toi et ta désolation ne me sort pas de la tête⁽¹⁾.

Je me permettrai d'abord de te dire (contrairement à ton opinion) que si jamais j'avais douté de

⁽¹⁾ Nouveau refus de *Madame de Montarcy* par le Comité de lecture du Théâtre-Français.

toi, je n'en douterais plus aujourd'hui; les obstacles que tu rencontres me confirment dans mes idées. Toutes les portes s'ouvriraient si tu étais un homme médiocre. Au lieu d'un drame en cinq actes, à grands effets et à style corsé, présente une comédie «Pompadour, agent de change», et tu verras quelles facilités, quels sourires, quelles complaisances pour l'œuvre et l'auteur! Ne sais-tu donc pas que dans ce charmant pays de France on exècre l'originalité? Nous vivons dans un monde où l'on s'habille de vêtements tout confectionnés. Donc, tant pis pour vous si vous êtes trop grand; il y a une certaine mesure commune, vous resterez nu. Ouvre l'histoire et si la tienne (ton histoire) n'est pas celle de tous les gens de génie, je consens à être écartelé vif. On ne reconnaît le talent que quand il vous passe sur le ventre et il faut des milliers d'obus pour faire son trou dans la Fortune. J'en appelle à ton orgueil, remets-toi en tête ce que tu as fait, ce que tu rêves, ce que tu peux faire, ce que tu feras, et relève-toi, nom d'un nom, considère-toi avec plus de respect! et ne me manque pas d'égards, dans ton for intérieur, en doutant d'une intelligence qui n'est pas discutable.

Tu me diras que voilà deux ans que tu es à Paris et que tu as fait tout ce que tu as pu, et que rien de bon ne t'est encore arrivé. Premièrement, non : tu n'as rien fait pour ton avancement matériel et je me permettrai de te dire au contraire : *Melaenis* réussit, on en parle, on te fait des articles; tu n'imprimes pas *Melaenis* en volume, tu ne vas pas voir les gens qui ont écrit pour toi. On te donne tes entrées aux Français, tu n'y mets pas

les pieds et en deux ans tu ne trouves pas le moyen de t'y faire, je ne dis pas un ami, mais une simple connaissance. Tu as refusé de fréquenter un tas de gens, Janin, Dumas, Guttinger, etc., chez lesquels tu aurais pu nouer des camaraderies; et quant à ceux que tu fréquentes il vaudrait peut-être mieux ne pas les voir. Exemple : Gautier. Crois-tu qu'il ne sente pas à tes façons que tu le chéris fort peu ? Et (ceci est une supposition, mais je n'en doute point), qu'il ne te garde pas rancune de n'avoir pas pris un billet au concert d'Ernesta ? Tu lui as fait pour cent sous une cochonnerie de 25 francs. Je me suis permis souvent de t'avertir de tout cela. Mais je ne peux pas être un éternel pédagogue et t'embêter du matin au soir par mes conseils; tu me prendrais en haine et tu ferais bien. Le pédantisme dans les petites choses est intolérable. Mais toi, tu ne vois pas assez l'importance des petites choses dans le pays des petites gens. A Paris, le char d'Apollon est un fiacre. La célébrité s'y obtient à force de courses.

En voilà assez sur ce chapitre. Le quart d'heure n'est pas très opportun pour te sermonner.

Maintenant sur la question de vivre, je te promets que M^{me} S*** [Stroelin] pourra très bien demander pour toi à l'Empereur en personne la place que tu voudras. Guignes-en une d'ici à trois semaines, cherche. Fais venir en tapinois les états de service de ton père. Nous verrons. On pourrait demander une pension, mais il te faudrait payer cela en monnaie de ton métier, c'est-à-dire en cantates, épithalames, etc. Non, non.

En tout cas, ne retourne *jamais* en province.

Voilà ce que j'avais à te dire. Médite-le. Tâche

de t'abstraire, pose-toi devant les yeux le sieur Bouilhet et avoue que j'ai raison. Enfin, pauvre vieux, si tu te trouves blessé en quoi que ce soit, pardonne-le-moi, je l'ai fait avec une bonne intention, excuse de tous les sots.

Une comparaison te sera venue, c'est celle de moi à Du Camp. Il me reprochait, il y a quatre ans, à peu près les mêmes choses que je te reproche. (Les sermons ont été plus longs et d'un autre ton, hélas!) Mais les points de vue sont différents. Il me prenait alors pour ce que je ne voulais pas être. Je n'entrais nullement dans la vie pratique et il me cornait aux oreilles que je m'égarais dans une route où je n'avais seulement pas les pieds.

Je t'envie de regretter quelque chose dans ton passé. Quant à moi (c'est qu'apparemment je n'ai jamais été ni heureux ni malheureux), j'ignore ce sentiment-là. Et d'abord j'en serais honteux. C'est reconnaître qu'il y a quelque chose de bon dans la vie, et je ne rendrai jamais cet hommage à la condition humaine.

Tu vas laisser là les Français, c'est convenu. Mais si tu avais vu Régnier *avant*, penses-tu qu'il n'eût pas pu influencer Laugier? Je n'ai jamais vu d'homme plus ménager la semelle de ses souliers. Ton incompréhensible timidité est ton plus grand ennemi, mon bon. Sois-en sûr.

Si tu quittes les Français, porte ton drame à l'Odéon de préférence; mais informe-toi d'abord de qui ça dépend, et fais ta mine avant de donner l'assaut.

Est-ce sérieusement que Reyer t'a parlé d'un opéra-comique? Fais-le. C'est le moment de plus

travailler que tu n'as jamais fait. Puis, quand tu m'auras écrit cinq ou six pièces et qu'aucune n'aura pu être jouée, je commencerai à être ébranlé, non sur ton mérite littéraire, mais dans mes espérances matérielles. Il faut que tu me fasses cet hiver une tragédie romantique en trois actes, avec une action très simple, deux ou trois coups de théâtre et de grands bougres de vers comme il t'est facile.

Je ne crois pas que les amis soient assez puissants pour rien empêcher *de fait*. Nous leur prêtons là une importance qu'ils n'ont pas. Mais nous sommes leurs ennemis *d'idées*, note-le bien. On t'a refusé le *Cœur à droite* à la *Revue* parce qu'on n'y a pas vu d'idée *morale*. Si tu suis un peu attentivement leur manœuvre, tu verras qu'ils naviguent vers le vieux socialisme de 1833, national pur. Haine de l'Art pour l'Art, déclamation contre la Forme. Du Camp tonnait l'autre jour contre H. Heine et surtout les Schlégel, ces pères du romantisme qu'il appelait des réactionnaires (*sic*). Je n'excuse pas, mais j'explique. Il a *déploré* devant moi les *Fossiles*. Si la fin eût été *consolante*, tu aurais été un grand homme. Mais comme elle était *amèrement sceptique*, tu n'as plus été qu'un fantaisiste. Or, nous n'avons plus besoin de fantaisies. A bas les rêveurs ! A l'œuvre ! Fabriquons la régénération sociale ! l'écrivain a charge d'âmes, etc. Et il y a là dedans un calcul habile. Quand on ne peut pas entraîner la société derrière soi, on se met à sa remorque, comme les chevaux du roulier, lorsqu'il s'agit de descendre une côte ; alors la machine en mouvement vous emporte, c'est un moyen d'avancer. On est servi par les passions du jour et par la sympathie des envieux. C'est là le

secret des grands succès et des petits aussi. Arsène Houssaye a profité de la manie rococo qui a succédé à la manie moyen âge, comme M^{me} Beecher-Stowe a exploité la manie égalitaire. Notre ami Maxime, lui, profite des chemins de fer, de la rage industrielle, etc.

Mais nous, nous ne profitons de rien. Nous sommes seuls. Seuls, comme le Bédouin dans le désert. Il faut nous couvrir la figure, nous serrer dans nos manteaux et donner tête baissée dans l'ouragan — et toujours, incessamment — jusqu'à notre dernière goutte d'eau, jusqu'à la dernière palpitation de notre cœur. Quand nous mourrons, nous aurons cette consolation d'avoir fait du chemin, et d'avoir navigué dans le Grand.

Je sens contre la bêtise de mon époque des flots de haine qui m'étouffent. Il me monte de la m... à la bouche comme dans les hernies étranglées. Mais je veux la garder, la figer, la durcir; j'en veux faire une pâte dont je barbouillerai le dix-neuvième siècle, comme on dore de bouse de vache les pagodes indiennes, et qui sait? cela durera peut-être? Il ne faut qu'un rayon de soleil! l'inspiration d'un moment, la chance d'un sujet!

Allons, Philippe, éveille-toi! De par l'*Odyssée*, de par Shakespeare et Rabelais, je te rappelle à l'ordre, c'est-à-dire à la conviction de ta valeur. Allons, mon pauvre vieux, mon roquentin, mon seul confident, mon seul ami, mon seul déversoir, reprends courage, aime-nous mieux que cela. Tâche de traiter les hommes et la vie avec la maestria (style parisien) que tu as en traitant les idées et les phrases.

La *Bovary* va pianissimo. Tu devrais bien me

dire quelle espèce «de monstre» il faut mettre dans la côte du Bois-Guillaume. Faut-il que mon homme ait une dartre au visage, des yeux rouges, une bosse, un nez de moins? que ce soit un idiot ou un bancal? Je suis très perplexe⁽¹⁾. Diable de père Hugo avec ses culs-de-jatte qui ressemblent à des limaces dans la pluie! C'est embêtant!

Adieu, écris-moi tous les jours, si tu es triste. Je te répondrai. Donne-toi bien vite, pendant que tu y es, une bosse de désespoir et puis finis-en. Sors-en. Remonte sur ton dada et mène-le à grands coups d'éperon. «Les grandes entreprises réussissent rarement du premier coup.» (Œuvres de Napoléon III.)

Je t'embrasse de toute mon amitié et de toute ma littérature; à toi, à toi.

483. AU MÊME.

Croisset, 2 octobre [1855].

Va pour l'Odéon («Va pour le champagne, d'Arpentigny!»), mais ce n'est pas assez d'avoir les deux directeurs; il y a un Comité de lecture à l'Odéon, il faut d'avance en connaître les membres... et qu'on les chauffe. Il faut saouler R***, etc. Quant au sieur ***, je le regarde comme un farceur. La terre est pleine de ces bons enfants, excellents en parole et qui ne dépensent pour vous ni un sou de leur poche ni une minute de leur

(1) Voir la réponse de Bouilhet dans *Madame Bovary*, p. 491.

temps. J'ai la conviction que, s'il avait voulu, tu aurais eu une lecture. Son père m'a fait une crasse pareille au milieu des démarches que je faisais pour la nomination d'Achille en remplacement de mon père, il a mis tout à coup des bâtons dans les roues. Je lui ai passé par-dessus le corps, à lui et à d'autres, mais il m'en a coûté. Revenons à toi.

Rappelle-toi d'abord qu'il faut toujours espérer quand on désespère et douter quand on espère. Il se peut que tu réussisses à l'Odéon par cette seule raison que tu ne t'attends plus à rien. Mais fais comme si tu t'attendais à beaucoup. Et, encore une fois, trémousse-toi. Grand poète, mais mince diplomate.

Je t'en prie et supplie, puisque tu es ami avec Sandeau, va le voir, ne le perds pas de vue, et demande-lui ce que tout cela veut dire, ou autrement d'où tenait-il cette certitude de ta réception ? Va également chez Laffite (comme pour le remercier de l'intérêt qu'il a pris à toi) et tu sauras peut-être quelque chose. Laugier a-t-il fait un rapport ? l'as-tu lu ? as-tu vu enfin Houssaye ? Tu crois que tout cela est inutile puisque tu as renoncé aux Français. Non ! non ! au contraire.

Dès que je serai à Paris, dans une quinzaine, vers le 20, ou plutôt dès que M^{me} Stroelin y sera, c'est-à-dire vers le 1^{er} novembre, nous nous occuperons de toi. D'ici là tiens-toi tranquille, mais vois un peu ce que tu veux, car on ne peut pas comme des imbéciles aller demander vaguement une place et quand on vous répliquera « laquelle » dire : « Ah ! je ne sais pas ». Informe-toi. Il me semble que c'est le moins que tu puisses faire pour

ta personne. Il y aurait encore autre chose, ce serait de demander une pension pour ta mère, qui te la donnerait. Mais il y aurait là beaucoup d'inconvénients que je te dirai.

Quant à elle, ta mère, je lui en veux. Elle aurait pu t'épargner les conseils qu'elle t'a donnés et rester à Cany⁽¹⁾. C'était bien le moment de te décourager encore plus ! de te dire « renonce » quand tu ne reculais que déjà trop. Malédiction sur la famille qui amollit le cœur des braves, qui pousse à toutes les lâchetés, à toutes les concessions ! et qui vous détrempe dans un océan de laitage et de larmes !

Voyons, s... n... de D... ! doutes-tu que tu sois né pour faire des vers, et exclusivement pour cela ? Il faut donc t'y résigner. Doutes-tu, au fond même de ton découragement, qu'un jour ou l'autre tu ne sois joué aux Français et que tu réussisses ? Il faut donc attendre. C'est une affaire de temps, une affaire de patience, de courage et d'intrigue aussi. Tu as un talent que je ne reconnais qu'à toi. Il te manque ce qu'ont tous les autres, à savoir : l'aplomb, le petit manège du monde, l'art de donner des poignées de main et d'appeler « mon cher ami » des gens dont on ne voudrait pas pour domestiques. Cela ne me paraît pas monstrueux à acquérir, surtout quand « il le faut ».

J'irai voir Léonie vers la fin de la semaine prochaine ou le commencement de l'autre. J'ai besoin

(1) Madame Bouilhet, craignant que son fils, désespéré par son échec au Théâtre Français, ne prît le parti extrême du suicide, avait aussitôt quitté Cany, et était venue, en pleurant, supplier Louis de renoncer à tout jamais au théâtre. (Letellier, p. 261.)

d'aller à Rouen pour prendre des renseignements sur les empoisonnements par arsenic. De toute façon j'irai toujours lui dire adieu.

484. AU MÊME.

Croisset, 12 octobre [1855].

Qu'as-tu ? pourquoi n'ai-je pas reçu la sacro-sainte lettre du dimanche ? es-tu malade ? que signifie cet enflement que tu avais à la jambe ?

Il est probable que d'aujourd'hui en quinze j'arriverai à Paris. Mais j'ai encore bien des choses à faire d'ici là.

J'aurais voulu t'apporter la *Bovary* empoisonnée et je n'aurai pas fait la scène qui doit déterminer son empoisonnement ; tu vois que je n'ai guère été vite. Mon malheureux roman ne sera pas fini avant le mois de février. Cela devient ridicule. Je n'ose plus en parler.

Je ne vois absolument rien à te narrer, si ce n'est que je lis et que j'ai bientôt fini (Dieu merci !) la *Nouvelle Héloïse*. C'est une rude lecture.

Si tu n'es pas malade, tu es un gredin de ne pas m'écrire.

Les feuilles tombent. Les allées sont, quand on y marche, pleines de bruits lamartiniens que j'aime extrêmement. Dakno reste toute la journée au coin de mon feu, et j'entends de temps à autre les remorqueurs. Voilà les nouvelles.

Je serai parti avant la foire Saint-Romain. Il est

probable que je ne verrai pas les baraques. Pauvre foire Saint-Romain !

Ah ! j'oubliais. Devine quel est l'homme qui habite à Dieppedalle ? cherche dans tes souvenirs une des plus grotesques balles que tu aies connues et des plus splendides... Dainez⁽¹⁾ !!! Oui, — il est là — retiré, ce pauvre vieux ! Il vit à la campagne en bon bourgeois, loin des mathématiques et de l'Université, ne pensant plus à l'école.

Énorme ! Juge de ma joie quand j'appris cette nouvelle. Quelle visite nous lui ferions si tu venais ! et quels petits verres, ou plutôt quel cidre doux... ! car je suis sûr qu'il brasse lui-même « pour s'occuper ».

Écoute le plus beau. Il s'est trouvé en chemin de fer avec l'institutrice et a été « très aimable », jusqu'à lui porter ses paquets et courir lui chercher un fiacre. Ils étaient vis-à-vis et il lui faisait du genou (*sic*). Ils ont eu (à propos de moi) une conversation littéraire. Opinion de Dainez : « Tout le monde écrit bien maintenant. Les journaux sont pleins de talent ! »

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

La première fois que ma mère a vu Dainez (prononcez Dail-gnez) c'était à côté d'un poêle (dans le parloir du collège) et il était recouvert d'un carrick à triple collet, vert.

Si tu étais un gaillard, nous porterions cet hiver, tous les deux, un carrick.

(1) Ancien proviseur du collège de Rouen. Voir lettre n° 98.

485. À SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, vendredi, 25 avril 1856.

MA CHÈRE LILINNE,

Je te remercie bien de m'avoir écrit une si gentille lettre. L'orthographe est meilleure que dans celles que tu m'envoyais aux précédents voyages, et le style est également bon. A force de t'asseoir dans mon fauteuil, de poser les coudes sur ma table et de te prendre la tête dans les deux mains, tu finiras peut-être par devenir un écrivain.

J'ai une dame chez moi que j'ai rencontrée sur le boulevard et qui loge dans mon cabinet, où elle est couchée mollement sur une planchette de ma bibliothèque. Son costume est fort léger, car il consiste en une feuille de papier qui l'enveloppe du haut en bas. La pauvre jeune fille n'a seulement que sa chevelure, sa chemise, des bas et des souliers. Elle attend mon départ avec impatience, parce qu'elle sait qu'elle trouvera à Croisset des vêtements plus conformes à la pudeur que son sexe exige. Remercie de ma part M^{me} Robert⁽¹⁾ qui a bien voulu se rappeler de moi. Présente-lui mes respects et conseille-lui un régime fortifiant, car elle me paraît un peu pâle, et je ne suis pas sans inquiétude sur sa santé.

J'ai été hier à l'Exposition des tableaux, et j'ai beaucoup pensé à toi, pauvre chérie. Il y a beaucoup de sujets de tableaux que tu aurais reconnus,

(1) Une des poupées de la petite Caroline.

grâce à ton érudition, et quelques portraits de grands hommes que tu connais aussi. J'y ai même vu plusieurs portraits de lapins, et j'ai cherché dans le catalogue si je ne trouverais pas le nom de Rabbit⁽¹⁾, propriétaire à Croisset. Mais il n'y était pas.

Adieu, mon pauvre loulou; embrasse bien ta grand'mère pour moi.

Ton oncle qui t'aime.

486. À LOUIS BOUILHET.

Croisset, 1^{er} juin [1856].

J'ai enfin expédié hier à Du Camp le manuscrit de la *Bovary*, allégé de trente pages environ, sans compter par-ci par-là beaucoup de lignes enlevées, J'ai supprimé trois grandes tartines de Homais, un paysage en entier, les conversations des bourgeois dans le bal, un article d'Homais, etc., etc., etc. Tu vois, vieux, si j'ai été héroïque. Le livre y a-t-il gagné? Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'ensemble maintenant a plus de mouvement.

Si tu retournes chez Du Camp, je serais curieux de savoir ce qu'il en pense. Pourvu que ces gail-lards-là ne me reculent pas!

Et ton drame? Fais-moi le plaisir de me dire le titre. Viendras-tu à Rouen immédiatement après l'avoir fini? Quant à moi, je n'irai à Paris que vers le commencement d'août, après que j'aurai été publié, après mon premier numéro.

(1) Son lapin favori.

Tu me demandes ce que je fais, voici : je prépare ma légende⁽¹⁾ et je corrige *Saint Antoine*. J'ai dans *Saint Antoine* élagué tout ce qui me semble intempestif, travail qui n'était pas mince puisque la première partie, qui avait 160 pages, n'en a plus maintenant (recopiée) que 74. J'espère être quitte de cette première partie dans une huitaine de jours. Il y a plus à faire dans la deuxième partie où j'ai fini par découvrir un lien, piètre peut-être, mais enfin un lien, un enchaînement possible. Le personnage de Saint Antoine va être renflé de deux ou trois monologues qui amèneront fatalement les tentations. Quant à la troisième, le milieu est à refaire en entier. En somme une vingtaine de pages, ou trentaine de pages peut-être, à écrire. Je biffe les mouvements extra-lyriques. J'efface beaucoup d'inversions et je persécute les tournures, lesquelles vous déroutent de l'idée principale. Enfin j'espère rendre cela lisible et pas trop embêtant.

Nous en causerons très sérieusement ces vacances. Car c'est une chose qui me pèse sur la conscience, et je n'aurai un peu de tranquillité que quand je serai débarrassé de cette obsession.

Je lis des bouquins sur la vie domestique au moyen âge et la vénerie. Je trouve des détails superbes et neufs. Je crois pouvoir faire une couleur amusante. Que dis-tu « d'un pâté de hérissons et d'une froumentée d'écureuils » ? Au reste, ne t'effraye pas, je ne vais pas me noyer dans les notes. Dans un mois j'aurai fini mes lectures, tout en travaillant au *Saint Antoine*. Si j'étais un gars,

⁽¹⁾ *La Légende de Saint Julien l'Hospitalier.*

je m'en retournerais à Paris au mois d'octobre avec le *Saint Antoine* fini et *Saint Julien l'Hospitalier* écrit. Je pourrais donc en 1857 fournir du moderne, du moyen âge et de l'antiquité. J'ai relu *Pécopin*⁽¹⁾, je n'ai aucune peur de la ressemblance.

J'ai été hier à Rouen, à la bibliothèque. Puis chez Léonie, que j'ai trouvée dans un bouleversement de mobilier à croire que les Cosaques avaient passé par sa chambre. Elle aidait au déménagement d'une voisine et me paraissait dans un tohubohu complet. Au milieu de la conversation elle me dit tout à coup : « Et Olga ? — Qu'est-ce qu'Olga ? — Vous le savez. — Non. » Contestation, affirmation, impudences de ma part ; mensonges que je me serais épargnés si j'avais su que c'était toi qui lui avais conté l'histoire. J'ai persisté à soutenir que tu ne m'avais rien dit — et là-dessus : « Ah ! ne lui dites rien, parce qu'il m'accuse de vous conter tout. » Voilà l'anecdote, tu en feras ton profit.

Quant à Durey, je te conseille de faire en sorte qu'elle entre à l'Odéon pour jouer la *Maintenon*, rôle dont elle s'acquittera bien mieux que cette grosse volaille de X***. Il faut que ce soit une tragédienne qui te joue cela. J'entends une femelle qui ait les traditions tragiques, de la pompe ; les autres te disloqueront suffisamment tes malheureux vers. N'aie pas peur, ils seront en bel état dans leur bouche ! Il faut, dans la *Maintenon*, du cornélien de la haute école.

Ta résolution de te passer d'actrices, lubrique-

⁽¹⁾ *La Légende du beau Pécopin et de la belle Bauldour*, par Victor Hugo (*Le Rbin*).

ment parlant, est d'un homme vertueux. Mais prends garde de tomber dans l'excès contraire et de te méfier de ton cœur. Quant à ma pauvre Person, je suis sûr qu'elle remplirait ce rôle très bien. Tu feras ce que tu voudras, et je te supplie même de « faire ce que tu voudras », et non ce qu'on voudra. Tu as fait assez de concessions à l'Odéon pour qu'il te soit bien permis de faire passer une femme, et un rôle de vieille encore ! Ne faiblis point, n... de D... ! Affirme-toi. On ne considère les gens que lorsqu'ils se considèrent eux-mêmes beaucoup.

487. AU MÊME.

Croisset [mardi], 17 juin [1856].

Ta lettre de samedi, cher vieux, ne m'est arrivée que ce matin. Voilà pourquoi je suis en retard d'un jour.

Je demande pour mon dimanche prochain une narration du déjeuner chez Royer. Il me semble que tu as passé à Auteuil un vrai dimanche d'antan, tant par l'entourage des gens que par les lieux en eux-mêmes. L'ombre de Boileau planait à l'entour ; les anneaux de sa perruque moutonnaient sur le paysage et les feuilles, dans le jardin, s'entre-choquaient comme des mains qui applaudissent.

Est-ce fini, est-ce conclu et arrêté ? Quand met-on à l'étude ? A quand les répétitions ? Je t'assure que j'attends ta première représentation avec une grande soif, car je compte sur un beau succès et

j'ai besoin (physiquement parlant) d'un événement heureux qui me dilate la poitrine. Je vis cerclé comme une barrique, et quand je tape sur moi, ça sonne creux.

Tu as bien raison de m'appeler hypocondriaque, et j'ai même peur que je ne finisse un jour par « tourner mal ». Mais comment veux-tu que je garde quelque sérénité et quelque confiance après tous les renforcements intérieurs (ce sont les pires) qui m'arrivent l'un par-dessus l'autre.

Les corrections de la *Bovary* m'ont achevé, et j'avoue que j'ai presque regret de les avoir faites. Tu vois que le sieur Du Camp trouve que je n'en ai pas fait assez. On sera peut-être de son avis? D'autres trouveront peut-être qu'il y en a trop? Ah! m...!

Je me suis conduit comme un sot en faisant comme les autres, en allant habiter Paris⁽¹⁾, en voulant publier. J'ai vécu dans une sérénité d'art parfaite tant que j'ai écrit pour moi seul. Maintenant je suis plein de doutes et de trouble, et j'éprouve une chose nouvelle : écrire m'embête ! Je sens contre la littérature la haine de l'impuissance.

Je dois te scier le dos, mon pauvre vieux, mais je te supplie, à genoux, de me pardonner, car je n'ai personne à qui ouvrir la bouche de tout cela. Le seul mortel que j'ai vu depuis six semaines est le sieur Nion qui est venu me faire une visite avant-hier, et qui m'a engagé « à travailler, à utiliser mon intelligence, mes lectures, mes voyages » !!!

J'ai su, à propos de Préault (mais ne crois pas

(1) Il s'agit de son pied-à-terre, 42, boulevard du Temple.

que j'aie rien pris en mauvaise part, je suis d'ailleurs tellement aplati qu'on me cracherait maintenant à la figure que je ne m'en apercevrais pas); j'ai su, dis-je, que notre grand sculpteur était venu à Rouen avec Dumesnil, le curieux symboliste, et ils ont dîné chez Delzeuse. Dîner d'artistes.

488. AU MÊME.

[Croisset, fin juillet-début d'août 1856.]

Me revoilà à Croisset pour deux mois et dans le re-Saint Antoine. Je commence à m'embêter et j'ai hâte d'en être quitte. J'aurai beau faire, ce sera toujours plus étrange que beau. La pâte du style est molle. Quant à l'ensemble, je secoue ma pauvre cervelle pour tâcher d'en faire un, mais...?

Quelle belle soirée j'ai passée vendredi dans les coulisses du Cirque, en compagnie du coiffeur de ces dames! Frédérick Lemaître l'avait soulé et Person l'avait achevé. Il était plus rouge que les boîtes de fard étalées sur la table de toilette, il ruisselait de cold-cream, de sueur et de vin. Les deux quinquets faisaient casse-péter de chaleur. La fenêtre ouverte laissait voir un coin de ciel noir, des costumes de théâtre jonchaient le parquet. Person gueulait dans les mains de l'artiste aviné qui lui tirait les cheveux. J'entendais les danses de la scène et l'orchestre. Je humais toutes sortes d'odeurs de femmes et de décors, le tout mêlé aux rots du perruquier; énorme, énorme!

Bûche l'Aveu, ça ira, je t'en réponds. Je crois que l'horizon politique commence à s'éclaircir. Il

y a assez longtemps que nous sommes ballottés sur une mer orageuse, pour que nous ayons un peu de bon air.

Adieu, pauvre cher vieux bougre.

Tu seras un bien brave homme de m'envoyer la pièce de l'*Incendie*⁽¹⁾, car j'éprouve un grand besoin de l'apprendre par cœur, afin de la chanter tout seul dans le silence du cabinet.

489. AU MÊME.

[Croisset, début d'août 1856.]

Le *Double incendie*, joint à la haute température qu'il fait, m'ont mis aujourd'hui en gaieté. Je n'étais pas hors de mon lit que je savais le susdit sonnet par cœur et je l'ai tant gueulé que j'en suis harassé! C'est fort beau, car il m'obsède. Quel rythme! J'en ai travaillé tout l'après-midi comme un homme. J'ai écrit une page, je fais du neuf et il faut avoir une grande vertu ou un bel entêtement pour poursuivre et parachever une semblable machine, contre laquelle tout le monde se mettra, à commencer par toi, mon vieux.

Tu feras bien de ne pas perdre de vue le jeune La Rounat⁽²⁾. Tu sais comme les hommes se métamorphosent dans les changements de fortune. Je ne doute pas de lui, mais... qu'importe. Bref, tâche de le voir de temps à autre sans qu'il y paraisse.

⁽¹⁾ Voir *Festons et Astragales*.

⁽²⁾ Co-directeur de la *Revue de Paris* et directeur de l'Odéon.

La *Revue de Paris* du 1^{er} août m'a annoncé, mais incomplètement, en écrivant mon nom sans L. «*Madame Bovary* (mœurs de province), par Gustave Flaubert». C'est le nom d'un épiciier de la rue Richelieu, en face le Théâtre Français. Ce début ne me paraît pas heureux! Qu'en dis-tu? Je ne suis pas encore paru que l'on m'écorche.

Je t'avertirai quand il faudra que tu ailles chez le jeune Du Camp, ce sera vers le 16 ou le 18. Je ne suis pas dénué de tout pressentiment. Ce sacré «Flaubert» m'embête beaucoup plus qu'il ne me révolte.

Je t'envoie un «morceau» dans le genre léger que je te prie de humer délicatement. Tu ne le perdras pas, ça peut servir comme modèle quelque part. Je trouve qu'un semblable fragment peint à la fois l'homme, le pays, la race, et tout un siècle! Comment la bêtise peut-elle arriver à ce point de délire et le vide à tant de pesanteur!

Je suis gêné en ce moment par la quantité de moustiques et de papillons qui tournent autour de ma lampe, et «l'horizon retentit» sous les trombones et la grosse caisse, bien qu'il soit une heure de nuit. C'est un bastringue à Quevilly. On danse avec acharnement. Comme on doit suer!

J'ai fait (vu le beau temps) descendre dans le jardin les affaires que j'ai rapportées de Nubie. Mon crocodile embaumé se rafraîchit maintenant sur le gazon. Il a revu tantôt le soleil, pour la première fois peut-être depuis trois mille ans? pauvre vieux! La musique qui sonne et crie de l'autre côté lui rappelle-t-elle les fêtes de Bubastis? Il y rêve, peut-être, dans son bitume?

490. AU MÊME.

Croisset, 15 août [1856].

Tu m'as écrit une sacrée lettre qui ne dénote pas un homme gai, mon pauvre vieux. Que veux-tu que j'y réponde, sinon par deux aphorismes de l'homme dont on célèbre aujourd'hui la fête : 1° les grandes entreprises réussissent rarement du premier coup ; 2° le succès appartient aux apathiques. Pas si apathique, pourtant. Il faut un peu se désembourber soi-même.

Va chez le jeune Du Camp à la fin de cette semaine ; c'est mardi prochain que doit avoir lieu, m'a-t-il dit, le grand combat pour l'insertion de la *Bovary*. Tu lui diras tout ce que tu jugeras convenable (je me fie à toi), et que je compte être inséré le 1^{er} septembre, suivant sa promesse.

Je lui ai écrit il y a deux ou trois jours pour le prier de ne plus m'appeler Faubert sur la première page de la *Revue* où sont imprimés les futurs chefs-d'œuvre avec le nom des grands hommes en regard, je n'en ai pas reçu de réponse...

Je travaille comme un bœuf à *Saint Antoine*. La chaleur m'excite et il y a longtemps que je n'ai été aussi gaillard. Je passe mes après-midi avec les volets fermés, les rideaux tirés, et sans chemise, en costume de charpentier. Je gueule ! je sue ! c'est superbe. Il y a des moments où, décidément, c'est plus que du délire ! Blague à part, je crois toucher le joint, je finirai par rendre la chose potable, à moins que je n'aie complètement la berlue, ce qui est possible...

Et toi, l'*Aveu* marche-t-il? quand commencent les répétitions de la *Montarcy*? Viendras-tu dans nos foyers au commencement de septembre?

J'ai eu hier la visite du sieur Baudry junior, qui a imité successivement, avec sa bouche, le cor de chasse, le cor d'harmonie, la basse, la contre-basse, le serpent et le trombone. C'est merveilleux. Ce garçon-là est très fort. Tenue des plus négligées. Il porte des souliers de castor comme un bourgeois affecté d'oignons. Il m'a avoué que sa seule passion en ce moment était le «cayeu». Il va l'acheter lui-même au marché et le mange cru. Énorme. Cet excès de simplicité m'écrase.

Je n'aurais pas été fâché que tu me donnasses quelques détails sur ta rupture avec Durey. «Aucun des écarts de la lubricité ne m'est indifférent», dit Brissac. Mais tu as adopté un genre de correspondance si expéditif, que te demander des détails sur n'importe quoi c'est se casser le nez contre un mur. Je te ferai seulement observer que voilà trois fois que la présence du poète Philoxène Boyer te sert de prétexte. Cherche maintenant d'autres moyens dramatiques, ne serait-ce que par amour-propre!

O vieux! vieux!! Il fut un temps où nous passions chaque semaine vingt-quatre heures ensemble. Puis... Non, je m'arrête; j'aurais l'air d'une garce délaissée qui gémit.

Adieu, amuse-toi bien, si tu peux. Pioche quand même. Satisfais tes inépuisables ardeurs, emplis ton inconcevable estomac, étale ta monstrueuse personnalité! C'est là ce qui fait ton charme. Tu es beau! Je t'aime!

491. AU MÊME.

Croisset, 25 août [1856].

Je te remercie bien, mon cher vieux, d'avoir parlé à Du Camp de la *Bovary*. Mais je n'en suis pas plus avancé puisque tu ne m'as pas envoyé une solution définitive. Tout ce que je vois, c'est que je ne paraîtrai pas le 1^{er} septembre. Je soupçonne le sieur Pichat d'attendre mon retour au mois d'octobre afin d'essayer encore de me pousser ses corrections. J'ai pourtant sa parole et je la lui rendrai avec un joli remerciement, s'il continue longtemps de ce train-là. Je vais attendre jusqu'au 2 ou 3 septembre, c'est-à-dire qu'au milieu de l'autre semaine, j'écirai au jeune Du Camp pour savoir, oui ou non, si l'on m'imprime. Je suis harassé de la *Bovary*, et il me tarde d'en être quitte.

Mon ardeur littéraire a considérablement baissé avec la température. Je n'ai rien fait cette semaine. *Saint Antoine*, qui m'avait amusé pendant un mois, m'embête maintenant. Me revoilà n'y comprenant plus rien. Ah! s... n... de D...! que j'aurais besoin de toi! Fais-moi donc le plaisir de me dire si tu viendras à Rouen au mois de septembre et vers quelle époque? Réponds à cette question, une fois n'est pas coutume.

J'ai fait aujourd'hui une grande promenade dans le bois de Canteleu, promenade délicieuse, mon cher monsieur, à cause du beau temps qu'il faisait, mais atroce à cause des souvenirs qui m'obsédaient. J'avais au cœur plus de mélancolies qu'il n'y avait de feuilles aux arbres. J'ai été jusqu'à

Montigny. Je suis entré dans l'église. On disait les vêpres, douze fidèles tout au plus. De grandes orties dans le cimetière et un calme ! un calme ! Des dindons piaulaient sur les tombes et l'horloge râlait !

Il y a dans cette église des vitraux du xvi^e siècle représentant les travaux de la campagne aux divers mois de l'année. Chaque vitrail est tout bonnement un chef-d'œuvre. J'en ai été émerveillé. Je te ferai voir cela si tu viens.

En rentrant, j'ai senti un grand besoin de manger d'un pâté de venaison et de boire du vin blanc ; mes lèvres en frémissaient et mon gosier séchait. Oui, j'en étais malade. C'est une chose étrange comme le spectacle de la nature, loin d'élever mon âme vers le Créateur, excite mon estomac. L'Océan me fait rêver huîtres et la dernière fois que j'ai passé les Alpes, un certain gigot de chamois que j'avais mangé quatre ans auparavant, au Simplon, me donnait des hallucinations. C'est ignoble, mais c'est ainsi. Aurai-je eu des envies, moi ! et de piêtres !

492. AU MÊME.

Croisset, 1^{er} septembre 1856.

J'ai d'abord à te dire, mon cher vieux, que tu es un fort gentil bougre pour m'avoir écrit deux lettres cette semaine. Enfin ! je sais ce que tu fais ! Tu ne t'imagines pas combien je suis seul sans toi ! et comme je pense chaque dimanche à mes pauvres dimanches d'autrefois !

Voyons ! es-tu un roquentin ? Viens passer quinze jours ici. Ma mère t'y invite. Nous finirons l'*Aveu* et *Saint Antoine*. Il faut qu'il y ait de l'*Aveu* fabriqué à Croisset. Tu n'as pas une seule de tes œuvres un peu longue (le *Cœur à droite* excepté) qui n'ait passé, dans sa confection, par l'avenue des Tilleuls. Arrive, le pavillon au bord de l'eau t'attend et tu auras un jeune chat pour t'y tenir compagnie.

Quoi que tu « en die », je crois que tu comprendras quelque chose à *Saint Antoine*. Tu verras au moins mes « intentions ». Tu m'aideras à boucher les trous du plan, à torcher les phrases merdeuses, et à ressemeler les périodes mollasses, qui bâillent par le milieu comme une botte décousue.

Je bâche comme un ours. Il y a des jours où je crois avoir trouvé le joint et d'autres, bien entendu, où je perds la boule.

No news from the Reviewers ! J'écrirai après-demain au jeune Maxime de manière à avoir une réponse formelle et tout de suite, avant la fin de la semaine.

Tes ordres, seigneur, ont été exécutés : j'ai gueulé par trois fois tes vingt-quatre alexandrins, *A une femme perfide*⁽¹⁾. C'est rythmé, sois tranquille, et ça sonne ! Je n'ai qu'à te faire deux observations extrêmement légères (et encore) ; en voici une (afin de te tirer d'inquiétude) : il me déplait qu'un monsieur comme toi mette des mots pour la rime. (Ah ! gueule ! tant pis ! je m'en f... !) En conséquence, je blâme « archet vainqueur ». Quant aux deux vers qui suivent, ils sont tout bonnement

⁽¹⁾ *A une femme. (Festons et Astragales.)*

sublimes, ainsi que le trait final «le banquet est fini quand j'ai vidé ma tasse», etc. En somme, c'est une très bonne chose.

Tu m'as envoyé aussi une belle phrase de prose en parlant de ***. «Cette femme était de la pire espèce». — Que c'est large en même temps! ru mine ça! «J'avais un épagneul, un épagneul superbe! un chien de la forte espèce.»

Quelle espèce que celle qui est la pire!

Blague à part et sans savoir tes raisons, je t'approuve. On ne saurait trop se dépêtrer de l'élément maîtresse. Le mythe de la côte des deux amants est éternel. Tant que l'homme vivra, il aura de la femme plein le dos!

J'ai eu mercredi la visite du philosophe Baudry. Quel homme! Il devient tout à fait Scheik. Il avait apporté dans sa poche son bonnet grec dont il a recouvert son chef au déjeuner, parce que «quand il a la tête nue, ça lui donne des étourdissements». — Très beau, du reste! Il admire sincèrement *La bouche d'ombre*.

Je fais toujours de l'anglais; nous lisons *Macbeth*. C'est là que les images dévorent la pensée! Quel monsieur! Quel abus de métaphores! Il n'y a pas une ligne, et je crois un mot, qui n'en porte au moins deux ou trois. Si je continue encore quelque temps, j'arriverai à bien entendre ledit Shakespeare.

Ce que tu me racontes de ta visite à l'hôpital Saint-Antoine m'a bien ému. Je t'ai vu au milieu des salles et un moment j'ai frissonné sous ta peau. Est-ce drôle et déplorable, de regretter ainsi continuellement les ennuis d'autrefois?

493. AU MÊME.

Croisset, 9 septembre 1856.

Si j'ai compris ta lettre, cher vieux, les répétitions de la *Montarcy* doivent commencer. C'est pour le coup que tu vas entrer dans la tablature des auteurs; tiens-moi au courant de tout, et si tu as besoin de moi, j'arrive quand même, cela va sans dire.

Je t'avouerai que je ne suis nullement fâché de la chute de la pièce d'ouverture. Si on siffle la reprise de la *Bourse*⁽¹⁾, tant mieux! Je n'exprimerais pas cette opinion à La Rounat. Mais je crois que, puisqu'il y a cabale contre lui, le flot aura le temps de passer et que tu n'en sentiras plus les éclaboussures. On se lassera. Rien ne dure ici-bas; et c'est une raison pour qu'il fasse beau demain s'il a plu aujourd'hui.

J'ai peur que notre ami le Directeur ne se hâte trop et qu'on ne monte ta pièce à la diable! C'est une œuvre soignée qu'on ne peut apprendre en huit jours, et faire apparaître au bout de quinze. Il y faut du temps et, je crois, de la recherche, afin de n'en rien perdre. J'entends par là quantité d'effets scéniques dont toi-même ne te doutes pas.

Je casse-pête tellement d'envie de voir la première représentation que je passe bien à y rêver, tous les jours, une grande heure pour le moins. Je vois ta mine pâle et gonflée, sous un quinquet...

(1) *La Bourse*, pièce en vers de Ponsard.

La Rounat effrayé... Narcisse au quinzième plan!... J'entends gronder les vers et les applaudissements partir. Tableau. Serai-je rouge, moi! quelle coloration! et comme ma cravate me gênera!...

Quant à la *Bovary* (que j'oublie quelque peu, grâce au ciel, entre ta pièce qui s'avance et *Saint Antoine* qui se termine), j'ai reçu de Maxime un mot où il me prévient que ça paraîtra « le 1^{er} octobre sans faute, j'espère ». Ce j'espère m'a l'air gros de réticences. En tout cas son billet est un acte de politesse, il m'est arrivé juste le 1^{er} septembre, jour où je devais paraître. Je vais lui répondre cette semaine en lui rappelant modestement que voilà déjà cinq mois de retard... rien que ça! Depuis cinq mois, je fais antichambre dans la boutique de ces messieurs. Je suis sûr que l'ami Pichat voudrait me pousser encore quelques-unes de ses intelligentes corrections.

J'ai reçu hier une lettre de mon vénérable père Maurice [Schlésinger] où il m'annonce le mariage de sa fille avec un architecte de Stuttgart, grand artiste, fort riche. Superbe affaire, joie générale, et il m'invite à la noce. Ma pénurie me forcera à inventer une blague quelconque, ce que je regrette fort. Le sentimental et le grotesque me conviaient à ce petit voyage. Aurais-je bu! et aurais-je rêvé à ma jeunesse! Ce mariage d'une enfant que j'ai connue à quatre mois m'a mis hier un siècle sur les épaules. J'en ai été si triste que je n'ai pu rien faire de la journée; le manque d'argent y était aussi pour beaucoup. J'ai déjà refusé d'aller passer un mois à Toulon chez Cloquet pour les mêmes motifs. Depuis le mois de juillet, j'ai payé quatre mille francs, et j'aime

mieux ne pas entamer maintenant mes modiques revenus, afin de ne pas trop tirer le diable par la queue cet hiver. Et on dira que je ne suis pas un homme raisonnable ! N'importe, cette noce à Bade me passe près du cœur !

« Motus là-dessus », comme dirait Homais. Ce sont de ces saletés dont on prive le public avec plaisir. Il faut toujours faire belle contenance. Dans ce cher Paris, il est permis de crever de faim, mais on doit porter des gants, et c'est pour avoir des gants que je m'abstiens d'une distraction qui me ferait du bien à l'estomac, au cœur, et conséquemment à la tête.

Quant au *Saint Antoine*, je l'arrête provisoirement et, tandis que je suis à analyser deux énormes volumes sur les Hérésies, je rêve comment faire pour y mettre des choses plus fortes. Je suis agacé de la déclamation qu'il y a dans ce livre. Je cherche des effets brutaux. Pour ce qui est du plan, je n'y vois plus rien à faire. J'aurais bien besoin de tes conseils, des dramatiques surtout.

Adieu, cher vieux, je m'ennuie de toi à crever depuis que tu m'as dit que peut-être tu viendrais.

494. AU MÊME.

Croisset, 16 septembre 1856.

Tu as donc eu aujourd'hui, pauvre vieux ! ta première journée d'auteur dramatique⁽¹⁾ ! Enfin ! J'ai bien pensé à toi tout l'après-midi, et ce soir

(1) Première répétition de *Madame de Montarcy* à l'Odéon.

surtout. Il me déplaisait de ne pas connaître les lieux. J'ai eu une aperception très nette de ta figure écoutant, et de celle de La Rounat. Quant aux autres, elles étaient fort vagues, ne connaissant point le personnel de l'Odéon.

Comment la chose s'est-elle passée? détails! archi-détails! si tu as le temps, car je vais commencer à te respecter et je suis le premier à te dire qu'il ne faut pas démordre de la place. Surveille tout impitoyablement, jusqu'aux ouvreuses de loges, comme Meyerbeer.

C'est donc dans deux mois! j'en ai la gorge sèche d'avance! nous avons passé la soirée, ma mère et moi, à causer de la première.

Le temps a été très beau aujourd'hui, bon signe; et maintenant la lune brille en plein dans le ciel tout bleu. Je pense à nos anciens dimanches déjà si loin. Ce but dont nous parlions, le voilà bientôt atteint, pour toi, du moins... Quand tu reviendras dans ce cabinet de Croisset où ton ombre plane toujours, tu seras un homme consacré, connu, célèbre, .. la tête m'en tourne.

J'arriverai à Paris dans cinq semaines, vers le 20 octobre. Tu seras en pleines répétitions. Avec quelle frénésie je me précipiterai du boulevard à l'Odéon! L'ami La Rounat fait bien les choses, à ce qu'il paraît. Il me semble, jeune homme, quoi que tu en dises, qu'il ne serait pas mal de refourrer des vers dans la *Revue de Paris*. Soyons larges ou, si tu aimes mieux, soyons fins; tant que nous n'aurons pas un carrosse, faisons semblant de ne point remarquer les éclaboussures. Mais dès que nous aurons le c... assis dans le berlingot de la gloire, écrasons sans pitié les drôles qui... etc.

Que devient l'*Aveu* au milieu de tout cela ?

Je ne t'ai pas dit qu'il y aura mardi prochain quinze jours qu'en conduisant M. Cloquet au chemin de fer, j'ai aperçu sur sa porte, nez au vent, corsée raide, et enharnachée de breloques et de lorgnon, cette vénérable M^{me} G^{***}. *P'ay* ri à part moi, me remémorant les paillardises de cette tant pute tavernière.

Décidément, la journée était aujourd'hui au théâtre. J'ai eu la visite de Baudry (junior), qui allait chez Deschamps pour lui vendre des costumes. On joue la comédie chez M. Deschamps, et des comédies de lui, ça doit être fort !

Adieu, mon cher monsieur, je n'ai absolument rien à te dire, si ce n'est que je t'embrasse et qu'il m'ennuie démesurément de ta personne. Mais ne bouge pas de Paris, maintenant. Il faut être au poste.

495. À ERNEST CHEVALIER.

Croisset, 21 septembre [1856].

MON CHER VIEUX,

Je me rendrais avec bien du plaisir à ton invitation si je n'étais maintenant un homme fort *affairé*. Car tu sauras que je suis présentement sous la presse. Je perds ma virginité d'homme inédit de jeudi en huit, le 1^{er} octobre. Que la Fortune Virile (celle qui dissimulait aux maris les défauts de leur femme) me soit favorable ! et que le bon public n'aperçoive en moi aucun vice, tel que gibbosité trop forte ou infection d'haleine !

Je vais pendant trois mois consécutifs emplir

une bonne partie de la *Revue de Paris*. Quand la chose aura paru en volume, il va sans dire que le premier exemplaire te sera adressé.

Je veux, de plus, avoir fini avant trois semaines (vers le 15, époque où je m'en retourne à Paris) une ancienne ratatouille que j'ai quittée, reprise, et qui me trouble beaucoup et dont je veux également *doter mon pays* cet hiver. C'est une œuvre catholique, cabalistique, mythologique et fort assommante, je crois, car j'en suis assommé, et j'ai hâte d'en être quitte.

Voilà pourquoi, pauvre cher vieux, je n'irai pas (et à mon regret) humer l'air au Château-Gaillard, et passer quelques jours dans ton excellente famille que je ne vois jamais, à laquelle je pense souvent, et dont ma mère et moi nous causons maintes fois, au coin du feu, tout en remuant les anciens souvenirs.

Mais toi, mon bon, ne peux-tu venir avec M^{me} Chevalier «un tantinet céans», comme dirait «le Garçon»? Ma mère m'a bien chargé de te rappeler que nous avons deux lits dans une chambre. Tu sais si tu nous ferais plaisir. Donc, je n'insiste pas davantage.

Il me semble que Metz est moins loin de Paris que Lyon. Mets bien cette adresse dans la gibecière de la mémoire, comme disait le père Montaigne : boulevard du Temple, 42.

Adieu, vieux, amitiés et embrassades à tous les tiens. Respect aux dames, et à toi la meilleure poignée de main de ton vieux camarade.

⁽¹⁾ Chevalier, substitut à Lyon, avait été nommé procureur impérial à Metz le 28 juillet 1856.

496. À LOUIS BOUILHET.

Croisset, 23 septembre 1856.

Il me semble, mon cher monsieur, que tu es en ébullition, ça commence à marcher ! Nom d'un bonhomme, que je voudrais être aux répétitions ! Je compte les jours ! Dans un mois, je serai à Paris et je ne te quitte plus. Merci du billet de répétition. Quoique je n'y aie rien compris, il m'a fait un grand plaisir. Les signes cabalistiques dont il est orné ont ajouté à mon respect.

Janin m'épate. « Fait trop vite » est charmant dans la bouche d'un tel monsieur, dont les âneries empliraient un volume⁽¹⁾. Ah ! nous en avons vu de belles, et nous en verrons encore. Il m'a l'air tout à fait fossile, maintenant, ce bon Janin. Portes vers à la *Revue de Paris* ; il faut faire « feu des quatre pieds ».

J'ai reçu, jeudi, une lettre de Maxime qui m'annonce que je parais le 1^{er} octobre. Toute la première partie est envoyée à l'imprimerie. Je ne recevrai pas les épreuves. Il se charge de tout et me jure de tout respecter. Devant une pareille promesse, je me suis tu, bien entendu. Il était temps ! je commençais à être passablement agacé.

⁽¹⁾ « L'accueil qu'il [Janin] m'a fait n'a été ni bon ni mauvais... Janin m'a dit qu'il se rappelait *Melaenis* ; il me l'a montrée avec une belle reliure. Il m'a dit que ç'avait eu du succès, que c'était bon, mais que c'était fait *trop vite*. Je trouve celle-là bonne de la part de Janin, le Cardinal des mers ! Enfin ! » (Lettre de Bouilhet à Flaubert, vers le 20 septembre 1856.)

Voilà ! il me semble que l'hiver s'annonce assez bien.

Je ne te parle pas du *Saint Antoine* et je ne te le montrerai qu'après la *Montarcy* jouée [.....]. J'y travaille toujours et je développe le personnage principal de plus en plus. Il est certain que maintenant on voit un plan, mais bien des choses y manquent. Quant au style, tu étais bien bon d'appeler cela une foirade de perles. Foirade, c'est possible, mais pour des perles, elles étaient rares. J'ai tout récrit, à part peut-être deux ou trois pages.

Vers quelle époque du mois de novembre penses-tu être joué ?

Tu as oublié de m'envoyer le titre du livre de l'abbé Constant sur la magie, je l'attends dimanche prochain.

Je fais toujours de l'anglais. Dans six mois, si je continue, je lirai Shakespeare à livre ouvert.

497. À LAURENT-PICHAT⁽¹⁾.

Croisset, jeudi soir, 1856 [2 octobre].

CHER AMI,

Je viens de recevoir la *Bovary* et j'éprouve tout d'abord le besoin de vous en remercier (si je suis grossier, je ne suis pas ingrat) ; c'est un service que vous m'avez rendu en l'acceptant telle qu'elle est, et je ne l'oublierai pas.

⁽¹⁾ Co-directeur de la *Revue de Paris*. Voir *Madame Bovary*, p. 512 (appendice) la lettre qui fut écrite à Flaubert pour lui demander de consentir à certaines coupures.

Avouez que vous m'avez trouvé et que vous me trouvez encore (plus que jamais peut-être) d'un ridicule véhément? J'aimerai un jour à reconnaître que vous avez eu raison; je vous promets bien qu'alors je vous ferai les plus basses excuses. — Mais comprenez, cher ami, que c'était avant tout un *essai* que je voulais tenter; pourvu que l'apprentissage ne soit pas trop rude!

Croyez-vous donc que cette ignoble réalité, dont la reproduction vous dégoûte, ne me fasse tout autant qu'à vous sauter le cœur? Si vous me connaissiez davantage, vous sauriez que j'ai la vie ordinaire en exécution. Je m'en suis toujours personnellement écarté autant que j'ai pu. Mais esthétiquement, j'ai voulu, cette fois, et rien que cette fois, la pratiquer à fond. Aussi, ai-je pris la chose d'une manière héroïque, j'entends minutieuse, en acceptant tout, en disant tout, en peignant tout, expression ambitieuse.

Je m'explique mal, mais c'en est assez pour que vous compreniez quel était le *sens* de ma résistance à vos critiques, si judicieuses qu'elles soient. Vous me refaisiez un autre livre.

Vous heurtiez la poétique interne d'où découlait le type (comme dirait un philosophe) sur lequel il fut conçu. Enfin, j'aurais cru manquer à ce que je me dois et à ce que je vous devais, en faisant un acte de déférence et non de conviction.

L'Art ne réclame ni complaisance ni politesse, rien que la foi, la foi toujours et la liberté. Et là-dessus, je vous serre cordialement les mains.

Sous l'arbre improductif aux rameaux toujours verts, tout à vous.

498. À MADAME MAURICE SCHLÉSINGER.

Croisset, 2 octobre [1856].

CHÈRE MADAME,

Pardonnez-moi d'abord un mouvement d'égoïsme : votre charmante et si affectueuse lettre m'est arrivée hier, le *jour même* et juste au moment de mon *début*.

Cette coïncidence m'a étrangement remué. N'y a-t-il pas là un « curieux symbolisme », comme on dirait en Allemagne ?

Voilà même pourquoi je ne puis (comme je l'avais d'abord espéré) me rendre aux noces de M^{lle} Maria⁽¹⁾. Je vais être fort occupé jusqu'à la fin de décembre, époque où j'en serai quitte avec la *Revue de Paris*. Mais comme avec vous j'ai toutes mes faiblesses, je ne veux pas que vous me lisiez dans un journal, par fragments et avec quantité de fautes d'impression.

Vous ne recevrez donc la chose qu'en volume. Mais le premier exemplaire sera pour vous. — Causons de choses plus sérieuses. — Je m'associe *du plus profond de l'âme* aux souhaits de bonheur que vous faites pour votre chère enfant, moi qui suis certainement sa plus vieille connaissance. Car je me la rappelle à trois mois sur le quai de Trouville, au bras de sa bonne, et tambourinant contre les carreaux pendant que vous étiez à table dans le coin, à gauche. Il y avait eu un bal par souscription et une couronne en feuilles de chêne

(1) Fille de M^{me} Schlésinger.

était restée suspendue au plafond... Vous rappelez-vous ce soir de septembre où nous devions tous nous promener sur la Touques quand, la marée survenant, les câbles se sont rompus, les barques entre-choquées, etc... Ce fut un vacarme affreux et Maurice qui avait rapporté de Honfleur, et à pied, un melon gigantesque ⁽¹⁾ sur son épaule, retrouva de l'énergie pour crier plus fort que les autres. J'entends encore sa voix vous appelant dans la foule : « Za !... za !... »

Jamais non plus je n'oublierai votre maison de la rue de Grammont, l'exquise hospitalité que j'y trouvais, ces diners du mercredi, qui étaient une vraie fête dans ma semaine.

Pourquoi donc faut-il qu'habitant maintenant Paris, j'y sois privé de vous ? Souvent je passe chez Brandus pour avoir de vos nouvelles et l'on me répond invariablement « Toujours à Bade ! ».

Avez-vous donc quitté la France tout à fait ? N'y reviendrez-vous ?

Elle n'est guère aimable, maintenant, cette pauvre France, c'est vrai, ni noble surtout, ni spirituelle ; mais enfin !... c'est la France !

Quant à moi, l'année ne se passera pas sans que je vous voie, car je trouve stupide de vivre constamment loin de ceux qui nous plaisent. N'a-t-on pas autour de soi assez de crétins et de gredins ? — Vous me préviendrez, n'est-ce pas, chère Madame, quand il faudra que je vous expédie (si je ne vous l'apporte auparavant) l'eau du Jourdain.

(1) Voir *Œuvres de Jeunesse inédites*, I : *Mémoires d'un fou*, p. 510. « Son mari tenait le milieu entre l'artiste et le commis-voyageur... Je le vis une fois faire trois lieues à pied pour aller chercher un melon à la ville la plus voisine, etc. »

Il y a des gens (ceci pour vous donner une idée des *bourgeois actuels*) qui m'avaient conseillé de l'envoyer à S. M. l'empereur Napoléon III pour en baptiser le prince impérial. Mais je la gardais toujours sans trop savoir pourquoi, sans doute dans le vague pressentiment d'un meilleur usage; en effet, votre petit-fils me sera plus cher qu'un enfant de roi.

A propos de vieillesse (c'est ce mot de petit-fils qui me l'amène), vous me parlez de vos cheveux⁽¹⁾! Je ne puis, moi, vous rien dire des miens, car me voilà bientôt privé de cet appendice. J'ai considérablement vieilli, sans avoir trop rien fait pour cela cependant. Ma vie a été fort plate — et sage — d'actions du moins. Quant au dedans, c'est autre chose! Je me suis *usé sur place*, comme les chevaux qu'on dresse à l'écurie; ce qui leur casse les reins. Système Baucher.

Allons! adieu. Encore mille vœux pour Maria! Qu'elle rencontre dans cette union une sympathie solide et inaltérable! Que sa vie soit pleine de joies calmes et continues, qu'elle en trouve à tous ses pas comme des violettes sous l'herbe et qu'elle les ramasse toutes! Qu'elle n'en perde aucune! Qu'il n'y ait autour d'elle que bonnes pensées et bons visages! Que tout soit bien-être, respect, caresses, amour! Que le devoir lui soit facile, l'existence légère, l'avenir toujours beau! Donnez-lui, de ma part, sur la joue droite, *un baiser de*

(1) On sait que M^{me} Schlésinger est le prototype de M^{me} Arnoux de *l'Education sentimentale*. Cette allusion à ses cheveux grisonnants rappelle l'épisode si touchant des cheveux de M^{me} Arnoux, à la fin du roman, et en est peut-être l'origine. (Note de René Descharmes, édition Santandrea.)

mère; que Maurice lui donne, sur la gauche, *un baiser de père*. Et croyez bien, chère Madame, à l'inaltérable attachement de votre tout dévoué qui vous baise affectueusement les mains.

Ma mère se joint à moi pour vous féliciter et remercie bien M. Schlésinger de son souvenir.

Du 18 octobre au mois de mai à Paris, boulevard du Temple, 42.

499. À LOUIS BOUILHET.

Croisset, 5 octobre [1856].

MON CHER VIEUX,

Donne-moi un conseil, et tout de suite. J'ai reçu, ce matin, une lettre de Frédéric Baudry, qui me prie, dans les termes les plus convenables, de changer dans la *Bovary* le *Journal de Rouen* en : *Le Progressif de Rouen*, ou tel autre titre pareil. Ce bougre-là est un bavard, il a conté la chose au père Sénard et à ces messieurs du journal eux-mêmes.

Mon premier mouvement a été de l'envoyer promener; d'autre part, la susdite feuille a fait hier, pour la *Bovary*, une réclame très obligeante. Mais c'est si beau, le « Journal de Rouen » dans la *Bovary* ! Après ça, c'est moins beau à Paris et le *Progressif* fera peut-être autant d'effet ? Je suis dévoré d'incertitude. Je ne sais que faire. Il me semble qu'en cédant je fais une couillonnade atroce. Réfléchis, ça va casser le rythme de mes pauvres phrases ! C'est grave.

Quant à moi, la vue de mon œuvre imprimée a achevé de m'abrutir. Elle m'a paru des plus plates. Je n'y vois que du noir. Ceci est textuel. Ça été un grand mécompte, et il faudrait que le succès fût bien étourdissant pour couvrir la voix de ma conscience qui me crie : « Raté ».

Il n'y a qu'une chose qui me console, c'est la pensée de ton succès, et puis l'espoir (mais j'en ai déjà tant eu, d'espoirs!) que *Saint Antoine* a maintenant un plan; cela me semble beaucoup plus sur ses pieds que la *Bovary*.

Non! s... n... de D...! ce n'est pas pour que tu me renvoies des compliments, mais je ne suis pas gai là-dessus, ça me semble petit « et fait pour être médité dans le silence du cabinet ». Rien qui enlève et brille de loin. Je me fais l'effet d'être « fort en thème ». Ce livre indique beaucoup plus de patience que de génie, bien plus de travail que de talent. Sans compter que le style n'est déjà pas si raide; il y a bien des phrases à recaler; plusieurs pages sont irréprochables, je le crois, mais ça ne fait rien à l'affaire.

Songe à cette histoire du *Journal de Rouen*. Mets-toi à ma place. N'en dis rien à Du Camp, jusqu'à ce que nous ayons pris un parti⁽¹⁾; il serait d'avis de céder, probablement. Mets-toi au point de vue de l'absolu et de l'Art.

Tu dois rire de pitié sur mon compte, mais je suis complètement imbécile.

Adieu; réponds-moi immédiatement.

⁽¹⁾ Flaubert adopta : le *Fanal de Rouen*. Voir *Madame Bovary*, p. 340, 390, 484.

500. À JULES DUPLAN⁽¹⁾.

[Croisset] Samedi soir [11 octobre 1856].

Votre bonne lettre, que j'ai reçue ce matin, m'a causé un grand plaisir. Vous savez le cas que je fais de votre goût; c'est vous dire que «votre suffrage m'est précieux» (style Homais). — Homais à part, je suis enchanté que la chose vous botte. Je voudrais bien que tous mes lecteurs vous ressemblassent!

Nous causerons de tout cela à la fin de la semaine prochaine. Venez chez moi, dimanche 19, à 11 heures selon la vieille coutume. Vous dînez avec le philosophe Baudry.

La première lecture de mon œuvre imprimée m'a été, contrairement à mon attente, extrêmement désagréable. Je n'y ai remarqué que les fautes d'impression, trois ou quatre répétitions de mots qui m'ont choqué, et une page où les *qui* abondaient; — quant au reste, c'était du noir et rien de plus.

Je me remets peu à peu, mais ça m'avait porté un coup! Pichat m'a écrit pour me dire qu'il comptait sur un succès. On revient, mon bon, on revient, — on change un tantinet de langage.

J'ai, cet automne, beaucoup travaillé à ma vieille toquade de *Saint Antoine*; c'est récrit à neuf d'un bout à l'autre, considérablement diminué,

(1) Frère de Ernest Duplan, notaire de Flaubert, homme de goût, au sens artistique développé; Flaubert faisait grand cas de son jugement littéraire.

refondu. J'en ai peut-être encore pour un mois de travail. Je n'aurai le cœur léger que lorsque je n'aurai plus sur les épaules cette satanée œuvre, qui pourrait bien me traîner en cour d'assises — et qui à coup sûr me fera passer pour fou. — N'importe ! une si légère considération ne m'arrêtera pas.

Je ne sais trop ce que j'écrirai cet hiver (le drame de Bouilhet va d'abord me prendre du temps) ; je suis plein de projets, mais l'enfer et les mauvais livres sont pavés de belles intentions.

501. À MAURICE SCHLÉSINGER.

Paris, 1856 [2^e quinzaine d'octobre].

Excusez-moi, mon cher Maurice, il m'est *impossible* — archi-impossible, complètement impossible, d'être jeudi à Baden, ni de m'absenter de Paris pendant une journée, d'ici un grand mois.

J'ai d'abord considérablement d'épreuves à corriger, puis *tous les jours* je passe les après-midi à l'Odéon, pour surveiller les répétitions d'un grand drame en cinq actes et en vers qui n'est malheureusement pas de moi, mais qui m'intéresse plus que s'il était de moi — l'auteur est mon ami Bouilhet que vous avez vu chez ma mère. C'est une œuvre considérable, une question de vie ou de mort pour lui ; — la direction fonde dessus de grandes espérances, et nous aurons, je crois, un très beau succès. Mais il y a bien à faire encore, et quantité de choses à trouver comme mise en scène.

Quant à moi, cher ami, vous apprendrez avec plaisir que mon affaire marche *très bien*. J'ai de toutes façons lieu d'être extrêmement satisfait — jusqu'ici du moins. Les deux premiers numéros de mon roman ont déjà fait quelque sensation parmi la gent de lettres — et un éditeur m'est venu faire des propositions... qui ne sont pas indécentes.

Je vais donc gagner de l'argent; grande chose! chose fantastique! — et qui ne me sera pas désagréable par le temps de misère (et de misères) qui court.

Est-ce que M^{me} X*** (car je ne sais pas le nom de dame de Maria) ne viendra pas faire un petit voyage à Paris avec son époux? les accompagnerez-vous?

J'aurais bien du plaisir à vous recevoir dans mon petit appartement du boulevard du Temple, et à deviser avec vous, coudes sur la table. J'ai deux fauteuils dans mon cabinet. Je ne puis vous en offrir qu'un au coin du feu; c'est bien le moins qu'on partage avec ses amis.

Adieu, mon cher Maurice. J'espère que mon souvenir vous arrivera à temps, et que vous recevrez mon dernier souhait sur le seuil de votre maison, au moment où vous le franchirez pour conduire votre chère fille à l'église.

Mille cordialités; tout à vous.

Votre ancien ami, Janin, est très satisfait du commencement de mon bouquin, et m'a envoyé, par un tiers, des mots fort aimables.

502. À MADAME ROGER DES GENETTES.

[Octobre ou novembre 1856.]

CHÈRE MADAME,

Je viens de recevoir votre charmante lettre qui a bien couru avant de m'arriver. Enfin je l'ai et elle me réjouit fort. Vous savez le cas que je fais de votre goût; c'est vous dire, chère Madame, que vous avez

Chatouillé de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.

Ai-je été vrai? Est-ce ça? J'ai bien envie de causer longuement avec vous (mais quand et où?) sur la théorie de la chose. On me croit épris du réel, tandis que je l'exècre; car c'est en haine du réalisme que j'ai entrepris ce roman. Mais je n'en déteste pas moins la fausse idéalité dont nous sommes bernés par le temps qui court. Haine aux Almanzor comme aux Jean Couteaudier! Fi des Auvergnats et des coiffeurs!

En choquerai-je d'autres? Espérons-le! Une dame fort légère m'a déjà déclaré qu'elle ne laisserait pas sa fille lire mon livre, d'où j'ai conclu que j'étais extrêmement moral.

La plus terrible *farce* à me jouer, ce serait de me décerner le prix Montyon. Quand vous aurez lu la fin, vous verrez que je le mérite.

Je vous prie, néanmoins, de ne pas me juger là-dessus. La *Bovary* a été pour moi une affaire de parti pris, un thème. Tout ce que j'aime n'y est

pas. Je vous donnerai dans quelque temps quelque chose de plus relevé dans un milieu plus propre. Adieu, ou plutôt à bientôt. Permettez-moi de baiser vos mains qui m'écrivent de si jolies choses et de si flatteuses, et de vous assurer que je suis (sans aucune formule de politesse) tout à vous.

503. À LOUIS BONENFANT.

Paris, vendredi soir [12 décembre 1856].

Vous êtes parfaitement en droit de me considérer comme un polisson, puisque je n'ai pas encore, cher cousin, répondu à ton aimable lettre. Mais j'ai été fort affairé depuis un mois. L'emploi de chef de claque n'est pas un métier de *fainçant* ! Enfin ! c'est une affaire terminée, et vaillamment. Notre ami Bouilhet est maintenant considéré comme un poète de haute volée parmi les gens de lettres, et quelque peu dans le public aussi. Toute la presse a chanté son éloge à qui mieux mieux. Sa pièce en est maintenant à la trentième représentation, et l'Empereur ira la semaine prochaine.

Quant à moi, mes chers amis, je n'ai pas non plus lieu de me plaindre. La *Bovary* marche au delà de mes espérances. Les femmes seulement me regardent comme « une horreur d'homme ». On trouve que je suis trop vrai. Voilà le fond de l'indignation. Je trouve, moi, que je suis très moral et que je mérite le prix Montyon, car il dé-

coule de ce roman un enseignement clair, et si « la mère ne peut en permettre la lecture à sa fille », je crois bien que des maris ne feraient pas mal d'en permettre la lecture à leur épouse.

Je t'avouerai, du reste, que tout cela m'est parfaitement indifférent. La morale de l'Art consiste dans sa beauté même, et j'estime par-dessus tout d'abord le style, et ensuite le Vrai. Je crois avoir mis dans la peinture des mœurs bourgeoises et dans l'exposition d'un caractère de femme naturellement corrompu, autant de littérature et de *convenances* que possible, une fois le sujet donné, bien entendu.

Je ne suis pas près de recommencer une pareille besogne. Les milieux communs me répugnent et c'est parce qu'ils me répugnent que j'ai pris celui-là, lequel était archi-commun et anti-plastique. Ce travail aura servi à m'assouplir la patte; à d'autres exercices maintenant.

Je ne vois rien du tout de neuf à vous dire. Il fait un temps atroce. On patauge dans le macadam et les nez commencent à bleuir.

504. À LAURENT-PICHAT.

[Entre le 1^{er} et le 15 décembre 1856.]

MON CHER AMI,

Je vous remercie d'abord de vous mettre hors de cause; ce n'est donc pas au poète Laurent-Pichat que je parle, mais à la *Revue*, personnage

abstrait, dont vous êtes l'interprète. Or, voici ce que j'ai à répondre à la *Revue de Paris*⁽¹⁾ :

1° Elle a gardé pendant trois mois *Madame Bovary*, en manuscrit, et, avant d'en imprimer la première ligne, elle devait savoir à quoi s'en tenir sur ladite œuvre. C'était à prendre ou à laisser. Elle a pris, tant pis pour elle;

2° Une fois l'affaire conclue et acceptée, j'ai consenti à la suppression d'un passage fort important, selon moi, parce que la *Revue* m'affirmait qu'il y avait danger pour elle. Je me suis exécuté de bonne grâce; mais je ne vous cache pas (c'est à mon ami Pichat que je parle) que ce jour-là, j'ai regretté amèrement d'avoir eu l'idée d'imprimer.

Disons notre pensée entière ou ne disons rien;

3° Je trouve que j'ai déjà fait beaucoup et la *Revue* trouve qu'il faut que je fasse encore plus. Or *je ne ferai rien*, pas une correction, pas un retranchement, pas une virgule de moins, rien, rien!... Mais si la *Revue de Paris* trouve que je la compromets, si elle a peur, il y a quelque chose de bien simple, c'est d'arrêter là *Madame Bovary* tout court. Je m'en moque parfaitement.

Maintenant que j'ai fini de parler à la *Revue*, je me permettrai cette observation, ô ami :

En supprimant le passage du fiacre, vous n'avez rien ôté de ce qui scandalise, et en supprimant, dans le sixième numéro, ce qu'on me demande, vous n'ôterez rien encore.

(1) Voir les détails de cet incident dans *Madame Bovary*, appendice P. 512.

Vous vous attaquez à des détails, c'est à l'ensemble qu'il faut s'en prendre. L'élément brutal est au fond et non à la surface. On ne blanchit pas les nègres et on ne change pas le *sang* d'un livre. On peut l'appauvrir, voilà tout.

Il va sans dire que si je me brouille avec la *Revue de Paris*, je n'en reste pas moins l'ami de ses rédacteurs.

Je sais faire, dans la littérature, la part de l'administration.

Tout à vous.

505. À THÉOPHILE GAUTIER.

[Croisset] Mercredi, 17 décembre 1856.

CHER VIEUX MAÎTRE,

Je viens de renvoyer les épreuves à Ducessois⁽¹⁾. Tu les liras, nonobstant. J'ai effacé le bouquet de poils entre les seins, qui horripile l'homme de goût nommé Bouilhet. Ai-je bien fait ?

Si tu avais quelque observation grave à me communiquer, mon adresse est à Croisset, près Rouen.

Adieu, cher vieux, mille poignées de main et de la part du sieur Bouilhet aussi, qui maintenant partage ma solitude.

A toi.

⁽¹⁾ Ducessois, imprimeur de l'*Artiste*, que dirigeait Gautier, avec Houssaye, où parurent quelques fragments de la *Tentation de saint Antoine*.

506. À ÉDOUARD HOUSSAYE.

Décembre 1856 [ou Janvier 1857?].

MON CHER AMI,

Je vous ai apporté les épreuves, j'aurais désiré que Théo les lût. Il y a une phrase peut-être indécente??? Problème! question! C'est à la troisième page; le mot *phallus* s'y trouve. Il est bien à sa place. Si vous avez peur, voici comment il faut arranger la chose : « On a trouvé qu'ils ressemblaient... » à bien des choses. O chaste impudeur! etc.

Je supprime un mot et une phrase d'une ligne; faites comme il vous plaira.

507. À SON FRÈRE ACHILLE.

[Paris] 1^{er} janvier 1857, 10 heures du soir.

Merci de ta lettre, mon cher ami. Voici où j'en suis :

On a remué ciel et terre ou, pour mieux dire, toutes les hautes fanges de la capitale; j'ai fait de belles études de mœurs!!!

Mon affaire est une *affaire politique*, parce qu'on veut à toute force exterminer la *Revue de Paris*, qui agace le pouvoir; elle a déjà eu deux avertissements, et il est très habile de la supprimer à son troisième délit pour attentat à la religion! car ce qu'on me reproche surtout, c'est une Extrême-

Onction copiée dans le *Rituel de Paris*. Mais ces bons magistrats sont tellement ânes qu'ils ignorent complètement cette religion dont ils sont les défenseurs; mon juge d'instruction, M. Treilhard, est un *juif* et c'est lui qui me poursuit! Tout cela est d'un grotesque sublime.

Quant à lui, Treilhard, je te prie et au besoin *te défends*, cher frère, de rien lui écrire, tu me *compromettrais*; tiens-toi pour averti.

J'ai été jusqu'à présent très beau, ne nous dégradons pas.

Mon affaire va être arrêtée probablement cette nuit, par une dépêche télégraphique venue de la province; cela va tomber sur ces messieurs sans qu'ils sachent d'où, ils sont tous capables de mettre leurs cartes chez moi demain soir.

Je vais devenir le lion de la semaine, toutes les hautes garces s'arrachent la *Bovary* pour y trouver des obscénités qui n'y sont pas.

Je dois demain voir M. Rouland⁽¹⁾ et le directeur général de la police.

On me fait de très belles propositions au *Moniteur* en même temps. Comprends-tu?

Mon affaire est très compliquée, et ce qu'il y a de plus étranger à la persécution que l'on me fait subir, c'est moi et mon livre; je suis un prétexte; il s'agit pour moi de sauver (cette fois) la *Revue de Paris*... A moins que la *Revue* ne m'entraîne avec elle.

Blanche, Florimont, etc., etc., s'occupent de moi, je ne rencontre partout qu'une extrême bienveillance.

⁽¹⁾ Ministre de l'Instruction publique.

A l'heure où tu recevras ceci, mon affaire sera probablement finie; mais comme elle peut cependant traîner, fais écrire de Rouen à Paris, par qui tu jugeras convenable, mais n'écris rien, toi.

Je t'embrasse.

Ton frère.

508. AU MÊME.

[Paris] Samedi matin, 10 heures [3 janvier 1857].

Merci d'abord de la proposition, mais il est complètement inutile que tu te déranges. Et puis, pardonne-moi l'incohérence de mes lettres, je suis tellement ahuri, harcelé, fatigué, que je dois souvent dire des bêtises. Voilà trois jours que je n'arrête pas, je dîne à 9 heures du soir, et j'ai régulièrement pour une vingtaine de francs de voiture.

Tout ce que tu as fait est bien. L'important était et est encore de faire peser sur Paris par Rouen. Les renseignements sur la position influente que notre père et que toi a eue et as à Rouen sont tout ce qu'il y a de meilleur; on avait cru s'attaquer à un pauvre bougre, et quand on a vu d'abord que j'avais de quoi vivre, on a commencé à ouvrir les yeux. Il faut qu'on sache au Ministère de l'Intérieur que nous sommes, à Rouen, ce qui s'appelle *une famille*, c'est-à-dire que nous avons des racines profondes dans le pays, et qu'en m'attaquant, pour immoralité surtout, on blessera beaucoup de monde. J'attends de grands effets de la lettre du préfet au Ministre de l'Intérieur.

Je te dis que c'est une affaire politique.

On a voulu deux choses : me couler net et *m'acheter* ; je te le confie dans le tuyau de l'oreille. Mais les propositions que l'on m'a faites au *Moniteur* coïncident trop avec ma persécution, pour qu'il n'y ait pas là-dessous une intention, un plan.

Il était fort habile de supprimer un journal politique pour attaque aux bonnes mœurs et à la religion ; on a pris le premier prétexte venu, et on a cru que l'homme à qui on s'attaquait n'avait aucunes relations ; or ces messieurs de la justice sont tellement embêtés des *grandes dames* (sic) que nous leur avons expédiées qu'ils n'y comprennent plus rien ; que les recommandations de B*** viennent par-dessus. Le Directeur des Beaux-Arts, chamarré de croix et en uniforme, m'a hier abordé devant deux cents personnes au Ministère d'État, pour me congratuler sur la *Bovary* ; ç'a été la scène des comices entre Tuvache et Lieuvain, etc., etc. Sois sûr, cher frère, que je suis maintenant considéré comme un *môssieu*, de toutes façons. Si je m'en tire (ce qui me paraît très probable), mon livre va se vendre véritablement bien !

C'est probablement ce soir qu'il sera décidé, oui ou non, si je passe en justice. N'importe ! soigne le préfet et ne t'arrête que quand je te le dirai.

Pense à M. Levavasseur (député), Franck-Carré, Barbet, M^e Cibiel.

Tout cela pour le Ministre de l'Intérieur (Sûreté générale, dont le directeur est Collet-Maigret). On a fait bien suffisamment pour le Ministère de la Justice.

Adieu. Ai-je été clair ? Tout à toi, je t'embrasse.
Ton frère.

Tâche de faire dire *babilement* qu'il y aurait quelque danger à m'attaquer, à *nous* attaquer, à cause des élections qui vont venir.

509. AU MÊME.

[Paris, 4 ou 5 janvier 1857.]

Je rentre après 21 francs de coupé, je crois que tout va s'arranger. La seule chose réellement influente sera le nom du père Flaubert, et la peur qu'une condamnation n'indispose les Rouennais dans les futures élections. On commence à se repentir au Ministère de l'Intérieur de m'avoir attaqué inconsidérément. Bref, il faut que le préfet, M. Leroy et M. Franck-Carré écrivent directement au Directeur de la Sûreté générale quelle influence nous avons et combien ce serait irriter la moralité du pays. C'est une affaire purement politique dans laquelle je me trouve engrené. Ce qui arrêtera, c'est de faire voir les *inconvénients politiques* de la chose.

Ne menace pas, bien entendu, mais dis seulement et tâche que les plus hauts fonctionnaires du département écrivent, directement, et le plus vite possible.

M. Treilhard y met (je crois) de la complaisance, mais enfin tout a un terme; il approche, et le jour de l'an m'a bien gêné dans mes démarches.

J'ai été chez M^e Cibiel, qui ne savait rien du tout. Que M^e Cibiel et M. Barbet se hâtent.

J'ai vu le père Ledier, qui se remue; bref, tout le monde.

Je te le répète, c'est du Ministère de l'Intérieur que le coup part, et c'est là qu'il faut frapper, vite et fort.

On a dû écrire au préfet pour le consulter, sa réponse sera donc du *plus grand poids*.

Adieu, adresse tes lettres chez notre mère, car moi je suis en course du matin au soir.

Encore adieu.

Tout à toi.

510. AU MÊME.

Mardi soir, 10 heures [6 janvier 1857].

Je crois que mon affaire se calme et qu'elle réussira; le directeur de la Sûreté générale a dit (devant témoins) à M. Treilhard d'arrêter les poursuites, mais un revirement peut avoir lieu; j'avais contre moi deux ministères, celui de la Justice et celui de l'Intérieur.

On a travaillé, et pas marché, mais j'ai cela pour moi que je n'ai pas fait une visite à un magistrat.

Ce soir, je viens de recevoir de M. Rouland une lettre fort polie qui m'invite à passer chez lui, demain.

Si Whaal a écrit, c'est bien, et je compte là-dessus; sinon qu'il écrive, et je n'ai pas eu le temps de lui écrire moi-même. Ce que le préfet a écrit a fait le plus grand bien, j'en suis sûr.

L'important était d'établir l'opinion publique, c'est chose terminée maintenant, et désormais, de quelque façon que cela tourne, on comptera avec moi.

Les *dames* se sont fortement mêlées de ton serviteur et frère ou plutôt de son livre, surtout la princesse de Beauvau, qui est une «Bovaryste» enragée et qui a été deux fois chez l'Impératrice pour faire arrêter les poursuites. (Garde tout cela pour toi, bien entendu.)

Mais on voulait à toute force en finir avec la *Revue de Paris*, et il était très malin de la supprimer pour délit d'immoralité et d'irréligion; malheureusement mon livre n'est ni immoral ni irréligieux.

La mort de l'archevêque de Paris⁽¹⁾ me sert, je crois. Quelle chance que l'assassinat soit commis par un autre prêtre! on va peut-être finir par ouvrir les yeux.

Voilà, mon cher Achille, tout ce que j'ai à te dire, je ne sais rien de plus, je suis ahuri et rompu.

Quel métier! quel monde! quelles canailles, etc.

Adieu, je t'embrasse.

A toi, ton frère.

Je saurai à quoi m'en tenir définitivement vers la fin de la semaine.

511. À MADAME MAURICE SCHLÉSINGER.

Paris, 14 janvier 1857.

Comme j'ai été attendri, chère Madame, de votre bonne lettre! Les questions que vous m'y faites sur l'auteur et sur le livre sont arrivées droit

(1) M^{sr} Sibour, poignardé dans l'église Saint-Étienne-du-Mont, par Verger, prêtre interdit du diocèse de Meaux, le 3 janvier 1857.

à leur adresse, n'en doutez pas : voici donc toute l'histoire. La *Revue de Paris* où j'ai publié mon roman (du 1^{er} octobre au 15 décembre) avait déjà, en sa qualité de journal hostile au gouvernement, été *avertie* deux fois. Or, on a trouvé qu'il serait fort habile de la supprimer d'un seul coup, pour fait d'immoralité et d'irréligion; si bien qu'on a relevé dans mon livre, au hasard, des passages licencieux et impies. J'ai eu à comparaître devant M. le juge d'instruction, et la procédure a commencé. Mais j'ai fait remuer vigoureusement les amis, qui pour moi ont un peu pataugé dans les hautes fanges de la capitale. Bref, tout est arrêté, m'assure-t-on, bien que je n'aie encore aucune réponse officielle. Je ne doute pas de la réussite, cela était trop bête. Je vais donc pouvoir publier mon roman en volume. Vous le recevrez dans six semaines environ, je pense, et je vous marquerai, pour votre divertissement les passages incriminés. L'un d'eux, une description d'Extrême-Onction, n'est qu'une page du *Rituel de Paris*, remise en français; mais les braves gens qui veillent au maintien de la religion ne sont pas forts en catéchisme.

Quoi qu'il en soit, j'aurais été condamné, condamné quand même, — à un an de prison, sans compter mille francs d'amende. De plus, chaque nouveau volume de votre ami eût été cruellement surveillé et épluché par MM. de la police, et la récidive m'aurait conduit derechef sur « la paille humide des cachots » pour cinq ans : en un mot, il m'eût été impossible d'imprimer une ligne. Je viens donc d'apprendre : 1^o qu'il est fort désagréable d'être pris dans une affaire politique; 2^o que l'hypocrisie sociale est une chose grave.

Mais elle a été si stupide, cette fois, qu'elle a eu honte d'elle-même, a lâché prise et est rentrée dans son trou.

Quant au livre en soi, qui est moral, archi-moral, et à qui l'on donnerait le prix Montyon s'il avait des allures moins franches (honneur que j'ambitionne peu), il a obtenu tout le succès qu'un roman peut avoir dans une Revue.

J'ai reçu des confrères de fort jolis compliments, vrais ou faux, je l'ignore. On m'assure même que M. de Lamartine chante mon éloge très haut — ce qui m'étonne beaucoup, car tout, dans mon œuvre, doit l'irriter! — *La Presse* et le *Moniteur* m'ont fait des propositions fort honnêtes. — On m'a demandé un opéra-comique (comique! comique!) et l'on a parlé de ma *Bovary* dans différentes feuilles grandes et petites. Voilà, chère Madame, et sans aucune modestie, le bilan de ma gloire. Rassurez-vous sur les critiques, ils me ménageront, car ils savent bien que jamais je ne marcherai dans leur ombre pour prendre leur place : ils seront, au contraire, charmants; il est si doux de casser les vieux pots avec les nouvelles cruches!

Je vais donc reprendre ma pauvre vie si plate et tranquille, où les phrases sont des aventures et où je ne recueille d'autres fleurs que des métaphores. J'écrirai comme par le passé, pour le seul plaisir d'écrire, pour moi seul, sans aucune arrière-pensée d'argent ou de tapage. Apollon, sans doute, m'en tiendra compte, et j'arriverai peut-être un jour à produire une belle chose! car tout cède, n'est-ce pas, à la continuité d'un sentiment énergique. Chaque rêve finit par trouver sa forme; il y a des ondes pour toutes les soifs, de l'amour pour tous

les cœurs. Et puis rien ne fait mieux *passer la vie* que la préoccupation incessante d'une idée, qu'un idéal, comme disent les grisettes... Folie pour folie, prenons les plus nobles. Puisque nous ne pouvons décrocher le soleil, il faut boucher toutes nos fenêtres. et allumer des lustres dans notre chambre.

Je passe quelquefois rue Richelieu pour avoir de vos nouvelles. Mais la dernière fois, je n'y ai plus trouvé personne de connaissance. M. de Laval en est parti; et au nom de Brandus, il s'est présenté à mes yeux un mortel complètement inconnu. — Vous ne viendrez donc jamais à Paris! votre exil est donc éternel! On lui en veut donc à cette pauvre France! et Maurice, que devient-il? Que fait-il? Comme vous devez vous trouver seule depuis le départ de Maria! Si j'ai compris la joie dont vous m'avez parlé, j'ai compris aussi les tristesses que vous m'avez tues. Quand les journées seront trop longues ou trop vides, pensez un peu à celui qui vous baise les mains bien affectueusement.

Tout à vous.

512. À SON FRÈRE ACHILLE.

Vendredi, 8 heures et demie du soir
[probablement le 16 janvier].

Je ne t'écrivais plus, mon cher Achille, parce que je croyais l'affaire complètement terminée; le prince Napoléon l'avait par trois fois affirmé et à trois personnes différentes; M. Rouland a été lui-

même parler au Ministère de l'Intérieur, etc., etc., Édouard Delessert avait été chargé par l'Impératrice (chez laquelle il dînait mardi) de dire à sa mère que c'était une affaire finie.

C'est hier matin que j'ai su, par le père Sénard, que j'étais renvoyé en police correctionnelle; Treilhard le lui avait dit la veille au soir, au Palais.

J'en ai fait prévenir immédiatement le Prince, lequel a répondu que ce n'était pas vrai; mais c'est lui qui se trompe.

Voilà tout ce que je sais, c'est un tourbillon de mensonges et d'infamies dans lequel je me perds; il y a là-dessous *quelque chose*, quelqu'un d'invisible et d'acharné; je n'ai d'abord été qu'un prétexte, et je crois maintenant que la *Revue de Paris* elle-même n'est qu'un prétexte. Peut-être en veut-on à quelqu'un de mes protecteurs? ils ont été considérables encore plus par la *qualité* que par la quantité.

Tout le monde se renvoie la balle et chacun dit: « Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi. »

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les poursuites ont été arrêtées, puis reprises. D'où vient ce revirement? Tout est parti du Ministère de l'Intérieur, la magistrature a obéi; elle était libre, parfaitement libre, mais... Je n'attends aucune justice, je ferai ma prison, je ne demanderai bien entendu aucune grâce, c'est là ce qui me déshonorerait.

Si tu peux arriver à *savoir* quelque chose, à voir clair là dedans, dis-le-moi.

Je t'assure que je ne suis nullement troublé, c'est trop bête! trop bête!

Et on ne me clora pas le bec, du tout! je travaillerai comme par le passé, c'est-à-dire avec

autant de conscience et d'indépendance. Ah ! je leur en f... des romans ! et des *vrais* ! j'ai fait de belles études, mes notes sont prises ; seulement j'attendrai, pour publier, que des temps meilleurs luisent sur le Parnasse.

Dans tout cela, la *Bovary* continue son succès ; il devient *corsé*, tout le monde l'a lue, la lit ou veut la lire.

Ma persécution m'a ouvert mille sympathies. Si mon livre est mauvais, elle servira à le faire paraître meilleur ; s'il doit au contraire demeurer, c'est un piédestal pour lui.

Voilà !

J'attends de minute en minute le papier timbré qui m'indiquera le jour où je dois aller m'asseoir (pour crime d'avoir écrit en français) sur le banc des filous et des pédérastes.

Adieu, cher frère, je t'embrasse.

A toi.

513. AU MÊME.

[Paris] Dimanche, 20 janvier, 6 heures du soir
[18 janvier 1857].

C'est jeudi prochain que je passe définitivement ; il y a des chances pour, des chances contre ; on ne parle que de cela dans le monde des lettres.

J'ai été aujourd'hui une grande heure seul avec Lamartine, qui m'a fait des compliments par-dessus les moulins. Ma modestie m'empêche de rapporter les compliments archi-flatteurs qu'il m'a

adressés ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il sait mon livre par cœur, qu'il en comprend toutes les intentions, il me connaît à fond. J'aurai de lui, pour la présenter au tribunal, une lettre élogieuse ; je vais aussi me faire donner des certificats sur la moralité de mon livre par les littérateurs les plus posés ; cela est important, à ce que prétend le père Sénard.

Mes actions montent, et l'on me propose d'écrire dans le *Moniteur* à raison de 10 sols la ligne, ce qui ferait, pour un roman comme la *Bovary*, environ 10,000 francs. Voilà où me mène la justice.

Que je sois condamné ou non, mon trou maintenant n'en est pas moins fait.

C'était le père Lamartine qui avait commencé les politesses, cela me surprend beaucoup, je n'aurais jamais cru que le chantre d'Elvire se passionnât pour Homais !

Il ne serait peut-être pas mal à propos que Whaal re-écrivît à Rouland, pour que ce dernier dît un mot (en sous-main) à mes juges qui sont : Dubarle, président ; Nacquart, Dupaty, Pinard, ministère public.

On parlera aux deux premiers. Restent Dupaty et Pinard ; si, par le père Lizot ou autres, on peut leur faire tenir un mot, qu'on le fasse.

Adieu, je n'arrête pas, le jour je fais des courses, et la nuit, j'écris et je corrige des épreuves.

Adieu, je t'embrasse.

Ton frère.

514. À EUGÈNE DELATTRE.

Mardi matin [20 janvier 1857].

Où demeure la divine M^{me} de Sezzi (Esther)?
Il faut f... et se taire! = (Esther).

Sa pièce sera lue dans une huitaine de jours, et, en cas d'admission, ne pourrait être jouée avant 2 ans!!! Tel est le mot du sublime d'Aigle-mont.

Adieu, mon cher vieux. Tu sauras que je suis toujours sous la menace de la police correctionnelle comme auteur impur.

A toi.

515. À SON FRÈRE ACHILLE.

[Paris, vers le 20 janvier 1857.]

MON CHER ACHILLE,

Je suis tout étonné de ne pas avoir encore reçu de papier timbré, on est en retard; peut-être hésite-t-on? Je le crois, les gens qui ont parlé pour moi sont furieux, et un de mes protecteurs, qui est un *très* haut personnage, «entre en rage», à ce que l'on m'écrit, il va casser les vitres aux Tuileries. Tout cela finira *bien*, j'en suis sûr, soit qu'on arrête l'affaire ou que je passe en justice.

Les démarches que j'ai faites m'ont beaucoup servi en ce sens que j'ai maintenant pour moi *l'opinion*; il n'est pas un homme de lettres dans

Paris qui ne m'ait lu et qui ne me défende, tous s'abritent derrière moi, ils sentent que ma cause est la leur.

La police s'est méprise ; elle croyait s'en prendre au premier roman venu et à un petit grimaud littéraire ; or, il se trouve que mon roman passe maintenant (et en partie grâce à la persécution) pour un chef-d'œuvre ; quant à l'auteur, il a pour défenseurs pas mal de ce qu'on appelait autrefois des grandes dames, l'Impératrice (entre autres) a parlé pour moi deux fois ; l'Empereur avait dit une première fois : « Qu'on me laisse tranquille ! », et, malgré tout cela, on est revenu à la charge. Pourquoi ? ici commence le mystère.

Je prépare, en attendant, mon mémoire, qui n'est autre que mon roman ; mais je fourrerai sur les marges, en regard des pages incriminées, des citations embêtantes, tirées des *classiques*, afin de démontrer par ce simple rapprochement que, depuis trois siècles, il n'est pas une ligne de la littérature française qui ne soit aussi attentatoire aux bonnes mœurs et à la religion. Ne crains rien, je serai calme. Quant à ne pas comparaître à l'audience, ce serait une reculade ; je n'y dirai rien, mais je serai assis à côté du père Sénard, qui aura besoin de moi. Et puis, je ne puis me dispenser de montrer ma boule de criminel aux populations.

Je vous remercie, toi et Pottier⁽¹⁾, de votre future visite, et je l'accepte ; je vous invite à dîner dans les puits de Venise.

J'achèterai une botte de paille et des chaînes et

(1) Conservateur de la Bibliothèque de Rouen.

je ferai faire mon portrait «assis sur la paille humide des cachots et avec des fers»!!!

Tout cela est tellement bête que je finis par m'en amuser beaucoup.

Tu vois qu'en résumé rien n'est encore certain ; attendons.

Tu recevras, au milieu de la semaine prochaine, ce qui a paru de moi dans l'*Artiste*. Il y aura quatre numéros, ce sont des fragments de la *Tentation de Saint Antoine*. Si j'oubliais de te les envoyer, rappelle-le-moi ; c'est dimanche prochain que le dernier fragment paraît.

Adieu, cher frère, je t'embrasse.

A toi.

516. À THÉOPHILE GAUTIER.

Paris, 6 heures du soir [janvier 1857].

M. Abbaticci fils, qui t'aime beaucoup, est extrêmement prévenu en ma faveur. Un mot de toi, ce soir, aura le plus grand poids. Je suis chargé de te le dire. Tu trouveras là beaucoup de Bovarystes. Joins-toi à eux et sauve-moi, homme puissant !

L'affaire est en bon train.

A toi.

517. À SON FRÈRE ACHILLE.

[Paris] Vendredi [23 janvier 1857].

Je passe demain en police correctionnelle 6^e chambre, à 10 heures du matin.

Mais je serai très probablement remis à quinzaine, parce que M^e Sénard ne peut plaider pour moi ce jour-là ni samedi prochain.

Je m'attends à une condamnation, car je ne la mérite pas.

Rien à faire, ne bouge pas, reste tranquille.

Ah ! qu'on est fier d'être Français !
Quand on regarde la colonne.

A toi, mon cher Achille ; je te prends par ta longue barbe et t'embrasse sur les deux joues.

A toi.

Ton frère.

518. AU DOCTEUR JULES CLOQUET.

Paris, 23 janvier 1857 [vendredi].

MON CHER AMI,

Je vous annonce que demain, 24 janvier, j'honore de ma présence le banc des escrocs, 6^e chambre de police correctionnelle, 10 heures du matin. Les dames sont admises, une tenue décente et de bon goût est de rigueur.

Je ne compte sur aucune justice. Je serai condamné, et au maximum, peut-être, douce récompense de mes travaux, noble encouragement donné à la littérature. Je n'ose même espérer que l'on m'accordera la remise des débats à quinzaine, car M^e Sénard ne peut plaider pour moi ni demain, ni dans huit jours.

Mais une chose me console de ces stupidités, c'est d'avoir rencontré pour ma personne et pour mon livre tant de sympathies. Je compte la vôtre au premier rang, mon cher ami. L'approbation de certains esprits est plus flatteuse que les poursuites de la police ne sont déshonorantes. Or, je défie toute la magistrature française avec ses gendarmes et toute la Sûreté générale, y compris ses mouchards, d'écrire un roman qui vous plaise autant que le mien.

Voilà les pensées orgueilleuses que je vais nourrir dans mon cachot.

Si mon œuvre a une valeur réelle, si vous ne vous êtes pas trompé enfin, je plains les gens qui la poursuivent. Ce livre qu'ils cherchent à détruire n'en vivra que mieux plus tard et par leurs blessures mêmes. De cette bouche qu'ils voudraient clore, il leur restera un crachat sur le visage.

Vous aurez peut-être, un jour ou l'autre, l'occasion d'entretenir l'Empereur de ces matières.

Vous pourrez, en manière d'exemple, citer mon procès comme une des turpitudes les plus ineptes qui se passent sous son régime. Ce qui ne veut pas dire que je devienne furieux et que vous soyez obligé prochainement de me tirer de Cayenne. Non, non, pas si bête ! Je reste seul dans ma profonde immoralité, sans amour pour aucune boutique ni parti, sans alliance même, et n'étant soutenu, naturellement, par aucun.

Je déplais aux Jésuites de robe courte comme aux Jésuites de robe longue ; mes métaphores irritent les premiers, ma franchise scandalise les seconds.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire, et que je

vous remercie encore une fois de vos bons services inutiles, car la sottise anonyme a été plus puissante que votre dévouement.

Mille poignées de main. Tout à vous.

519. À EUGÈNE CRÉPET.

Paris [janvier 1857, entre le 26 et le 30].

MON CHER AMI,

Vous connaissez l'abbé Constant, il doit pouvoir vous fournir des notes sur ceci, qu'il me faut ce soir :

Le plus de lubricités possible tirées des auteurs ecclésiastiques, particulièrement des modernes.

A vous !

On vient d'interdire mon mémoire et on a arrêté, dimanche, *l'Indépendance belge*, parce qu'il y avait un article à la louange de votre serviteur.

520. À SON FRÈRE ACHILLE.

[31 janvier 1857.]

MON CHER ACHILLE,

Tu as dû recevoir ce matin une dépêche télégraphique à toi adressée, de ma part, par un de mes amis, c'est de demain en huit que je serai jugé; la justice hésite encore. D'autre part, on me propose d'écrire au *Moniteur* à raison de 10 sols la

ligne, ce qui pour un roman comme la *Bovary* ferait une affaire de 8 à 10,000 francs.

La plaidoirie de M^e Sénard a été splendide. Il a *écrasé* le ministère public, qui se tordait sur son siège et a déclaré qu'il ne répondrait pas. Nous l'avons accablé sous les citations de Bossuet et de Massillon, sous des passages graveleux de Montesquieu, etc. La salle était comble. C'était chouette et j'avais une fière balle. Je me suis permis une fois de donner en personne un *démenti* à l'avocat général qui, séance tenante, a été convaincu de mauvaise foi, et s'est rétracté. Tu verras du reste tous les débats mot pour mot parce que j'avais à moi (à raison de 60 francs l'heure) un sténographe qui a tout pris. Le père Sénard a parlé pendant quatre heures de suite. Ça été un triomphe pour lui et pour moi.

Il a d'abord commencé par parler du père Flaubert, puis de toi, et ensuite de moi; après quoi, analyse complète du roman, réfutation du réquisitoire et des passages incriminés. C'est là-dessus qu'il a été *fort*; l'avocat général a dû recevoir, le soir, un fier galop! Mais le plus beau a été le passage de l'Extrême-Onction. L'avocat général a été couvert de confusion quand M^e Sénard a tiré de sous son banc un *Rituel* qu'il a lu; le passage de mon roman n'est que la reproduction *adoucie* de ce qu'il y a dans le *Rituel*, nous leur avons f... une fière littérature!

Tout le temps de la plaidoirie, le père Sénard m'a posé comme un grand homme et a traité mon livre de chef-d'œuvre. On en a lu le tiers à peu près. Il a joliment fait valoir l'approbation de Lamartine! Voici une de ses phrases : « Vous lui

devez non seulement un acquittement, mais des excuses! ».

Autre passage : « Ah ! vous venez vous attaquer au second fils de M. Flaubert !... Personne, M. l'avocat général, et pas même vous, ne pourrait lui donner des leçons de moralité ! ». Et quand il avait blagué sur un passage : « Je n'accuse pas votre intelligence, mais votre préoccupation ».

En somme, ç'a été une crâne journée et tu te serais amusé si tu avais été là.

Ne dis rien, tais-toi : après le jugement, si je perds, j'en appellerai en cour d'appel, et si je perds en cour d'appel, en cassation.

Adieu, cher frère, je t'embrasse.

521. À MAURICE SCHLÉSINGER.

[Février, 1857.]

MON CHER MAURICE,

Merci de votre lettre. J'y répondrai brièvement, car il m'est resté de tout cela un tel épuisement de corps et d'esprit que je n'ai pas la force de faire un pas ni de tenir une plume. L'affaire a été dure à enlever, mais enfin j'ai la victoire.

J'ai reçu de tous mes confrères des compliments très flatteurs et mon livre va se vendre d'une façon inusitée, pour un début. Mais je suis fâché de ce procès, en somme. Cela dévie le succès et je n'aime pas, autour de l'Art, des choses étrangères. C'est à un tel point que tout ce tapage me dégoûte profondément et j'hésite à mettre

mon roman en volume. J'ai envie de rentrer, et pour toujours, dans la solitude et le mutisme dont je suis sorti, de ne rien publier, pour ne plus faire parler de moi. Car il me paraît impossible par le temps qui court de rien dire, l'hypocrisie sociale est tellement féroce!!!

Les gens du monde les mieux disposés pour moi me trouvent immoral! impie! Je ferais bien à l'avenir de ne pas dire ceci, cela, de prendre garde, etc., etc.! Ah! comme je suis embêté, cher ami!

On ne veut même plus de portraits! le daguer-réotype est une insulte! et l'histoire une satire! Voilà où j'en suis! Je ne vois rien en fouillant mon malheureux cerveau qui ne soit répréhensible. Ce que j'allais publier après mon roman, à savoir un livre qui m'a demandé plusieurs années de recherches et d'études arides, me ferait aller au bagne! et tous mes autres plans ont des inconvénients pareils. Comprenez-vous maintenant l'état facétieux où je me trouve?

Je suis depuis quatre jours couché sur mon divan à ruminer ma position qui n'est pas gaie, bien qu'on commence à me tresser des couronnes, où l'on mêle, il est vrai, des chardons.

Je réponds à toutes vos questions : si le livre ne paraît pas, je vous enverrai les numéros de la *Revue* qui le contiennent. Ce sera décidé d'ici à quelques jours. M. de Lamartine n'a pas écrit à la *Revue de Paris*, il prône le mérite littéraire de mon roman, tout en le déclarant cynique. Il me compare à lord Byron, etc.! C'est très beau; mais j'aimerais mieux un peu moins d'hyperboles et en même temps moins de réticences. Il m'a envoyé

de but en blanc des félicitations, puis il m'a lâché au moment décisif. Bref, il ne s'est point conduit avec moi en galant homme, et même il a manqué à une parole qu'il m'avait donnée. Néanmoins nous sommes restés en de bons termes.

522. À MADAME PRADIER.

[Paris] Mardi au soir [février, 1857].

CHÈRE MADAME,

Je ne sais quand j'aurai le plaisir de vous aller faire une petite visite, tant je suis fatigué, abruti et enrhumé; il m'est resté de mon procès une courbature physique et morale qui ne me permet de remuer ni pied ni plume.

Ce tapage fait autour de mon premier livre me semble tellement étranger à l'Art, qu'il me dégoûte et m'étourdit. Combien je regrette le mutisme de poisson où je m'étais tenu jusqu'alors.

Et puis l'avenir m'inquiète : quoi écrire qui soit plus inoffensif que ma pauvre *Bovary*, traînée par les cheveux comme une catin en pleine police correctionnelle? Si l'on était franc, on avouerait au contraire que j'ai été bien dur pour elle, n'est-ce pas?

Quoi qu'il en soit, et malgré l'acquittement, je n'en reste pas moins à l'état d'auteur suspect. — Médiocre gloire!

J'avais l'intention de publier immédiatement un autre bouquin qui m'a demandé plusieurs années

de travail, un livre fait avec les Pères de l'Église tout plein de mythologie et d'antiquité. — Il faut que je me prive de ce plaisir, car il m'entraînerait en cour d'assises net. — Deux ou trois autres plans que j'avais se trouvent ajournés pour les mêmes raisons.

Quelle force que l'hypocrisie sociale ! Par le temps qui court, tout portrait devient une satire et l'histoire est une accusation.

Voilà pourquoi je suis fort triste et très fatigué. Je passe mon temps à dormir et à me moucher. Feu Du Cantal n'était rien auprès de moi. La comparaison est d'autant plus juste que je viens, comme lui, de fréquenter les saltimbanques. Je réclamaï aussi mon enfant, ma fille. « On n'y a pas touché », c'est vrai. — Mais sa réputation en a souffert.

Je ne vais pas tarder à m'en retourner dans ma maison des champs, loin des *humains*, — comme on dit en tragédie, — et là je tâcherai de mettre de nouvelles cordes à ma pauvre guitare, sur laquelle on a jeté de la boue avant même que son premier air ne soit chanté !!

Et vous, chère Madame, comment supportez-vous, pour le moment, cette *gueuse d'existence* ? Ecrivez-moi un petit mot si vous avez le temps. Promenez-vous, il fait un beau soleil.

N. B. — Regardez-vous dans la glace pardessus les Chinois de votre pendule, et envoyez-vous de ma part un baiser du bout des doigts.

Je le dépose à vos pieds, avec l'homme tout entier.

523. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Paris, 19 février [1857].

Je suis bien en retard avec vous, Madame. Ce n'est cependant ni dédain de votre charmante lettre, ni oubli, mais j'ai été surchargé des affaires les plus désagréables, car j'ai comparu (pour ce même livre sur lequel vous m'avez écrit des choses si obligeantes) en police correctionnelle sous la prévention d'outrage aux bonnes mœurs et au culte catholique. Cette *Bovary*, que vous aimez, a été traînée comme la dernière des femmes perdues sur le banc des escrocs. On l'a acquittée, il est vrai, les considérants de mon jugement sont honorables, mais je n'en reste pas moins à l'état d'auteur *suspect*, ce qui est une médiocre gloire. Il me sera impossible de publier mon roman en volume avant le commencement du mois d'avril. Me permettez-vous, Madame, de vous en envoyer un exemplaire ?

Il va sans dire que j'attends impatiemment l'envoi de quelques-unes de vos œuvres. Je serai fort honoré, Madame, de les recevoir.

524. À LA MÊME.

Paris, 18 mars [1857].

MADAME,

Je m'empresse de vous remercier, j'ai reçu tous vos envois. Merci de la lettre, des livres et du

portrait surtout ! C'est une attention délicate qui me touche.

Je vais lire vos trois volumes lentement⁽¹⁾, attentivement, c'est-à-dire comme ils le méritent, j'en suis sûr d'avance.

Mais je suis bien empêché pour le moment, car je m'occupe, avant de m'en retourner à la campagne, d'un travail archéologique sur une des époques les plus inconnues de l'antiquité, travail qui est la préparation d'un autre. Je vais écrire un roman⁽²⁾ dont l'action se passera trois siècles avant Jésus-Christ, car j'éprouve le besoin de sortir du monde moderne, où ma plume s'est trop trempée et qui d'ailleurs me fatigue autant à reproduire qu'il me dégoûte à voir.

Avec une lectrice telle que vous, Madame, et aussi sympathique, la franchise est un devoir. Je vais donc répondre à vos questions : *Madame Bovary* n'a rien de vrai. C'est une histoire *totale*ment inventée ; je n'y ai rien mis ni de mes sentiments ni de mon existence. L'illusion (s'il y en a une) vient au contraire de *l'impersonnalité* de l'œuvre. C'est un de mes principes, qu'il ne faut pas *s'écrire*. L'artiste doit être dans son œuvre comme Dieu dans la création, invisible et tout-puissant ; qu'on le sente partout, mais qu'on ne le voie pas.

Et puis, l'Art doit s'élever au-dessus des affections personnelles et des susceptibilités nerveuses ! Il est temps de lui donner, par une méthode impitoyable, la précision des sciences physiques ! La difficulté capitale, pour moi, n'en reste pas moins

(1) M^{lle} Leroyer de Chantepie (1800-1889) : *Cécile*, 1 vol. ; et *Angélique Lagier*, 2 vol.

(2) *Salammbo*.

le style, la forme, le Beau indéfinissable *résultant de la conception même* et qui est la splendeur du Vrai comme disait Platon.

J'ai longtemps, Madame, vécu de votre vie. Moi aussi, j'ai passé plusieurs années complètement *seul* à la campagne, n'ayant d'autre bruit l'hiver que le murmure du vent dans les arbres avec le craquement de la glace, quand la Seine *charriait* sous mes fenêtres. Si je suis arrivé à quelque connaissance de la vie, c'est à force d'avoir peu vécu dans le sens ordinaire du mot, car j'ai peu mangé, mais considérablement ruminé; j'ai fréquenté des compagnies diverses et vu des pays différents. J'ai voyagé à pied et à dromadaire. Je connais les boursiers de Paris et les juifs de Damas, les rufians d'Italie et les jongleurs nègres. Je suis un pèlerin de la Terre Sainte et je me suis perdu dans les neiges du Parnasse, ce qui peut passer pour un symbolisme.

Ne vous plaignez pas; j'ai un peu couru le monde et je connais à fond ce Paris que vous rêvez; rien ne vaut une bonne lecture au coin du feu... lire *Hamlet* ou *Faust*... par un jour d'enthousiasme. Mon rêve (à moi) est d'acheter un petit palais à Venise sur le grand canal.

Voilà, Madame, une de vos curiosités assouvie. Ajoutez ceci pour avoir mon portrait et ma biographie complètes : que j'ai trente-cinq ans, je suis haut de cinq pieds huit pouces, j'ai des épaules de portefaix et une irritabilité nerveuse de petite maîtresse. Je suis célibataire et solitaire.

Permettez-moi, en finissant, de vous remercier encore une fois pour l'envoi de « l'Image ». Elle sera encadrée et suspendue entre des figures

chéries. J'arrête un compliment qui me vient au bout de la plume et je vous prie de me croire votre collègue affectionné.

525. À MAURICE SCHLÉSINGER.

Paris [fin mars 1857].

Ne croyez pas que je vous oublie, mon cher Maurice. Voilà un grand mois et plus que je remets chaque jour à vous écrire. Mais je suis réellement (passez-moi le ridicule de l'aveu) un homme fort occupé. Voilà la première année depuis que j'existe que je mène une vie matériellement active, et j'en suis harassé.

Jamais je ne vous oublierai. Vous pourrez, quelquefois, être longtemps sans entendre parler de moi, mais je n'en penserai pas moins à vous. Je suis de la nature des dromadaires, que l'on ne peut faire marcher que lorsqu'ils sont au repos et l'on ne peut arrêter lorsqu'ils sont en marche; mais mon cœur est comme leur dos bossu : il supporte de lourdes charges aisément et ne plie jamais. Croyez-le. Je sais bien que je suis un drôle, de ne pas aller vous voir, de ne pas faire avec vous un petit tour sur le Rhin, etc. Me croyez-vous donc assez sot et assez peu égoïste pour me priver bénévolement de ce plaisir? Mais, mon cher ami, voici ma situation présente :

1° J'ai un volume qui va paraître dans quinze jours (vous le recevrez avant qu'il ne soit en vente à Paris), il faut que je surveille la publica-

tion du susdit bouquin; 2° J'en avais un autre tout prêt à paraître, mais la rigueur des temps me force à en ajourner indéfiniment la publication; 3° Pour soutenir mon début (dont l'éclat, comme on dit en style de réclame, a dépassé mes espérances), il faut que je me hâte d'en faire un autre, et *se bâter* c'est pour moi, en littérature, *se tuer*. Je suis donc occupé en ce moment à prendre des notes pour une étude antique que j'écirai cet été, fort lentement. Or, comme je veux m'y mettre à la fin du mois prochain et qu'à Ronen il m'est impossible de me procurer les livres qu'il me faut, je lis et j'annote aux Bibliothèques du matin au soir, et chez moi, dans la nuit, fort tard. Voilà, mon bon, ma situation. Je suis fort malheureux, car je me lève tous les matins à huit heures, ce qui est un supplice pour votre serviteur.

Comme j'ai été embêté cet hiver ! mon procès ! mes querelles avec la *Revue de Paris* ! et les conseils ! et les amis ! et les politesses ! On commence même à me démolir et j'ai présentement sur ma table un bel éreintement de mon roman, publié par un monsieur dont j'ignorais complètement l'existence. Vous ne vous imaginez pas les infamies qui règnent et ce qu'est maintenant la petite presse. Tout cela du reste est fort légitime, car le public se trouve à la hauteur de toutes les canailleries dont on le régale. Mais ce qui m'attriste profondément, c'est la bêtise générale. L'Océan n'est pas plus profond ni plus large. Il faut avoir une fière santé morale, je vous assure, pour vivre à Paris, maintenant. Qu'importe, après tout ! Il faut fermer sa porte et ses fenêtres, se ratatiner sur

soi, comme un hérisson, allumer dans sa cheminée un large feu, puisqu'il fait froid, évoquer dans son cœur une grande idée (souvenir ou rêve) et remercier Dieu quand elle arrive.

Vous êtes lié fatalement aux meilleurs souvenirs de ma jeunesse. Savez-vous que voilà plus de vingt ans que nous nous connaissons ? Tout cela me plonge dans des abîmes de rêverie qui sentent le vieillard. On dit que le présent est trop rapide. Je trouve, moi, que c'est le passé qui nous dévore.

526. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

[Paris] Lundi [30 mars 1857].

MADemoiselle ET CHER CONFRÈRE,

Votre lettre est si honnête, si vraie et *si intense* ; elle m'a enfin tellement ému, que je ne puis me retenir d'y répondre immédiatement. Je vous remercie d'abord de m'avoir dit votre âge. Cela me met plus à l'aise. Nous causerons ensemble comme *deux* hommes. La confiance que vous me témoignez m'honore ; je ne crois pas en être indigne ; — mais ne me raillez point, ne m'appellez plus *un savant* ! moi que mon ignorance confond.

Et puis ne vous comparez pas à la Bovary. Vous n'y ressemblez guère ! Elle valait moins que vous comme tête et comme cœur ; car c'est une nature quelque peu perverse, une femme de fausse poésie et de faux sentiments. Mais l'idée première que

j'avais eue était d'en faire une vierge, vivant au milieu de la province, vieillissant dans le chagrin et arrivant ainsi aux derniers états du mysticisme et de la passion *révée*. J'ai gardé de ce premier plan tout l'entourage (paysages et personnages assez noirs), la couleur enfin. Seulement, pour rendre l'histoire plus compréhensible et plus amusante, au bon sens du mot, j'ai inventé une héroïne plus humaine, une femme comme on en voit davantage. J'entrevois d'ailleurs dans l'exécution de ce premier plan de telles difficultés que je n'ai pas osé.

Ecrivez-moi tout ce que vous voudrez, longuement et souvent, quand même je serais quelque temps sans vous répondre, car, à partir d'hier, nous sommes de vieux amis. Je vous connais maintenant et je vous aime. Ce que vous avez éprouvé, je l'ai senti personnellement. Moi aussi, je me suis volontairement refusé à l'amour, au bonheur... Pourquoi? je n'en sais rien. C'était peut-être par orgueil, — ou par épouvante? Moi aussi, j'ai considérablement aimé, en silence, — et puis à vingt et un ans, j'ai manqué mourir d'une maladie nerveuse, amenée par une série d'irritations et de chagrins, à force de veilles et de colères. Cette maladie m'a duré dix ans. (Tout ce qu'il y a dans sainte Thérèse, dans Hoffmann et dans Edgar Poë, je l'ai senti, je l'ai *vu*, les hallucinés me sont fort compréhensibles.) Mais j'en suis sorti *bronzé* et très expérimenté tout à coup sur un tas de choses que j'avais à peine effleurées dans la vie. Je m'y suis cependant mêlé quelquefois; mais par fougue, par *crises*, — et bien vite je suis revenu (et je reviens) à ma nature réelle qui est contem-

plative. Ce qui m'a gardé de la débauche, ce n'est pas la vertu, mais *l'ironie*. La bêtise du vice me fait encore plus rire de pitié que la turpitude ne me dégoûte.

Je suis né à l'hôpital (de Rouen — dont mon père était le chirurgien en chef; il a laissé un nom illustre dans son art) et j'ai grandi au milieu de toutes les misères humaines — dont un mur me séparait. Tout enfant, j'ai joué dans un amphithéâtre. Voilà pourquoi, peut-être, j'ai les allures à la fois funèbres et cyniques. Je n'aime point la vie et je n'ai point peur de la mort. L'hypothèse du néant absolu n'a même rien qui me terrifie. Je suis prêt à me jeter dans le grand trou noir avec placidité.

Et cependant, ce qui m'attire par-dessus tout, c'est la religion. Je veux dire toutes les religions, pas plus l'une que l'autre. Chaque dogme en particulier m'est répulsif, mais je considère le sentiment qui les a inventés comme le plus naturel et le plus poétique de l'humanité. Je n'aime point les philosophes qui n'ont vu là que jonglerie et sottise. J'y découvre, moi, nécessité et instinct; aussi je respecte le nègre baisant son fétiche autant que le catholique aux pieds du Sacré-Cœur.

Continuons les confidences : je n'ai de sympathie pour aucun parti politique ou pour mieux dire je les exècre tous, parce qu'ils me semblent également bornés, faux, puérils, s'attaquant à l'éphémère, sans vues d'ensemble et ne s'élevant jamais au-dessus de l'*utile*. J'ai en haine tout despotisme. Je suis un libéral enragé. C'est pourquoi le socialisme me semble une horreur pédantesque qui sera la mort de tout art et de toute moralité.

J'ai assisté, en spectateur, à presque toutes les émeutes de mon temps.

Vous voyez bien que je suis plus vieux que vous — par l'âme — et que malgré vos vingt ans de plus, vous êtes ma cadette.

Mais il m'est resté de ce que j'ai vu — senti — et lu, une inextinguible soif de vérité. Goethe s'écriait en mourant : « De la lumière ! de la lumière ! » Oh ! oui, de la lumière ! dût-elle nous brûler jusqu'aux entrailles. C'est une grande volupté que d'apprendre, que de s'assimiler le Vrai par l'intermédiaire du Beau. *L'état idéal* résultant de cette joie me semble une espèce de sainteté, qui est peut-être plus haute que l'autre, parce qu'elle est plus désintéressée.

J'arrive à vous — et à l'étrange obsession sur laquelle vous me consultez⁽¹⁾. Voici ce que j'ai pensé : il faut tâcher d'être plus catholique ou plus philosophe. Vous avez trop de lecture pour croire sincèrement. Ne vous récriez point ! vous

(1) M^{lle} de Chantepie avait écrit : « J'ai été élevée dans le catholicisme que j'ai continué à suivre ; la confession est obligatoire dans cette religion. Eh bien, il m'est devenu impossible d'accomplir ce devoir. Il me semble que non seulement je ressens toutes les douleurs de l'humanité, mais encore je crois être chargée de toutes ses fautes. Lorsque je me confesse, il me vient à la pensée les fautes les plus impossibles, les plus étranges, les plus ridicules ; je n'y crois pas d'abord, je doute ensuite, et puis je me persuade que j'en suis coupable. Ce que je souffre est atroce alors. Je me dis que ne pouvant remplir un devoir imposé, celui de la confession qui me devient impossible, je suis un être perdu, sans Dieu, sans espoir, que personne ne doit m'aimer, que je ne dois aimer personne, puisque même le souvenir que je laisserai après ma mort ne s'adressera qu'à un être perdu... » — Cette citation explique le curieux cas de conscience de M^{lle} de Chantepie, et par là même les lettres de Flaubert, qui revient souvent sur ce sujet. (Note de M. René Descharmes, édition Santandréa.) Flaubert et M^{lle} de Chantepie ne se connurent jamais qu'épistolairement.

voudriez bien croire. Voilà tout. La maigre pitance que l'on sert aux autres ne peut vous rassasier, vous qui avez bu à des coupes trop larges et trop savoureuses. Les prêtres ne vous ont pas répondu. Je le crois sans peine. La vie moderne les déborde, notre âme leur est un livre clos. Soyez donc franche avec vous-même. Faites un effort suprême, un effort qui vous sauvera. C'est tout l'un ou tout l'autre qu'il faut prendre. Au nom du Christ, ne restez pas dans le sacrilège par peur de l'irréligion ! Au nom de la philosophie, ne vous dégradez point au nom de cette lâcheté qu'on appelle l'habitude. Jetez tout à la mer, puisque le navire sombre.

Mais au milieu de cette douleur, ou plutôt quand elle commence, n'éprouvez-vous pas une sorte de plaisir ?... un plaisir trouble et effrayant. Vous n'avez jamais péché ; mais alors quelque chose dit en vous : « Si j'avais péché... » et le rêve du péché commence, ne fût-ce que dans la durée d'un éclair, il passe. — Et puis l'hallucination vient, et la conviction, la certitude et le remords — avec le besoin de crier : « J'ai fait. »

C'est parce que vous avez vécu en dehors des *conditions de la femme*, que vous souffrez plus qu'une femme et pour elles toutes. L'imagination poétique s'en mêle et vous roulez dans les abîmes de douleur. Ah ! comme je vous aime pour tout cela !

Jetez-vous à corps perdu, ou plutôt à âme perdue, dans les lettres. Prenez un *long travail* et jurez-vous de l'accomplir. Lisez les maîtres profondément, non pour vous amuser, mais pour vous en pénétrer, et peu à peu vous sentirez tous

les nuages qui sont en vous se dissoudre. Vous vous aimerez davantage, parce que vous contiendrez en votre esprit plus de choses.

Votre médecin a raison, il faut voyager, voir beaucoup de ciel et beaucoup de mer. La musique est une excellente chose, elle vous apaisera. Quant à Paris, vous pouvez en faire l'essai. Mais je doute que vous y trouviez la paix. C'est le pays le plus irritant du monde pour les honnêtes natures, et il faut avoir une fière constitution et bien robuste pour y vivre sans y devenir un crétin ou un filou.

Je vous remercie mille fois de votre aimable invitation ; mais d'ici à longtemps, je ne puis bouger. Je ne pourrai même cet été faire un tour sur la côte d'Afrique (à Tunis), que j'aurais besoin de visiter pour le travail dont je m'occupe. Je veux me débarrasser au plus vite de plusieurs vieilles idées et je n'ai pas une minute à moi. Ajoutez à cela le sot tourbillon de la vie ordinaire.

Vous recevrez mon volume dans la semaine de Pâques (je suis maintenant au milieu de mes épreuves et je n'ai pas eu le temps de lire vos livres). Vers la fin du mois prochain, je m'en retourne à la campagne avec votre portrait. Je ne puis malheureusement vous faire connaître ma figure par les mêmes moyens, car jamais on ne m'a peint ni dessiné. Mais acceptez, ce qui vaut mieux, l'hommage bien cordial de toute ma sympathie.

A vous.

Je viens de relire votre lettre que je sais maintenant par cœur. Est-il besoin de vous dire que je suis flatté jusqu'au plus profond de l'âme d'être

estimé par un être tel que vous. Vous me semblez la plus excellente et belle nature du monde, et je vous baise les mains avec attendrissement.

527. À SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, vendredi, 25 [24] avril 1857.

Je ne me suis pas trop bien conduit avec toi, mon pauvre bibi, en ne répondant pas à la gentille lettre que tu m'as écrite il y a déjà longtemps. Reçois mes excuses, j'ai été fort occupé.

Mais ce n'était pas une raison pour cesser la correspondance. Tu aurais bien pu m'écrire tout de même. Tu m'aurais dit si tu t'amusais bien, et tu m'aurais donné des nouvelles de ta bonne maman qui a été souffrante.

L'as-tu bien soignée? As-tu été bien gentille pour elle? Il faut que tu remplaces ta pauvre mère qui était si bonne, si intelligente et si belle. Fais tous tes efforts pour contenter ta bonne maman et lui faire oublier ses chagrins. L'année prochaine, tu feras ta première communion : c'est la fin de l'enfance. Tu vas devenir une jeune personne. Songes-y ! C'est le moment d'avoir toutes les vertus.

Le curé de Canteleu a-t-il trouvé que tu étais forte en catéchisme?

Comment se porte ton lapin?

Ton chapeau de paille a-t-il eu du succès?

Écris-moi une lettre la semaine prochaine. Mon intention est toujours de revenir samedi, et dès le

lundi suivant, nous reprendrons nos leçons; j'espère que ta petite caboche est bien reposée, et que nous ferons de grands progrès; il faut d'ailleurs que nous finissions l'histoire romaine cet été.

Adieu, mon pauvre chat, embrasse bien ta bonne maman pour moi et continue à aimer
Ton Vieux.

528. À ERNEST FEYDEAU.

Inédite.

Paris, avril 1857.

MON CHER NABOUKODOUROUSSOUR,

Remerciez bien M^{me} Feydeau de sa très gracieuse invitation. Je l'accepte et vous me verrez vendredi avant onze heures tomber chez vous. Mais ne me faites pas trop manger. La nourriture ne me vaut rien; quand elle est prise dès l'aurore cela me saoule pour le reste de la journée.

Tâchez de me trouver dans la *Revue Archéologique* un article de Maury sur Eschmoun et un autre de M. Delamarre sur Announah! J'ai bien du mal avec Carthage! Ce qui m'inquiète le plus, c'est le fonds, je veux dire la partie psychologique; j'ai besoin de me recueillir profondément dans le « silence du cabinet » au milieu de « la solitude des champs ». Là peut-être, à force de masturber mon pauvre esprit parviendrai-je à en faire jaillir quelque chose?

Certainement qu'on les y engueulera, vos métaphores!

Je suis en train d'avaler la politique d'Aristote, plus du Procope, plus un poème latin en six chants

sur la guerre de Numidie, par le sieur Corippus, lequel poème m'embête fort ! Mais enfin il le faut !
Adieu, mon vieux, tout à vous.

529. À JULES DUPLAN.

[Début de mai 1857.]

Vous êtes le plus gentil bougre que je connaisse, mon cher Duplan ! Comme c'est aimable à vous de m'envoyer ainsi tout ce qui paraît sur mon compte ; continuez ! Vous me rendrez un vrai service, cela m'amuse beaucoup et je ne saurais ici me procurer toutes ces feuilles.

L'article de Sainte-Beuve⁽¹⁾ a été bien bon pour les bourgeois ; il a fait à Rouen (m'a-t-on dit) grand effet. Quant à celui de la *Chronique*, je le trouve innocent ; mais celui du *Courrier franco-italien* est foncièrement malveillant, ce dont je me f... complètement. Je ne comprends pas maintenant comment un article de journal peut vous choquer. C'est sans doute un excès d'orgueil de ma part, mais je vous assure que je ne me sens contre le sieur Claveau aucune haine. Le malheureux, qui croit que je ne m'occupe nullement du style !

Je suis perdu dans les bouquins et je m'embête, car je n'y trouve pas grand'chose. J'ai déjà, depuis une semaine, abattu pas mal de besogne, mais il y a des fois où ce sujet de *Carthage* m'effraie tellement (par son vuide) que je suis sur le point d'y renoncer.

⁽¹⁾ Voir *Causeries du lundi*, XIII, p. 346.

530. À CHARLES LAMBERT.

Vendredi matin [9 mai 1857].

MON CHER AMI,

Pouvez-vous me procurer le sieur Rochas? Du Camp m'écrit que vous savez son adresse. J'aurais besoin de ce mortel qui a pris des vues photographiques de Tunis et des environs. Où repose-t-il sa tête?

Tout à vous.

531. À JULES DUPLAN.

[10 ou 11 mai 1857.]

Merci, mon cher vieux, je me procurerai à Rouen l'*Illustration*⁽¹⁾ et la *Revue des Deux Mondes*⁽²⁾.

J'ai reçu un numéro ce matin du *Journal du Loiret* où il y a un article de Cormenin très bienveillant. Mais vous l'avoueraï-je, je n'en ai pas encore trouvé *un* qui me gratte à l'endroit sensible, c'est-à-dire qui me loue par les côtés que je trouve louables et qui me blâme par ceux que je sais défectueux. Peu importe du reste, la *Bovary* est maintenant bien loin de moi. Ma table est tellement encombrée de livres que je m'y perds.

⁽¹⁾ *Illustration* du 9 mai 1857. «Chronique littéraire», par Edmond Texier.

⁽²⁾ *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mai 1857. Chronique de la quinzaine, par Charles de Mazade.

Je les expédie rapidement et sans y trouver grand'chose. Je tiens cependant à *Cartbage*, et coûte que coûte, j'écrirai cette truculente facétie. Je voudrais bien commencer dans un mois ou deux. Mais il faut auparavant que je me livre par l'induction à un travail archéologique formidable. Je suis en train de lire un mémoire de 400 pages in-4° sur le cyprès pyramidal, parce qu'il y avait des cyprès dans la cour du temple d'Astarté; cela peut vous donner une idée du reste. Voilà la pluie qui se met à tomber. Je suis seul au fond du désert et je pense avec une certaine mélancolie à nos dimanches de cet hiver.

532. À LOUIS DE CORMENIN.

[Croisset] 14 [mai 1857].

Je ne sais si c'est vous ou Pagnerre, mon cher ami, qui m'avez envoyé un maître numéro du *Loiret* où resplendit un article sur votre serviteur. Il est à coup sûr celui qui me satisfait le plus et je le trouve naïvement très beau, puisqu'il chante mon éloge. Le livre est analysé ou plutôt chéri d'un bout à l'autre. Cela m'a fait bien plaisir et je vous en remercie cordialement.

Pourquoi donc ne vous en mêlez-vous pas aussi ? Pourquoi vous bornez-vous à avoir de l'esprit pour vos amis ? Quand aurons-nous un livre ?

Quant à moi, celui que je prépare n'est pas sur le point d'être fait, ni même commencé. Je suis plein de doutes et de terreurs. Plus je vais, et plus je deviens timide, — contrairement aux grands

capitaines, et à M. de Turenne en particulier. Un encrier pour beaucoup ne contient que quelques gouttes d'un liquide noir. Mais pour d'autres, c'est un océan, et moi je m'y noie. J'ai le vertige du papier blanc, et l'amas de mes plumes taillées sur ma table me semble parfois un buisson de formidables épines. J'ai déjà bien saigné sur ces petites broussailles-là.

Adieu, mon cher vieux. Quand vous écrirez à Pagnerre, dites-lui mille gentilleses de ma part. Présentez mes respects à vos parents, et recevez de moi une forte poignée de main.

533. À JULES DUPLAN.

[Croisset, vers le 16-17 mai 1857.]

Vous êtes un brave de m'envoyer ainsi ce que l'on publie sur moi, mais je demande que vos envois soient accompagnés de lettres plus longues, mon cher ami.

Avez-vous lu le ré-érintement de la *Revue des Deux Mondes*, numéro du 15 courant, signé Deschamps ? Ils y tiennent, ils écument. Est-ce bête ? Pourquoi tout cela ? Que dit le grand pontife Planche ? D'où vient l'acharnement de Buloz contre votre ami ? Pontmartin et Limayrac n'ont-ils pas écrit sur et contre moi ?

Je suis présentement échiné par des lectures puniques. Je viens de m'ingurgiter de suite les dix-sept chants de Silius Italicus, pour y découvrir quelques traits de mœurs. Ouf ! j'en ai bien encore

pour deux jolis mois de préparation. Je suis bien inquiet, mon bon, et mon supplice n'est pas encore commencé.

Adieu, mon cher vieux, je vous embrasse. Continuez à m'envoyer ce qui paraît, cela me divertit.

534. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 18 mai [1857].

Je suis bien en retard avec vous, mon cher confrère et chère lectrice. Ne mesurez pas mon affection à la rareté de mes lettres; n'accusez que les encombrements de la vie parisienne, la publication de mon volume et les études archéologiques auxquelles je me livre maintenant. Mais me voilà revenu à la campagne, j'ai plus de temps à moi et nous allons aujourd'hui passer la soirée ensemble; parlons de nous d'abord, puis de vos volumes et ensuite de quelques idées sociales et politiques sur lesquelles nous différons.

Vous me demandez comment je me suis guéri des hallucinations nerveuses que je subissais autrefois? Par deux moyens : 1° en les étudiant scientifiquement, c'est-à-dire en tâchant de m'en rendre compte, et, 2° par *la force de la volonté*. J'ai souvent senti la folie me venir. C'était dans ma pauvre cervelle un tourbillon d'idées et d'images où il me semblait que ma conscience, que mon *moi* sombrait comme un vaisseau sous la tempête. Mais je me cramponnais à ma raison. Elle dominait tout, quoique assiégée et battue. En d'autres fois, je

tâchais, par l'imagination, de me donner facticement ces horribles souffrances. J'ai joué avec la démence et le fantastique comme Mithridate avec les poisons. Un grand orgueil me soutenait et j'ai vaincu le mal à force de l'étreindre corps à corps. Il y a un sentiment ou plutôt une habitude dont vous me semblez manquer, à savoir l'*amour de la contemplation*. Prenez la vie, les passions et vous-même comme un *sujet* à exercices intellectuels. Vous vous révoltez contre l'injustice du monde, contre sa bassesse, sa tyrannie et toutes les turpitudes et fétidités de l'existence. Mais les connaissez-vous bien ? avez-vous tout étudié ? Êtes-vous Dieu ? Qui vous dit que votre jugement humain soit infaillible ? que votre sentiment ne vous abuse pas ? Comment pouvons-nous, avec nos sens bornés et notre intelligence finie, arriver à la connaissance absolue du vrai et du bien ? Saisirons-nous jamais l'absolu ? Il faut, si l'on veut vivre, renoncer à avoir une idée nette de quoi que ce soit. *L'humanité est ainsi*, il ne s'agit pas de la changer, mais de la connaître. Pensez *moins à vous*. Abandonnez l'espoir d'une solution. Elle est au sein du Père ; lui seul la possède et ne la communique pas. Mais il y a dans l'*ardeur de l'étude* des joies idéales faites pour les nobles âmes. Associez-vous par la pensée à vos frères d'il y a trois mille ans ; reprenez toutes leurs souffrances, tous leurs rêves, et vous sentirez s'élargir à la fois votre cœur et votre intelligence ; une sympathie profonde et démesurée enveloppera, comme un manteau, tous les fantômes et tous les êtres. Tâchez-donc de ne plus *vivre en vous*. Faites de grandes lectures. Prenez un plan d'études, qu'il soit rigoureux et suivi.

Lisez de l'histoire, l'ancienne surtout. *Astreignez-vous à un travail régulier et fatigant.* La vie est une chose tellement hideuse que le seul moyen de la supporter, c'est de l'éviter. Et on l'évite en vivant dans l'Art, dans la recherche incessante du Vrai rendu par le Beau. Lisez les grands maîtres en tâchant de saisir leur procédé, de vous rapprocher de leur âme, et vous sortirez de cette étude avec des éblouissements qui vous rendront joyeuse. Vous serez comme Moïse en descendant du Sinaï. Il avait des rayons autour de la face, pour avoir contemplé Dieu.

Que parlez-vous de remords, de faute, d'appréhensions vagues et de confession ? Laissez tout cela, pauvre âme ! par amour de vous. Puisque vous vous sentez la conscience entièrement pure, vous pouvez vous poser devant l'Éternel et dire : « Me voilà ». Que craint-on quand on n'est pas coupable ? Et de quoi les hommes peuvent-ils être coupables ? insuffisants que nous sommes, pour le mal comme pour le bien ! Toutes vos douleurs viennent de l'excès de la pensée oisive. Elle était vorace et, n'ayant point de pâture extérieure, elle s'est rejetée sur elle-même et s'est dévorée jusqu'à la moelle. Il faut la *refaire*, l'engraisser et empêcher surtout qu'elle ne vagabonde. Je prends un exemple : vous vous préoccupez beaucoup des injustices de ce monde, de socialisme et de politique. Soit. Eh ! bien, lisez d'abord *tous ceux* qui ont eu les mêmes aspirations que vous. Fouillez les utopistes et les rêveurs secs. — Et puis, avant de vous permettre une opinion définitive, il vous faudra étudier une science assez nouvelle, dont on parle beaucoup et que l'on cultive peu, je veux

dire l'Économie politique. Vous serez tout étonnée de vous voir changer d'avis, de jour en jour, comme on change de chemise. N'importe, le scepticisme n'aura rien d'amer, car vous serez comme à la comédie de l'humanité et il vous semblera que l'Histoire a passé sur le monde pour vous seule.

Les gens légers, bornés, les esprits présomptueux et enthousiastes veulent en toute chose une conclusion; ils cherchent le but de la vie et la dimension de l'infini. Ils prennent dans leur pauvre petite main une poignée de sable et ils disent à l'Océan : « Je vais compter les grains de tes rivages. » Mais comme les grains leur coulent entre les doigts et que le calcul est long, ils trépignent et ils pleurent. Savez-vous ce qu'il faut faire sur la grève ? Il faut s'agenouiller ou se promener. Promenez-vous.

Aucun grand génie n'a conclu et aucun grand livre ne conclut, parce que l'humanité elle-même est toujours en marche et qu'elle ne conclut pas. Homère ne conclut pas, ni Shakespeare, ni Goethe, ni la Bible elle-même. Aussi ce mot fort à la mode, *le Problème social*, me révolte profondément. Le jour où il sera trouvé, ce sera le dernier de la planète. La vie est un éternel problème, et l'histoire aussi, et tout. Il s'ajoute sans cesse des chiffres à l'addition. D'une roue qui tourne, comment pouvez-vous compter les rayons ? Le dix-neuvième siècle, dans son orgueil d'affranchi, s' imagine avoir découvert le soleil. On dit par exemple que la Réforme a été la préparation de la Révolution française. Cela serait vrai si tout devait en rester là, mais cette Révolution est elle-même la prépa-

ration d'un autre état. Et ainsi de suite, ainsi de suite. Nos idées les plus avancées sembleront bien ridicules et bien arriérées quand on les regardera par-dessus l'épaule. Je parie que dans cinquante ans seulement, les mots : « Problème social, moralisation des masses, progrès et démocratie » seront passés à l'état de « rengaine » et apparaîtront aussi grotesques que ceux de : « Sensibilité, nature, préjugés et doux liens du cœur » si fort à la mode vers la fin du dix-huitième siècle.

C'est parce que je crois à l'évolution perpétuelle de l'humanité et à ses formes incessantes, que je hais tous les cadres où on veut la fourrer de vive force, toutes les formalités dont on la définit, tous les plans que l'on rêve pour elle. La démocratie n'est pas plus son dernier mot que l'esclavage ne l'a été, que la féodalité ne l'a été, que la monarchie ne l'a été. L'horizon perçu par les yeux humains n'est jamais le rivage, parce qu'au delà de cet horizon, il y en a un autre, et toujours ! Ainsi chercher la meilleure des religions, ou le meilleur des gouvernements, me semble une folie niaise. Le meilleur, pour moi, c'est celui qui agonise, parce qu'il va faire place à un autre.

Je vous en veux un peu pour m'avoir dit, dans une de vos précédentes lettres, que vous désiriez pour tous « l'instruction *obligatoire* » ⁽¹⁾. — Moi, j'exècre tout ce qui est obligatoire, toute loi, tout gouvernement, toute règle. Qui êtes-vous donc,

(1) Flaubert dénature un peu la pensée de sa correspondante. Elle avait écrit : « Voilà ce que je voudrais, le pain du corps et de l'âme pour tous, le *travail* obligatoire, l'emploi de toutes les facultés suivant la capacité des individus. » (Lettre du 10 avril.) [Note de René Descharmes, édition Santandréa.]

ô société, pour me *forcer* à quoi que ce soit? Quel Dieu vous a fait mon maître? Remarquez que vous retombez dans les vieilles injustices du passé. Ce ne sera plus un despote qui primera l'individu, mais la foule, le salut public, l'éternelle raison d'État, le mot de tous les peuples, la maxime de Robespierre. J'aime mieux le désert, je retourne chez les Bédouins qui sont libres.

Comme le papier s'allonge, chère lectrice, en causant avec vous. Il faut pourtant, avant de clore ma lettre, que je vous parle de vos deux livres.

Ce qui m'a surpris et ce qui pour moi domine dans votre talent, c'est la faculté poétique et l'idée philosophique, quand elle se forme à la grande morale éternelle, je veux dire quand vous ne parlez pas en votre nom propre. Il y a un homme dont vous devriez vous nourrir, et qui vous calmerait, c'est Montaigne. Étudiez-le *à fond*, je vous l'ordonne, comme médecin. Ainsi, dans *Cécile* (page 18), voici une phrase que j'aime : « C'est en vain qu'on ose donner le change », etc. La page 45 : « Le ciel me semblait plus bleu, le soleil plus brillant » est charmante. Un effet de soleil sur la mer à Dieppe (page 103) m'a ravi; vous excellez dans ces effets-là. La grande lettre de Cécile est une bonne chose. Il en est de même du caractère de Julia et de la passion désordonnée qu'elle inspire. Mais je blâme souvent le *lâche* du style, des expressions toutes faites, comme les *notabilités* de la société (page 85); « Le destin jeta une nouvelle pomme de discorde » (page 87); « M'abreuver de son sang » (page 91). Cela se dit en tragédie, et ne doit plus se dire, parce que jamais cela ne fut pensé. Ce sont de légères fautes, il est vrai;

mais un esprit aussi distingué que le vôtre devrait s'en abstenir. Travaillez ! travaillez !

Voici un trait que je trouve excellent (page 114) : « Avec autant de terreur que si elle eût ignoré les faits qu'elle contenait » ; et cette phrase jetée en passant (page 124) : « Il faut avoir vécu dans une ville de province pour savoir », etc. Les pages 132-133 : fort beau. *L'cubli, cette grande misère du cœur humain, qui les complète toutes*, 146, sublime ! La longue lettre de Julia, écrite de son couvent, est un petit chef-d'œuvre et, de tout ce que je connais de vous, c'est incontestablement ce que j'aime le mieux. Tout ce roman de *Cécile*, du reste, me plaît beaucoup. Je n'en blâme que le cadre. L'ami qui écoute l'histoire ne sert pas à grand-chose. Vos dialogues, en général, ne valent pas vos narrations, ni surtout vos expositions de sentiment. Vous voyez que je vous traite en ami, c'est-à-dire sévèrement. C'est parce que je suis sûr que vous pouvez faire des choses charmantes, exquises, que je me montre si pédant. Rabattez la moitié de mes critiques et centuplez mes éloges. Ma première lettre sera remplie par mes observations sur *Angélique*.

535. À JULES DUPLAN.

[Croisset, mai 1857, vers le 18 ou le 20.]

Non, mon bon vieux, malgré votre conseil je ne vais pas abandonner *Carthage* pour reprendre *Saint Antoine*, parce que je ne suis plus dans ce cercle d'idées et qu'il faudrait m'y remettre, ce qui n'est pas pour moi une petite besogne. Je sais bien

qu'au point de vue de la critique (mais de la critique seulement) ce serait habile pour la dérouter; mais, du moment que j'écrirais en pensant à ces drôles, je ne ferais plus rien qui vaille, il me faudrait rentrer dans la peau de saint Antoine, laquelle est plus tatouée et plus profonde que celle de Chollet. Je suis dans *Cartbage* et je vais tâcher, au contraire, de m'y enfoncer le plus possible et de m'ex-balter.

Saint Antoine est d'ailleurs un livre qu'il ne faut pas rater. Je sais maintenant ce qui lui manque, à savoir deux choses : 1° le plan ; 2° la personnalité de saint Antoine. J'y arriverai. Mais il me faut du temps, du temps ! D'ailleurs, m... pour la critique ! Je me f... de *on* et c'est parce que je m'en suis f... que la *Bovary* mord un tantinet. Que l'on me confonde tant que l'on voudra avec Barrière et le jeune Dumas ⁽¹⁾, cela ne me blesse nullement, pas plus que les prétendues fautes de français relevées par ce bon M. Deschamps. Seulement, je prie Gleyre d'inonder Buloz de *traits* piquants.

Bouilhet, qui pense trop au public et qui voudrait plaire à *tout le monde* tout en restant lui, fait si bien qu'il ne fait rien du tout. Il oscille, il flotte, il se ronge. Il m'écrit de sa retraite des lettres désespérées. Tout cela vient de son irrémédiable *janfoutrerie*. Il ne faut jamais penser au public, pour moi, du moins. Or je sens que si je me mettais à *Saint Antoine* maintenant, je l'accommoderais selon les besoins de la circonstance, ce qui est un vrai moyen de chute. Réfléchissez à cela, mon bon, et vous verrez que je ne suis pas si

(1) Sainte-Beuve avait rapproché Flaubert de Dumas fils, et *Madame Bovary* des *Faux Bonsbommes* de Barrière.

entêté que j'en ai l'air. *Carthage* sera d'ailleurs plus amusant, plus compréhensible et me donnera, j'espère, une autorité qui me permettra de me lâcher dans *Saint Antoine*. Pensez-vous à couper *Candide* en tableaux pour une féerie? Tâchez d'avoir fait cette besogne quand vous viendrez ici.

Et Siraudin? *Quid?*

Je compatis d'autant mieux à vos embêtements financiers que je suis pour le moment dans une *dèche* profonde.

J'ai dépensé depuis le 1^{er} janvier plus de 10,000 francs, ce qui est trop pour un mince rentier comme moi, et j'ai encore mille écus de dettes. Aussi vais-je rester à la campagne le plus longtemps possible; raison d'économie, Monsieur! raison de travail aussi. Je me ficherais de ça complètement si les phrases roulaient bien! Espérons que ça va venir.

J'ai reçu l'article Limayrac. Quel crétin avec son grand écrivain sur le trône!

Lévy m'a écrit qu'il allait faire un second tirage: voilà 15,000 exemplaires de vendus; *aliter*: 30,000 francs qui me passent sous le nez⁽¹⁾!...

536. À ERNEST FEYDEAU.

Inédite.

[Lundi soir.]

Mes compliments, cher ami, et mes doubles compliments, un homme comme toi ne pouvait faire qu'un mâle.

⁽¹⁾ L'éditeur Michel Lévy avait acheté à Flaubert, pour la somme de 500 francs, le droit de vendre *Madame Bovary* pendant cinq années.

Tu serais bien gentil de m'envoyer le plus souvent possible un bulletin de la santé de M^{me} Feydeau.

Quant à mon enfant à moi, je te conseille de lire *Le Siècle* d'aujourd'hui et *Le Monde* de vendredi, tu t'amuseras. Sainte-Beuve s'est radouci. Demain paraît le Cuvillier Fleury. Mais le plus beau c'est le *Publicateur de Louviers* qui me loue (SÉRIEUSEMENT) de ressembler à Marmontel. Il se pourrait bien, après tout, que je ne fusse qu'un classique et un rococo ? qui ne t'en aime pas moins et qui t'embrasse avec le respect dû à un Patriarche!!!

537. À JULES DUPLAN.

[Croisset, derniers jours de mai 1857.]

Veuillez dire à l'énergumène Crépet de m'envoyer incontinent les renseignements sur *Carthage*. Je les attends avec curiosité et impatience.

Vos lettres sont courtes, mon vieux. Mais je vous vitupère surtout de laisser là Siraudin. Allons, caleux ! Fa ! outre !!!

Quant à moi, j'ai une indigestion de bouquins. Je rote l'in-folio. Voilà 53 ouvrages différents sur lesquels j'ai pris des notes depuis le mois de mars ; j'étudie maintenant l'art militaire, je me livre aux délices de la contrescarpe et du cavalier, je pioche les balistes et les catapultes. Je crois enfin pouvoir tirer des effets neufs du tourlourou antique. Quant au paysage, c'est encore bien vague ; je ne sens pas encore le côté religieux. La psychologie se cuit tout doucement, mais c'est une lourde

machine à monter. Je me suis jeté là dans une besogne bougrement difficile. Je ne sais quand j'aurai fini, ni même quand je commencerai.

Ai-je bien fait d'envoyer ma carte au père Dumas ? il me semble que oui ; car son article, à tout prendre, était favorable, bien qu'il ait lu mon livre légèrement. Je sais pertinemment qu'il y aura un article sur moi dans l'*Univers* ⁽¹⁾ ; je vous le recommande.

J'ai reçu le Cuvillier ⁽²⁾. C'est d'une insigne mauvaise foi. Remarquez-vous qu'on affecte de me confondre avec le jeune Alex. ? Ma *Bovary* est une *Dame aux Camélias*, maintenant ! Boum ! Quant au Balzac, j'en ai décidément les oreilles cornées. Je vais tâcher de leur triple-ficeler quelque chose de rutilant et de gueulard où le rapprochement ne sera plus facile. Sont-ils bêtes avec leurs observations de mœurs ! Je me f... bien de ça !

538. À ERNEST FEYDEAU.

[Début de juin 1857.]

AIMABLE NABOUCHODOUROUSSOUR,

On vous attend lundi 8 juin, train 7 h. 1/2, à la gare de la rue Verte. J'ai écrit à Saint-Victor pour l'inviter et j'écirai à Théo un de ces jours. Mais j'espère bien que c'est une affaire convenue depuis longtemps.

⁽¹⁾ Article de Léon Aubineau, hostile à *Madame Bovary*.

⁽²⁾ *Journal des débats*, 26 mai 1857, voir cet article dans *Madame Bovary*, notes, p. 527.

Je bâche comme un nègre. J'entasse bouquins sur bouquins, notes sur notes, mais c'est bien difficile, mon pauvre vieux!

Envoyez donc promener tous les conseils *que* l'on vous donne! Les incertitudes *que* l'on a ne viennent jamais *que* d'autrui.

J'espère bien, immonde *neveu*, que tu ne vas pas me faire mener une vie de galérien, ni me forcer, moi et mes hôtes, à me lever à des heures indues. On laissera les portes ouvertes et tu pourras, dès l'aurore, vagabonder dans la campagne.

Je vous lirai une TRAGÉDIE!!! de moi, oui, Monsieur. Une tragédie que je croyais perdue et que j'ai retrouvée⁽¹⁾.

J'imagine que nous allons dire pendant quelques jours de fortes choses. Adieu, cher ami. À bientôt donc.

Écrivez-moi *ung* petit mot la veille, hein? — et venez tous.

539. À MONSIEUR CAILLETEAUX.

[Croisset, près Rouen, 4 juin 1857.]

MONSIEUR,

La lettre flatteuse que vous m'avez écrite me fait un devoir de répondre franchement à votre question.

Non, Monsieur, aucun modèle n'a posé devant moi. Madame Bovary est une pure invention.

⁽¹⁾ Le sens de la lettre indique une œuvre de jeunesse.

Tous les personnages de ce livre sont complètement imaginés, et Yonville-l'Abbaye lui-même est un pays *qui n'existe pas*, ainsi que la Rieulle, etc. Ce qui n'empêche pas qu'ici, en Normandie, on n'ait voulu découvrir dans mon roman une foule d'allusions. Si j'en avais fait, mes portraits seraient moins ressemblants, parce que j'aurais eu en vue des personnalités et que j'ai voulu, au contraire, reproduire des types.

C'est une des plus douces joies de la littérature, Monsieur, que d'éveiller ainsi des sympathies inconnues. Recevez donc toute l'expression de la mienne.

Avec mes salutations.

540. À HAMILTON AÏDÉ.

Croisset, 4 juin [1857].

Je viens de lire votre volume⁽¹⁾, impatientement attendu; car on a été plusieurs jours à me l'envoyer de Paris. Il m'a charmé, mon cher ami, vous êtes un vrai poète, dans la plus haute et la plus spiritualiste acception du mot.

Dans le poème d'*Éléonore*, la description du vieux château et l'enfance de votre héroïne m'ont ravi.

J'ai retrouvé dans vos pièces italiennes les propres impressions que j'ai eues moi-même sur les lieux.

Je trouve, parmi vos pièces détachées, celle

⁽¹⁾ *Eleonore and others poems*, London, 1856.

des deux maîtresses (p. 222) d'une originalité transcendante, et la chanson « I sat with my, etc. » m'a semblé un pur chef-d'œuvre.

Tout ce volume est plein d'un souffle doux, qui vous caresse et sent bon comme une brise d'été. Continuez, mon cher ami, aimons toujours les lettres ! cet amour-là console de tous les autres et les remplace. Les misères de la vie sont peu de choses quand on se tient sur un sommet. Tout est petit du haut des Alpes.

Je vous remercie donc bien cordialement du plaisir que vous m'avez fait, et je ne demande qu'une chose, c'est à vous revoir l'hiver prochain, à Paris.

Je n'ai pas reçu de lettres de Gertrude⁽¹⁾, cela me ferait grand plaisir d'en recevoir. Dites-le-lui.

Je voudrais bien aller à Manchester, mais un travail fort compliqué me retient ici. Il faut que je soigne ma seconde publication, pour laquelle on sera difficile, car votre amitié apprendra avec plaisir que mon roman a réussi au delà de toutes mes espérances, La presse s'en est vraiment occupée, j'ai été très critiqué et très loué. J'avais un autre livre tout prêt, un ouvrage plein de théologie et d'histoire, sur lequel je comptais beaucoup comme contraste ; mais j'ai peur d'un nouveau procès, et j'en ajourne la publication. Aussi me faut-il faire du nouveau. Il est même probable que je resterai seul à la campagne une partie de l'hiver.

J'espère bien que notre correspondance n'en restera pas là. Au revoir donc !

(1) Gertrude Collier.

541. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

[Croisset, juin 1857.]

Le plaisir que j'ai à recevoir vos lettres, chère Demoiselle, est contre-balancé par le chagrin qui s'y étale. Quelle excellente âme vous avez ! et quelle triste existence que la vôtre. Je crois la comprendre. C'est pourquoi je vous aime.

J'ai connu comme vous les intenses mélancolies que donne l'*Angélus* par les soirs d'été. Si tranquille que j'aie été à la surface, moi aussi j'ai été *ravagé* et, faut-il le dire, je le suis encore quelquefois. Mais, convaincu de cette vérité, que l'on est malade dès qu'on pense à soi, je tâche de me griser avec l'Art, comme d'autres font avec de l'eau-de-vie. A force de volonté on parvient à perdre la notion de son propre individu. Croyez-moi, on n'est pas heureux, mais on ne souffre plus.

Non, détrompez-vous ! je ne raille nullement, et pas même dans le plus profond de ma conscience, vos sentiments religieux. Toute piété m'attire et la catholique par-dessus toutes les autres. Mais je ne comprends pas *la nature* de vos doutes. Ont-ils rapport au dogme ou à vous-même ? Si je comprends ce que vous m'écrivez, il me semble que vous vous sentez *indigne* ! Alors, rassurez-vous, car vous péchez par excès d'humilité, ce qui est une grande vertu ! Indigne ! pourquoi ? Pourquoi, pauvre chère âme endolorie que vous êtes ? Rassurez-vous. Votre Dieu est bon et vous avez assez souffert pour qu'il vous aime. Mais si

vous avez des doutes sur le fond même de la religion (ce que je crois, quoi que vous en disiez), pourquoi vous affliger de manquer à des devoirs qui, dès lors, ne sont plus des devoirs? Qu'un catholique sincère se fasse musulman (pour un motif ou pour un autre), cela est un crime aux yeux de la religion comme à ceux de la philosophie; mais si ce catholique n'est pas un croyant, son changement de religion n'a pas plus d'importance qu'un changement d'habit. Tout dépend de la valeur que nous donnons aux choses. C'est nous qui faisons la moralité et la vertu. Le cannibale qui mange son semblable est aussi innocent que l'enfant qui suce son sucre d'orge. Pourquoi donc vous désespérer de ne pouvoir ni vous confesser, ni communier, puisque vous ne le *pouvez* pas? Du moment que ce devoir vous est impraticable, ce n'est plus un devoir. Mais non! L'admiration que vous me témoignez pour Jean Reynaud⁽¹⁾ me prouve que vous êtes en plein dans le courant de la critique contemporaine, et cependant vous tenez par l'éducation, par l'habitude et par votre nature personnelle aux croyances du passé. Si vous voulez sortir de là, je vous le répète, il faut *prendre un parti*, vous enfoncer résolument dans l'un ou dans l'autre. Soyez avec sainte Thérèse ou avec Voltaire. Il n'y a pas de milieu, quoi qu'on dise.

L'humanité maintenant est exactement comme vous. Le sang du moyen âge palpite encore dans ses veines et elle aspire le grand vent des siècles futurs, qui ne lui apporte que des tempêtes.

(1) M^{lle} de Chantepie affectionnait particulièrement le livre de M. Reynaud : *Terre et Ciel*.

Et tout cela, parce qu'on veut une *solution*. Oh! orgueil humain. Une solution! Le but, la cause! Mais nous serions Dieu, si nous tenions la cause, et à mesure que nous irions, elle se reculerait indéfiniment, parce que notre horizon s'élargirait. Plus les télescopes seront parfaits et plus les étoiles seront nombreuses. Nous sommes condamnés à rouler dans les ténèbres et dans les larmes.

Quand je regarde une des petites étoiles de la Voie Lactée, je me dis que la Terre n'est pas plus grande que l'une de ces étincelles. Et moi qui grave une minute sur cette étincelle, qui suis-je donc, que sommes-nous? Ce sentiment de mon infirmité, de mon néant, me rassure. Il me semble être devenu un grain de poussière perdu dans l'espace, et pourtant je fais partie de cette grandeur illimitée qui m'enveloppe. Je n'ai jamais compris que cela fût désespérant, car il se pourrait bien qu'il n'y eût rien du tout derrière le rideau noir. L'infini, d'ailleurs, submerge toutes nos conceptions et, du moment qu'il est, pourquoi y aurait-il un but à une chose aussi relative que nous?

Imaginez un homme qui, avec des balances de mille coudées, voudrait peser le sable de la mer. Quand il aurait rempli ses deux plateaux, ils déborderaient et son travail ne serait pas plus avancé qu'au commencement. Toutes les philosophies en sont là. Elles ont beau dire : « Il y a un poids cependant, il y a un certain chiffre qu'il faut savoir, essayons »; on élargit les balances, la corde casse, et toujours, ainsi toujours! Soyez donc *plus chrétienne* et résignez-vous à l'ignorance. Vous

me demandez quels livres lire. Lisez Montaigne, lisez-le lentement, posément ! *Il vous calmera*. Et n'écoutez pas les gens qui parlent de son égoïsme. Vous l'aimerez, vous verrez. Mais ne lisez pas, comme les enfants lisent, pour vous amuser, ni comme les ambitieux lisent, pour vous instruire. Non, lisez *pour vivre*. Faites à votre âme une atmosphère intellectuelle qui sera composée par l'émanation de tous les grands esprits. Étudiez à fond Shakespeare et Goëthe. Lisez des traductions des auteurs grecs et romains, Homère, Pétrone, Plaute, Apulée, etc. Et quand quelque chose vous ennuiara, acharnez-vous dessus, vous le comprendrez bientôt. Ce sera une satisfaction pour vous. Il s'agit de *travailler*, me comprenez-vous ? Je n'aime pas à voir une aussi belle nature que la vôtre, s'abîmer dans le chagrin et le désœuvrement. Élargissez votre horizon et vous respirerez plus à l'aise. Si vous étiez un homme et que vous eussiez vingt ans, je vous dirais de vous embarquer pour faire le tour du monde. Eh bien ! faites le tour du monde dans votre chambre. Étudiez ce dont vous ne vous doutez pas : la Terre. Mais je vous recommande d'abord Montaigne. Lisez-le d'un bout à l'autre et, quand vous aurez fini, recommencez. Les conseils (de médecins, sans doute) que l'on vous donne me paraissent peu intelligents. Il faut, au contraire, fatiguer votre pensée. Ne croyez pas qu'elle soit usée. Ce n'est point une courbature qu'elle a, mais des convulsions. Ces gens-là, d'ailleurs, n'entendent rien à l'âme. Je les connais, allez.

Je ne vous parle pas aujourd'hui d'*Angélique*, parce que je n'ai ni le temps ni la place. Je vous

en ferai une critique détaillée dans ma prochaine lettre.

Adieu, et comptez toujours sur mon affection. Je pense très souvent à vous et j'ai grande envie de vous voir. Cela viendra, espérons-le.

542. À ERNEST FEYDEAU.

[Fin juin ou début juillet 1857.]

Non, mon cher monsieur, je n'ai commis aucune lâcheté, même de geste, relative à votre endroit; et avant de traiter un homme de couillon, il faut avoir des preuves. Je trouve cette supposition gratuite et du plus détestable goût, mon bonhomme. Je ne laisse jamais personne échigner devant moi mes amis. C'est un privilège que je me réserve. Ils m'appartiennent, je ne permets pas qu'on y touche. Rassure-toi du reste; ton ami Aubryet ne m'a dit aucun mal de ta Seigneurie. Je l'ai vu, seul, pendant vingt minutes à peu près. Sitôt le dîner fini, il s'est embarqué. Voilà, — et tu es un insolent!

Ta mauvaise opinion sur moi vient de ce qu'un jour je ne me suis pas mis de ton bord dans une discussion. Le vrai est que je vous trouvais tous les deux également absurdes, et la lâcheté eût été de soutenir des théories qui n'étaient point miennes.

Tu me payeras toutes ces injures dans la critique que je te ferai de ton *Été*⁽¹⁾, grand enragé!

⁽¹⁾ L'un des chapitres des *Quatre saisons* que Feydeau publia en 1858.

En l'attendant, tu peux te vanter d'avoir fait un certain chapitre xvii qui est un morceau.

Si tu crois que tu m'amèneras au culte du simple et du carré de choux, détrompe-toi, mon vieux ! détrompe-toi ! Je sors d'Yonville, j'en ai assez ! Je demande d'autres guitares maintenant. Chaussons le cothurne et entamons les grandes gueulades. Ça fait du bien à la santé.

As-tu lu mon éreintement dans l'*Univers* ? J'attire la haine du parti-prêtre, c'est trop juste. Les mânes d'Homais se vengent.

Je déclare, du reste, que tous ces braves gens-là (de l'*Univers*, de la *Revue des Deux Mondes*, des *Débats*, etc.) sont des imbéciles qui ne savent pas leur métier. Il y avait à dire contre mon livre bien mieux, et plus. Un jour que nous serons seuls chez moi et les portes barricadées, je te coulerai dans le tuyau de l'oreille mes opinions secrètes sur la *Bovary*. J'en connais mieux que personne les défauts et les vraies fautes. Ainsi il y avait tout au commencement une monstruosité grammaticale dont aucun, bien entendu, ne s'est aperçu⁽¹⁾. Mais tout cela importe fort peu.

J'entamerai probablement *Cartbage* dans un mois. Je laboure la Bible de Cahen, les *Origines* d'Isidore, Selden et Braunius. Voilà ! J'ai bientôt lu tout ce qui se rapporte à mon sujet de près ou de loin, et bien que tu m'accuses d'ignorance crasse en botanique, je te f... une flore tunisienne

(1) La dédicace du roman à Sénard était dans l'édition originale : «... Acceptez donc ici l'hommage de ma gratitude qui, si grande qu'elle puisse être, ne sera jamais à la hauteur de votre éloquence NI de votre dévouement.» Dans les éditions postérieures, *ni* est remplacé par *et*.

et méditerranéenne très exacte, mon vieux. Mais il faut, auparavant, l'apprendre.

Sache, d'ailleurs, que j'ai eu un prix en botanique. Le sujet de la composition était l'histoire des champignons. J'avais couché, sur ce mets des dieux, vingt-cinq pages tirées de Bomare qui excitèrent l'enthousiasme de mes professeurs, et j'obtins la « juste récompense de mes labeurs assidus ».

Ce qui m'embête à trouver dans mon roman, c'est l'élément psychologique, à savoir la façon de sentir. Quant à la couleur, personne ne pourra me prouver qu'elle est fausse.

Ci-inclus une petite note pour Théo. S'il peut dire du bien du susdit peintre⁽¹⁾, il me fera plaisir. Je lui ai déjà recommandé quelqu'un, j'ai peur de l'embêter avec toutes mes recommandations. Tâche néanmoins qu'il s'exécute, lui ou Saint-Victor.

Que vas-tu faire à Luchon, grand lubrique? Ranimer dans une atmosphère pure ta santé épuisée par les débauches de la capitale! Tu vas porter, au sein des populations rustiques, les vices et l'or de la civilisation! Tu vas séduire les servantes! briller dans les tables d'hôtes par ton esprit! semer des maximes incendiaires, chausser de grandes guêtres et recueillir des métaphores! rien que des métaphores et des paysages? matérialiste que tu es!

Adieu. Tâche de bien te conduire et que ta famille ne soit pas obligée d'aller recueillir les morceaux épars de ton cadavre, déchiré en pièces dans quelque lupanar. Ne moleste personne, il

⁽¹⁾ Joanny Maisiat, né en 1824, peintre de fleurs, professeur de dessin de Caroline Hamard.

y a maintenant des gendarmes, prends garde ! Tu te ruines le tempérament ! on te le répète, mais tu ne veux croire personne. Le libertinage t'emporte ! Adieu, mon vieux, bon voyage, on t'embrasse sur le marchepied.

543. À JULES DUPLAN.

[Fin juin-début juillet 1857.]

Je viens d'écrire à Edmond About et à Feydeau pour votre ami Maisiat. A Feydeau, qu'il se charge de la commission, c'est-à-dire qu'il surveille Théo. Je lui ai recommandé de repasser la note à Saint-Victor, ce qui ne peut pas nuire. Si j'avais écrit à Gautier, je n'aurais pas eu de réponse, parce qu'il est fort peu épistolaire. Mais de cette façon, je saurai ce qui en adviendra. J'ai écrit il y a quelques jours à Théo pour lui recommander Foulongne⁽¹⁾. Si vous voyez ce dernier chez Gleyre, vous pourrez le lui dire. Je souhaite que tout cela serve à quelque chose.

J'ai reçu le *Figaro* et l'*Univers*. Est-ce beau ? Je suis en exécution dans le parti-prêtre, cela doit attendrir Gleyre à l'endroit de la *Bovary*.

Vous me faites l'effet, mon cher ami, vous qui m'engueulez sur mes couillonnades, d'un fier caleur ! Et Siraudin ? s... n... de D... ! Il ne s'agit pas de rester assis sur votre derrière, comme *ung* veau pleurard ! Allons à l'ouvrage ! nom d'un petit

(1) Alfred Foulongne, ami de Flaubert et de Bouilhet, avait exposé au Salon de 1857 un tableau : *Melanis chez la sorcière Staphyla*.

bonhomme ! Le meilleur de la vie se passe à dire : « Il est trop tôt », puis : « Il est trop tard ». — Moi, dès le commencement d'août, je me mets à *Carthage* ; j'ai bientôt tout lu. On ne pourra, je crois, me prouver que j'ai dit, en fait d'archéologie, des sottises. C'est déjà beaucoup.

Je n'ai pas reçu le livre de Crépet ; qu'il l'adresse chez mon frère, à l'Hôtel-Dieu, à Rouen. Si Crépet était un brave, il passerait à l'Institut ou rue de Seine, 2, et ferait de ma part une révérence et mille remerciements à M. Alfred Maury, bibliothécaire de l'Institut, lequel tient à ma disposition un « Mémoire sur l'*Orichalque*, de Rossignol ». Il ne sait comment me faire parvenir la chose. Crépet mettrait cette brochure dans le paquet du susdit livre.

Lisez l'anecdote suivante. Vous m'avez entendu parler d'un certain Anthime, ancien domestique de ma mère et mari de la cuisinière que nous avons. Ce respectable serviteur, haut de cinq pieds huit pouces, porteur de boucles d'oreilles, de bagues et de chaînes d'or, tournure de chantre, air idiot, ami des prêtres et coopérant, l'été, à l'édification des reposoirs, renvoyé pour ses mauvaises mœurs, avait trouvé, en sortant de notre service, un ancien distillateur enrichi que l'on appelle familièrement le père Poussin. Ledit père Poussin était plutôt l'ami que le maître d'Anthime. Ils sortaient bras dessus, bras dessous et faisaient, le soir, la petite partie de cartes. Et bien ! tout à coup, le père Poussin s'est fâché et a mis Anthime à la porte. Il a dit à la femme de ce misérable un bien beau mot : « C'est un homme, Madame, qui aime son semblable ».

N.-B. — Le père Poussin est âgé de 72 ans! et hideux! Il a un tremblement continu et bava-chotte agréablement.

Voilà, Monsieur, où nous ont conduits les révolutions. Les couches inférieures n'ont plus aucune considération pour les supérieures. Les domestiques, à présent, ne respectent plus leurs maîtres; cependant on ne peut nier qu'ils les aiment.

Est-ce joli? Je termine comme *Lucrèce Borgia*: «Hein? qu'en pensez-vous?... pour la campagne!»

544. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 3 juillet 1857.

Merci [mille fois] de l'article [et mille fois encore]! J'ai reçu tout le paquet.

L'approbation, la sympathie d'un esprit comme le vôtre m'est plus agréable mille fois que les injures de l'*Univers* ne me sont odieuses. Car vous saurez, chère lectrice, que j'ai été fortement *injuré* par ce journal et par beaucoup d'autres, — ce qui m'est complètement égal, je vous assure.

Tous ces gens-là sont des sots. Aucun n'a dit *contre* mon livre ce qu'il y avait à en dire. J'en sais plus long qu'eux tous là-dessus. Ainsi, on m'a reproché (dans la *Revue des Deux Mondes*, entre autres) des fautes de français qui n'en sont point, tandis qu'il y en avait une, une grossière, palpable, évidente, une vraie faute de grammaire, et qui se trouvait au début, dans la dédicace. *Pas un* ne l'a

vue. On ne la verra plus, du reste, car je l'ai fait enlever au second tirage qui a eu lieu il y a un mois. Tout cela, du reste, est fort peu important et très misérable. Il faut, quand on veut faire de l'Art, se mettre au-dessus de tous les éloges et de toutes les critiques. Quand on a un idéal net, on tâche d'y monter en droite ligne, sans regarder à ce qui se trouve en route.

J'ai une très longue lettre à vous écrire, j'attends la vôtre pour cela; j'ai voulu seulement ce soir vous dire merci.

Un mot sur vous cependant. Puisque la musique vous fait tant de bien, pourquoi ne venez-vous pas l'hiver, à Paris, en entendre? C'est une mauvaise chose que de vivre toujours aux mêmes endroits; les vieux murs laissent retomber sur notre cœur, comme la poussière de notre passé, l'écho de nos soupirs oubliés et le souvenir des vieilles tristesses, ce qui fait une tristesse de plus.

Vous étouffez, il vous faut de l'air.

Mille tendres bonnes choses. Tout à vous.

545. À CHARLES BAUDELAIRE.

Croisset, 13 juillet [1857].

MON CHER AMI,

J'ai d'abord dévoré votre volume⁽¹⁾ d'un bout à l'autre, comme une cuisinière fait d'un feuilletton, et maintenant, depuis huit jours, je le relis, vers à

(1) *Les Fleurs du mal*.

vers, mot à mot et, franchement, cela me plaît et m'enchanté.

Vous avez trouvé le moyen de rajeunir le romantisme. Vous ne ressemblez à personne (ce qui est la première de toutes les qualités).

L'originalité du style découle de la conception. La phrase est toute bourrée par l'idée, à en craquer.

J'aime votre âpreté, avec ses délicatesses de langage, qui la font valoir comme des damasquinures sur une lame fine.

Voici les pièces qui m'ont le plus frappé : le sonnet XVIII : *La Beauté*; c'est pour moi une œuvre de la plus haute valeur; — et puis les pièces suivantes : *L'Idéal*, *La Géante* (que je connaissais déjà), la pièce XXV :

Avec ses vêtements ondoyants et nacrés.

Une charogne, Le Chat (p. 79), *Le Beau navire, A une dame créole, Le Spleen* (p. 140), qui m'a navré, tant c'est juste de couleur ! Ah ! vous comprenez l'embêtement de l'existence, vous ! Vous pouvez vous vanter de cela, sans orgueil. Je m'arrête dans mon énumération, car j'aurais l'air de copier la table de votre volume. Il faut que je vous dise pourtant que je raffole de la pièce LXXV, *Tristesses de la lune* :

... Qui d'une main distraite et légère caresse
Avant de s'endormir, le contour de ses seins...

et j'admire profondément le *Voyage à Cythère*, etc., etc.

Quant aux critiques, je ne vous en fais aucune,

parce que je ne suis pas sûr de les penser moi-même, dans un quart d'heure. J'ai, en un mot, peur de dire des inepties, dont j'aurais un remords immédiat. Quand je vous reverrai cet hiver, à Paris, je vous poserai seulement, sous forme dubitative et modeste, quelques questions.

En résumé, ce qui me plaît avant tout dans votre livre, c'est que l'Art y prédomine. Et puis vous chantez la chair sans l'aimer, d'une façon triste et détachée qui m'est sympathique. Vous êtes résistant comme le marbre et pénétrant comme un brouillard d'Angleterre.

Encore une fois, mille remerciements du cadeau ; je vous serre la main très fort.

A vous.

546. À M. X...⁽¹⁾.

[Croisset] Mercredi 22 juillet [1857].

MON CHER MONSIEUR,

J'accorde, je vous accorde, je t'accorde, je leur accorde toutes les permissions d'arranger la *Bovary* à n'importe quelle sauce. Mais la permission vient trop tard puisque vous y avez renoncé, et franchement, mon bon, je crois que vous avez bien fait. La chose me semble, à moi, impossible. Mais je n'entends goutte au théâtre, bien que j'y rêvasse de temps à autre. C'est une mécanique qui me fait grand peur, — et pourtant, c'est beau, nom

⁽¹⁾ Le destinataire de cette lettre est inconnu.

d'un petit bonhomme ! C'est beau ! Quel maître art !

Le citoyen Bouilhet est venu dernièrement ici passer une dizaine de jours. Il avait été à Paris et s'était transporté quatre fois à l'Odéon pour te parler de son drame qu'il pense avoir fini à la fin de décembre. Nous avons employé tout notre temps à nous désoler conjointement, lui de son drame et moi du roman que je vais faire. Notre occupation principale a été de trembler comme des foirards. Nous étions tristes comme des tombeaux et plus bêtes que des cruches. Tel fut l'état de tes deux amis.

Je vais, dans une quinzaine, me mettre à *du neuf*. C'est une histoire qui se passe 240 ans avant Jésus-Christ. J'en ai une angoisse terrible et vague, comme lorsqu'on s'embarque pour un long voyage. En reviendra-t-on ? Qu'arrivera-t-il ? On a peur de s'en aller, et pourtant on brûle de partir. La littérature, d'ailleurs, n'est plus pour moi qu'un supplice [...]. Cette métaphore, peut-être indécente, est uniquement pour te faire comprendre que je suis em..., voilà ! Écrire me semble de plus en plus impossible. « Bienheureux Scudéry, etc. »

Et toi ? Humes-tu bien l'air « pur et vivifiant » des montagnes ? Fais-tu *des rencontres* ? T'arrive-t-il *des histoires de jeune homme* ?

J'espère toujours avoir l'honneur de ta visite dans ma maison des champs cet été ou cet automne.

Adieu, cher vieux, mille poignées de mains.

Sais-tu que j'ai été éreinté, pulvérisé par l'*Univers* ? Cinq colonnes ! Le « parti-prêtre », ce vieux

parti-prêtre qui n'est nullement mort, m'en veut beaucoup. Je suis désigné au poignard des Jésuites. Ces messieurs, dans leur article, déplorent mon acquittement!

547. À JULES DUPLAN.

[Probablement du 22 juillet 1857.]

MON CHER DUPLAN,

[.....] Savez-vous combien, maintenant, je me suis ingurgité de volumes sur Carthage? environ 100! et je viens, en quinze jours, d'avaler les 18 tomes de la Bible de Cahen! avec les notes et en prenant des notes!

J'ai encore pour une quinzaine de jours à faire des recherches; et puis, après une belle semaine de forte rêverie, vogue la galère! (ou plutôt la trirème!). Je m'y mets; ce n'est pas que je sois *inspiré* le moins du monde, mais j'ai envie de voir ça, c'est une sorte de curiosité et comme qui dirait un désir lubrique sans érection.

Bouilhet est venu, il y a trois semaines, passer quelques jours ici; nous avons employé notre temps à trembler comme deux foirards; il a peur pour son drame⁽¹⁾ et moi j'ai peur pour mon roman; nous étions tristes comme des tombeaux et bêtes comme des pots.

Quand vous verra-t-on, vous? quand faut-il que j'aille au chemin de fer vous chercher?

⁽¹⁾ *Hélène Peyron.*

Saint-Victor a-t-il parlé de votre ami Maisiat ? je n'ai de Paris aucune nouvelle. Un article de Baudelaire sur la *Bovary*, fait depuis longtemps et qui devait paraître dans l'*Artiste*, n'apparaît pas ; il en est de même de celui de Saint-Victor à la *Presse*. Mais de cela, je m'en moque profondément. Ah ! Carthage ! si j'étais sûr de te tenir !

Il me paraît impossible que j'aie fini cet hiver, bien que la chose doive être écrite d'un style large et *enlevé*, qui sera peut-être plus facile qu'un roman psychologique, mais... mais... Oh ! bien-heureux Scudéry !

Adieu, cher vieux, vous êtes l'homme le plus gentil de la terre ; aussi, quand vous viendrez à Rouen, je vous ferai voir, chez le père Clogenson, un portrait de votre ami Voltaire qui vous amusera.

Re-adieu, ou plutôt à bientôt. Je vous embrasse.

548. À EUGÈNE CRÉPET.

[Fin juillet ou début d'août 1857.]

MON CHER AMI,

Vous recevrez, à peu près en même temps que ma lettre, votre volume de l'*Encyclopédie catholique*, dans lequel je n'ai rien trouvé. Je ne vous en remercie pas moins très fort. Cela est pris partout et trop élémentaire ; j'en sais, Dieu merci, plus long, ce qui n'est pas dire que j'en sache beaucoup.

Si vous découvriez autre chose comme gravures,

dessins, etc... envoyez-les-moi. Je payerais je ne sais quoi pour avoir la reproduction d'une simple mosaïque *réellement* punique ! Je crois néanmoins être arrivé à des *probabilités*. On ne pourra pas me *prouver* que j'aie dit des absurdités. Si vous connaissiez aussi quelque bouquin *spécial* sur les mercenaires, faites-m'en part.

J'ai de temps à autre de vos nouvelles par Duplan. Resterez-vous à Paris tout l'été ? Je ne sais, quant à moi, l'époque où l'on m'y reverra. Dans quinze jours je vais me mettre à écrire. Priez pour moi toutes les garces du Pinde !

Adieu, mille bons souvenirs au père Gide⁽¹⁾ et à vous trente-six mille poignées de main.

549. À ERNEST FEYDEAU.

[Fin juillet, début d'août 1857.]

MON BON,

Je crois qu'il est toujours convenable de laver son linge sale. Or je lave le mien tout de suite. « Je t'en ai voulu » et t'en veux encore un peu d'avoir supposé que j'avais, avec Aubryet, dit du mal de ta personne ou de tes œuvres. Je parle ici très sérieusement. Cela m'a choqué, blessé. C'est ainsi que je suis fait. Sache que cette lâcheté-là m'est complètement antipathique. Je ne permets à personne de dire devant moi plus de mal de mes amis que je ne leur en dis en face. Et quand

(1) Éditeur.

un inconnu ouvre la bouche pour médire d'eux, je la lui clos immédiatement. Le procédé contraire est très admis, je le sais, mais il n'est nullement à mon usage. Qu'il n'en soit plus question ! et tant pis pour toi si tu ne me comprends pas. Causons de choses moins sérieuses et fais-moi l'honneur, à l'avenir, de ne pas me juger comme le premier venu.

Sache d'ailleurs, ô Feydeau, que « jamais je ne blague ». Il n'y a pas d'animal au monde plus sérieux que moi ! Je ris quelquefois, mais plaisante fort peu, et moins maintenant que jamais. Je suis *malade* par suite de peur, toutes sortes d'angoisses m'emplissent : je vais me mettre à écrire.

Non ! mon bon ! Pas si bête ! Je ne te montrerai rien de *Carthage* avant que la dernière ligne n'en soit écrite, parce que j'ai bien assez de mes doutes sans avoir par-dessus ceux que tu me donnerais. Tes observations me feraient perdre la boule. Quant à l'archéologie, elle sera « probable ». Voilà tout. Pourvu que l'on ne puisse pas me *prouver* que j'ai dit des absurdités, c'est tout ce que je demande. Pour ce qui est de la botanique, je m'en moque complètement. J'ai vu de mes propres yeux toutes les plantes et tous les arbres dont j'ai besoin.

Et puis, cela importe fort peu, c'est le côté secondaire. Un livre peut être plein d'énormités et de bévues, et n'en être pas moins fort beau. Une pareille doctrine, si elle était admise, serait déplorable, je le sais, en France surtout, où l'on a le pédantisme de l'ignorance. Mais je vois dans la tendance contraire (qui est la mienne, hélas !) un grand danger. L'étude de l'habit nous fait ou-

blier l'âme. Je donnerais la demi-rame de notes que j'ai écrites depuis cinq mois et les 98 volumes que j'ai lus, pour être, pendant trois secondes seulement, «réellement» émotionné par la passion de mes héros. Prenons garde de tomber dans le brimborion, on reviendrait ainsi tout doucement à la *Cafetière* de l'abbé Delille. Il y a toute une école de peinture maintenant qui, à force d'aimer Pompéi, en est arrivée à faire plus rococo que Girodet. Je crois donc qu'il ne faut «rien aimer», c'est-à-dire qu'il faut planer impartialement au-dessus de tous les objectifs.

Pourquoi tiens-tu à m'agacer les nerfs en me soutenant qu'un carré de choux est *plus* beau que le désert? Tu me permettras d'abord de te prier d'«aller voir» le désert avant d'en parler! Au moins, s'il y avait *aussi* beau, passe encore. Mais, dans cette préférence donnée au légume bourgeois, je ne puis voir que le désir de me faire enrager. Ce à quoi tu réussis. Tu n'auras de ma Seigneurie aucune critique écrite sur l'*Été* parce que : 1° Ça me demanderait trop de temps ; 2° Il se pourrait que je dise des inepties, ce que faire ne veux. Oui! j'ai peur de me compromettre, car je ne suis sûr de rien (et ce qui me déplaît est peut-être ce qu'il y a de meilleur). J'attends, pour avoir une opinion inébranlable et brutale, que l'*Automne* soit paru. Le *Printemps* m'a plu, m'a enchanté, sans aucune restriction. Quant à l'*Été*, j'en fais (des restrictions).

Maintenant, ... mais je me tais, parce que mes observations porteraient sur un «parti pris» qui est peut-être bon, je n'en sais rien. Et comme il n'y a rien au monde de plus désobligeant et plus

stupide qu'une critique injuste, je me prive de la mienne, qui pourrait bien l'être. Voilà, mon cher vieux. Tu vas dans ta conscience me traiter encore de lâche. Cette fois, tu auras raison, mais cette lâcheté n'est que de la prudence.

T'amuses-tu ? Emploies-tu tes préservatifs, homme immonde ! Quel gaillard que mon ami Feydeau et comme je l'envie ! Moi je m'embête démesurément. Je me sens vieux, éreinté, flétri. Je suis sombre comme un tombeau et rébarbatif comme un hérisson.

Je viens de lire d'un bout à l'autre le livre de Cahen. Je sais bien que c'est très fidèle, très bon, très savant : n'importe ! Je préfère cette vieille *Vulgate*, à cause du latin ! Comme ça ronfle, à côté de ce pauvre petit français malingre et pulmonique ! Je te montrerai même deux ou trois contresens (ou enjolivements) de ladite *Vulgate* qui sont beaucoup plus beaux que le sens vrai.

Allons, divertis-toi, et prie Apollon qu'il m'inspire, car je suis prodigieusement aplati. A toi.

550. À JULES DUPLAN.

[Croisset] Mercredi, 5 août [1857].

MON BON,

Tâchez de venir le plus tôt que vous pourrez (j'entends d'ici une quinzaine), parce que :

1° J'aurai probablement, à la fin du mois, des parents de Champagne qui viendront ici pour un mois et qui prendront votre chambre ;

2° Je vais me mettre bientôt à écrire !

Quand je dis bientôt, c'est une manière de parler, car la matière s'allonge considérablement ; à chaque lecture nouvelle, mille autres surgissent ! je suis, Monsieur, *dans un dédale* ! Mon plan, avec tout cela, n'avance nullement, il peut se faire qu'il se cuise intérieurement. Je suis, dans ce moment, perdu dans Pline, que je relis en entier ; j'ai encore à feuilleter Athénée et Plutarque, à lire le *Traité de la Cavalerie*, de Xénophon, et sa *Retraite*, plus cinq ou six mémoires de l'Académie des Inscriptions, et puis ce ne sera pas tout, sans doute ! Je commence à être bien harassé de notes ! Il y a au fond de tout cela une horrible venette, je tremble de m'y mettre, c'est comme pour se faire arracher une dent.

Écrivez-moi un mot pour me dire le jour et l'heure de votre arrivée, j'irai vous chercher au chemin de fer ; il y a un train qui part de Paris à 5 heures et qui arrive à 7 heures 1/2.

Adieu, vieux, à bientôt.

551. À ERNEST FEYDEAU.

Croisset [août 1857, vers le 3].

MON VIEUX,

Tu es le plus charmant mortel que je connaisse ; et j'ai eu bien raison de t'aimer à première vue. Voilà ce que j'ai à te dire d'abord, et puis que je suis un serin, un chien hargneux, un individu désagréable et rébarbatif, etc., etc.

Oui, la littérature m'embête au suprême degré ! Mais ce n'est pas ma faute ; elle est devenue chez moi une vérole constitutionnelle ; il n'y a pas moyen de s'en débarrasser. Je suis abruti d'art et d'esthétique et il m'est impossible de vivre un jour sans gratter cette incurable plaie, qui me ronge.

Je n'ai (si tu veux savoir mon opinion intime et franche) rien écrit qui me satisfasse pleinement. J'ai en moi, et très net, il me semble, un idéal (pardon du mot), un idéal de style, dont la poursuite me fait haleter sans trêve. Aussi le désespoir est mon état normal. Il faut une violente distraction pour m'en sortir. Et puis, je ne suis pas naturellement gai. Bas, bouffon et obscène tant que tu voudras, mais lugubre nonobstant. Bref, la vie m'em... cordialement. Voilà ma profession de foi.

Depuis six semaines, je recule comme un lâche devant *Carthage*. J'accumule notes sur notes, livres sur livres, car je ne me sens pas en train. Je ne vois pas nettement mon objectif. Pour qu'un livre *sue* la vérité, il faut être bourré de son sujet jusque par-dessus les oreilles. Alors la couleur vient tout naturellement, comme un résultat fatal et comme une floraison de l'idée même.

Actuellement, je suis perdu dans Pline que je relis pour la seconde fois de ma vie d'un bout à l'autre. J'ai encore diverses recherches à faire dans Athénée et dans Xénophon, de plus cinq ou six mémoires dans l'Académie des Inscriptions. Et puis, ma foi, je crois que ce sera tout ! Alors, je ruminerai mon plan qui est fait et je m'y mettrai ! Et les *affres* de la phrase commenceront

les supplices de l'assonance, les tortures de la période! Je suerai et me retournerai (comme Guatimozin) sur mes métaphores.

Les métaphores m'inquiètent peu, à vrai dire (il n'y en aura que trop), mais ce qui me tur-lupine, c'est le côté psychologique de mon histoire.

Mais parlons de ta Seigneurie. Viens ici, mon vieux, quand tu voudras, tu me feras toujours *grand* plaisir. Seulement, je te préviens que : 1° tout le mois de septembre, nous aurons des parents de Champagne ; 2° j'attends dans ce mois-ci un jouvencel que tu ne connais pas ; mais il sera venu et parti d'ici avant le 22, époque où tu te proposes d'embrasser ton oncle. Voilà. Et puis, mon jeune homme, j'espère que tu me laisseras dormir *le matin*, et tu ne me feras pas trop promener, hein ?

Je trouve (*inter nos*, bien entendu) que : 1° le journal l'*Artiste* est bien long à insérer l'article de Baudelaire sur ton ami et 2° que le jeune Saint-Victor m'oublie complètement. Relirait-il *Gamiani* trop fréquemment.

Amène Théo, s'il peut venir, à moins que tu ne préfères venir seul.

Tout ce que je pense de mal sur l'*Été* (dont je pense en même temps beaucoup de bien) se résume en ceci : il me semble qu'on y voit trop le parti pris, l'intention, l'artiste se sent derrière la toile. Je dis peut-être une bêtise ? Mais je t'expliquerai carrément ce que je sens, sur le papier lui-même. Console-toi cependant. La chose (dans mon idée) est très réparable et le volume n'y perdra rien.

Quand tu verras Paul Meurice, demande-lui s'il a envoyé mon volume au père Hugo.

As-tu converti Alexandre Dumas fils au culte de l'Art pur ? Si cela est, je te déclare un grand orateur et surtout un grand magicien.

Adieu, monsieur, je t'embrasse.

552. À LOUIS BOUILHET.

[Croisset, 12 août 1857.]

Enfin ! je vais en finir avec mes satanées notes ! J'ai encore trois volumes à lire et puis c'est tout. C'est bien tout ! Au milieu ou à la fin de la semaine prochaine, je m'y mets. Je n'en éprouve aucune envie intellectuelle, mais une sorte de besoin physique. Il me faut changer d'air. Et puis, je n'apprends plus rien du tout. J'ai épuisé, je crois, la matière complètement. C'est maintenant qu'il va falloir se monter et gueuler dans le silence du cabinet !

Réponds-moi tout de suite pour me dire si tu me permets d'envoyer ton adresse à La Rounat ; le susdit me la demande à grands cris. Il s'informe de toi considérablement et m'apprend que ta pièce est annoncée dans les feuilles publiques sous le titre de *Une fille naturelle*.

Le public, il paraît, s'occupe de nos Seigneuries, car on a annoncé dans trois journaux que je faisais un roman carthaginois intitulé *Les Mercenaires*. Cela est très flatteur, mais m'embête fort ; on a l'air d'un charlatan, et puis le public vous en veut de l'avoir tant fait attendre. Bien entendu

que je ne m'en hâterai pas d'une minute de plus.

Apprends que ton ami Napoléon Gallet a été décoré par Sa Majesté comme chef du conseil des Prud'hommes. De plus, d'autres filateurs et industriels sont même décorés de l'étoile des braves.

J'ai eu, avant-hier, un spectacle triste. Ayant une grande demi-heure à perdre avant de pouvoir entrer à la bibliothèque, j'ai été faire une visite au collège, où l'on distribuait les prix. Quelle décadence! Quels pauvres petits bougres! plus d'enthousiasme, plus de gueulades! Rien! rien! On a complètement séparé la cour des Grands de la cour des Moyens, mesure de police qui m'a révolté, et on a retiré, dans la cour des Grands, devine quoi? devine qui?... Les lieux! Oui! ces braves latrines où l'urine, par flaques énormes, aurait pu noyer le cheval de Préault «nourri cependant des marais de la Gaule», ces pauvres lieux où l'on fumait des cigarettes de maryland, roulées si poétiquement avec des doigts abîmés d'engelures! Et à la place, à la sacro-sainte place où ils étaient, se tenaient assises sur deux chaises deux piètres bonnes sœurs qui quêtaient pour les pauvres. Et la tente, une manière de tente algérienne, avec des escalopures arabes, chic Alhambra!... J'étais indigné! — Voix du père Horie, où es-tu, me disais-je, où es-tu?... en entendant à peine le grêle organe d'un maigre pion qui lisait le palmarès. Et les mêmes arrivaient sur l'estrade, tout doucement, au petit pas, comme des jeunes personnes dans un boarding-school, et faisaient la révérence. Ah! tout y manquait, depuis la trogne du père Daignez jusqu'au non-nez de Bastide, le

tambour-maître... Ils économisaient jusqu'aux fanfares !

J'ai cherché sur les murs des noms d'autrefois et n'en ai pas vu un seul. J'ai regardé dans le parloir si je ne retrouvais pas les bonnes têtes d'après l'antique qui y moisissaient depuis 1815, et sous la porte du père Pelletier, s'il y avait encore ces trois pouces de vide, par où l'on voyait apparaître les bottes de M. le proviseur et de M. le censeur... Tout cela est changé, réparé, bouché, gratté, disparu. Il m'a même semblé que la loge du portier ne sentait plus le bondard de Neufchâtel. Et j'ai tourné les talons, très triste.

Je t'assure que je n'ai pas eu, en voyage, devant n'importe quelle ruine, un sentiment d'antiquité plus profond. Ma jeunesse est aussi loin de moi que Romulus.

Je t'engage à lire (comme chose bien fétide) une lettre de Béranger à Legouvé, où il lui donne des conseils sur la carrière d'homme de lettres ! C'est un morceau, sérieusement⁽¹⁾ !

Et toi, mon vieux, ça va-t-il ? Tâche, quand tu viendras ici, dans un bon mois, de m'apporter le deuxième acte fait. Bon courage ! marche ! Je t'embrasse.

553. À CHARLES BAUDELAIRE.

Vendredi, 14 août [1857].

Je viens d'apprendre que vous êtes poursuivi à cause de votre volume. La chose est déjà un peu

⁽¹⁾ Voir *Correspondance* de Béranger, Paris, Boiteau, 1860, tome II, p. 182-184.

ancienne, me dit-on. Je ne sais rien du tout, car je vis ici comme à cent mille lieues de Paris.

Pourquoi? Contre qui avez-vous *attenté*? Est-ce à la religion? Sont-ce les mœurs? Avez-vous *passé en justice*? Quand sèra-ce? etc.

Ceci est du nouveau : poursuivre un livre de vers! Jusqu'à présent la magistrature laissait la poésie fort tranquille.

Je suis grandement indigné. Donnez-moi des détails sur votre affaire, si ça ne vous embête pas trop, et recevez mille poignées de main des plus cordiales.

A vous.

554. AU MÊME.

23 août 1857 [Croisset].

MON CHER AMI,

J'ai reçu les articles sur votre volume. Celui d'Asselineau m'a fait grand plaisir. Il est, par parenthèse, bien aimable pour moi. Dites-lui de ma part un petit mot de remerciement. Tenez-moi au courant de votre affaire, si ça ne vous ennuie pas trop. Je m'y intéresse comme si elle me regardait personnellement. Cette poursuite n'a aucun sens. Elle me révolte.

Et on vient de rendre des honneurs *nationaux* à Béranger! à ce sale bourgeois qui a chanté les amours faciles et les habits râpés!

J'imagine que, dans l'effervescence d'enthousiasme où l'on est à l'encontre de cette glorieuse binette, quelques fragments de ses chansons (qui

ne sont pas des chansons, mais des odes de Prud'homme), lus à l'audience, seraient d'un bel effet. Je vous recommande *Ma Jeanneton*, la *Bacchante*, la *Grand'mère*, etc. Tout cela est aussi riche de poésie que de morale. — Et puisqu'on vous accuse, sans doute, d'outrages aux mœurs et à la religion, je crois qu'un parallèle entre vous deux ne serait pas maladroit. Communiquez cette idée (pour ce qu'elle vaut ?) à votre avocat.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire, et je vous serre les mains.

A vous.

555. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

[Croisset, 23 août 1857.]

Dites-moi avant tout si je vous ai parlé d'*Angélique Lagier* que j'ai lu depuis longtemps et annoté en marge. Car je crains de vous récrire ce que je vous aurais déjà écrit ? Notre amitié commence à vieillir et il se pourrait faire que je rabâche. D'autre part, je serais désolé de ne pas vous dire sincèrement et très longuement le bien et le mal que je pense de ce remarquable livre. Vous croiriez peut-être qu'il m'a ennuyé et que je veux le passer sous silence.

Mais parlons de vous aujourd'hui et de vous seule.

Vous voyez bien que j'avais raison quand je vous disais qu'il fallait vous distraire. La visite d'un vieil ami a fait diversion à votre spleen. Au nom du ciel et de la raison surtout, laissez donc

là tous les médecins et tous les prêtres du monde et ne vivez plus tant *dans votre âme* et par elle. Sortez! Voyagez! Régalez-vous de musique, de tableaux et d'horizons. Humez l'air du bon Dieu et laissez tout souci derrière vous. J'ai été bien édifié et bien attendri, je vous jure, par l'exposition que vous me faites de votre vie. Ce dévouement à des étrangers m'emplît d'admiration! Le mot est lâché. Je ne l'efface pas. Je vous aime beaucoup, vous êtes un noble cœur. Je voudrais vous serrer les deux mains et vous baiser sur le front! Mais permettez à ma franchise brutale un conseil qui ne sera pas suivi, je le sais. — N'importe!

Vous succombez d'ennui (et d'ennuis), sous le poids des chaînes dont vous avez embarrassé, surchargé votre vie. Aux amertumes intérieures vous ajoutez chaque jour mille dégoûts du dehors qui pourraient être écartés. Autant vaudrait avoir un mari et douze enfants. Je ne vous conseille pas pour vous mettre *plus à l'aise*, de toutes manières, de flanquer tous vos hôtes à la porte (bien que dans le nombre beaucoup méritent d'y être, j'en suis sûr). Non! cela n'est pas faisable pour vous. Vous auriez des remords! mais vous devriez faire deux parts inégales (ou égales, peu importe): laisser la première aux autres et prendre la seconde pour vous, mais pour vous *seule*. En un mot, assurez le strict nécessaire à ceux dont vous vous êtes chargée et puis? et puis *partez!* Quittez votre maison. C'est là le seul moyen. On va vivre ailleurs pendant quelque temps et ensuite on revient. Vous allez faire à cela mille objections. Pas une seule n'est aussi sérieuse que la considération de votre

tranquillité et de votre avenir. Soyez-en sûre ! ne souffrez pas pour les autres. Allez ! c'est une folie. Nous avons tous notre croix. Portons-la le plus noblement possible et le plus légèrement. Toute la vertu est là. Ce conseil d'égoïste a sa raison en ceci : à savoir que *les autres sont rarement dignes de nous*. Les gens d'une certaine nature n'ont point la sotte prétention de n'être jamais dupes, je le sais. On fait le bien par respect pour soi-même encore plus que par amour des autres. « Tant pis pour eux », se dit-on et la conscience, plus fière, respire plus à l'aise. Mais il y a loin de là à une véritable immolation quotidienne, à un sacrifice permanent. Permettez-moi encore une simple question que vous vous poserez à vous-même : n'y a-t-il pas dans ce dévouement un peu de faiblesse, de *laisser-aller* (comme disent les bourgeois), de découragement enfin ? Vous n'êtes pas une bourgeoise, vous, et moi qui crois tant aux races, je trouve la cause de cette grandeur nonchalante dans votre sang patricien. Vous pratiquez la vertu la plus rare du siècle, celle qui est la plus antipathique à son génie : l'hospitalité ! Vous avez encore une maison (dans toute la rigueur du sens moral), tandis qu'on n'a plus que des logements.

Je ne vous ai jamais parlé de ma vie matérielle à moi, et comme vous ne m'adressez nulle question à cet égard, je vous soupçonne d'y mettre de la délicatesse ; mais confiance oblige.

Je vis avec ma mère et avec une nièce (la fille d'une sœur, morte à vingt ans) dont je fais l'éducation. Quant à l'argent, j'en ai ce qu'il faut pour vivre à peu près, car j'ai de grands goûts de dé-

penses, dit-on, bien que j'aie une conduite fort régulière. Beaucoup de gens me trouvent riche, mais je me trouve gêné continuellement, ayant par devers moi les désirs les plus extravagants que je ne satisfais pas, bien entendu. Je rêve, quand le travail va mal, des palais de Venise et des kiosques sur le Bosphore, *et cætera*. — Et puis je ne sais nullement compter, je n'entends goutte aux affaires d'intérêt. J'ai horreur des dettes et je ne me fais pas payer des sommes qu'on me doit, Quand je suis en train d'écrire, tout cela n'existe plus pour moi. Je n'ai aucune envie. Mais quand je tombe dans mes découragements, *l'homme* se réveille avec tous ses appétits et tous ses vices. On a tant besoin de se détendre l'âme !

Puisque vous vous intéressez à ce que je fais, je vous apprendrai que je vais cette semaine me mettre à écrire quelque chose de nouveau. C'est l'ouvrage annoncé par *la Presse* et que je lui ai promis. Voilà déjà cinq mois que j'en prépare les matériaux. Quand sera-t-il fini ? Je l'ignore. C'est une œuvre fort difficile et qui me remplit d'angoisses. Je suis vexé qu'on en parle. Tout cela m'ennuie ; mais vous connaissez les journaux, ils ne savent comment remplir leur pauvre papier.

On a aussi annoncé de moi un drame reçu à l'Odéon. Ce bruit n'a aucun fondement. Je me suis autrefois fort occupé de théâtre. J'y reviendrai dans quelques semaines. Je veux mettre fin à deux ou trois idées qui me tourmentent. Il y a de grandes choses à faire de ce côté ; mais c'est une affreuse galère que le théâtre ! Il faut pour cela des qualités toutes spéciales que je n'ai pas peut-être.

Écrivez-moi. Vos lettres font plus que de me plaire, elles me touchent. Adieu, à bientôt, n'est-ce pas? Et croyez à tout mon attachement.

556. À ERNEST FEYDEAU.

[Croisset, fin août 1857.]

Oui! samedi prochain, à 7 h. 50, rue Verte! Je serai là samedi, mais pas plus tard. Est-ce bien sûr?

J'en ai fini avec mes notes et je vais m'y mettre cette semaine, ou dès que tu seras parti de céans! Il faut bien se résigner à écrire.

Je suis un peu remonté, à la surface du moins. Car au fond, je suis bougrement inquiet. Plus je vais et plus je deviens poltron. *Je n'ose plus.* (Et tout est là : oser!) Ce qui n'empêche pas que le susdit roman ne soit la preuve d'un toupet exorbitant. Et puis, comme le sujet est très beau, je m'en méfie énormément, vu que l'on rate généralement les beaux sujets. Ce mot, d'ailleurs, ne veut rien dire, tout dépend de l'exécution. L'histoire d'un pou peut être plus belle que celle d'Alexandre. Enfin! nous verrons.

Adieu, cher vieux, à samedi. Nous taillerons, j'imagine, une fière bavette. Mais je ne parlerai nullement de *Carthage*, parce que parler de mes plans me trouble. Je les expose toujours mal. On me fait des objections et je perds la boule.

Je t'embrasse.

557. À JULES DUPLAN.

[Croisset, fin septembre 1857.]

VIEUX,

J'ai compris par un article d'Aubryet que Pontmartin m'avait pulvérisé dans le *Spectateur*. Pouvez-vous m'envoyer cette ordure? je suis comme Germaude, j'aime à être injurié, ça m'excite.

Lisez-vous l'*Homme à Gleyre*? J'ai écrit environ 15 pages de *Carthage*, c'est-à-dire à peu près la moitié du premier chapitre. J'ai peur que ce ne soit *bien embêtant*, franchement; il me semble que je tourne à la tragédie et que j'écris dans un style académique déplorable. Adieu, vieux, écrivez-moi moult souvent et très longuement; quant à moi, il est très tard et je suis éreinté.

Je vous embrasse.

558. AU MÊME.

[Croisset, fin septembre ou premiers jours d'octobre 1857.]

J'en suis arrivé, dans mon premier chapitre, à ma petite femme. J'astique son costume, ce qui m'amuse. Cela m'a remis un peu d'aplomb. Je me vautre comme un cochon sur les pierreries dont je l'entoure, je crois que le mot pourpre ou diamant est à chaque phrase de mon livre. Quel galon! mais j'en retirerai.

J'aurai certainement fini mon premier chapitre quand vous me reverrez (ce ne sera pas avant le

mois de décembre), et je serai peut-être avancé dans le second, car il est impossible d'écrire cela d'un coup. C'est surtout une affaire d'ensemble. Les procédés de roman que j'emploie ne sont pas bons, mais il faut bien commencer par là pour *faire voir*. Il y aura ensuite bien de la graisse et des scories à enlever afin de donner à la chose une tournure plus simple et plus haute. Le jeune Bouilhet commence son quatrième acte.

Avez-vous suffisamment ri au jeûne ordonné par S. M. Victoria ⁽¹⁾? Voilà une des plus magistrales bouffonneries que je sache, est-ce énorme!

O Rabelais, où est ta vaste gueule?

559. AU MÊME.

[Croisset, vers le 20 octobre 1857.]

Ne pas m'envoyer l'article du d'Aurevilly. Je l'ai, merci mon vieux. Je suis ce soir d'une gaieté folle. L'article de cet excellent Tony Révillon, dans la *Gazette de Paris*, m'a mis, depuis ce matin, dans une humeur «impossible à décrire», comme un enthousiaste politique; moi, un viveur de province! Ah! c'est trop beau! et l'histoire de mes nombreux colis en voyage! Ce portrait de moi en gentleman revenu des erreurs de la jeunesse, et qui a écrit un roman par désillusion, pour chasser l'ennui! Hénaurme! quinze mille fois Hénaurme, avec trente milliards d'H! «Je me

(1) Le jeûne avait pour objet d'implorer la protection divine au moment de la révolte des Indes et de l'insurrection de Lucknow.

suis mis à travailler!» Le malheureux! Quand est-ce donc que j'ai commencé! Et mon air sévère! Mon sourire sans bienveillance! Je vous assure que tout cela m'a flatté. J'ai donc cette apparence rébarbative des héros de l'*Homme*? Ah! Duplan, comme je t'aime, mon bon, pour comprendre ainsi le grand homme. Tu es le seul mortel de la création qui le sente comme moi. Cet affreux livre, cet abominable ouvrage, etc., a été le plus grand élément de grotesque dans ma vie. J'ai maintes fois cuydé en crever de rire! Gœthe disait à propos de la Révolution de 1830 : « Encore une noix que la Providence m'envoie à casser. » Victor-Hugo a écrit : « Que les cieux étoilés ne brillaient que pour lui. » Moi, je pense, parfois, que l'existence de ce pauvre vieux a été uniquement faite pour me divertir. Quelles créations! quels types! et quelle observation de mœurs! Comme c'est vrai! Quelle élévation de caractère! quel lyrisme et quelles bonnes intentions! Voyez-vous ce que serait sur lui une « causerie familière » de M. de Lamartine!

Je commence à aller dans *Carthage*. Je n'ai plus qu'un mouvement pour avoir fini le premier chapitre. Je vous assure que c'est « monté ». Trop, peut-être? Le difficile est de rendre, en même temps, la chose mouvementée. Si mon premier chapitre marche, le reste ira, j'en suis sûr. J'ai eu à y introduire tous les personnages du livre, sauf deux. Enfin, je me mets en route, c'est l'important. Mais que de mal j'ai eu pour y arriver! Resteraï-je en cet état?

Adieu, vieux; mille tendresses.

560. À CHARLES BAUDELAIRE.

Croisset, mercredi soir [21 octobre 1857].

Je vous remercie bien, mon cher ami. Votre article m'a fait le plus *grand* plaisir. Vous êtes entré dans les arcanes de l'œuvre, comme si ma cervelle était la vôtre. Cela est compris et senti à *fond*.

Si vous trouvez mon livre suggestif, ce que vous avez écrit dessus ne l'est pas moins, et nous causerons de tout cela dans six semaines, quand je vous reverrai.

En attendant, mille bonnes poignées de main, encore une fois.

Tout à vous.

561. À CHARLES-EDMOND ⁽¹⁾.

Croisset, mardi soir [octobre 1857].

MON CHER AMI,

Mon affaire aura (je crois!) pour titre « *Salammbô, roman carthaginois.* » C'est le nom de la fille d'Hamilcar, fille inventée par votre serviteur.

Mais je ne sais pas quand je vous donnerai le *numéro un*. Ça ne va pas du tout. Je suis malade, moralement surtout, et si vous voulez me rendre

⁽¹⁾ Directeur de la Presse.

un *éminent service*, ce serait de ne pas plus parler de ce roman que s'il ne devait pas exister.

Si je le fais, il sera pour vous, puisque je vous l'ai promis. Il y en a un chapitre d'écrit. C'est détestable. Je me suis engagé, j'en ai peur, dans une œuvre impossible... Est-il indispensable que vous l'annonciez ? En ne disant rien, songez, cher ami, que vous m'épargnerez un ridicule, si je renonce à cette œuvre par impossibilité de l'exécuter, ce qui est bien possible.

Voyons, soyez généreux ; ne parlez pas du Flaubert.

En tout cas, je serai à Paris vers le 20 du mois prochain. Attendez jusque-là, je vous en prie. Qui vous talonne ?

A bientôt donc, et croyez-moi, nonobstant mes embêtements, le vôtre qui vous serre la main très fort.

562. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

[Croisset, 4 novembre 1857.]

Comme je suis honteux envers vous, ma chère correspondante ! Aussi, pour me prouver que vous ne me gardez aucune rancune, répondez-moi tout de suite. N'imitiez pas mon long silence, le motif n'en a pas été gai, je vous assure. Si vous saviez comme je me suis ennuyé, rongé, dépité ! Il faut que j'aie un tempérament herculéen pour résister aux atroces tortures où mon travail me condamne. Qu'ils sont heureux, ceux qui ne rêvent pas l'impossible ! On se croit sage parce

qu'on a renoncé aux passions actives. Quelle vanité ! Il est plus facile de devenir millionnaire et d'habiter des palais vénitiens pleins de chefs-d'œuvre que d'écrire une bonne page et d'être content de soi. J'ai commencé un roman antique, il y a deux mois, dont je viens de finir le premier chapitre ; or je n'y trouve *rien de bon*, et je me désespère là-dessus jour et nuit sans arriver à une solution. Plus j'acquiers d'expérience dans mon art, et plus cet art devient pour moi un supplice : l'imagination reste stationnaire et le goût grandit. Voilà le malheur. Peu d'hommes, je crois, auront autant souffert que moi par la littérature. Je vais rester, encore pendant deux mois à peu près, dans une solitude complète, sans autre compagnie que celle des feuilles jaunes qui tombent et de la rivière qui coule. Le grand silence me fera du bien, espérons-le ! Mais si vous saviez comme je suis fatigué par moments ! Car moi qui vous prêche si bien la sagesse, j'ai comme vous un spleen incessant, que je tâche d'apaiser avec la grande voix de l'Art ; et quand cette voix de sirène vient à défaillir, c'est un accablement, une irritation, un ennui indicibles. Quelle pauvre chose que l'humanité, n'est-ce pas ? Il y a des jours où tout m'apparaît lamentable, et d'autres où tout me semble grotesque. La vie, la mort, la joie et les larmes, tout cela se vaut, en définitive. Du haut de la planète Saturne, notre Univers est une petite étincelle. Il faut tâcher, je le sais bien, d'être par l'esprit aussi haut placé que les étoiles. Mais cela n'est pas facile, continuellement.

Avez-vous remarqué comme nous aimons nos douleurs ? Vous vous cramponnez à vos idées re-

ligieuses qui vous font tant souffrir, et moi à ma chimère de style qui m'use le corps et l'âme. Mais nous ne valons peut-être quelque chose que par nos souffrances, car elles sont toutes des aspirations. Il y a tant de gens dont la joie est si immonde et l'idéal si borné, que nous devons bénir notre malheur, s'il nous fait plus dignes.

Je vous conseille de voyager et vous m'objectez votre santé. C'est à cause d'elle précisément qu'il faudrait changer de vie. Ayez ce courage, brisez avec tout, pour un moment. Donnez un peu d'air à votre poitrine. Votre âme respirera plus à l'aise. Que vous coûterait un déplacement d'un mois pour essayer? Il ne faut pas réfléchir en ces choses-là. On met deux chemises dans un sac de nuit et on part. Il faudra pourtant que nous nous connaissions *de vue*, que nous nous serrions la main autrement que par lettres. Lequel de nous deux ira vers l'autre? pourquoi ne viendriez-vous pas cet hiver à Paris entendre un peu de musique?

Si je vivais avec vous, je vous rendrais l'existence rude et vous vous en trouveriez mieux, j'en suis sûr.

Vous me parlez de Béranger dans votre dernière lettre. L'immense gloire de cet homme est, selon moi, une des preuves les plus criantes de la bêtise du public. Ni Shakespeare, ni Goethe, ni Byron, aucun grand homme enfin n'a été si universellement admiré. Ce poète n'a pas eu jusqu'à présent un seul contradicteur et sa réputation n'a pas même les taches du soleil. Astre bourgeois, il pâlera dans la postérité, j'en suis sûr. Je n'aime pas ce chansonnier grivois et militaire. Je lui trouve partout un goût médiocre, quelque chose de terre

à terre qui me répugne. De quelle façon il parle de Dieu ! et de l'amour ! Mais la France est un piètre pays, quoi qu'on dise. Béranger lui a fourni tout ce qu'elle peut supporter de poésie. Un lyrisme plus haut lui passe par-dessus la tête. C'était juste ce qu'il fallait à son tempérament. Voilà la raison de cette prodigieuse popularité. Et puis, l'habileté pratique du bonhomme ! Ses gros souliers faisaient valoir sa grosse gaieté. Le peuple se mirait en lui depuis l'âme jusqu'au costume.

A propos de Spinoza (un fort grand homme, celui-là), tâchez de vous procurer sa biographie par Boulainvilliers. Elle est dans l'édition latine de Leipsick. Émile Saisset a traduit, je crois, l'*Étbique*. Il faut lire cela. L'article de M^{me} Coignet, dans la *Revue de Paris*, était bien insuffisant. Oui, il faut lire Spinoza. Les gens qui l'accusent d'athéisme sont des ânes. Gœthe disait : « Quand je me sens troublé, je relis l'*Étbique* ». Il vous arrivera peut-être, comme à Gœthe, d'être calmée par cette grande lecture. J'ai perdu, il y a dix ans, l'homme que j'ai le plus aimé au monde, Alfred Le Poitvin. Dans sa maladie dernière, il passait ses nuits à lire Spinoza.

Je n'ai jamais connu personne (et je connais bien du monde) d'un esprit aussi transcendantal que cet ami dont je vous parle. Nous passions quelquefois six heures de suite à causer métaphysique. Nous avons été *haut*, quelquefois, je vous assure. Depuis qu'il est mort, je ne cause plus guère avec qui que ce soit, je bavarde ou je me tais. Ah ! quelle nécropole que le cœur humain ! Pourquoi aller aux cimetières ? Ouvrons nos souvenirs, que de tombeaux !

Comment s'est passée votre jeunesse ? La mienne a été fort belle *intérieurement*. J'avais des enthousiasmes que je ne retrouve plus, hélas ! des amis qui sont morts ou métamorphosés. Une grande confiance en moi, des bonds d'âme superbes, quelque chose d'impétueux dans toute la personne. Je rêvais l'amour, la gloire, le Beau. J'avais le cœur large comme le monde et j'aspirais tous les vents du ciel. Et puis, peu à peu, je me suis racorni, usé, flétri. Ah ! je n'accuse personne que moi-même ! Je me suis abîmé dans des gymnastiques sentimentales insensées. J'ai pris plaisir à combattre mes sens et à me torturer le cœur. J'ai repoussé les ivresses humaines qui s'offraient. Acharné contre moi-même, je déracinais l'homme à deux mains, deux mains pleines de force et d'orgueil. De cet arbre au feuillage verdoyant je voulais faire une colonne toute nue pour y poser tout en haut, comme sur un autel, je ne sais quelle flamme céleste... Voilà pourquoi je me trouve à trente-six ans si vide et parfois si fatigué ! Cette mienne histoire que je vous conte, n'est-elle pas un peu la vôtre ?

Ecrivez-moi de très longues lettres. Elles sont toutes charmantes, au sens le plus intime du mot. Je ne m'étonne pas que vous ayez obtenu un prix de style épistolaire. Mais le public ne connaît pas ce que vous m'écrivez. Que dirait-il ? Gardez-moi toujours une bonne place dans votre cœur et croyez bien à l'affection très vive de celui qui vous baise les mains.

563. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mardi soir, 25 [24] novembre 1857.

MA CHÈRE PETITE CAROLINE,

J'ai beaucoup de compliments à t'adresser. Il n'y avait pas dans ta dernière lettre une seule faute d'orthographe, et je l'ai trouvée *rédigée* comme par un notaire. Écris-m'en toujours de pareilles, tu me feras grand plaisir.

Comment vas-tu, mon pauvre loulou ? Qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes vus ! Mes joues, depuis que tu n'es plus là, augmentent et durcissent, car elles n'ont plus personne pour les pétrir et les amollir à force de bécots.

Je ne manquerais pourtant pas d'occasions si je voulais, car M. Huault⁽¹⁾ est, depuis que vous êtes parties, venu deux fois. La dernière était hier, il est arrivé à 11 heures du matin, dans l'intention de passer toute la journée ; il venait exprès « pour me distraire ». On lui a dit que j'étais à Paris, alors il s'est rabattu sur Baptiste⁽²⁾ qui ne lui a pas même offert un verre de cidre. Il est parti à jeun et, je crois, peu content de l'hospitalité.

Il s'est beaucoup informé de toi.

Je n'ai vu aucune de tes amies, ni ces demoiselles Raymond, ni Palmyre, ni Hortense⁽³⁾. Mais je sais qu'elles vont bien.

(1) M. Huault, vieux commensal de la famille, fort indiscret et dont on redoutait les visites.

(2) Baptiste, fermier de M^{me} Flaubert.

(3) Petites villageoises, camarades de Caroline.

M^{me} Phipharo⁽¹⁾, qui s'obstine à rester sous les arbres, est un peu enrhumée à cause des feuilles jaunes qui lui tombent sur la tête : elle toussotte, je crains pour sa poitrine. On n'a pas retiré les inscriptions sur papier bleu que tu avais mises au coin des allées, et, quand je me promène après mon déjeuner, je vois la rue Verte sous le figuier et les Champs-Élysées contre le mur du père Defodon⁽²⁾.

Le père Jean⁽³⁾ a demandé à Narcisse de lui donner un bouquet de fleurs pour en faire cadeau aux commis de la barrière, afin de s'attirer leur bienveillance. Narcisse, qui déteste l'autorité, a refusé.

Il prétend que Julie⁽⁴⁾ *lui fait perdre la tête* : elle se fait tant servir qu'il en deviendra fou. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'autre jour, pour partir par le bateau à 9 heures, elle l'avait réveillé dès 5 pour lui faire son café au lait et surveiller le passage de la vapeur...

Tu diras à ta bonne maman que dans ma prochaine lettre je lui parlerai du ménage.

Te conduis-tu bien ? es-tu bonne et obéissante ?

Adieu, mon pauvre Carolo, embrasse bien ta grand'mère pour moi et embrasse-toi toi-même de ma part.

Ton vieux bonhomme d'oncle.

(1) M^{me} Phipharo, poupée de sa nièce.

(2) Defodon, un voisin.

(3) Le père Jean, conducteur d'une petite voiture qu'on nommait la *Gondole* et qui faisait le service entre Croisset et Rouen.

(4) La vieille servante de M^{me} Flaubert qui avait élevé Flaubert et sa sœur.

564. À ERNEST FEYDEAU.

[Croisset] Mardi soir [fin novembre 1857,
probablement du 24].

AIMABLE NEVEU,

Tu es bien gentil de m'avoir envoyé de bonnes paroles dans ma détresse. Ça ne va pas encore très raide, mais ça va mieux, les douleurs névralgiques que j'avais dans la tête sont parties, l'intellect va (espérons-le) s'en ressentir.

Enfin, j'ai fini tant bien que mal mon premier chapitre, je prépare le second. J'ai entrepris une fière chose, ô mon bon, une fière chose, et il y a de quoi se casser la gueule avant d'arriver au bout. N'aie pas peur, je ne calerai pas. Sombre, farouche, désespéré, mais pas couillon. Mais pense un peu, intelligent neveu, à ce que j'ai entrepris : vouloir ressusciter toute une civilisation sur laquelle on n'a rien !

Comme c'est difficile de faire à la fois *gras et rapide* ! il le faut pourtant. Dans chaque page, il doit y avoir à boire et à manger, de l'action et de la couleur.

Daigne m'entendre un peu. Voici mes plans : Bouilhet doit être ici le 10, nous avons à travailler ensemble pendant une huitaine ; j'orne la capitale de ma présence. Patience, impétueux jeune homme !

Et, sacré nom de Dieu, envoie-moi les articles que tu publies maintenant dans la *Presse* ⁽¹⁾. J'at-

⁽¹⁾ Voyages à travers les collections particulières de la Ville de Paris.

tends tout en masse dimanche prochain ; n'est-ce pas le jour où le dernier numéro doit paraître ?

A bientôt. Travaille raide et invoque Apollon (ou plutôt Eschmoûn) en ma faveur ! Comme ça embêtera le public ! j'en tremble d'avance, car il a quelquefois raison de s'embêter.

Théo ne s'en va pas en Russie, j'en étais à peu près sûr ; j'en suis content pour moi (qui aurai sa compagnie cet hiver), mais fâché pour lui.

Adieu, cher vieux.

565. AU MÊME.

[Croisset, fin novembre-début décembre 1857.]

GRAND HOMME,

Attends-tu que je te fasse une critique détaillée de tes trois articles ? Ce serait trop long, mon bon. Qu'il te suffise de savoir qu'ils m'ont extrêmement botté. Je me permettrai seulement, de vive voix, de te faire observer quelques légères taches comme « piquant détail », etc. Mais comme je suis le seul mortel à qui ces choses déplaisent, c'est peu important. Je crois que tu as tiré de la chose tout ce qu'elle comportait. Voilà l'essentiel. Et puis tu soutiens les principes, tu es un brave, Merci, mon cher monsieur.

Ne te flatte pas, aimable neveu, de l'espoir d'entendre les aventures de mademoiselle Sallambô. Non, mon bichon, *cela me troublerait* ; tu me ferais des critiques qui m'embêteraient

d'autant plus qu'elles seraient justes. Bref, tu ne verras cela que plus tard, quand il y en aura un bon bout de fait ! A quoi bon d'ailleurs te lire des choses qui probablement ne resteront pas ? Quel chien de sujet ! je passe alternativement de l'emphase la plus extravagante à la platitude la plus académique. Cela sent tour à tour le Pétrus Borel et le Jacques Delille. Parole d'honneur ! j'ai peur que ce ne soit poncif et rococo en diable. D'un autre côté, comme il faut faire *violent*, je tombe dans le mélodrame. C'est à se casser la gueule, nom d'un petit bonhomme !

La difficulté est de trouver la note *juste*. Cela s'obtient par une condensation excessive de l'idée, que ce soit naturellement, ou à force de volonté, mais il n'est pas aisé de s'imaginer une vérité constante, à savoir une série de détails saillants et probables dans un milieu qui est à deux mille ans d'ici. Pour être entendu, d'ailleurs, il faut faire une sorte de traduction permanente, et quel abîme cela creuse entre l'absolu et l'œuvre !

Et puis, comme le bon lecteur « François » qui « veut être respecté » a une idée toute faite sur l'antiquité, il m'en voudra de lui donner quelque chose qui ne lui ressemblera pas, selon lui. Car ma drogue ne sera ni romaine, ni latine, ni juive. Que sera-ce ? Je l'ignore. Mais je te jure bien, de par les prostitutions du temple de Tanit, que ce sera « d'un dessin farouche et extravagant », comme dit notre père Montaigne. C'est bien vrai, ce que tu écris sur lui.

Adieu, mon cher vieux. Relis et rebûche ton conte. Laisse-le reposer et reprends-le, les livres ne se font pas comme les enfants, mais comme les

pyramides, avec un dessin prémédité, et en apportant des grands blocs l'un par-dessus l'autre, à force de reins, de temps et de sueur, et ça ne sert à rien ! et ça reste dans le désert ! mais en le dominant prodigieusement. Les chacals pissent au bas et les bourgeois montent dessus, etc. ; continue la comparaison.

Mille tendresses.

La première chose que je ferai à Paris sera d'entendre ton histoire. A peine débarqué je me ruera dans ton domicile avant même de me livrer à aucun de ces actes obscènes que l'indécence ordonne de nommer et la nature d'accomplir.

566. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

[Croisset] Samedi, 12 décembre 1857.

Je ne veux pas partir pour Paris avant de vous écrire, chère Demoiselle. Car ne croyez pas que votre correspondance ne me soit très précieuse. J'y tiens essentiellement et ne voudrais point qu'elle fût interrompue.

J'ai été assez mal depuis ma dernière lettre. J'ai entrepris un maudit travail où je ne vois que du feu et qui me désespère. Je *sens* que je suis dans le faux, comprenez-vous ? et que mes personnages n'ont pas dû parler comme cela. Ce n'est pas une petite ambition que de vouloir entrer dans le cœur des hommes, quand ces hommes vivaient il y a plus de deux mille ans et dans une civilisation qui

n'a rien d'analogue avec la nôtre. J'entrevois la vérité, mais elle ne me pénètre pas, l'émotion me manque. La vie, le mouvement, sont ce qui fait qu'on s'écrie : « C'est cela », bien qu'on n'ait jamais vu les modèles ; et je bâille, j'attends, je rêve dans le vide et je me dépîte. J'ai ainsi passé par de tristes périodes dans ma vie, par des moments où je n'avais pas une brise dans ma voile. L'esprit se repose dans ces moments-là ! Mais voilà bien longtemps que ça dure. N'importe, il faut prendre son mal en patience, se rappeler les bons jours et les espérer encore.

Ce que vous me dites de Béranger est bien ce que j'en pense ! Mais, à ce propos, pour qui me prenez-vous ? Croyez-vous que je regarde plutôt à la chaussure qu'au pied, et au vêtement qu'à l'âme ? « Mes goûts aristocratiques » me font sentir et aimer tout ce qui est beau, *à travers* tout, soyez-en sûre. Il y a une locution latine qui dit à peu près : « Ramasser un denier dans l'ordure avec ses dents. » On appliquait cette figure de rhétorique aux avarés. Je suis comme eux, je ne m'arrête à rien pour trouver l'or. Et d'abord, *je ne crois pas* à tout ce que vous m'écrivez de défavorable sur votre compte. D'ailleurs, quand ce serait, je ne vous en aime pas moins.

Ne me placez pas non plus si haut (dans la sphère impassible des esprits). J'ai au contraire beaucoup aimé dans ma vie et on ne m'a jamais trahi ; je n'ai à importuner la Providence d'aucune plainte. Mais les choses se sont usées d'elles-mêmes. Les gens ont changé, et moi je ne changeais pas ! Mais à présent, je fais comme les choses. Je vais chaque jour me détériorant, et la confiance

en moi, l'orgueil de l'idée, le sentiment d'une force vague et immense que l'on respire avec l'air, tout cela décline peu à peu.

C'est ce soir que je prends 36 ans. Je me rappelle plusieurs de mes anniversaires. Il y a aujourd'hui huit ans, je revenais de Memphis au Caire, après avoir couché aux Pyramides. J'entends encore d'ici hurler les chacals et les coups du vent qui secouait ma tente.

J'ai l'idée que je retournerai plus tard en Orient, que j'y resterai et que j'y mourrai. J'ai d'ailleurs, à Beyrouth, une maison toute prête à me recevoir. Mais je n'en finirais plus si je me mettais à vous parler des pays du soleil. Ce serait trop long. Causons d'autre chose.

Voilà plusieurs fois que vous me parlez de Jean Reynaud; je trouve, comme vous, son livre un fort beau livre. Seulement, il a fait son théologien bien complaisant. La forme dialoguée est mauvaise. Elle était peut-être même impossible. Je trouve le tout un peu long. Quant à son explication des peines et des récompenses, c'est une explication comme une autre, c'est-à-dire qu'elle n'explique rien. Qu'est-ce qu'un châtement dont n'a pas conscience l'être châtié? Si nous ne nous rappelons rien des existences antérieures, à quoi bon nous en punir? Quelle moralité peut-il sortir d'une peine dont nous ne voyons pas le sens.

Avez-vous lu les *Études d'histoire religieuse* de Renan? Procurez-vous ce livre, il vous intéressera.

Pourquoi ne donnez-vous pas cours, sur le papier, à vos idées? Écrivez-donc! quand ce ne serait que pour votre *santé physique*.

Vous me dites que je fais trop attention à la forme. Hélas ! c'est comme le corps et l'âme ; la forme et l'idée, pour moi, c'est tout un et je ne sais pas ce qu'est l'un sans l'autre. Plus une idée est belle, plus la phrase est sonore ; soyez-en sûre. La précision de la pensée fait (et est elle-même) celle du mot.

Si je ne peux rien aligner maintenant, si tout ce que j'écris est vide et plat, c'est que je ne palpite pas du sentiment de mes héros, voilà. Les mots sublimes (que l'on rapporte dans les histoires) ont été dits souvent par des simples. Ce qui n'est nullement un argument contre l'Art, au contraire, car ils avaient ce qui fait l'Art même, à savoir la pensée concrétée, un sentiment quelconque, *violent*, et arrivé à son dernier état d'idéal. « Si vous aviez la foi, vous remueriez des montagnes » est aussi le principe du Beau. Ce qui peut se traduire plus prosaïquement : « Si vous saviez *précisément* ce que vous voulez dire, vous le diriez bien. » Aussi n'est-il pas très difficile de parler de soi, mais des autres !

Eh bien ! je crois que jusqu'à présent on a fort peu parlé des autres. Le roman n'a été que l'exposition de la personnalité de l'auteur et, je dirais plus, toute la littérature en général, sauf deux ou trois hommes peut-être. Il faut pourtant que les sciences morales prennent une autre route et qu'elles procèdent comme les sciences physiques, par l'impartialité. Le poète est tenu maintenant d'avoir de la sympathie pour *tout* et pour *tous*, afin de les comprendre et de les décrire. Nous manquons de science, avant tout ; nous pataugeons dans une barbarie de sauvages : la philoso-

phie telle qu'on la fait et la religion telle qu'elle subsiste sont des verres de couleurs qui empêchent de voir clair parce que : 1° on a d'avance un parti pris; 2° parce qu'on s'inquiète du pourquoi avant de connaître le comment; et 3° parce que l'homme rapporte tout à soi. « Le soleil est fait pour éclairer la terre. » On en est encore là.

Je n'ai que la place de vous serrer les mains bien affectueusement.

567. À ERNEST FEYDEAU.

[Croisset] Samedi [12 ou 19 décembre 1857].

Toi aussi! cher neveu, embêté par la littérature! Je te plains, si tu es dans les mêmes états que ton oncle. Je ne fais plus rien, ce qui vaut mieux que de faire mal. Je me suis arrêté parce que je sentais que j'étais dans le faux. La psychologie de mes bonshommes me manque, j'attends, et je soupire.

Je serai à Paris mardi ou mercredi de l'autre semaine, la veille de Noël au plus tard. Va te délasser dans ton château préalablement, ou après. Dès que je serai à Paris, je serai complètement à ta disposition, tu me liras ton histoire, en plusieurs fois ou tout d'un coup, ça m'est égal, discussions-nous faire une séance de xv heures, ce qui serait plus solennel.

J'attends Bouilhet demain. Nous allons, je crois, passablement gueuler pendant huit jours, ça me remontera peut-être, j'en ai besoin.

Quelle sacrée idée j'ai eue de vouloir écrire un livre sur Carthage! les descriptions passent encore; mais le dialogue, quelle foirade!

Pour me remonter le moral, je vais me livrer, dans le sein de la capitale, à des débauches monstrueuses, ma parole d'honneur! j'en ai envie. Peut-être qu'en me fourrant quelque chose dans le c..., ça me ferait b... le cerveau. J'hésite entre la colonne Vendôme et l'obélisque. Je ris, mais je ne suis pas gai. J'ai déjà, il est vrai, passé par des époques pareilles, et je ne m'en trouvais que plus vert ensuite. Mais ça dure trop! ça dure trop!

Adieu, vieux, bon courage!

568. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Paris, 23 janvier 1858.

Si j'ai tant tardé à vous répondre, chère correspondante, c'est que j'ai été pendant trois semaines fortement indisposé. Moi qui avais jusqu'à présent une constitution d'airain et à qui rien ne faisait, je viens d'attraper une grippe des plus violentes avec accompagnement de maux d'estomac, etc., mais, Dieu merci! cela est terminé.

J'avais été dans les premiers temps de mon arrivée à Paris sottement occupé par des affaires de théâtre. On voulait faire une pièce avec la *Bovary*. La Porte-Saint-Martin m'offrait des conditions extrêmement avantageuses, pécuniairement parlant. Il s'agissait de donner mon titre seulement et

je touchais la moitié des droits d'auteur. On eût fait bâcler la chose par un faiseur en renom, Denrery ou quelque autre. Mais ce tripotage d'Art et d'écus m'a semblé peu convenable. J'ai tout refusé net et je suis rentré dans ma tanière. Quand je ferai du théâtre, j'y entrerai par la grande porte, autrement non. Et puis, on a assez parlé de la *Bovary*, je commence à en être las. D'ailleurs elle est déjà sur deux théâtres. Elle figure dans la *Revue des Variétés* et dans la *Revue du Palais-Royal*; deux turpitudes, c'est bien suffisant! Loin de vouloir exploiter mon succès comme on me le conseillait, je fais tout au monde pour qu'il ne recommence pas! Le livre que j'écris maintenant sera tellement loin des mœurs modernes qu'aucune ressemblance entre mes héros et les lecteurs n'étant possible, il intéressera fort peu. On n'y verra aucune observation, rien de ce qu'on aime généralement. Ce sera de l'Art, de l'Art pur et pas autre chose.

Je ne sais rien d'une exécution plus difficile. Les gens du métier qui connaissent mes intentions sont effrayés de la tentative. Je puis me couvrir de ridicule pour le reste de mes jours. Quand sera-ce fini? Je l'ignore. J'ai été depuis cinq mois dans un état moral déplorable, et si j'allais toujours de ce train-là, la chose ne serait pas terminée dans vingt ans.

Il faut absolument que je fasse un voyage en Afrique. Aussi, vers la fin de mars, je retournerai au pays des dattes. J'en suis tout heureux! Je vais de nouveau vivre à cheval et dormir sous la tente. Quelle bonne bouffée d'air je humerai en montant, à Marseille, sur le bateau à vapeur! Ce voyage du reste sera court. J'ai seulement besoin d'aller à

Kheff (à trente lieues de Tunis) et de me promener aux environs de Carthage dans un rayon d'une vingtaine de lieues pour connaître à fond les paysages que je prétends décrire. Mon plan est fait et je suis au tiers du second chapitre. Le livre en aura quinze. Vous voyez que je suis bien peu avancé. En admettant toutes les chances, je ne puis avoir fini avant deux ans.

Permettez-moi de vous dire que j'ai eu un moment de gaieté ce matin, en lisant une phrase de votre lettre. Moi, «un homme du boulevard, un homme à la mode, recherché» ! Je vous jure qu'il n'en est rien du tout, et si vous me voyiez, vous en seriez bien vite convaincue. Je suis au contraire ce qu'on appelle *un ours*. Je vis comme un moine; quelquefois (même à Paris) je reste huit jours sans sortir. Je suis en bonnes relations avec beaucoup d'artistes, mais je n'en fréquente qu'un petit nombre. Voilà *quatre ans* que je n'ai mis le pied à l'Opéra. J'avais l'année dernière mes entrées à l'Opéra-Comique où je n'ai pas été une fois. La même faveur m'est accordée cet hiver à la Porte-Saint-Martin, et je n'ai pas encore usé de la permission. Quant à ce qu'on nomme le *monde*, jamais je n'y vais. *Je ne sais* ni danser, ni valser, ni jouer à aucun jeu de cartes, ni même faire la conversation dans un salon, car tout ce qu'on y débite me semble inepte ! Qui diable a pu vous renseigner si mal ?

Je ne connais sur la guerre de Trente-Ans que l'histoire de Schiller. Mais je verrai cette semaine mon ami Chéruel, qui est professeur d'histoire à la Sorbonne; je ferai votre commission. On a publié dans les *Manuels Roret* le *Manuel du bibliophile*

Il est probable que vous trouverez là une liste de livres. Dans Sismondi, *Histoire des Français*, aux volumes sur Louis XIII et Louis XIV, vous trouverez dans les notes des indications bibliographiques. Car la grande histoire de Sismondi n'est que le résumé de tout ce qui a été publié. Il ne s'est pas servi des sources manuscrites.

Comme j'ai été attendri de ce que vous me dites sur cette dernière étoile que vous regardez dans la nuit ! Je crois vous comprendre et vous aime bien affectueusement.

Je vous baise les deux mains.

569. A LA MÊME.

1^{er} mars 1858.

Voici, chère Demoiselle, l'indication de quelques livres relatifs à la guerre de Trente-Ans. Je vous demande bien pardon de ne pas vous l'avoir envoyée plus vite.

Mémoires de Richelieu.

Mémoires de Montglat.

Mémoires du maréchal de Grammont.

Mémoires du maréchal d'Estrées.

Mémoires de Montrésor.

LELABOUREUR. *Histoire du maréchal de Guébriant.*

SARRASIN. *Histoire de Waldstein.*

AUBRY. *Histoire de Richelieu.*

AUBRY. *Histoire de Mazarin.*

BONGEANT. *Histoire des guerres et des négociations qui ont précédé la paix de Westphalie sous le ministère de Richelieu et de Mazarin*, 4 vol. in-12, 1740.

PONS. *Résumé de la guerre de Trente-Ans*, 1 vol.
Papiers de Richelieu, 2 vol. in-4°, publication du
gouvernement.

Les sources allemandes sont nombreuses, mais en voilà assez pour vous occuper pendant quelque temps. Lancez-vous dans ce travail à corps perdu, lisez et annotez le plus qu'il vous sera possible. Vous vous en trouverez mieux, moralement parlant. Notre âme est une bête féroce; toujours affamée, il faut la gorger jusqu'à la gueule pour qu'elle ne se jette pas sur nous. Rien n'apaise plus qu'un long travail. L'érudition est chose rafraîchissante. Combien je regrette souvent de n'être pas un savant, et comme j'envie ces calmes existences passées à étudier des pattes de mouches, des étoiles ou des fleurs!

Faites de grandes lectures, tout est là. Je vous le répète encore.

Quant à moi, je ne fais rien du tout. Mon hiver a été horriblement gâché et de la plus sotte façon. J'ai eu des affaires, j'ai eu la grippe, j'ai eu des malades autour de moi. Je me suis mêlé des embarras d'un ami que j'ai tirés à clair. Voilà bientôt deux mois que je m'occupe d'une pièce acceptée à trois théâtres, refusée, reprise, etc.⁽¹⁾ J'ai navigué, en un mot, dans une foule de turpitudes et d'ennuis. Mais enfin, depuis jeudi dernier, tout est terminé. Le roman sur Carthage a bien peu avancé pendant tout ce temps-là, et je vais encore l'interrompre, car les préparatifs de mon voyage vont commencer. Je vous écrirai avant de m'embarquer et au retour.

(1) *Hélène Peyron*, de Bouillet.

J'ai entrepris une chose bien difficile, mais il n'y a plus à reculer, il faut la continuer ! J'ai peur d'avoir eu les yeux plus grands que le ventre !

Lisez donc un livre qui vous plaira beaucoup : *l'Essai sur la Révolution française*, de Lanfrey. Il y a aussi du même auteur : *l'Église et les philosophes au XVIII^e siècle* dont je vous engage à prendre connaissance. Cela est fait dans un esprit très large et très juste.

Voilà le printemps qui va revenir ! Vous vous trouverez mieux aux premiers rayons de soleil, pauvre chère âme endolorie ! Je penserai à vous sur la plage d'Afrique. Mais en attendant je vous envoie mille bonnes tendresses.

570. À ALFRED BAUDRY.

[Paris, 23 mars 1858.]

MON BON,

Faites-moi le plaisir de demander au père Pottier si la bibliothèque possède le traité de Juste Lipse intitulé *De militia romana*. Les œuvres complètes de Juste Lipse forment 3 vol. in-fol.

Je m'esbigne « pour le rivage du Maure », où j'espère ne pas rester « captif » de demain en quinze, mercredi 7 avril. Je me suis fait bâtir une paire de bottes à l'écuyère qui me cause une grande volupté. Bref, votre ami est satisfait de revoir des flots et des palmiers. Je vais un peu prendre l'air pendant six semaines, et, franchement, j'en ai besoin. J'ai passé un hiver idiot, maladies, affaires de théâtre, découragements, etc.

Ma mère m'a assez inquiété dans ces derniers temps par une pleurésie qui, heureusement a été arrêtée à temps. Achille est même venu la voir dimanche. La convalescence commence maintenant.

Votre frère viendra déjeuner chez moi dimanche.

J'attends Bouilhet dans une huitaine.

Adieu, mon bon; répondez-moi, et croyez que je vous embrasse.

571. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

[Paris] 6 avril 1858.

Je ne veux pas m'embarquer avant de vous dire un petit adieu, chère correspondante. Dans huit jours je serai à Marseille, dans quinze à Constantine et trois jours après à Tunis. Malgré le plaisir profond que me donne l'idée de prendre l'air, j'ai le cœur un peu gros, mais il faut avant tout faire son métier, suivre la vocation, remplir son devoir en un mot. Je n'ai jusqu'à ce moment aucune faiblesse à me reprocher et je ne me passe rien. Or il faut que je parte; j'ai même trop tardé, tout mon hiver a été perdu par les plus sottes affaires du monde, sans compter les maladies que j'ai eues autour de moi. La plus grave a été celle de ma mère, assez sérieusement atteinte d'une pleurésie qui m'a donné des inquiétudes. Mais elle va mieux, Dieu merci! Comme nous souffrons par nos affections! Il n'est pas d'amour qui ne soit parfois aussi lourd à porter qu'une haine!

On sent cela quand on va se mettre en voyage surtout !

Voilà la quatrième fois que je vais me retrouver à Marseille et, cette fois-ci, je serai seul, absolument seul. Le cercle s'est rétréci. Les réflexions que je faisais en 1849, lorsque je me suis embarqué pour l'Égypte, je vais les refaire dans quelques jours en foulant les mêmes pavés. Notre vie tourne ainsi continuellement dans la même série de misères, comme un écureuil dans une cage, et nous haletons à chaque degré.

N'importe; il ne faut pas rétrécir sa vie, ni son cœur non plus. Acceptons tout ! Absorbons tout !

Ce que vous me dites de vos sensations en revenant du théâtre, la nuit, dans les rues de votre ville, m'a pénétré comme une pluie fine. Je crois vous comprendre, chère âme endolorie ! et il me semble que si je vivais avec vous je vous guérirais. C'est sans doute de l'amour-propre, Mais *je sens* que je vous serais utile.

Quant à vous trouver dans un journal un travail régulier, c'est impossible, par la raison qu'ils n'en publient aucun. Si vous saviez les *masses* d'articles enfouis dans les cartons et qu'on ne lit même pas ! Tout, hélas ! se fait comme des bottes, sur commande ! Il y a seulement, dans les journaux prétendus sérieux, un homme qui fait à la brassée et tant bien que mal la critique des livres : 1° pour les éreinter si les susdits ouvrages sont antipathiques au journal ou à quelqu'un des rédacteurs ; et 2° pour les pousser, toujours sur la recommandation de quelqu'un. Voilà la règle, le reste est l'exception. Restent les traductions et la cuisine des nouvelles et des réclames.

Mais pour écrire dans un journal de Paris, il faut être à Paris. On peut cependant, et cela se fait tous les jours, envoyer des nouvelles ou des romans. Il y a maintenant grande disette de cette denrée; faites-en, on vous les placera. Je les présenterai si vous voulez à la *Presse* ou au *Moniteur*.

572. À ALFRED BAUDRY.

[Paris, avril 1858, du 4 au 12].

MON CHER PETIOT,

Je fous mon camp lundi prochain. Dans les derniers jours de mai, vous me reverrez, et nous taillerons une bavette.

Votre frère m'a raconté vos déplorables histoires de douane; envoyez promener l'administration, plutôt que de nous quitter. Restez à Rouen — ou venez à Paris.

Bouilhet est maintenant à Cany; il se pourrait que vous le vissiez lundi prochain. Quant à ses travaux, il cherche un grand drame.

Je tâcherai de vous envoyer de là-bas un mot; mais n'y comptez pas trop. Cela est si difficile d'écrire des lettres en voyage!

Ma mère sera, je pense, à Croisset dans trois semaines ou un mois. Elle s'en va présentement en Champagne. Elle m'a bien inquiété dans ces derniers temps! Quel hiver imbécile j'ai passé, mon pauvre bonhomme!

J'aurai une belle histoire à vous conter. Faites-

moi penser à vous parler de ma *cave*. C'est d'un genre neuf.

Adieu, vieux. En vous embrassant, j'ai l'honneur de me dire tout à vous.

573. À M. X^{***} (1).

[Avril 1858, avant le 12.]

MON CHER CONFRÈRE,

J'ai bien peu de temps à vous consacrer, car je pars lundi prochain pour la régence de Tunis — et je suis fort ahuri par mille courses et mille préparatifs.

Je voudrais vous écrire une très longue lettre relativement à votre résolution d'être tout à fait un homme de lettres.

Si vous vous sentez un irrésistible besoin d'écrire, et que vous ayez un tempérament d'Hercule, vous avez bien fait. Sinon, non !

Je connais le métier. Il n'est pas doux ! Mais c'est parce qu'il n'est pas doux qu'il est beau. Le journalisme ne vous mènera à rien, — qu'à vous empêcher de faire de longues œuvres et de longues études. Prenez garde à lui. C'est un abîme qui a dévoré les plus fortes organisations. Je connais des gens de génie devenus en quelque sorte des bêtes de somme.

Pardon du conseil, si je froisse par là une sympathie ; mais j'ai raison, cependant.

(1) Le destinataire de cette lettre est inconnu.

Faites de grandes lectures suivies; et prenez un sujet long et complexe. Relisez *tous* les classiques, non plus comme au collège, mais *pour vous*, et jugez-les dans votre conscience comme vous jugeriez des modernes, largement et scrupuleusement.

Puisque vous vous intéressez à ce qui me regarde, je vous dirai que si mon roman n'a pas été mis sur la scène, c'est que je m'y suis opposé formellement. J'ai trouvé la spéculation (et elle était fort bonne) peu digne de moi. Plusieurs théâtres en voulaient. Ç'a été une manie pendant un instant. Mais tout est fini maintenant.

Le livre annoncé dans *La Presse* est bien loin d'être fait, puisque c'est pour le faire que je me transporte à Carthage. J'espère pourtant cet été l'avancer considérablement, mais je trouve à la chose des difficultés prodigieuses. Soyez bien sûr que je vous enverrai un des premiers exemplaires.

Au revoir donc, travaillez de toutes vos forces, de toute votre âme; et croyez que je vous serre les mains très cordialement.

574. À LOUIS BOUILHET.

Minuit [nuit du 23 au 24 avril 1858].

Nuit de vendredi à samedi, à bord de l'*Hermus*, par le travers du cap Nègre et du cap Sérat. Latitude 37° 10, longitude 6° 50 (prends la carte et tu trouveras où je suis!!!).

575. AU MÊME.

MON VIEUX,

La nuit est belle. La mer plate comme un lac d'huile. Cette vieille Tanit brille, la machine souffle, le capitaine à côté de moi fume sur son divan, le pont est encombré d'Arabes qui vont à la Mecque, cachés dans leurs bournous blancs, la figure voilée et les pieds nus; ils ressemblent à des cadavres dans leurs linceuls. Nous avons aussi des femmes avec leurs enfants. Tout cela, pêle-mêle, dort ou dégueule mélancoliquement, et le rivage de la Tunisie que nous côtoyons apparaît dans la brume. Nous serons demain à Tunis; je ne vais pas me coucher afin de posséder une belle nuit complète. D'ailleurs l'impatience que j'ai de voir Carthage m'empêcherait de dormir.

Depuis Paris jusqu'à Constantine, c'est-à-dire depuis lundi jusqu'à dimanche, je n'ai pas échangé quatre paroles. Mais nous avons pris à Philippeville des compagnons assez aimables et je me livre à bord à des conversations passablement philosophiques et très indécentes.

J'ai revu à Marseille la fameuse maison où, il y a dix ans, j'ai connu M^{me} Foucaud⁽¹⁾. Tout y est changé! Le rez-de-chaussée, qui était un salon, est maintenant un bazar et il y a au premier un perruquier-coiffeur. J'ai été par deux fois m'y faire faire la barbe. Je t'épargne les commentaires

(1) Voir lettres n^{os} 91, 149, 150.

et les réflexions chateaubrianesques sur la fuite des jours, la chute des feuilles et celle des cheveux. N'importe; il y avait longtemps que je n'avais si profondément pensé ou senti, je ne sais. Philoxène dirait : « J'ai relu les pierres de l'escalier et les murs de la maison. »

Je me suis trouvé extrêmement seul à Marseille pendant deux jours. J'ai été au Musée, au spectacle. J'ai visité les vieux quartiers; j'ai fumé dans les cabarets écartés, au milieu des matelots, en regardant la mer.

La seule chose importante que j'aie vue jusqu'à présent, c'est Constantine, le pays de Jugurtha. Il y a un ravin démesuré qui entoure la ville. C'est une chose formidable et qui donne le vertige. Je me suis promené au-dessus à pied et dedans à cheval. C'était l'heure où, sur le boulevard du Temple, la queue des petits théâtres commence à se former. Des gypaètes tournoyaient dans le ciel.

En fait d'ignoble, je n'ai rien vu d'aussi beau que trois Maltais et un Italien (sur la banquette de la diligence de Constantine) qui étaient soûls comme des Polonais, pouaient comme des charognes et hurlaient comme des tigres. Ces messieurs faisaient des plaisanteries et des gestes obscènes, le tout accompagné de pets, de rots et de gousses d'ail qu'ils croquaient dans les ténèbres, à la lueur de leurs pipes. Quel voyage et quelle société ! C'était du Plaute à la douzième puissance. Une crapule de 75 atmosphères.

J'ai vu à Philippeville, dans un jardin tout plein de rosiers en fleurs sur le bord de la mer, une belle mosaïque romaine représentant deux femmes,

l'une assise sur un cheval et l'autre sur un monstre marin ⁽¹⁾. Il faisait un silence exquis dans ce jardin; on n'entendait que le bruit de la mer. Le jardinier, qui était un nègre, a été prendre de l'eau dans un vieil arrosoir et il l'a répandue devant moi pour faire revivre les belles couleurs de la mosaïque, et puis je m'en suis allé.

Et toi, vieux, que fais-tu? Ça commence-t-il? Mes compliments à Léonie et au vieux pont de Mantes dont le moulin grince. Je t'embrasse bien tendrement.

576. À ERNEST FEYDEAU.

Carthage, samedi 1^{er} mai [1858].

MON TRÈS CHER VIEUX,

Pardonne-moi l'exiguïté de cette lettre, mais je suis fort talonné par le temps. N'importe; je veux te dire combien ta lettre m'a fait plaisir. Merci, vieux! Il m'est impossible de te rien écrire d'intéressant, cela m'entraînerait dans des descriptions qu'il faudrait travailler; or, il faut être déjà bien vertueux pour prendre ses notes tous les soirs! Je me couche tard et je me lève de grand matin. Je dors comme un caillou, je mange comme un ogre et je bois comme une éponge. Tu n'as jamais vu ton *oncle* en voyage, c'est là qu'il est bien! La table d'hôtes, où je mange, est bouleversée depuis ma venue et les gens qui ne me connaissent

(1) Voir *Salammbô*, notes, p. 468.

pas me prennent certainement pour un commis voyageur.

Je pars dans deux heures pour Utique où je resterai deux jours, après quoi j'irai m'installer pendant trois jours à Carthage même, où il y a beaucoup à voir, quoi qu'on dise. Ma troisième course sera pour El-Jem, Sousse et Sfax, expédition de huit jours, et la quatrième pour Kheff. Ah! mon pauvre vieux, comme je te regrette et comme tu t'amuserais!

Tu as bien fait de dédier ton livre au père Sainte-Beuve.

Non! s... n... de D..., non! il ne faut jamais écrire de phrases toutes faites. On m'écorchera vif plutôt que de me faire admettre une pareille théorie. Elle est très commode, j'en conviens, mais voilà tout. Il faut que les endroits faibles d'un livre soient mieux écrits que les autres.

Adieu, vieux, je n'ai que le temps de t'embrasser.

577. AU MÊME.

Tunis, samedi 8 mai 1858.

Tu es bien aimable de m'écrire, mais je suis éreinté et franchement, si tu ne veux pas ma mort, n'exige pas de lettres. J'ai cette semaine été à Utique, et j'ai passé quatre jours entiers à Carthage, pendant lesquels jours je suis resté quotidiennement entre huit et quatorze heures à cheval. Je pars ce soir à cinq heures pour Bizerte, en

caravane et à mulet; à peine si j'ai le temps de prendre des notes. Ne t'inquiète pas pour moi, mon bon vieux. Il n'y a rien à craindre dans la Tunisie; ce qu'il y a de pire comme habitants se trouve aux portes de la ville, il ne fait pas bon y rôder le soir, mais je crois les Européens résidant ici d'une couardise pommée; j'ai pour cette raison renvoyé mon drogman qui tremblait à chaque buisson, ce qui ne l'empêchait point de me filouter à chaque pas. Son successeur est, à partir d'aujourd'hui, un nègre hideux, un homme noir.

Je te regrette bien, tu t'amuserais, nous nous amuserions! Le ciel est splendide. Le lac de Tunis est couvert le soir et le matin par des bandes de flamants qui, lorsqu'ils s'envolent, ressemblent à quantité de petits nuages roses et noirs.

Je passe mes soirs dans des cabarets maures à entendre chanter des juifs et à voir les obscénités de Caragheuz.

J'ai, l'autre jour (en allant à Utique), couché dans un douar de Bédouins, entre deux murs faits en bouse de vache, au milieu des chiens et de la volaille; j'ai entendu toute la nuit les chacals hurler. Le matin, j'ai été à la chasse aux scorpions avec un gentleman adonné à ce genre de sport. J'ai tué à coups de fouet un serpent (long d'un mètre environ) qui s'enroulait aux jambes de mon cheval. Voilà tous mes exploits.

Il est probable que je m'en irai d'ici à Constantine *par terre*, cela est faisable, avec deux cavaliers du Bey. Arrivé sur la frontière, à quatre jours d'ici, le commandant de Souk'ara me donnera des hommes qui me mèneront jusqu'à Constantine.

Ce voyage est plus facile de Tunis à Constantine que de Constantine à Tunis, et cependant peu d'Européens l'ont encore fait. De cette façon, j'aurai vu *tous* les pays dont j'ai à parler dans mon bouquin.

Quant à la côte Est et Sfax, je n'ai ni le temps ni l'argent, hélas ! Il fait cher voyager dans la Tunisie, à cause des chevaux et des escortes.

Je suis enchanté que tu aies bien vendu *Fanny* ; il me tarde de la voir en volume. Ceci fort probablement est ma dernière lettre ; écris-moi maintenant à Philippeville.

Je ne serai pas à Paris avant le 5, le 6 ou le 7 juin. Je me précipiterai rue de Berlin, dès que je serai débarqué. Tu pourras humer sur ma personne les senteurs peu douces de la Libye.

Adieu, vieux, je t'embrasse.

Amitiés au Théo, cent milliards de choses à M^{me} Feydeau.

578. À SA NIÈCE CAROLINE.

Tunis, 1858 [deuxième semaine de mai, du 2 au 9].

MA CHÈRE PETITE LILINNE,

Tu es bien gentille de m'écrire régulièrement et de me donner des nouvelles de ta bonne maman : elles m'ont fait le plus grand plaisir. As-tu été contente de revoir Croisset ? et M^{mes} Phipharo et Henry ? A propos d'Anglaises, si tu étais ici avec moi, tu me serais d'un grand secours parce

que je suis obligé *de parler anglais*, et je le parle tant bien que mal. Il y a à Carthage un ministre anglais qui fait des fouilles. J'ai été chez lui plusieurs fois. Ni lui ni personne de sa famille ne dit un mot de français, ce qui n'empêche pas que nous nous entendions très bien. Ils m'avaient invité pour aujourd'hui à dîner et à coucher chez eux, mais j'ai une autre excursion plus intéressante à faire.

Je n'ai pas encore tiré un seul coup de fusil ni de pistolet, mais un de mes compagnons a tiré trois grands flamants sur le lac de Tunis. Ce sont des oiseaux semblables à des cygnes et qui ont les ailes roses et noires. Il y en a ici par *milliers*, et rien n'est plus joli que de les voir s'envoler au soleil quand on tire un coup de fusil sur eux.

Dans un mois je serai de retour auprès de vous et nous causerons de tout cela.

Ta bonne maman m'écrit que tu ne fais pas grand'chose. Tâche cependant d'avoir recopié sur un beau cahier tes rédactions d'histoire du moyen âge et d'avoir un peu appris des dates.

Avec quel plaisir je reverrai ta bonne petite mine, dont je m'ennuie beaucoup, quoique mon voyage m'amuse extrêmement.

Embrasse ta bonne maman pour moi et soigne-la bien.

Ton vieux bonhomme d'oncle.

Surveille le *ménage*.

Ordonne que l'on nettoie bien mon cabinet. A-t-on retourné le tapis et arrangé mes portières? Fais mes amitiés à Narcisse.

Dis à ta bonne maman qu'elle m'écrive main-

tenant à Philippeville, car sa réponse à cette présente lettre ne peut pas partir de Marseille avant le 21; elle arriverait à Tunis le 27, et il est probable que je n'y serai plus.

579. À JULES DUPLAN.

[Tunis] 20 mai 1858.

INFECT CARDOVILLE,

J'espère être à Paris du 5 au 7 juin. Tâche de venir me voir dimanche, 6, de bonne heure.

Je ne resterai que deux jours à Paris, et je voudrais bien embrasser ta binette; mais je serai perpétuellement en course.

Je pars d'ici après-demain, et je m'en retourne en Algérie *par terre*, ce qui est un voyage que peu d'Européens ont exécuté. Je verrai de cette façon tout ce qu'il me faut pour *Salammbô*. — Je connais maintenant Carthage et les environs à fond. — Je me suis informé de Jérôme, mais personne n'a pu me dire ce qu'étaient devenus les lambeaux du mousse, claqué en mer.

J'ai été très chaste dans mon voyage, mais très gai — et d'une santé marmoréenne et rutilante.

Adieu, vieux, je t'embrasse; à toi.

Un mot, poste restante, à Marseille, s. v. p. (tout de suite).

580. À ERNEST FEYDEAU.

Tunis, 20 mai 1858.

MON VIEUX,

Si les dieux le permettent, je serai à Paris samedi (à 6 h. 1/2), le 5 juin. Attends-moi pour dîner dans ton aimable logis, jusqu'à 8 heures du soir. Sinon, tu me verras le lendemain à 11 heures, ou bien tu aurais de mes nouvelles.

Je pars d'ici après-demain, armé jusqu'à la gueule, et escorté de trois solides gaillards. Que ne puis-je faire mon entrée chez toi dans un tel équipage! Quel chic!

Je m'en vais de Tunis avec une certaine tristesse, étant de la nature des dromadaires, qu'on ne peut ni mettre en route, ni arrêter.

Tu as été bien aimable de m'écrire souvent.

Les mains me brûlent d'impatience relativement à *Fanny*. Il me tarde de lui couper les pages.

Ne t'inquiète de l'avis de personne et continue.

Voilà un principe.

Je te plains bien sincèrement de tes pertes à la Bourse! Quel embêtement, nom d'un chien!

Adieu, vieux. Je suis au milieu des paquets à faire! La route de Tunis à Constantine est sûre, mais peu fréquentée. Je vais traverser en plein le pays des lions. Mais je désire peu en rencontrer, de près, du moins.

Adieu, vieux, mille poignées de main.

581. À MADAME JULES SANDEAU.

Croisset, près Rouen [juin 1858].

CHÈRE MADAME,

Voici tout ce que j'ai pu obtenir de renseignements sur Grandcamp. Je me dépêche de vous les envoyer.

Depuis que je suis ici, je n'ai fait que dormir, mais aujourd'hui je commence à me réveiller, et je vais me mettre aux *Pénarvan*⁽¹⁾. Je suis étourdi par le calme et le silence qui m'entourent. Au milieu de tout cela, j'ai pensé à vous, comme vous voyez.

Je vous demande la permission de vous baiser les mains et de me dire, chère Madame,

Votre tout dévoué (formule à part).

N. B. — Il faut voir Rouen en allant à Caen.

582. À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, dimanche soir [20 juin 1858].

Que deviens-tu ? Moi, j'ai d'abord passé quatre jours à dormir, tant j'étais éreinté ; puis, j'ai repassé à l'encre mes notes de voyage, et le sieur Bouilhet m'est arrivé.

⁽¹⁾ *La Maison de Pénarvan*, par Jules Sandeau (*Bibl. franç.*, 3 avril 1858).

Depuis huit jours qu'il est ici, nous nous livrons à une pioche féroce. Je t'apprendrai que *Carthage* est complètement à refaire, ou plutôt à faire. *Je démolis tout. C'était absurde! impossible! faux!*

Je crois que je vais arriver au ton juste. Je commence à comprendre mes personnages et à m'y intéresser. C'est déjà beaucoup. Je ne sais quand j'aurai fini ce colossal travail. Peut-être pas avant deux ou trois ans. D'ici là, je supplie tous les gens qui m'aborderont de ne pas m'en ouvrir la bouche. J'ai même envie d'envoyer des billets de faire part, pour annoncer ma mort.

Mon parti est pris. Le public, l'impression et le temps n'existent plus; en marche!

J'ai relu, d'un seul trait, *Fanny*, que je savais par cœur. Mon impression n'a pas changé, l'ensemble même m'a semblé plus rapide. C'est bon. Ne t'inquiète de rien et n'y pense plus. Quand tu seras ici, je me permettrai seulement deux ou trois petites observations de détail, insignifiantes.

Nous allons avoir à Rouen des fêtes énormes et stupides, les bourgeois en perdent la boule. Ça me paraît d'avance le comble de la démente. Après les dites fêtes, au milieu de la semaine prochaine, on jouera la *Montarcy*. Puis, au commencement du mois, Bouilhet s'en retourne à Mantes; à cette époque, ma mère fera à Trouville un petit voyage d'une huitaine; après quoi, mon cher monsieur, nous *vous* attendons.

Est-ce convenu? arrêté? Pourquoi, grand couillon, ne m'as-tu pas donné de tes nouvelles? Qu'écris-tu? Que fais-tu? Houssaye? etc.

Moi, je prends des bains tous les jours. Je nage comme un triton. Jamais je ne me suis mieux porté. L'humeur est bonne et j'ai de l'espoir. Il faut, quand on est en bonne santé, amasser du courage pour les défaillances futures. Elles viendront, hélas!

En attendant cet em...t, je t'embrasse,
Amitiés au Théo.

Il y a, dans la rue Richer, je crois, un photographe qui vend des vues de l'Algérie. Si tu peux me trouver une vue de Medrâgen (le tombeau des rois Numides), près Alger, et me l'apporter, tu me feras plaisir.

583. AU MÊME.

[Croisset, 24 juin 1858.]

MON BON,

Tu me parais pressé d'avoir des renseignements sur mon amie Clémence... Je crois même que tu la presses, homme lubrique et qui dissimules, sous les dehors d'un gentleman, les passions d'un sauvage. Mais quels détails veux-tu que je te donne? C'est une excellente créature, voilà tout ce que je sais. J'ignore présentement sa position. Si tu pousses ta pointe par là, cache tes manœuvres à notre ami, qui ne te le pardonnerait pas. Dis-lui, à la***, mille tendresses de ma part; je l'aime beaucoup. Note sur le caractère : il est folâtre et sentimental tout à la fois; elle rit dans les larmes.

Enfin, mon cher monsieur, bonne chance, si tu t'y embarques.

C'est aujourd'hui que l'on joue à Rouen la première de la *Montarcy*; ce sera pitoyablement joué. (Tu parles des canailleries de journaux? si tu avais mis le pied dans un théâtre!) Il faut que je me hâte de m'habiller pour aller dans ce sale pays! Il perd maintenant complètement la boule à cause des fameuses fêtes de dimanche. C'est énorme de bêtise! O les bourgeois!

Il me semble, mon neveu, que « tu fais attention à ce qu'on dit ». Grave erreur! Vis dans ta dignité et dans tes phrases. Moi, me voilà, Dieu merci, sorti de tout cela. Je suis rentré (et moralement encore plus que physiquement) dans ma caverne; d'ici deux ou trois ans peut-être, rien de ce qui se passe ici-bas en littérature ne va m'atteindre. Je vais, comme par le passé, écrire pour moi, pour moi seul. Quant à la *Presse* et au Charles-Edmond, m..., contre-m... et rem...! Avant tout il ne faut pas crever d'ennui. Je suis sûr que ce que je fais n'aura aucun succès, tant mieux! je m'en triple-f...! S'il faut, pour en obtenir, peindre des bourgeois, j'aime mieux m'en passer, car je trouve cette besogne ignoble et dégoûtante, outre que j'en admire peu les résultats. Je ne veux plus faire une concession, je vais écrire des horreurs, je mettrai des b... d'hommes et des matelotes de serpent, etc. Car, nom d'un petit bonhomme! il faut bien s'amuser un peu avant de crever, c'est là l'important, et c'est ce que je te souhaite en t'embrassant.

584. À JULES DUPLAN.

[Croisset, fin juin-début juillet 1858.]

[...] Me voilà à *Carthage* et j'y travaille depuis trois jours comme un enragé. Je fais un chapitre d'explications que j'intercalerai, pour la plus grande commodité du lecteur, entre le second et le troisième chapitre. Je taille donc *un morceau* qui sera la description topographique et pittoresque de la susdite ville avec exposition du peuple qui l'habitait, y compris le costume, le gouvernement, la religion, les finances et le commerce, etc. *Je suis dans un dédale. Voilà!*

[...] Il y a eu à Rouen des fêtes superbes — comme dépense d'argent et de bêtises! Tous les bourgeois étaient habillés en Louis XIV. Un jeune même faisait Louis XIV, et tous les tourlourous de la ligne étaient aussi habillés en troupiers *du temps* de Louis XIV! Un vieux comédien nommé Cudot a exécuté le rôle de Pierre Corneille qui a été présenté à Louis XIV, lequel a été félicité par M. le Maire en écharpe tricolore. Deux garces de l'Hippodrome représentaient les Reines de la Cour dans une voiture fournie par Godillot⁽¹⁾. — C'était le comble du délire — froid. — Il y avait là beaucoup d'extravagance et un manque complet d'imagination. Rien ne prouve mieux la stérilité plastique de notre époque. Elle ne fournit même

(1) Tous ces détails se retrouvent dans les comptes rendus du *Journal de Rouen* et du *Nouvelliste*.

pas de quoi faire une fête populaire. Quelle piètre chose que ces éternels mâts vénitiens, ces éternels lampions et ces éternelles bannières ! sans compter messieurs les agents de police suant dans leurs bottes, pour maintenir l'ordre. « Histoire de l'esprit humain, histoire de la sottise humaine », disait M. de Voltaire.

585. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 11 juillet [1858].

J'ai trouvé en arrivant ici votre dernière lettre, chère correspondante. Vous me demandez des consolations ; ne vous ai-je pas assez rabâché les mêmes choses. *Travaillez* excessivement à un travail dur et long. Tout amuse quand on y met de la persévérance : l'homme qui apprendrait par cœur un dictionnaire finirait par y trouver du plaisir ; et puis voyagez, quittez tout, imitez les oiseaux. C'est une des tristesses de la civilisation que d'habiter dans des maisons. Je crois que nous sommes faits pour nous endormir sur le dos en regardant les étoiles. Dans quelques années, l'humanité (par le développement nouveau de locomotion) va revenir à son état nomade. On voyagera d'un bout du monde à l'autre, comme on faisait autrefois, de la prairie à la montagne : cela remettra du calme dans les esprits et de l'air dans les poumons.

Enfin, mon conseil permanent est celui-ci : *voulez !*

En avez-vous essayé? Prenez donc un parti! Ne soyez pas lâche envers vous! Mais non, vous caressez votre douleur comme un petit enfant chéri que l'on allaite et qui vous mord la mamelle.

J'ai passé par là et j'ai manqué en mourir. Je suis un grand docteur en mélancolie. Vous pouvez me croire. Encore maintenant j'ai mes jours d'affaïssement et même de désespérance. Mais je me secoue comme un homme mouillé et je m'approche de mon art qui me réchauffe. Faites comme moi, lisez, écrivez et surtout ne pensez pas à votre guenille.

Si je vous parle tant de *volonté*, c'est que je suis sûr que cela seul vous manque. Ayez un idéal de vous-même et conformez-y votre personne.

J'ai songé à vous quelquefois, là-bas, sur la plage d'Afrique, où je me suis diverti dans un tas de songeries historiques et dans la méditation du livre que je vais faire. J'ai bien humé le vent, bien contemplé le ciel, les montagnes et les flots. J'en avais besoin! j'étouffais, depuis six ans que je suis revenu d'Orient.

J'ai visité à fond la campagne de Tunis et les ruines de Carthage, j'ai traversé la Régence de l'est à l'ouest pour rentrer en Algérie par la frontière de Kheff, et j'ai traversé la partie orientale de la province de Constantine jusqu'à Philippeville, où je me suis rembarqué. J'ai toujours été seul, bien portant, à cheval, et d'humeur gaie.

Et maintenant, tout ce que j'avais fait de mon roman est à refaire; je m'étais complètement trompé. Ainsi, voilà un peu plus d'un an que cette idée m'a pris. J'y ai travaillé depuis presque sans relâche et j'en suis encore au début. C'est quelque

chose de lourd à exécuter, je vous en réponds ! pour moi du moins. Il est vrai que mes prétentions ne sont pas médiocres ! Je suis las des choses laides et des vilains milieux. La *Bovary* m'a dégoûté pour longtemps des mœurs bourgeoises. Je vais, pendant quelques années peut-être, vivre dans un sujet splendide et loin du monde moderne dont j'ai plein le dos. Ce que j'entreprends est insensé et n'aura aucun succès dans le public. N'importe ! il faut écrire pour soi, avant tout. C'est la seule chance de faire beau.

Vous devriez (si aucun sujet ne vous vient) écrire vos mémoires. Nous reparlerons de cela. Il me semble que dans une de mes dernières lettres je vous avais indiqué plusieurs lectures. Les avez-vous faites ?

Adieu, à bientôt. Je vous serre les mains bien cordialement et je vous baise au front.

586. À EUGÈNE DELATTRE.

[Croisset] 1^{er} août [1858].

GRAND JURISTE !

J'ai reçu les numéros de *l'Audience* et je me délecte dans les *Voyageurs et expéditeurs en chemin de fer*⁽¹⁾. J'admire surtout le bourgeois qui avait fait du cadavre de sa femme un colis !!! Mais dans la liste des objets que M.*** emporte en vacances,

⁽¹⁾ *Tribulations des voyageurs et expéditeurs en chemin de fer*, par Eugène Delattre.

tu aurais dû mettre parmi les objets de première nécessité plusieurs g... pour ses cousines, et parmi les bons auteurs, de Sade, Delattre, etc.

Plaisanterie à part, c'est instructif et amusant; *utile dulci* me paraît être ta devise. J'attends la suite, ou plutôt le volume entier pour juger de l'ensemble. Ne crains pas de faire revenir Prud'homme et soigne-le! il a de bonnes choses à dire à propos des *accidents*; il doit croire qu'en cas d'explosion, on serait moins exposé aux premières qu'aux secondes, etc.!

J'ai trouvé ici, à mon retour, une mirifique épître de ta Seigneurie (qui m'a été je crois renvoyée de Tunis). Je t'en remercie bien. Elle était ornée de la signature de Foulongne. Serre-lui les pattes de ma part.

Si tu pouvais me trouver le Code civil des Carthaginois, tu serais bien aimable. C'est là ce qui me manque; et puis bien d'autres choses, encore!

Adieu, mon vieux, porte-toi bien, amuse-toi bien! Tu vas sans doute aller dans ta patrie, te reposer de tes travaux judiciaires, déposer un peu ta toque pour le panama et dépouiller la robe noire de l'orateur pour endosser la veste en velours du Nemrod départemental. Eh bien, sème partout les bons principes! éduque la province, nom de Dieu! Élève ton voyage à la hauteur d'une mission sociale! Terrifie les bourgeois par tes extravagances, et désole ta famille par tes discours! Si on t'invite à dîner en ville, empiffre-toi! et rote au dessert! On se fâchera peut-être? N'importe! Tu répondras: « C'est le genre de Paris ». Caresse les servantes, prends le c... aux dames, excite les

adolescents [...] et les villageois à la bestialité! En un mot, sois canaille, c'est le moyen de plaire!

Sur ce, on se donne rendez-vous au mois de novembre, à *Hélène Peyron*.

A toi.

587. À ERNEST FEYDEAU.

En partie inédite.

[Croisset] Samedi soir [28 août? 1858].

MON VIEUX BRRRRÛLANT,

Si je ne t'ai pas écrit, c'est que je n'avais absolument rien à te dire.

Je travaille comme quinze bœufs. J'ai bientôt, depuis que je ne t'ai vu, fait un chapitre, ce qui est énorme pour moi. Mais que j'ai de mal! Me saura-t-on gré de tout ce que je mets là dedans? J'en doute, car le bouquin ne sera pas divertissant, et il faudra que le lecteur ait un fier tempérament pour subir 400 pages (au moins) d'une pareille architecture.

Au milieu de tout cela, je ne suis pas gai. J'ai une mauvaise humeur continue. Mon âme, quand je me penche dessus, m'envoie des bouffées nauséabondes. Je me sens quelquefois triste à crever. Voilà!

Ce qui n'empêche pas de hurler du matin au soir à me casser la poitrine. Puis le lendemain, quand je relis ma besogne, souvent j'efface tout et je recommence! Et ainsi de suite! L'avenir ne

me présente qu'une série indéfinie de ratures, horizon peu facétieux.

Tu féliciteras de ma part ce bon Théo sur sa croix d'officier; je ne lui ai pas écrit par bêtise; et tu lui diras que je pense souvent à lui et que je m'ennuie de ne pas le voir. Ce qui est vrai.

Tu m'envoies des nouvelles des arts, je vais en revanche t'envoyer des nouvelles de la campagne.

Le boulanger de Croisset a pour l'aider dans la confection de ses pains un garçon de forte corpulence. Or le maître et le domestique s'... Ils se pétrissent à la chaleur du four. Mais (et ici le beau commence) le susdit boulanger possède une épouse et ces deux messieurs non contents de se ..., foutent des piles à la malheureuse femme. On bâche dessus par partie de plaisir et en haine du c... (système Jérôme) si bien que la dame en reste quelquefois plusieurs jours couchée. Hier cependant, elle a commencé à leur riposter à coups de couteau et ils ont aux bras des effilades effroyables. Telles sont les mœurs des bonnes gens de la campagne. C'est extrêmement joli.

Répète-moi ce que la Présidente t'a dit sur mon compte, je tiens à le savoir.

J'ai reçu l'article de la *Presse*, il y avait mieux à dire. Si je ne connais guère de livre qui me plaise, il en est de même des critiques. Comme tout est bête, miséricorde!

Tu me demandes ce que je fais : j'ai lu depuis quinze jours, sans interrompre mon travail et pour lui, six mémoires de l'Académie des Inscriptions, deux volumes de Ritter, le *Chanaan* de Samuel Bochart et divers passages dans Diodore. Mais il est impossible que j'aie fini avant deux ans au plus

tôt, et encore on se foutra de moi, n'importe ! Je crois que ce sera une tentative élevée et, comme nous valons plus par nos aspirations que par nos œuvres, et par nos désirs que par nos actions, j'aurai peut-être beaucoup de mérite ; qui sait ?

588. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

[Croisset, 4 septembre 1858.]

Vous devez me trouver bien oublieux, chère Demoiselle. Excusez-moi, je travaille en ce moment-ci énormément. Je me couche tous les soirs exténué comme un manœuvre qui a cassé du caillou sur les grandes routes. Voilà trois mois que je n'ai bougé de mon fauteuil que pour me plonger dans la Seine, quand il faisait chaud. Et le résultat de tout cela consiste en un chapitre ! pas plus ! Encore n'est-il pas fini. J'en ai encore au moins une dizaine à faire, je ne sais rien du dehors et ne lis rien d'étranger à mon travail. Il est même probable que je n'irai guère à Paris cet hiver. Je laisserai ma mère y aller seule. Il faudra pourtant que je m'absente au mois de novembre une quinzaine de jours, à cause des répétitions d'*Hélène Peyron*, un nouveau drame de mon ami Bouilhet, qui sera joué à l'Odéon. A propos de mes amis, avez-vous lu *Fanny*, par E. Feydeau ? Je serais curieux de savoir ce que vous en pensez.

Maintenant que j'ai parlé de moi, parlons de vous.

Vous m'avez envoyé une bien belle lettre la

dernière fois. L'histoire de M^{lle} Agathe⁽¹⁾ m'a navré! Pauvre âme! comme elle a dû souffrir! *Vous devriez écrire cela*, vous qui cherchez des sujets de travail. Vous verriez quel soulagement se ferait en votre cœur, si vous tâchiez de peindre celui des autres.

Le conte que j'ai reçu de vous au mois d'avril n'a pas été remis à la *Presse*, parce qu'il m'est arrivé la veille ou l'avant-veille de mon départ. Il est resté à Paris dans mon tiroir; je sais d'ailleurs qu'on le refuserait à *cause du sujet*, qui ne convient pas aux exigences du journal. J'essayerai, cependant.

Pourquoi ne travaillez-vous pas davantage? Le seul moyen de supporter l'existence, c'est de s'étourdir dans la littérature comme dans une orgie perpétuelle. Le vin de l'Art cause une longue ivresse et il est inépuisable. C'est de penser à soi qui rend malheureux.

J'ai été bien impressionné par le massacre de Djedda et je le suis encore par tout ce qui passe en Orient. Cela me paraît extrêmement grave. C'est le commencement de la guerre religieuse. Car il faut que cette question se vide; on la passe sous silence et au fond c'est la seule dont on se soucie. La philosophie ne peut pas continuer à se taire ou à faire des périphases. Tout cela se videra par l'épée, vous verrez.

Il me semble que les gouvernements sont idiots

(1) M^{lle} Agathe, une amie de M^{lle} Chantepie, jeune fille très romanesque, ruinée par un fiancé indélicat, martyrisée, puis abandonnée par son père, et qui était morte trois mois auparavant. M^{lle} de Chantepie avait longuement raconté son histoire à Flaubert dans sa lettre du 17 juillet. (Note de René Descharme, Édition Santandréa.)

en cette matière. On va envoyer contre les musulmans des soldats et du canon. C'est un Voltaire qu'il leur faudrait ! Et l'on criera de plus belle au fanatisme ! A qui la faute ? Et puis, tout doucement, la lutte va venir en Europe. Dans cent ans d'ici, elle ne contiendra plus que deux peuples, les catholiques d'un côté et les philosophes de l'autre.

Vous êtes comme elle, vous, comme l'Europe, — déchirée par deux principes contradictoires, et c'est pour cela que vous êtes malade.

589. À ERNEST FEYDEAU.

[Croisset, seconde quinzaine d'octobre 1858.]

Tu es bien gentil de songer à moi, et si je ne t'écris point, c'est pour ne point t'ennuyer de mes plaintes. J'ai été tous ces temps-ci assez malade, physiquement ; il me prend des douleurs d'estomac atroces. Je suis obligé de me coucher et j'éprouve en même temps des courbatures dans tous les membres, avec des pincements au cervelet. C'est le résultat des agréables pensées qui embellissent mon existence.

A quoi bon t'embêter avec tout cela ? Ayons la pudeur des animaux blessés. Ils se f... dans un coin et se taisent. Le monde est plein de gens qui gueulent contre la Providence ; il faut (ne serait-ce que par bonne manière) ne pas faire comme eux. Bref, j'ai la maladie noire. Je l'ai déjà eue, au plus fort de ma jeunesse, pendant dix-huit mois, et j'ai

manqué en crever; elle s'est passée, elle se passera, espérons-le.

J'ai à peu près écrit trois chapitres de *Carthage*, j'en ai encore une dizaine, tu vois où j'en suis. Il est vrai que le commencement était le plus rude. Mais il faut que j'en aie encore fait deux pour que je voie la mine que ça aura. Ça peut être bien beau, mais ça peut être aussi très bête. Depuis que la littérature existe, on n'a pas entrepris quelque chose d'aussi insensé. C'est une œuvre hérissée de difficultés. Donner aux gens un langage *dans lequel ils n'ont pas pensé!* On ne sait rien de Carthage. (Mes conjectures sont je crois sensées, et j'en suis même sûr d'après deux ou trois choses que j'ai vues.) N'importe, il faudra que ça réponde à une certaine idée vague que l'on s'en fait. Il faut que je trouve le milieu entre la boursoufflure et le réel. Si je crève dessus, ce sera au moins une mort. Et je suis convaincu que les bons livres ne se font pas de cette façon. Celui-là ne sera pas un bon livre. Qu'importe, s'il fait rêver à de grandes choses! Nous valons plus par nos aspirations que par nos œuvres.

J'ai eu, néanmoins, et j'ai encore un fier poids de moins sur la conscience, depuis que je sais que le sieur Charles-Edmond n'est plus à la *Presse*. L'idée de la publicité me paralyse et il est certain que mon livre serait maintenant fini, si je n'avais eu la bêtise d'en parler.

Dans quinze jours, tu me verras tout prêt à dévorer *Daniel* de mes deux oreilles. Je te consacrerai une ou deux nuits si tu veux, car, pour mes journées, elles seront prises par la pièce de Bouilhet qui doit être jouée le 12 novembre.

Pourquoi tiens-tu à avoir fini pour la fin de cette année? Qui te presse? Tu as tort, mon bon. On fait clair, quand on fait vite.

Adieu, mon vieux, je t'embrasse et à bientôt.

590. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

[Rouen, 31 octobre 1858.]

Vous devez me croire mort, chère Demoiselle. J'ai été, il est vrai, si souffrant tous ces temps-ci, que je remettais de jour en jour à vous écrire. *La maladie noire* m'avait repris; j'éprouvais des maux d'estomac atroces qui m'ôtaient toute énergie; c'est ce maudit *Carthage* qui en était cause. Enfin, à force d'y songer et de me désespérer, je commence à entrevoir *le vrai*, et j'ai maintenant bon espoir, jusqu'à un découragement nouveau. Personne, depuis qu'il existe des plumes, n'a tant souffert que moi par elles. Quels poignards! et comme on se laboure le cœur avec ces petits outils-là!

J'ai eu une fausse joie. J'avais cru que Charles-Edmond, le directeur du feuilleton de la *Presse*, nommé bibliothécaire du ministère de l'Algérie, était sorti du journal; je me regardais comme dégagé de ma parole, et la publication indéfiniment ajournée; car l'idée de l'impression *m'est odieuse* et me paralyse. Pour que je travaille bien, il faut que personne ne me regarde; du moment que je pense au public, je suis perdu. La littérature m'a amusé, m'a charmé, tant que j'en ai fait pour moi seul.

Je m'en vais à Paris à la fin de cette semaine pour la pièce de mon ami Bouilhet, *Hélène Peyron*. J'y resterai une quinzaine; je m'occuperai de votre légende; mais je suis sûr, à peu près, qu'on la refusera. Je vous dis franchement les choses, parce que *ce genre-là* (comprenez-vous) est vieux et que la chose en elle-même n'a rien de bien neuf. Enfin je ferai tout mon possible.

Vous ignorez complètement la presse parisienne, si vous croyez qu'on y fait ce qu'on veut et qu'on y écoute quelqu'un. On a des amis très dévoués, tant qu'on ne leur demande rien du tout, voilà. Depuis un an je sollicite, à la *Presse*, l'insertion d'un *chef-d'œuvre* (il n'est pas de moi), une chose extrêmement originale intitulée *le Cœur à droite* ⁽¹⁾. On me leurra de belles paroles, mais je suis convaincu que jamais aucun journal ne l'imprimera. Qu'y voulez-vous faire? Tout cela est trouvé très bien par certaines gens.

Parlez-moi de vous; moi, j'ai été dans des états déplorables, physiquement, moralement et intellectuellement parlant. A quoi bon vous ennuyer avec le récit de tout cela? Chacun a sa croix; il est inutile d'en surcharger les autres; mais quelle chose incomplète que la vie! et pourtant quelle complication! Je passe alternativement par de grands abattements et par de grands enthousiasmes; cela est une double folie. Rien ne vaut la peine d'être triste ni d'être joyeux.

Adieu; mille cordialités et croyez-moi tout à vous.

⁽¹⁾ De Louis Bouilhet.

591. À ERNEST FEYDEAU.

[Croisset, seconde quinzaine de novembre 1858.]

Combien je suis peiné de ce que tu m'écris sur M^{me} Feydeau ! Donne-m'en des nouvelles le plus souvent que tu pourras. Ma mère part après-demain pour Paris, elle se présentera chez toi pour la voir, sera-t-elle reçue ?

Quant à moi, mon cher vieux, me revoilà à *Carthage*, « again on the sea » ! Quelle besogne ! quelle besogne ! Tu m'édifies avec le plaisir que tu prends à des sujets difficiles ; moi, je déclare qu'ils m'embêtent. Néanmoins je crois que ça va aller ; j'ai à peu près écrit, depuis mon retour, six pages, ce qui est beaucoup pour ton serviteur.

Rien ne donne une idée plus nette de l'abaissement esthétique où nous rampons, que les critiques sur *Hélène Peyron*. Le jugement définitif de ces abrutis du lundi est : 1° que les vers sont trop beaux, et 2° qu'il ne faut plus faire de vers. Je trouve cela énorme !

Quand m'enverras-tu le paquet de *Daniel* ? Attendras-tu que tout soit fini ? c'est peut-être meilleur, je lirai tout d'une haleine et verrai l'ensemble.

Sais-tu l'époque où le Théo revient.

Quel polisson de froid ! Je me carbonise les tibias. Il y a loin du paysage qui m'entoure et de la température où je grelotte à ce qui se passait

dans la plaine du Rieff, 247 ans avant Notre-Seigneur, et pour remonter là, il faut quelque effort, avec lequel je t'embrasse.

Ton collègue.

592. AU MÊME.

[Croisset, début de décembre 1858.]

VIEUX VÉSICATOIRE, DISTILLATEUR D'IMPURETÉS, ETC.

L'article Rigault que je viens de lire m'a fait rugir au commencement, puis éclater de rire à la fin. C'est bon, mon vieux, c'est bon, ne t'inquiète de rien. Pioche le *Daniel*, voilà tout... et serre, n... de D..., serre! Sois concis et toujours *brûûlant!* *entendè vô! bbbrrrrrûlant!!!*

Comme c'est beau la critique, toujours se f... le doigt dans l'œil et blâmant justement ce qu'il y a de meilleur dans un livre. Au fond le gros Rigault a été peut-être excité? Je t'assure que cet article-là te fait une très belle balle! Il en ressort pour le public que tu es un grand homme et que tu dois avoir..., ma parole d'honneur! ça donne envie de te connaître! et il n'est pas une marquise qui, en t'abordant, ne te coulera dans le tuyau de l'oreille :

Bien, mon p'tit homme
Tu vas voir comme..., etc.

Quels imbéciles! Enfin, continuons, mon vieux. Ecrivons, nom d'un pétard! Ficelons nos phrases,

serrons-les comme des andouilles et des carottes de tabac. Masturbons le vieil art jusque dans le plus profond de ses jointures. Il faut que tout en pète, monsieur.

Voilà huit jours que je suis complètement seul. Je travaille raide, jusqu'à 4 heures du matin toutes les nuits. Ça commence à marcher, c'est-à-dire à m'amuser, ce qui est bon signe. La solitude me grise comme de l'alcool. Je suis d'une gaieté folle, sans motifs, et je gueule tout seul de par les appartements de mon logis, à me casser la poitrine. Tel est mon caractère.

593. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, samedi soir [décembre] 1858.

MON PAUVRE CHAT,

Je m'ennuie beaucoup de ta petite personne. Aussi ta lettre m'a fait grand plaisir; écris-moi le plus souvent que tu pourras, et le plus longuement possible.

Dis-moi si l'Anglaise qui te donne des leçons te plaît : fais-moi son portrait. Je compte que l'on me réglera à mon arrivée d'un trio piano, violon et cor de chasse. J'aimerais à te voir te débattant entre deux musiciens.

Maman t'a-t-elle conduite à une gymnastique?

Je n'ai aucune nouvelle à t'apprendre, car je ne vois pas un chat. On a découvert, dans le jardin,

un lapin sauvage qui s'est réfugié là. J'ai empêché qu'on ne le tuât.

Voilà quatre jours que Narcisse et Édouard s'occupent à abattre et à fendre du bois : aussi vais-je avoir un bûcher bien garni.

Au milieu de ma solitude, j'ai eu ce matin un événement bien agréable, à savoir la visite de l'horloger⁽¹⁾. Il m'a encore parlé du temps (qu'il trouve toujours beau), mais comme je dormais encore à moitié, je crois avoir perdu deux ou trois rognonnements de la fin. Quel dommage ! en voilà maintenant pour quinze jours ! C'est long à attendre.

Je suis bien aise que les *Récits mérovingiens* t'amuse ; relis-les quand tu auras fini ; apprends des dates, tu as tes programmes, et passe tous les jours quelque temps à regarder une carte de géographie.

Ma lettre t'arrivera demain soir au moment où vous vous mettrez à table ; je boirai, de mon côté, tout seul, à votre santé.

Adieu, mon pauvre Caro. Sois bien gentille et pense à

Ton vieux qui t'embrasse.

(1) L'horloger, dont la visite se renouvelait tous les quinze jours, était un sujet de gaieté pour Flaubert et sa nièce. « Il avait, dit celle-ci, une perruque jaune, trop petite, sur une figure de poupard, entrait souvent pendant notre déjeuner, prenait avec des précautions infinies une chaise pour remonter la grande pendule Louis XIV, et ne cessait de faire entendre un rognonnement dans lequel on percevait les mots d'« huile grasse, . . . échappements. » Il quittait l'appartement en faisant force saluts et sourires. »

594. À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, dimanche [19 décembre 1858].

Je commençais à m'embêter de n'avoir pas de nouvelles de ta femme et j'allais t'écrire aujourd'hui. Tant mieux si la maladie traîne. Cela est signe que ce n'est pas très grave. M. Cloquet a également dit à ma mère qu'il trouvait de l'amélioration. Elle a dû aller chez toi hier. Tiens-moi au courant de tout ce qui arrive en bien ou en mal.

Mille compliments, mon cher monsieur, de la manière dont tu as vendu *Daniel*⁽¹⁾. Que ne suis-je aussi habile ! La littérature, jusqu'à présent, m'a coûté 200 francs. Voilà les gains, et au train dont je vais, il est peu probable que j'en fasse d'autres.

Tu me demandes ce que je deviens ? Voici : je me lève à midi et me couche entre 3 et 4 heures du matin. Je m'endors vers 5. À peine si je vois la lumière des cieux. Chose odieuse en hiver. Aussi je ne sais plus distinguer les jours de la semaine, ni le jour d'avec la nuit. Je vis d'une façon farouche et extravagante qui me plaît fort, sans un événement, sans un bruit. C'est le néant objectif, complet. Et je ne travaille pas trop mal, pour moi du moins. Depuis dix-huit jours j'ai écrit dix pages, lu en entier la *Retraite des Dix Mille*, et analysé six traités de Plutarque (*sic*), le grand hymne à Cérès

(1) Baudelaire écrit le 30 décembre 1858 : « Colonne vient de payer 10,000 francs le roman nouveau de Feydeau, quinze feuilles. J'ai fait explosion, mais il paraît que c'est une spéculation. » On sait, d'autre part, que Michel Lévy avait acheté à Flaubert, pour la somme de cinq cents francs, le droit de vendre *Madame Bovary* pendant cinq années.

(dans les *Poésies homériques* en grec), de plus l'*Encomium moriae* d'Érasme, et Tabarin le soir, ou plutôt le matin, dans mon lit, pour me divertir. Voilà. Et dans deux jours j'entame le chapitre III. Ce qui ferait le chapitre IV si je garde la préface; mais non, pas de préface, pas d'explication. Le chapitre I^{er} m'a occupé deux mois cet été. Je ne balance pas néanmoins à le f... au feu, quoique en soi il me plaise fort.

Je suis dans une venette atroce parce que je vais répéter comme effet, dans le chapitre III, ce qui a été dit dans le chapitre II. Des malins emploieraient des ficelles pour escamoter la difficulté. Je vais lourdement m'épater tout au milieu, comme un bœuf. Tel est mon système. Mais je vais suer par exemple! et me désespérer dans la confection dudit passage! Sérieusement, je crois que *jamais* on n'a entrepris un sujet aussi difficile de style. A chaque ligne, à chaque mot, la langue me manque et l'insuffisance du vocabulaire est telle, que je suis forcé à changer les détails très souvent. J'y crèverai, mon vieux, j'y crèverai. N'importe, ça commence à m'amuser bougrement.

Enfin l'érection est arrivée, monsieur, à force de me fouetter et de me manustirper. Espérons qu'il y aura fête.

Je me précipiterai sur le *Daniel* et te le renverrai le plus promptement possible. J'emploierai à cet examen toute ma critique, n'aie pas peur. Préviens-moi, afin que j'envoie chercher le paquet à Rouen.

Mille tendresses.

595. AU MÊME.

Entièrement inédite.

Mardi soir.

MON BON,

J'ai d'abord parcouru, puis lu la première partie de *Daniel*. Je la sais par cœur, au point de finir les phrases. Néanmoins le tout m'a paru plus court, ce qui est excellent; je présume très bien du reste. Quant aux détails je n'en vois pas trois à changer même en y regardant minutieusement. Marche de l'avant et ne t'inquiète plus de rien, quant à ce qui est fait. Merci, encore une fois, mon vieux, de la dédicace.

Voilà quatre jours que je suis à refaire le plan de la fin d'une scène! Nous bûchons comme des nègres. Le sieur Bouilhet te fait mille tendresses et te remercie pour la *Revue Contemporaine*. Il importe en effet que ses vers y paraissent le plus tôt possible car il se propose de publier vers le milieu du mois prochain. Ledit sieur a été deux fois chez toi sans te trouver. Il ne veut pas lire ton roman dans la revue parce que tout journal échigne un livre, résolution vertueuse dans laquelle je l'ai confirmé. Il m'a même défendu de lui en parler parce qu'il se réserve pour jouir.

Il faut que nous soyons bien abasourdis par la littérature car nous ne disons presque pas d'ordures. Décadence!

Adieu, vieux lubrique, on t'embrasse.

Connais-tu une demoiselle Strub (Florence), auteur d'un roman intitulé *L'hermite de Vallom-*

breuse ? c'est une Allemande. Réponds-moi à cette question et n'en souffle pas un mot parce qu'il y a une parole d'honneur d'engagée. Ce n'est qu'une hypothèse, mais il peut y avoir là quelque machination contre toi, moi ou Bouilhet. Il est probable que ce n'est rien du tout.

596. AU MÊME.

Entièrement inédite.

MON BON,

J'ai déjà lu deux cents pages du *Daniel*. J'aurai fini la lecture complète ce soir. J'en pense *beaucoup de bien*. Mais je suis révolté très souvent par les redites et les négligences de style qui sont nombreuses. Quel sauvage tu fais ! A côté de choses *superbes* tu me fourres des vulgarités impardonnables. La première partie m'a charmé, sans restriction et toute la moitié de la deuxième (il y a fatigue dans la troisième). Je ne te pardonne pas les *dialogues calmes* ; ton docteur m'embête et embêtera. C'est elle seulement qui est à re-travailler. Mais c'est à serrer, crois-moi. J'ai été d'autant plus irrité des fautes que j'avais été empoigné par les beautés.

Je vois très bien tes intentions, mais tu me mettras dans ma critique d'avoir toujours en vue *l'intention générale*, l'effet d'ensemble à produire et non telle petite intention particulière et locale qui souvent y nuit, comprends-tu ? Tout ce qui est essentiellement du livre est irrécusable, carac-

tère, paysages, etc. Mais c'est quand tu veux *faire le monsieur* que tu me déplaïs.

Puis-je faire des notes au crayon sur les marges? tu en serais quitte pour les faire couper, lorsque tu donneras ton manuscrit à l'imprimerie. Réponds-moi là-dessus et ne te presse pas pour la fin. A quoi bon? Songe que c'est ton second livre; mon vieux, et que l'on te souhaite, généreusement, un four. Or il faut que ce soit un volcan. C'est facile si tu veux t'en donner la peine.

La IV^e partie est superbe, superbe! comme ça se relève.

Tu es décidément un monsieur sans la moindre intelligence, c'est à croire que deux bonshommes ont travaillé à ce roman.

Je le répète, je suis enthousiasmé de la IV^e partie. Le grand dialogue de Daniel et de Louise, magnifique. L'épisode de la fermière m'a fait froid dans le dos. Et mon indignation ne fait que se renforcer pour les choses plates et vulgaires. Je commence demain mon travail, j'espère te renvoyer le manuscrit à la fin de la semaine.

Adieu, je t'embrasse très fort.

597. AU MÊME.

[Fin décembre 1858.]

Observations générales sur *Daniel* :

J'ai marqué en marge les phrases que je trouvais vicieuses, les tournures lourdes, les expressions toutes faites et convenues, je n'y reviendrai plus. Mais parlons d'abord des beautés.

Ce qu'on se rappelle, ce qui reste *palpitant* et net dans l'esprit, après cette lecture, ce sont :

1° *Toute la première partie*, la demeure de Daniel, sa femme, le grattage de l'hôtel et la scène dans l'hôtel garni. Tout cela est superbe. Le duel est très bien, mais moins *rare*;

2° Dans la seconde, l'apparition de la jeune fille sur le rocher, le portrait du vieux comte, les dames sous la tente; Georget, quoique moins décrit, est une figure réussie. Celle de Cabâs est parfaite;

3° Dans la troisième, l'incendie;

4° La quatrième partie est (avec la première), *la plus forte*. Le dialogue de Louise et de Daniel, quand Daniel l'engage à épouser Cabâs, est une chose *parfaite* et réussie. Très beau! très beau!

Ce livre-là s'avale d'une haleine. Il y a peut-être un peu de *complaisance*, de la part de l'auteur, envers les paysages; ils sont prodigués. Mais, comme ils sont *tous* bien faits, je m'en moque. Cela est ardent et exalté d'un bout à l'autre. Cependant l'auteur se voit trop sous Daniel; on ne sent pas la supériorité de l'écrivain sur son héros. Peu importe, puisque c'est le *béros qui parle*. Il a fallu un grand art pour ne pas rendre Louise insipide, car au fond, c'est l'« Ange ». Quant à Daniel, qui est de la famille des Oberman et des Roger, je lui reproche uniquement de *trop parler*; il a des tournures de style emphatiques. Il s'adresse au ciel, il crie à tous les vents, il *blasphème*. Je n'attaque nullement le *fond* de ce caractère, mais je dis qu'on peut en enlever les *côtés connus*, en changeant certaines tournures de style qui reviennent sans cesse : « m'écriai-je ! » « ô ciel ! » ; ça lui donne un air

théâtral, tandis que c'est un personnage concentré et rêveur.

L'auteur insiste trop sur l'esprit du comte et ne le montre pas assez. Il aurait fallu, puisque c'était un monsieur si spirituel, lui faire dire des mots. Mais j'aimerais mieux retrancher un peu de ces phrases où on nous répète : « C'était un esprit fin, railleur, etc. » Il est beaucoup question des railleries de ce vieux drôle; or, on n'en voit guère.

Il y a, suivant moi, une suspension dans l'intérêt et une *baisse* de style vers la fin de la deuxième partie. Ça se traîne jusqu'à l'incendie; après l'incendie, ça rebaisse. Quant à la quatrième partie, c'est vigoureux, superbe, intéressant, émouvant, réussi en un mot.

La partie faible de style, c'est le dialogue, *quand il n'est pas important de fond*. Tu ignores l'art de mettre dans une conversation les choses nécessaires en *relief*, en passant lestement sur ce qui les amène. Je trouve cette observation très importante. Un dialogue, dans un livre, ne représente pas plus la *vérité vraie* (absolue) que tout le reste; il faut choisir et y mettre des plans successifs, des gradations et des demi-teintes, comme dans une description. Voilà ce qui fait que les belles choses de tes dialogues (et il y en a) sont perdues, ne font pas l'effet qu'elles feront, une fois débarrassées de leur entourage.

Je ne dis pas de retrancher les idées, mais *d'adoucir comme ton* celles qui sont secondaires. Pour cela, il faut les reculer, c'est-à-dire les rendre plus courtes et les écrire au style indirect.

Voilà donc, quant à la question de forme (qui est aussi une question d'effet et d'amusement), ce

qu'il y a de plus *grave*, et même la seule chose grave. Tu enlèveras par là de la monotonie. Serre, serre les dialogues, on parle trop, et tes personnages parlent un peu tous de la même façon; leur discours manque de *caractère* (j'en excepte *Georget*). Ainsi Louise dit quelque part qu'elle «*l'identifie*» (p. 182); ce n'est pas là un mot de jeune fille.

Mais si l'observation manque un peu dans les discours, on la retrouve (et flamboyante) dans les peintures. Les dames travaillant sous la tente et les baigneuses sont des morceaux achevés. Il y a là une certaine veine gouailleuse et contenue qu'il faudra plus tard exploiter et qui fera ouvrir les yeux, j'en suis sûr. Quant aux choses de la nature, les aspects de mer et de ciel, elles sont rendues aussi habilement que possible.

Bref, quant au caractère et au style, à l'ensemble enfin, *Daniel* a selon moi une grande supériorité sur *Fanny*.

Mais (voilà le *mais* qui revient) la situation languit à partir de la seconde partie, c'est cela qu'il faut revoir sérieusement et serrer. Ça n'avance pas assez et je trouve, comme *longueur matérielle*, que c'est en disproportion avec le reste. Telle digression tient plus de place qu'une scène capitale.

Maintenant j'arrive à deux changements, ou plutôt deux suppressions :

1° Page 120. *La tartine de Daniel à propos des pêcheuses*.

Que vois-tu là de bon? c'est écrit en phrases toutes faites d'un bout à l'autre, et commun de fond au suprême degré. Quel est le bourgeois qui n'a pas pensé cela et dit cela? Je relève au hasard

ce qui me tombe sous les yeux, en reparcourant les malencontreuses pages : les *poings de fer* du besoin, les *ardents feux* du four, *sordides* haillons, la saison où *la nature sourit* à l'homme, le *spectacle* de leurs travaux, le *spectacle* de ces misères, les lignes harmonieuses de son profil (genre artiste!), une *manie* imperceptible de sentiment *qui touche* un cœur, les plus malheureux ne sont pas les malheureux du travail!!!, faisant un *pénible* effort, une *OBOLE* à la pauvreté, etc., etc., ternir *l'image qui vivra*, etc.

Tout cela est d'un piètre langage, parce que le fond est banal. Telle idée, tel style! Si tu as besoin que Louise s'émeuve, montre de la pitié, tâche de trouver quelque chose de plus *saisissant* et de plus court.

2° *L'incroyable docteur!*

Ah! celui-là est folichon! Où diable as-tu vu qu'il en existât de pareils? tu vas me répondre par un nom propre; je connais ton modèle physique-ment, n'est-ce pas? mais là s'arrête la vérité. Un *médecin de campagne* ainsi bâti, miséricorde! un *docteur*, à Trouville! un docteur fin, un peu gouailleur, philanthrope, agronome, et revenu du fracas des cités! voilà de la fantaisie ou je ne m'y connais pas. Jamais un pareil mortel n'a existé, d'abord; et en second lieu, jamais il n'a existé dans un village. *La vérité* vraie est que ton médecin, celui-là, dans ce milieu-là, doit admirer *les gens riches* avec qui il cause, et être de leur avis. Il est d'ailleurs trop doux, trop poli, il marche sur la pointe des pieds (p. 145) dans la chambre d'un malade (attention que je n'ai jamais vu pratiquer

par aucun de ces messieurs). Enfin il m'embête au suprême degré, ton docteur, c'est l'éternel docteur de tous les livres et de toutes les pièces. A quoi est-il utile? qu'amène-t-il?

Comment? tu ne sens pas qu'à partir de la page 181, tous ces personnages-là sont légers comme des rhinocéros, qu'ils parlent pour ne rien dire et que c'est *trop nature*? «Je vous attends aux preuves.» — «Il ne s'agit pas de cela.» — «Pauvre maman! comme on l'attaque!» — «Très bien, merci et passons.» — «Cette discussion n'est pas possible.» — «Halte-là!»

Et quelle sermonneuse que cette Louise! tu me la gâtes à plaisir. C'est ici une bas-bleu corsée. Quelles expressions : «La mélancolie indéfinissable de la solitude.» «Je ne demande même pas à la nature des sujets d'étude.» «Je t'adore comme la révélation de Dieu!» et du haut de ces échasses nous tombons, tout à plat, sur des berquinerie ratées.

Oh! non, tout cela n'est pas heureux. La comparaison de Dieu au chien, ou plutôt du chien à Dieu m'a révolté, et il fallait que le docteur (présent à ces belles choses) fût bien brave homme puisqu'il pleurait, car ils pleuraient *tous* à un pareil récit.

Si tu tiens à cela, *c'est à refaire en entier* (mais on connaissait Louise tout aussi bien auparavant).

Je reviens au fameux docteur (dont le contact a gâté cette pauvre Louise). Il appelle des chasseurs «des Nemrod!», cela est du Prud'homme tout pur, «la foule ignorante qui végète», «il est plus sain de vivre ici (à la campagne) qu'à Paris». Ton docteur est un âne. Il y a tout autant de ma-

ladies à la campagne qu'à Paris (la Normandie est pleine de cancers, il doit savoir cela). Puis le voilà qui *blague* les salons et les clubs. La tournure « qu'il coure aux champs surveiller les laboureurs » aurait un accessit d'amplification française au collège, c'est vrai, mais ce n'est pas mon ami Feydeau qui doit se servir de ces choses-là. « Il est défendu de déposer le long de ce mur, etc. » ; tu me gâtes ton édifice, misérable ! tu pollues ton roman ! tu souilles ta plume ! Le tableau de *l'homme des champs* est du Delille. Non ! ma parole ! j'écume de colère ! « Retourner au gîte », « la cloche du village » ! et rien n'y manque, c'est complet ! Les émotions tendres succèdent aux considérations économiques. Voilà les vieux serviteurs qui viennent après les usines. *Les serviteurs d'un médecin de campagne* !

Si le « comte était touché », il était sensible, franchement !

Bref, je trouve tout ce passage exécrable. Tu flattes les plus basses manies de la roture intellectuelle, toute la nauséabonde tribu des soi-disant penseurs, philanthropes, socialistes, etc., les gars du *Siècle*, que sais-je ?

Si tu as voulu faire de ton docteur un personnage ridicule (que Daniel, par la suite, doit contredire) tu as réussi ; mais la plaisanterie dure trop longtemps et je ne vois pas *l'effet* que Daniel plus tard pourra en tirer. Il nous est fort indifférent de savoir les opinions de ce monsieur, qui n'ont rien de drôle. On ne s'intéresse qu'à son histoire, penses-y donc, à tes amoureux.

Enfin, je te supplie à deux genoux, à mains jointes, par tout ce qu'il y a de plus sacré, de me supprimer ce chapitre-là, héroïquement.

Tu ne t'es pas mis *le doigt dans l'œil* à moitié, non ! mais si en plein que tu t'es rendu aveugle ; tu n'y vois goutte là-dessus. Et tu me dis que c'est afin de ne plus passer pour un bas réaliste ? je déclare ne rien comprendre à l'argument et je ne vois pas le spiritualisme d'un pareil lieu commun.

Maintenant que j'ai fini je me résume :

1° Et avant tout, enlève-moi ça ;

2° Refais, rarrange ou supprime (ce qui vaudra mieux) le discours de Daniel sur la pauvreté. Quant au docteur, je te demande sa mort comme un service personnel ;

3° Revois tous les dialogues, dans le sens indiqué ;

4° Tâche d'être plus rapide vers la fin de la deuxième partie, et dans toute la troisième qui est la plus faible ;

5° Et fais attention aux observations que j'ai mises en marge, il y en a quelques-unes d'importantes.

Dernier conseil :

Prends, au hasard, une des pages que j'indique comme lentes ou mal écrites ; lis-la, indépendamment du reste, en elle-même, en ne considérant que le style. Puis, quand tu l'auras amenée à toute la perfection possible, vois si elle se lie avec les autres et si elle est utile. Demande-toi à chaque phrase ce qu'il y a *dedans*. Tu n'es pas assez convaincu de cet axiome : « Qui se contient, s'accroît. » Le sujet t'emporte et tu n'as pas l'œil assez ouvert sur l'ensemble ; les paliers, dans ta maison, sont trop larges et trop nombreux.

Tu tiens à établir tes idées, et tu prêches sou-

vent. Tu me diras que c'est *exprès*, tu as tort, voilà tout; tu gâtes l'harmonie de ton livre, tu rentres dans la manie de presque tous les écrivains français, Jean-Jacques, G. Sand; tu manques aux principes, tu n'as plus en vue le Beau et l'éternel Vrai. Enfin, tâche d'apprendre l'Art des sacrifices.

FIN.

Maintenant, rêve sur cette page blanche tout ce que tu imagineras de plus élogieux; emplis-la, en pensée, d'encens et de cinnamome, tu n'auras que ce qui t'est dû.

Ton bouquin de *Daniel* fera fureur, tu verras. Et je vois le moyen (je te l'ai indiqué) de le rendre PARFAIT, entends-tu! Ne néglige rien, ne te presse pas, reste un mois de plus s'il le faut.

Et crois, mon cher monsieur, que, pour envoyer à un être humain huit pages comme celles-ci, il faut l'aimer et l'estimer, lui et son œuvre.

P. S. — Je ne relève pas quantité de mots exquis : Cabâss l'avare, la fermière qui dit «votre femme», etc., etc.

598. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

[Croisset] 26 décembre 1858.

J'ai l'air de vous oublier, il n'en est rien! Souvent ma pensée se porte vers vous et j'adresse au Dieu inconnu, dont parlait saint Paul, des prières pour l'apaisement et la satisfaction de votre cœur. Vous tenez dans mon âme une place très haute et très

pure, une large part, car vous ne sauriez croire l'émerveillement sentimental que m'ont causé vos premières lettres. Je vous dois de m'être senti, à cause de vous, à la fois meilleur et plus intelligent. Il faudra pourtant que nous nous serrions la main et que je vous baise au front !

Voici ce qui s'est passé depuis ma dernière lettre :

J'ai été à Paris pendant dix jours, j'ai assisté et coopéré aux dernières répétitions d'*Hélène Peyron*. C'est à la fois une très belle œuvre et un grand succès. Les visites, les journaux, etc., tout cela m'a fort occupé, et je suis revenu ici, comme à mon ordinaire, brisé physiquement ; et quant au moral, dégoûté de toute cette cuisine. Je me suis remis à *Salammbô* avec fureur.

Ma mère est partie pour Paris, et, depuis un mois, je suis complètement seul. Je commence le troisième chapitre, le livre en aura douze ! Vous voyez ce qui me reste à faire ! J'ai jeté au feu la préface, à laquelle j'avais travaillé pendant deux mois cet été. Je commence *enfin* à m'amuser dans mon œuvre. Tous les jours je me lève à midi et je me couche à quatre heures du matin. Un ours blanc n'est pas plus solitaire et un dieu n'est pas plus calme. Il était temps ! Je ne pense plus qu'à *Carthage* et c'est ce qu'il faut. Un livre n'a jamais été pour moi qu'une *manière de vivre* dans un milieu quelconque. Voilà ce qui explique mes hésitations, mes angoisses et ma lenteur. Je ne retournerai à Paris que vers la fin de février. D'ici là, vous verrez dans la *Revue Contemporaine* un roman de mon ami Feydeau qui m'est dédié et que je vous engage à lire.

Vous tenez-vous au courant des ouvrages de Renan ? Cela vous intéresserait, ainsi que le nouveau livre de Flourens, sur le *Siège de l'âme*.

Savez-vous ce qui présentement m'occupe ! les maladies des serpents (toujours pour *Carthage*). Je vais aujourd'hui même écrire à Tunis à ce sujet. Quand on veut faire *vrai*, il en coûte !

Tout cela est bien puéril et au fond considérablement sot ! Mais à quoi passer la vie, si ce n'est à des rêves !

Adieu. Mille tendresses. Écrivez-moi tant que vous voudrez et le plus longuement que vous pourrez.

599. À ERNEST FEYDEAU.

Entièrement inédite.

Croisset, mardi matin, 1859.

Voici l'aurore. Depuis vingt heures je suis sur *Daniel* et j'ai passé dans sa société vendredi soir, samedi et dimanche en entier. Tu trouveras une longue note générale sur l'ensemble : les observations de détail sont aux marges. Je n'ai marqué que le mauvais. Je crois avoir été clair ?

Fais-moi le plaisir de porter le tout chez le père Sainte-Beuve et de le lui montrer (quand tu seras en désaccord avec moi ou même sans cela).

Tu m'as l'air d'avoir une envie de publier, *tout de suite*, que je ne comprends pas. Pourquoi ? Qui te presse ?

Quant à mes observations, je n'ai pas besoin de *tes raisons*, comme tu dis. Je ne veux pas les

entendre, tes raisons. Es-tu drôle ? Est-ce que les bonnes choses ont besoin d'être défendues ? Sommes-nous en contestation ? Je te dis ce que je pense. Voilà tout. Seulement *pense* toi-même à ce que je te dis.

Si tu ne comprends pas ce que je t'écris, si quelque chose te paraît obscur dans mes critiques, enfin si tu crois que *tu as besoin de venir*, viens ! On te recevra et t'embrassera avec plaisir.

Mais je t'assure que j'ai *profondément* réfléchi à tout ce que je te dis. Rien n'a été mis à la légère. Si quelqu'un a envie de te voir produire, pour ta seconde publication, *un grand livre*, sois sûr que c'est moi et que je t'aime, mes injures en sont la preuve.

Il ne faut jamais donner raison aux imbéciles, quand on est dans le vrai ; or, comme ici tu es dans le Vrai et dans le Beau, les trois quarts du temps, prends la petite peine d'y entrer complètement. Ne laisse pas une tache sur ton manteau de pourpre.

Adieu, mon vieux. Je tombe de fatigue. Je t'assure que j'ai travaillé raide depuis trois jours. Il est six heures du matin, je suis à ma table depuis hier midi. J'ai quitté pour *Daniel* un clair de lune sur Carthage et je suis maintenant assez pressé, parce que le 8 janvier arrive Bouilhet avec son volume de vers. Il a dû t'envoyer *Hélène* ?

Mille tendresses.

Narcisse va aller tantôt à Rouen mettre au chemin de fer la sacro-sainte boîte. Elle t'arrivera probablement en même temps que cette lettre.

600. À EUGÈNE DELATTRE.

Croisset, 10 janvier 1859.

MON CHER AMI,

Si je ne t'ai pas remercié plus tôt de ton volume⁽¹⁾, c'est que je voulais le relire. La seconde lecture m'a confirmé dans la bonne opinion que j'en avais conçue d'abord. Mais avant tout, je te remercie des gracieusetés à mon endroit; tu chauffes les amis, tu es un brave!

J'ai trouvé l'introduction d'un très remarquable style. Quant à l'ouvrage, il me paraît méthodique, clair, net et *amusant*, chose qui semblait difficile en un tel sujet. La partie anecdotique est bien fondue avec la partie technique; en somme, cela me semble complètement réussi, et je serais fort étonné si ce bouquin n'était très lu. Ce que j'aime, c'est qu'on y sent partout la protestation de l'Individu contre le Monopole, contre le Pouvoir. (Il y a si peu de gens qui aiment la liberté par le temps qui court!) Le sentiment du Juste éclate à chaque ligne; cela fait aimer l'auteur.

Voilà, en gros, tout ce que j'en pense. Quant aux détails, ce livre suggère une foule d'idées. Il sera dans quelques années bien curieux à consulter comme histoire. La conclusion en sera que nous étions encore en pleine barbarie; nous marchons à quatre pattes et nous broutons de l'herbe.

La société est une vraie forêt de Bondy. On a dit que nous dansions sur un volcan; la comparaison est emphatique! Pas du tout! nous trépi-

(1) *Tribulations des voyageurs et expéditeurs en chemin de fer.*

gnons sur la planche pourrie d'une vaste latrine. L'humanité, pour ma part, me donne envie de vomir, et il faudrait aller se pendre, s'il n'y avait, par ci par là, de nobles esprits qui désinfectent l'atmosphère. Ceci est une allusion à l'auteur.

Sur quoi je lui serre les deux pattes bien cordialement.

A toi, mon vieux.

601. À ERNEST FEYDEAU.

Entièrement inédite.

Croisset, mardi au soir, 11, 1859.

Donne-moi l'adresse de Théo ! Faut-il que je t'envoie sa lettre ? ou que je l'envoie à Ernesta ? ou que je la mette ici à la poste ? J'ignore l'adresse d'Ernesta. Si le Théo était en train de revenir, je ne lui écrirais pas, bien entendu. Sais-tu quand nous reverrons ce vieux, vieux toi-même.

J'attends demain le sieur Bouilhet qui doit rester ici une douzaine de jours. Après quoi, je me retrouverai dans ma solitude. Et dans six semaines nos excellences auront la volupté de se contempler mutuellement.

Non ! mon bon ! je n'admets pas que les femmes se connaissent en sentiment. Elles ne le perçoivent jamais que d'une manière *personnelle* et relative. Ce sont les plus *durs* et les plus cruels des êtres. « La femme est la désolation du juste. » Cela est un mot de Proudhon. J'admire peu ce monsieur, mais cet aphorisme est une pensée de génie, tout bonnement.

Il ne faut se fier en femmes (en fait de littéra-

ture), que pour les choses de délicatesse et de nervosité. Mais tout ce qui est vraiment élevé et haut leur échappe. La condescendance que nous avons pour elles est une des causes de l'abaissement moral où nous gisons aplatis. Tous, nous sommes pour nos mères, nos sœurs, nos filles, nos femmes et nos maîtresses, d'une inconcevable lâcheté. Jamais le téton n'a causé plus de bassesses ! Et l'Eglise (Catholique, Apostolique et Romaine) a fait preuve du plus haut sens en décrétant le dogme de l'Immaculée Conception. Il résume la vie sentimentale du xix^e siècle. Ce pauvre siècle à scrofules et à pâmoisons, qui a en horreur les choses fortes, les solides nourritures et qui se complaît sur les genoux féminins, comme un enfant malade.

« Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » est un mot qui me semble plus beau que tous les mots vantés dans les Histoires. C'est le cri de la Pensée pure, la protestation du cerveau contre la matrice. Et il a cela pour lui qu'il a toujours révolté les idiots.

Le culte de la mère sera une des choses qui fera pouffer de rire les générations futures. Ainsi que notre respect pour l'*amour*. Cela ira dans le même sac aux ordures que la *sensibilité* et la *nature* d'il y a cent ans.

Un seul poète, selon moi, a compris ces charnants animaux, à savoir le maître des maîtres, l'omniscient Shakespeare. Les femmes sont *pires* ou *meilleures* que les hommes. Il en a fait des êtres extra-exaltés, mais jamais raisonnables. C'est pour cela que ses figures de femme sont à la fois si idéales et si vraies.

En résumé, ne t'en rapporte *jamais* à ce qu'elles diront d'un livre. Le tempérament est tout pour elles, l'occasion, la place, *l'auteur*. Mais savoir si une chose (exquise ou même sublime) détonne, dans un ensemble, non ! mille fois, non !

J'ai vu avec plaisir que la typographie commençait à te puer au nez. C'est, selon moi, une des plus sales inventions de l'humanité. J'y ai résisté jusqu'à trente-cinq ans, et dès onze je barbouillais. Un livre est une chose essentiellement organique, cela fait partie de nous-mêmes. Nous nous sommes arrachés du ventre un peu de tripes, que nous servons aux bourgeois. Les gouttes de notre cœur peuvent se voir dans les caractères de notre écriture. Mais une fois imprimé, bonsoir. Cela appartient à tout le monde ! La foule nous passe sur le corps ! C'est de la prostitution au plus haut degré et de la plus vile ! Mais *il est reçu* que c'est très beau, et que prêter son cul pour dix francs est une infamie. Ainsi soit-il !

On t'embrasse très fort.

Pourquoi ai-je été si bavard ce soir ?

J'attends dimanche matin le premier numéro de *Daniel* avec une impatience à nulle autre pareille.

602. À MADAME MAURICE SCHLÉSINGER.

Croisset, 16 janvier [1859].

Combien j'ai été heureux, chère Madame, en reconnaissant le timbre de Bade et votre écriture ! Pour me justifier de mon apparent oubli, il faut

que je vous dise combien j'ai été *embêté* depuis un an.

Après la publication de mon roman, je me suis remis à une grande œuvre de jeunesse intitulée : *La Tentation de Saint Antoine*. Après six mois de travail, il a fallu me résigner à la remettre dans le carton. Ce livre m'eût fait avoir, par le temps qui court, des désagréments infinis.

Sollicité alors par le journal *la Presse*, je lui ai promis une étude antique et, avant d'en savoir le premier mot, au bout de huit jours, on me talonnait déjà en me demandant : « Est-ce fini ? ».

Les lectures et le travail préalable m'ont demandé six à huit mois. Je m'y suis mis enfin il y a un an environ. Au bout de mon premier chapitre, je me suis aperçu qu'il me fallait absolument aller à Tunis. L'hiver dernier s'est passé dans les hésitations, tourments et dérangements infinis. Au mois d'avril, je suis parti pour l'Afrique où je suis resté deux mois. J'ai été seul et à cheval de Tunis à Constantine; enfin, au mois de juillet, j'étais revenu ici où j'ai démoli tout ce que j'avais fait. Bref, depuis le mois de septembre seulement, je travaille à ce livre annoncé depuis deux ans; il me couvrira de ridicule ou me placera très haut; c'est une tentative ambitieuse s'il en fut.

J'ai été très souffrant cet automne; j'ai eu des maux d'estomac épouvantables. C'est passé maintenant. Pour aller un peu plus vite, je suis resté à la campagne; ma mère est à Paris et depuis trois mois je vis complètement seul, me couchant à quatre heures du matin et me levant à midi. Enfin, je ne *vis* pas, j'escamote l'existence, c'est le seul moyen de la supporter. Au jour de l'an, j'ai bien

songé à vous (j'avais deux amis chez moi ; j'ai été dérangé : voilà ce qui a retardé cette lettre). Une liste nécrologique où j'ai lu le nom d'Henri Blanchard m'a fait rêver à la rue de Grammont... et puis votre souvenir m'arrive !

Combien je vous plains d'avoir perdu madame votre mère ! je connais ces *déchirements*. En ai-je déjà enseveli de ces pauvres morts !

Je n'ai aucune idée de votre vie ! Que fait Maurice tout le long du jour ! Et quand nous reverrons-nous ? quand irai-je vous voir ? Dieu le sait, je suis engagé dans un travail accablant et que je veux mener à bonne fin. Voilà la quarantaine qui approche ; j'ai eu 37 ans le 12 décembre dernier.

Quant au cœur, il est vieux comme l'antiquité elle-même ; c'est une nécropole. Adieu, mille et mille souvenirs. Vos lettres seront toujours bienvenues, vous le savez.

Je vous baise les mains très affectueusement.

Non, je ne suis pour rien dans *Hélène Peyron*. Aujourd'hui même paraît dans la *Revue Contemporaine* le commencement d'un roman qui m'est dédié. Quand l'auteur m'en a lu le titre, j'ai été bien surpris de voir que la plupart des scènes se passaient à Trouville !

603. À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, jeudi soir [20 ou 27 janvier 1859].

MON CHER VIEUX,

Je viens de lire et d'annoter la première partie de *Daniel*. Les observations de détail ne sont pas

nombreuses, mais je tiens à toutes. Elles consistent en répétitions de mots, etc. Tu es beau ! les phrases toutes faites sont rares. Le paquet sera mis demain au chemin de fer, tu vois que je n'ai pas perdu de temps.

Quant aux observations d'ensemble, je n'ai presque rien à te dire :

1° Il y a un peu de longueur dans le séjour à Trouville, au passage qui est entre la description de l'hiver et la grande tartine philosophique de Daniel. C'est toujours aux endroits *tempérés* que tu faiblis. Tâche d'escamoter tout ce qui n'est pas utile à l'exposition des théories de Daniel ;

2° La grande scène avec Georget est une des bonnes et superbes choses que je connaisse, et elle n'était pas facile à faire ! Dans la description des chasseurs et du dîner, rien à reprendre. Ça se voit.

3° Dans la scène du pavillon, il y a des mollesses, des longueurs. Ça n'est pas assez *intense*. On sait trop ce qu'ils vont dire et l'on sent que l'auteur *aime* ses personnages à un point que le lecteur ne partage pas. La fin est fort belle. Mais il faut retravailler cette scène, et faire qu'il y ait moins de lignes sans enlever *une seule idée*.

4° La scène avec Georget dans l'auberge, courte, nette, bonne.

5° Il faut, dans le grand dialogue de Daniel avec le comte, qui a plus de vingt pages, *serrer vers le milieu* ; il est plein de choses excellentes. Mais il y a des tournures de phrases lentes, lourdes, des précautions oratoires inutiles. Sois donc plus concis, nom d'un pétard !

La scène finale chez les deux femmes est palpitante d'intérêt, comme on dit en beau langage.

En résumé, je trouve dans cette partie comme dans toutes les autres des inégalités de talent entre les descriptions et les dialogues, à moins que le dialogue n'ait par lui-même un grand fond, comme dans la scène de Georget. Tu me feras le plaisir, désormais, d'écrire des livres *impersonnels*, de mettre ton objectif plus loin et tu verras comme tes personnages parleront bien du moment que tu ne parleras plus par leur bouche. Tu t'amuses trop avec eux. Voilà tout le secret.

Je tiens à l'observation 3° et 5°. Elle est *sérieuse*, ne néglige rien. Et ensuite, dors sur tes deux oreilles, on lira *Daniel*, je t'en réponds, et l'on se passionnera pour lui.

Ci-inclus une lettre pour le Théo. Fais-la-lui parvenir le plus tôt possible.

La maladie de ta femme commence à m'inquiéter. Que diable est-ce donc ?

Bouilhet est à Mantes depuis lundi. S'il ne t'a pas envoyé de loge pour sa pièce, c'est qu'on ne la joue plus, sa jeune première et son jeune premier étant malades.

Je suis indigné par les opinions littéraires du gars Proudhon dans son livre la *Justice*, etc. Quelle brute !

J'ai commencé hier au soir mon quatrième chapitre. La fin du troisième n'a pas été commode et je n'en suis pas encore enchanté. Ma parole d'honneur, c'est à en devenir fou ! Quel bouquin !

J'espère dans un mois être à Paris.

Adieu, cher vieux, je t'embrasse très fort.

Tiens-moi au courant des cancans de la *Revue Contemporaine*. Ça m'amuse.

Et dis-moi ce qu'on dit de *Daniel*. Franchement, je crois que tes collaborateurs universitaires doivent *rager*.

604. AU MÊME.

[Croisset, début de février 1859.]

Ça va bien ! très bien ! jeune homme ! La deuxième partie marche comme sur des roulettes. Je ne suis plus inquiet du reste ; c'est celle-là que je redoutais.

Quant aux taches, ce n'est pas grand'chose. Note tout de suite la page 252, où le mot *et* revient sans cesse au commencement des phrases ; c'est un vieux chic biblique qui est agaçant.

Il y a peut-être un peu de lenteur dans les deux ou trois premières pages.

Ce qu'il y a évidemment de moins amusant, ce sont les pages 291, 2, 3 ; quant au reste, le papier vous brûle les mains, pour moi du moins. J'ai poussé, tout seul, des *bravo ! très bien !* plusieurs fois.

Je te prédis que la *plage* de Trouville et le *portrait de Cabass* seront remarqués, tu verras.

Il y a des choses charmantes, exquises, pages 281, 285 ; ça donne envie d'archif... l'héroïne.

Ne pleure pas sur tes suppressions, elles étaient indispensables. Je m'y connais, n'aie pas peur. Si

je voyais aussi bien dans mes œuvres que dans celles des autres, je serais un bien grand homme ; mais hélas !

Oh ! que *Carthage*, par moments, me scie le trou du c... !

Tu es beau, et héroïque, quant aux retranchements ; mais j'ai la conviction qu'une ligne oiseuse d'ôtée vous donne dix lecteurs de plus.

Tu me dis que tu as besoin d'argent, misérable ! et moi !... N'importe ! Périront les États-Unis plutôt qu'un principe ! On me verra cocher de fiacre avant de me voir *écrire pour de l'argent*. Quant à cela, je le jure solennellement et sans le moindre effort.

Fais-moi le plaisir de prendre des informations sur le gars A. Claveau, qui, dans ce même numéro de la *Revue Contemporaine*, a fait le compte rendu de *Richard Darlington*. Ce drôle a, l'autre été, écrit sur ton oncle une diatribe dans un journal nommé, je crois, le *Courrier franco-italien* ; il m'engageait comme disciple de Champfleury, etc. Bref, une ordure méchante, et c'est un des premiers articles qui aient paru. — N. B. Se rappeler Claveau.

C'est à la fin du mois, dans trois semaines, que je te serrerai dans mes bras. J'aurai fait, dans mon hiver, à peu près deux chapitres !!! Si j'en fais un et demi d'ici à la fin de mai, ce sera bien beau. Total : cinq, et il m'en restera encore dix !

Adieu, vieux. Soigne-moi la sixième partie, n... de D... ! Il faut que ce soit écrit transcendalement, lisse comme un marbre et furieux comme un tigre.

Mais prends garde d'abîmer ton intelligence dans le commerce des dames. Tu perdras ton génie au fond d'une matrice. Tâche de nous montrer un peu

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

Réserve ton priapisme pour le style, f... ton encrier, calme-toi sur la viande, et sois bien convaincu, comme dit Tissot (de Genève), (*Traité de l'onanisme*, page 72, voir la gravure), que : une once de sperme perdu fatigue plus que trois litres de sang.

Je t'embrasse, vieux dromadaire.

605. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 18 février 1859.

CHÈRE DEMOISELLE,

Mes malles sont faites et je vous écris sur ma table désencombrée de ses livres et de ses pape-rasses. Demain matin je pars pour Paris où je vais rester trois mois. Mais je ne veux pas m'en aller sans répondre à votre dernière lettre.

Je ne vous ai nullement oubliée quant à votre article, mais il est d'un placement difficile à cause du sujet, qui est peu dans le goût du jour (style journaliste). J'essaierai encore dans l'*Artiste*, mais j'ai peu d'espoir. Quant à la *Presse*, je suis en déli-

catesse avec cette feuille (tout cela entre nous). Ils m'ont refusé un service analogue que je leur demandais et auquel je tenais beaucoup. Voilà la vérité.

Combien votre lettre m'a ému avec la description de votre vieille maison pleine de tableaux de famille. Comme cela fait rêver, les vieux portraits ! Je vous aime pour cet arbre, ce noyer que vous aimez. Pauvre chose que nous ! Comme nous nous attachons aux choses ! C'est surtout quand on voyage que l'on sent profondément la *mélancolie de la matière*, qui n'est que celle de notre âme projetée sur les objets. Il m'est arrivé d'avoir des larmes aux yeux en quittant tel paysage. Pourquoi ?

C'est une triste histoire que celle de cette jeune fille, votre parente, devenue folle par suite d'idées religieuses, mais c'est une histoire commune. Il faut avoir le tempérament robuste pour monter sur les cimes du mysticisme sans y perdre la tête. Et puis, il y a dans tout cela (chez les femmes surtout) des questions de tempérament qui compliquent la douleur. Ne voyez-vous pas qu'elles sont toutes amoureuses d'Adonis ? C'est l'éternel époux qu'elles demandent. Ascétiques ou libidineuses, elles rêvent l'amour, le grand amour ; et pour les guérir (momentanément du moins) ce n'est pas une idée qu'il leur faut, mais un fait, un homme, un enfant, un amant. Cela vous paraît cynique. Mais ce n'est pas moi qui ai inventé la nature humaine. Je suis convaincu que les appétits matériels les plus furieux se formulent *insciemment* par des élans d'idéalisme, de même que les extravagances charnelles les plus immondes sont engen-

drées par le désir pur de l'impossible, l'aspiration éthérée de la souveraine joie. Et d'ailleurs je ne sais (et personne ne sait) ce que veulent dire ces deux mots : âme et corps, où l'une finit, où l'autre commence. Nous sentons *des forces* et puis c'est tout. Le matérialisme et le spiritualisme pèsent encore trop sur la science de l'homme pour que l'on étudie impartialement tous ces phénomènes. L'anatomie du cœur humain n'est pas encore faite. Comment voulez-vous qu'on le guérisse ? Ce sera l'unique gloire du XIX^e siècle que d'avoir commencé ces études. Le *sens historique* est tout nouveau dans ce monde. On va se mettre à étudier les idées comme des faits, et à disséquer les croyances comme des organismes. Il y a toute une école qui travaille dans l'ombre et qui fera quelque chose, j'en suis sûr.

Lisez-vous les beaux travaux de Renan ? Connaissez-vous les livres de Lanfrey, de Maury ?

Moi, dans ces derniers temps, je suis revenu incidemment à ces études psycho-médicales qui m'avaient tant charmé il y a dix ans, lorsque j'écrivais mon *Saint Antoine*. A propos de ma *Salammbô*, je me suis occupé d'hystérie et d'aliénation mentale. Il y a des trésors à découvrir dans tout cela. Mais la vie est courte et l'Art est long, presque impossible même lorsqu'on écrit dans une langue usée jusqu'à la corde, vermoulue, affaiblie et qui craque sous le doigt à chaque effort. Que de découragements et d'angoisses cet amour du Beau ne donne-t-il pas ? J'ai d'ailleurs entrepris une chose irréalisable. N'importe ; si je fais rêver quelques nobles imaginations, je n'aurai pas perdu

mon temps. Je suis à peu près au quart de ma besogne. J'en ai encore pour deux ans.

606. À ERNEST FEYDEAU.

[Croisset, mai 1859?]

Non, Amyot ne m'a envoyé aucune feuille.

Je suis plus bégueule que toi et je repousse systématiquement autre chose que le mauvais langage. Car je ne crois pas que l'on puisse *tout* bien dire. Il y a des idées impossibles (celles qui sont usées, par exemple, ou foncièrement mauvaises), et comme le *style n'est qu'une manière de penser*, si votre conception est faible, jamais vous n'écrirez d'une façon forte. Exemple : je viens de recorriger mon iv^e chapitre. C'est un tour de force (je crois) comme concision et netteté, si on l'examine phrase à phrase; ce qui n'empêche pas que le susdit chapitre ne soit *assommant* et ne paraisse très long et très obscur, parce que la conception, le fond ou le plan (je ne sais) a un vice secret que je découvrirai. Le style est autant *sous* les mots que *dans* les mots. C'est autant l'âme que la chair d'une œuvre.

Je vais ce soir commencer mon vi^e chapitre. Me voilà donc au tiers, et encore dans ce premier tiers, bien des choses seront à modifier, j'en suis sûr.

Et ne donne pas, ô mon ami, dans cette scie commode dont je suis embêté : « Tu es bien heureux de pouvoir travailler sans te presser, grâce à

tes rentes.» Les confrères me jettent à la tête, continuellement, les trois sols de revenu qui m'empêchent de crever précisément de faim. Cela est plus facile que de m'imiter. J'entends de vivre comme je fais : 1^o à la campagne les trois quarts de l'année; 2^o *sans femme* (petit point assez délicat, mais considérable), sans ami, sans cheval, sans chien, bref sans aucun des attributs de la vie humaine; 3^o et puis, je regarde comme néant tout ce qui est en dehors de l'œuvre en elle-même. Le succès, le temps, l'argent, et l'imprimerie sont relégués au fond de ma pensée dans des horizons très vagues et parfaitement indifférents. Tout cela me semble bête comme chou et indigne (je répète le mot, *indigne*) de vous émouvoir la cervelle.

L'impatience qu'ont les gens de lettres à se voir imprimés, joués, connus, vantés, m'émerveille comme une folie. Cela me semble avoir autant de rapports avec leur besogne qu'avec le jeu de dominos ou la politique. Voilà.

Tout le monde peut faire comme moi. Travailler tout aussi lentement et mieux. Il faut seulement se débarrasser de certains goûts et se priver de quelques douceurs. Je ne suis nullement vertueux, mais conséquent. Et, bien que j'aie de grands besoins (dont je ne dis mot), je me ferais plutôt pion dans un collège que d'écrire quatre lignes pour de l'argent. J'aurais pu être riche, j'ai tout envoyé faire f..., et je reste comme un Bédouin dans mon désert et dans ma noblesse. M..., m... et archi m..., telle est ma devise et je t'embrasse bien tendrement.

607. AU MÊME.

Entièrement inédite.

Lundi matin.

Qu'apprends-je dans le *Journal de Rouen* ? Tout le Conseil de rédaction se retire de la *Revue contemporaine* parce que tu m'as dédié *Daniel* ?

Cela entrave-t-il la publication dudit *Daniel* ?
Détails, mon vieux, détails !
Voilà qui me semble superbe !

608. AU MÊME.

En partie inédite.

Croisset, jeudi [début de juin 1859].

Je ne t'oublie pas du tout, mon cher vieux, mais je travaille comme trente nègres, voilà. J'ai enfin terminé mon interminable quatrième chapitre, d'où j'ai retranché ce que j'en aimais le mieux. Puis, j'ai fait le plan du cinquième, pris des notes en quantité, etc. L'été ne s'annonce pas mal. Je crois que ça va marcher; c'est peut-être une illusion. Quel bouquin ! nom d'un pétard ! est-ce difficile !

Oui, je trouve, contrairement au sieur d'Aurevilly, qu'il s'agit maintenant d'hypocrisie et pas d'autre chose⁽¹⁾. Je suis effrayé, épouvanté, scan-

(1) Barbey d'Aurevilly avait écrit, dans le *Pays* du 8 juin, à propos de *Daniel* : « Tant mieux que ce *Daniel*... qui adore le suprême idéal et s'indigne contre l'hypocrisie, comme si c'était maintenant d'hypocrisie qu'il s'agissait... n'ait pas le prestige du talent. »

dalisé par la couillonade transcendante qui règne sur les humains. A-t-on *peur de se compromettre!!!* Cela est tout nouveau, à ce degré du moins. L'envie du succès, le Besoin de réussir quand même, à cause du *profit*, a tellement démoralisé la littérature qu'on devient stupide de timidité. L'idée d'une chute ou d'un blâme les fait tous foirer de peur dans leurs culottes. — « Cela vous est bien commode à dire, vous, parce que vous avez des rentes » — réponse commode et qui relègue la moralité parmi les choses de luxe. Le temps n'est plus où les écrivains se faisaient *traîner* à la Bastille. On peut la rétablir maintenant, on ne trouvera personne à y mettre.

Tout cela ne sera pas perdu. A mesure que je me plonge plus avant dans l'antique, le besoin de faire du moderne me reprend, et je *cuis* à part moi un tas de bonshommes.

Ne pense plus à *Daniel*. C'est fini. On le lira, sois-en sûr.

Quand tu viendras à Croisset, avant de partir pour Luchon (vers le commencement de juillet, je suppose), apporte-moi le plan détaillé de *Catherine*⁽¹⁾. J'ai plusieurs idées sur ton style en général et sur ton futur livre en particulier.

Il faudra que ce soit complètement impersonnel; et plus de thèse cette fois, mon bonhomme, plus de tartines, des barres d'airain, mosieu! Et ne va pas vite! ne te presse pas! mets ton objectif à cent lieues de ta vie et considère-toi comme le Père Éternel.

Tu es un polisson, tu compromets mon nom

(1) *Catherine d'Overmeire*, 1 vol., 1860.

dans les lieux publics. Je t'attaquerai devant les cours de justice pour vol de titres.

J'ai deux jolies voisines qui ont relu deux fois de suite *Daniel*. Et les cochers de fiacre de Rouen se prélassent sur leur siège en lisant *Fanny* (historique).

A propos de moralité, as-tu vu que les habitants de Glasgow ont fait une pétition au Parlement pour faire supprimer les modèles de femmes nues dans les Académies de dessin ?

Adieu, vieux, pioche profondément. Je t'embrasse.

Continue à m'envoyer ce qui se publie de curieux sur ton compte.

Et des nouvelles de ta femme ? Pourquoi est-elle à Versailles, qui est un atroce pays plus froid que la Sibérie ?

609. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

[Rouen, 15 juin 1859.]

Enfin ! c'est moi ! Comme il y a longtemps que je n'ai causé avec vous ! Je me promets ce plaisir tous les matins et je l'ajourne tous les soirs ; car, lorsque ma journée est finie, je me trouve aussi brisé que si j'avais cassé du caillou sur la grande route. Je travaille beaucoup cet été et je n'avance guère ; c'est un ouvrage très long et fort difficile. Je dirai plus : il faut être à moitié fou pour l'entreprendre.

Vous me demandez quand je l'aurai fini ? Je

commence mon cinquième chapitre; le livre entier en aura quinze; vous voyez où j'en suis! Enfin (manquée ou réussie) ce sera, je l'espère, une tentative honorable. Tout est là: il faut faire ce qu'on juge bien dans la vie et ce qu'on croit beau dans l'Art.

Mais parlons de vous! En relisant vos deux dernières lettres (celle du mois d'avril et celle du mois de mai), je suis désolé de vous voir si triste. Pourquoi vous *obstinez-vous* à vouloir vous confesser puisque cette idée seule vous trouble et que le confessionnal occasionne vos rechutes? Soyez donc *votre prêtre à vous-même*. Devenez stoïque (ou plus chrétienne, si vous voulez); détachez-vous de l'idée de votre personne. Toutes les fois que l'on réfléchit sur soi-même, on se trouve malade; cela est un axiome, soyez-en sûre! Des gens qui commencent à étudier la médecine se découvrent toutes les infirmités, et quand on s'inquiète du bonheur pur, de son âme, de son corps, de sa vie ou de son salut, comme l'infini est au bout de tout cela, on devient fou. J'y ai passé et j'en puis dire quelque chose.

Oui! venez à Paris — *quand même* — et tout de suite! Il vous faut sortir, voir du monde et des tableaux, entendre de la musique et du bruit. Vous menez une existence détestable, au milieu de souvenirs amers et dans un centre qui vous étouffe. La tristesse de tous vos jours vécus retombe de votre plafond, comme un brouillard; votre cœur en est noyé!

Mais vous *ne voulez pas guérir!* Vous vous inquiétez d'avance de mille petits détails secondaires. Comment me loger? comment me nourrir? que

ferai-je de ceci? emporterai-je cela? etc. Oh! comme on tient à ses douleurs! avouez-le.

Si j'étais votre médecin, je vous ordonnerais immédiatement le séjour de Paris, et si j'étais votre directeur, je vous interdirlais le confessionnal.

Il vous faudrait un travail *forcé*, quelque chose de difficile et d'obligatoire à exécuter tous les jours. Vous me dites que vous écrivez votre vie; cela est bien. Mais j'ai peur que cette besogne ne vous soit funeste. Vous rouvrez vos plaies pour les regarder; j'aimerais mieux, à votre place, écrire l'histoire d'une autre. L'analyse d'une individualité étrangère vous écarterait de la vôtre.

J'ai vu, dans les derniers temps de mon séjour à Paris, M^{me} Sand; j'allais lui parler de vous quand quelqu'un est entré, et je n'y suis pas retourné, car elle n'est restée à Paris que huit jours environ.

Voyons! que lisez-vous? connaissez-vous la *Question romaine* d'abord? Cela vous intéresserait. C'est un tableau fort exact, quoi qu'on dise. Connaissiez vous les romans de Dickens? Vous les trouverez peut-être d'un réalisme un peu vulgaire; mais c'est plein de talent, du plus vrai et du plus fort. Avez-vous lu *Daniel*, qui m'est dédié? Qu'en pensez-vous?

Lisez-donc Marc-Aurèle. J'ai connu des gens qui s'en sont bien trouvés. Je vous baise les deux mains et j'espère vous voir dans six mois à Paris. Mille tendresses et écrivez-moi tant que vous voudrez; il me semble que le visage d'un ami me sourit quand j'aperçois votre bonne grosse écriture.

A vous.

610. À ERNEST FEYDEAU.

Entièrement inédite.

Mercredi soir.

Ton ami a manqué passer sous une locomotive dimanche soir. C'eût été une perte pour la littérature, je le sais; mais à cette heure, j'en saurais long en philosophie et cela m'eût épargné toutes les ratures qui me restent à faire, tous les embêtements que j'ai encore à subir!

C'était en revenant d'un castel dans le pays de Caux, où j'avais couché et dîné.

Merci de ton *Athénée*; je l'ai autrefois fortement labourée et pour le moment je n'en ai pas besoin.

La santé ne va pas fort, je m'emmerde comme trente mille hommes; je suis éreinté, j'ai mal à la poitrine et aux nerfs, aujourd'hui surtout. Car j'ai été obligé (pour un acte de complaisance) de fouiller mes notes d'Orient, chose qui m'attriste toujours. Il me faut encore un mois pour finir mon vi^e chapitre et je voudrais avoir fait le vii^e avant le jour de l'an, ce qui serait la moitié du tout.

J'ai des hôtes qui ne m'amuseent nullement. Il m'est impossible maintenant de supporter pendant cinq minutes un bourgeois. Autrefois ça m'exaspérait. A présent ça m'abrutit et m'attriste. Il m'use.

Adieu, je t'embrasse très tendrement

611. À MADAME JULES SANDEAU.

Croisset, dimanche 7 [août 1859].

Quelle surprise, chère Madame ! et comme j'ai été attendri de votre souvenir ! Je pense souvent à vous, et vous auriez reçu des volumes si j'avais cédé à mon envie. Je vais donc répondre à toutes vos questions.

Et d'abord, il m'est très « agréable de savoir que vous êtes encore de ce monde ». J'espère vous y voir longtemps, et je compte bien, cet hiver, reprendre nos bonnes causeries, le jeudi, vers quatre heures du soir, quand les bourgeois et les bourgeoises sont partis ! Vous souffrez avec indulgence toutes les sottises qui me passent par la cervelle. On se trouve heureux près de vous. Comment n'y pas revenir ?

La chaleur vous gêne donc ? Vous avez manqué, en écrivant ce mot, d'y adjoindre l'épithète de *tropicale*. Il le faut ! (Voir tous les journaux, et ouïr les exclamations de personnes rouges agitant des mouchoirs.) Quand on a dit : « Ah ! il fait une chaleur... une chaleur... vraiment... tropicale !!! » on est soulagé. Les manières formulent « sénégalienne ».

Moi, je me réjouis de cette température. Le soleil m'anime et me grise comme du vin. Je passe mes après-midi dans des négligés peu convenables, fenêtres closes et jalousies fermées. Je me plonge, le soir, dans la Seine qui coule au bas de mon jardin. Les nuits sont exquises et je me

couche au jour levant. Voilà. D'ailleurs, j'aime la nuit passionnément. Elle me pénètre d'un grand calme. C'est une manie, un vice.

Quant aux ennuis du monde, comme je ne vois absolument *personne*, j'en subis peu. Mais j'en ai d'autres, et qui les valent bien ! Ceux de la littérature et ceux du cœur ! Le fardeau du style à remuer et l'éternel *moi* qui vous pèse ! En définitive, je m'amuse peu sur la planète.

Vous me demandez si mon roman sera bientôt fini ? Hélas ! non ; j'en suis au tiers. Un livre a toujours été pour moi une manière spéciale de vivre, un moyen de me mettre dans un certain milieu. J'écris comme on joue du violon, sans autre but que de me divertir, et il m'arrive de faire *des morceaux* qui ne doivent servir à rien dans l'ensemble de l'œuvre, et que je supprime ensuite. Avec une pareille méthode, et un sujet difficile, un volume de cent pages peut demander dix ans. Telle est toute la vérité. Elle est déplorable. Je n'ai pas bougé depuis bientôt trois mois. Mon existence est plate comme ma table de travail, et immobile comme elle.

Humez bien le vent de la mer à Honfleur ! J'ai passé par là de bonnes vacances dans ma jeunesse, et j'y ai beaucoup vécu, sentimentalement.

Les deux mains que vous me tendez, permettez-moi de les baiser, — et croyez-moi tout à vous (bien que ce soit une locution banale).

Qui donc vous empêche de revenir par Rouen ? Venez donc, je vous montrerai un tas de choses que vous ne connaissez pas.

Quand vous n'aurez rien de mieux à faire,

envoyez-moi un peu de votre écriture. Votre lettre m'est arrivée, vous voyez. La poste a été plus intelligente que le pseudo-cocher de fiacre qui, l'année dernière, n'a pu vous dire où j'étais.

612. À ERNEST FEYDEAU.

En partie inédite.

Dimanche [21 août 1859].

Non, mon cher vieux, pas du tout. Je vais très bien et n'ai rien à te dire, si ce n'est que tu es fort gentil.

Décidément je travaille assez raide cet été. Mon VI^e chapitre va bientôt arriver au milieu; dans un an la fin s'apercevra.

Tu m'as l'air assez triste? Prends garde à ton estomac. Ne travaille pas trop la nuit; ça éreinte quoi que nous disions et ménage un peu ta tonnerre de Dieu de...

Tu me parais chérir la mère Sand. Je la trouve personnellement une femme charmante. Quant à ses doctrines, s'en méfier d'après ses œuvres. J'ai, il y a quinze jours, relu *Lélia*. Lis-le! Je t'en supplie, relis-moi ça!

Quant à la veuve Colet, elle a des projets, je ne sais lesquels. Mais elle a des projets. Celle-là, je la connais à fond. Ce qu'elle a dit de bien sur *Fanny* a un *but*. Tu lui as écrit, elle t'invitera à venir la voir. Vas-y, mais sois sur tes gardes. C'est une créature pernicieuse. Quand tu voudras te foutre une bosse de rire, lis d'elle une *Histoire de soldat* — c'est un roman (format Charpentier), publié dans le *Moniteur*, ce qui est plus farce.

Tu reconnaîtras là ton ami sous les couleurs odieuses⁽¹⁾ dont on a voulu le noircir. Et ce n'est pas tout, j'ai servi de sujet à une comédie inédite et à quantité de pièces détachées. Tout cela parce que ma pièce s'était détachée d'elle ! (Et d'un !)

Quant à mon biographe anonyme, que veux-tu que je t'envoie pour lui être agréable ? Je n'ai aucune biographie. Communique-lui, de ton cru, tout ce qui te fera plaisir. On ne peut plus vivre maintenant ! du moment qu'on est artiste, il faut que messieurs les épiciers, vérificateurs d'enregistrement, commis de la douane, bottiers en chambre et autres s'amuse sur votre compte personnel ! Il y a des gens pour leur apprendre que vous êtes brun ou blond, facétieux ou mélancolique, âgé de tant de printemps, enclin à la boisson, ou amateur d'harmonica. Je pense, au contraire, que l'écrivain ne doit laisser de lui que ses œuvres. Sa vie importe peu. Arrière la guenille !

Est-ce beau, la croix d'Albéric Second ! doit-il être content ! Quant au père Dennery, c'est un grand homme, comme filateur de coton. Voilà, mon cher monsieur, la mesure des gloires humaines.

J'ai vu Bouilhet, lundi soir (il était venu à Rouen pour dîner chez mon frère qui est décoré même). Mais celui-ci est bien calme, et cet honneur qui doit faire des jaloux, lesquels se vengeront à sa prochaine pièce, ne lui monte guère à la tête.

Ton volume me paraît une chose corsée, décidément.

⁽¹⁾ Flaubert y est désigné sous le nom de Léonce.

Jusqu'à jeudi, je suis complètement seul. J'en vais profiter pour avancer dans ma besogne, car je travaille mieux dans la solitude absolue. Puis, nous aurons en septembre un tas de monde!!!

Je suis désolé d'apprendre que ta pauvre femme ne va pas mieux.

Adieu, mon brave, je t'embrasse.

Après mille réflexions, j'ai envie d'inventer une autobiographie chouette, afin de donner de moi une bonne opinion :

1° Dès l'âge le plus tendre, j'ai dit tous les mots célèbres dans l'histoire : Nous combattons à l'ombre — retire-toi de mon soleil — quand vous aurez perdu vos enseignes et guidons — frappe, mais écoute, etc.;

2° J'étais si beau que les bonnes d'enfant me m... à s'en décrocher les épaules... et la duchesse de Berry fit arrêter son carrosse pour me baiser (historique);

3° J'annonçai une intelligence démesurée. Avant dix ans, je savais les langues orientales et lisais la *Mécanique céleste* de Laplace;

4° J'ai sauvé des incendies XLVIII personnes;

5° Par défi, j'ai mangé un jour XV aloyaux, et je peux encore, sans me gêner, boire 72 décalitres d'eau-de-vie;

6° J'ai tué en duel trente carabiniers. Un jour nous étions trois, ils étaient dix mille. Nous leur avons f... une pile!

7° J'ai fatigué le harem du Grand Turc. Toutes les sultanes, en m'apercevant, disaient : « Ah ! qu'il est beau ! Taïeb ! Zeb Ketir ! »

8° Je me glisse dans la cabane du pauvre et dans la mansarde de l'ouvrier pour soulager des

misères inconnues. Là, je vois un vieillard... ici une jeune fille, etc. (finis le mouvement), et je sème l'or à pleines mains;

9° J'ai huit cent mille livres de rentes. *Je donne des fêtes;*

10° Tous les éditeurs s'arrachent mes manuscrits; sans cesse je suis assailli par les avances des cours du Nord;

11° Je sais le «secret des cabinets»;

12° (et dernier). Je suis religieux!!! J'exige que mes domestiques communient.

613. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mardi midi, 23 août 1859.

MON BICHON,

Je vois avec plaisir que vous vous amusez et je regrette bien de n'être pas avec vous, mais il faut être raisonnable!

J'ai reçu hier un mot du jeune Baudry⁽¹⁾ pour vous inviter à venir passer dimanche prochain à la Neuville : il viendrait dès le matin vous chercher en fiacre et vous ramènerait. Je ne lui ai point donné de réponse définitive, car si ta bonne maman se porte bien au bord de la mer, pourquoi ne pas y rester plus longtemps? Qu'elle suive l'avis de ton oncle. La soignes-tu bien? es-tu gentille?

Autre histoire : il m'est arrivé ce matin un billet

(1) Frère de Frédéric Baudry, bibliothécaire de l'Arsenal.

d'Hamilton Aïdé, qui est au Havre, à l'Hôtel Frascati, avec sa mère. Il se propose de faire un petit voyage en Normandie et de venir me voir à Croisset. Comme c'est un très aimable garçon, je tiendrais à le bien recevoir : il faudra que ta bonne maman les invite à dîner. Ça me fera plaisir ; ils sont vos voisins et vous les avez peut-être rencontrés. Allez leur faire une visite, je vais me mettre incontinent à lire son roman.

Voilà, je crois, toutes les nouvelles. Embrasse pour moi tes parents grands et surtout ta vieille compagne.

Ton oncle, TOM, bon nègre.

614. À ERNEST FEYDEAU.

En partie inédite.

Croisset, mardi soir [30 août 1859].

Ne te plains plus de la Providence, ô Feydeau, car tu ignores les politesses dont elle te comble dans la province ! Oûis cette anecdote ; mais auparavant, monte sur une chaise et contemple-toi dans la glace, car voici un fait qui te rend plus haut que la colonne : Un jeune homme de Rouen, riche, vingt-trois ans, etc., allait épouser et enrichir, par ce mariage, une jeune demoiselle, dix-sept ans, jolie, etc., lorsqu'un jour il surprit, dans sa table à ouvrage, un livre infâme intitulé : *Fanny*, d'un nommé E. Feydeau ! Scandale ! cris, scène ! et le mariage fut manqué à cause de cela.

Je supprime tous les commentaires. J'étais tel-

lement enthousiasmé de ce jeune bourgeois que j'éprouvais tour à tour le besoin de lui faire frapper une médaille en aluminium — et de l'écorcher vif. Franchement, je l'aurais vu écarteler avec ivresse. J'ai tout fait pour savoir son nom; on a *calé*, on m'a dit qu'on ne savait plus, etc. Mais, le positif, c'est que ton bouquin a fait rompre un mariage et il est probable qu'en cela il a fait une bonne action! Est-ce beau! nom d'un pétard, est-ce beau!

Je ne vais pas si vite que tu penses, mon cher vieux. Mais je commence à voir un peu mes personnages. Je crois qu'ils ne sont plus maintenant à l'état de mannequins, décorés d'un nom quelconque. Pour qu'on dise d'un personnage antique : « C'est vrai », il faut qu'il soit doué d'une triple vie, car le modèle, le type, qui l'a vu? J'espère dans un mois avoir fini mon VI^e chapitre et, avant de rentrer à Paris, le VII^e sera fait, il le faut. Je me suis débarrassé du V^e par la suppression de deux morceaux excellents, mais qui ralentissaient le mouvement. J'ai aussi changé l'ordre de deux ou trois paragraphes et je crois qu'à présent ça roule. Bref, ça ne va pas trop mal.

Mais je deviens lubrique, ma parole d'honneur, mon v... m'occupe ou mieux me préoccupe, chose grave! Est-ce l'été de la Saint-Martin qui approche? j'en ai peur! Je fais pour cet hiver des projets féroces! T'effraierai-je?

Je vais avoir, pendant deux jours, à trimbaler un jeune auteur anglais, le fils de l'ancien ambassadeur grec à Londres⁽¹⁾. Puis le Bouilhet m'arrive.

⁽¹⁾ Hamilton Aïdé.

Puis dans huit jours des parents de la Champagne. Ceux-là ne me dérangeront guère.

Ne t'inquiète pas des objections que tu me fais sur *Catherine*. Tout cela ne signifie rien. Le danger à éviter est dans le romanesque du sujet. Il faut trouver des liens infinis pour le rattacher à la partie commune, ordinaire, c'est-à-dire à la vie à Paris, laquelle partie m'a semblé en plan ce qu'il y a de mieux avec le début?

Tes maux d'estomac viennent de tes cigarettes; fume donc des tchibouks, foutu âne! tes cigarettes m'agacent, ça manque complètement de galbe!

Procure-toi le numéro du 18 août de la *Revue de l'Instruction publique*, journal du sieur Hachette; il y a dedans un article qui nous concerne⁽¹⁾: *Arcades ambo*.

J'ai envoyé une carte à Sainte-Beuve, l'a-t-il reçue?

Adieu. Travaille bien.

615. AU MÊME.

[Croisset, milieu de septembre 1859.]

MON PAUVRE VIEUX,

Tu m'as l'air bien triste et bien désolé! Nous sommes tous en grande inquiétude de ta pauvre femme. Qu'a-t-elle donc? Je croyais qu'elle allait mieux. C'est peut-être le voyage qui l'a fatiguée, et elle va se remettre.

⁽¹⁾ *Le Réalisme*, par A. Legrille.

Bien que je n'aie pas écrit cette semaine, j'ai fort songé à toi, mais je n'ai pas eu une minute pour t'envoyer un mot; sans compter que j'ai été malade moi-même pendant deux jours, par suite d'un accès de rage littéraire contre ma propre personne.

J'ai eu Bouilhet pendant dix jours (il est parti d'hier), nous avons fortement travaillé et j'ai eu les nerfs un peu ébranlés. Je ne deviens pas gai non plus, pauvre vieux, et il y a des jours où je me sens brisé comme si je sortais d'un engrenage.

Je n'ai lu aucune des turpitudes du *Figaro* touchant le Bouilhet, mais je sais qu'elles étaient d'un fort calibre. Mon frère a rencontré au Havre le gars Villemessant, lequel l'a accosté exprès pour lui dire qu'il m'adorait. Note que nous ne nous connaissons pas du tout. C'était peut-être dans l'espoir fallacieux d'un abonnement.

Je suis toujours au milieu de mon chapitre VI^e. Je voudrais bien avoir fini le VII^e avant de revenir à Paris. Tous les jours je me plonge dans Ammien Marcellin⁽¹⁾, où je trouve des détails de mœurs splendides. Demain il nous arrive, pour un mois, des parents de la Champagne. Voilà tout ce que je peux t'apprendre.

Ce que tu me dis de ta belle-mère ne m'étonne nullement; je l'avais jugée telle à première vue.

Adieu, pauvre vieux, bon courage et écris-moi.

⁽¹⁾ Historien latin, écrivit vers 390 : *Rerum gestarum libri XXXI*, qui parut pour la première fois à Rome en 1474. Réimprimé en 1808, puis en 1871 (Berlin), cet ouvrage fut traduit en français en 1848 par M. Fleutelot (coll. Nisard).

616. AU MÊME.

[Croisset, fin septembre 1859.]

Quel homme que ce père Hugo ! S... n... de D..., quel poète ! Je viens d'un trait d'avaler les deux volumes ⁽¹⁾ ! Tu me manques ! Bouilhet me manque ! Un auditoire intelligent me manque ! J'ai besoin de gueuler trois mille vers comme on n'en a jamais fait ! Et quand je dis gueuler — non, hurler ! Je ne me connais plus ! qu'on m'attache ! Ah ! ça m'a fait du bien !

Mais j'ai trouvé trois détails *superbes* qui ne sont nullement historiques et qui se trouvent dans *Salammbo*. Il va falloir que je les enlève, car on ne manquerait pas de crier au plagiat. Ce sont les pauvres qui ont toujours volé !

Ma besogne va un peu mieux. Je suis en plein dans une bataille d'éléphants et je te prie de croire que je tue les hommes comme les mouches. Je verse le sang à flots.

Je voulais t'écrire une longue lettre, mon pauvre vieux, sur tous les ennuis que tu as et qui ne me paraissent pas légers, mais franchement il est temps que j'aille me coucher. Voilà 4 heures du matin dans quelques minutes.

Le père Hugo m'a mis la boule à l'envers.

J'ai moi-même depuis quelque temps des ennuis et des inquiétudes qui ne sont pas minces. Enfin, « Allah kerim ! ».

(1) *La Légende des siècles.*

Tu me parais en bon train. Tu as raison. Ton livre ⁽¹⁾, ne sortant pas (comme lieu de scènes) de la Belgique, aura une couleur et une unité très franches. Mais songe sérieusement, après celui-là, à ton ouvrage sur la Bourse dont le *besoin se fait sentir*.

617. À JULES DUPLAN.

[Croisset, fin septembre-début octobre 1859.]

Je voulais savoir quel était de nous deux le plus ignoble personnage ! mais à toi le pompon, mon bonhomme. « *Vincis forma, vincis magnitudine* » comme dit M^e Lhomond ; et tu l'emportes par l'oubli.

Oui, je sais bien, tu vas gueuler : « Mon commerce ! ma boutique ! mes registres ! le grand-livre ! mes commis ! ces messieurs ! ces dames ! les commettants, dito, report, font 72 fr. 75 c. » N'importe ! j'ai à te dire que tu es un sale cochon, voilà tout. Narcisse lui-même en pleure ; il s'ennuie de ne pas avoir de tes nouvelles ; tu révoltes et attendris jusqu'à la livrée. Ça va-t-il, au moins ? Es-tu content ? gagnes-tu des monacos pour subvenir à tes débauches dans ta vieillesse ?...

Depuis près de cinq mois que nous ne nous sommes vus, j'ai eu assez d'ennuis. Au milieu du mois dernier j'en ai été physiquement malade. Ça remonte un peu ; n'importe ! Ce polisson de livre-là sera raté, j'en ai peur, je marche sur un

(1) Catherine d'Overmeire.

terrain trop peu solide ! C'est un dédale de difficultés enchevêtrées les unes dans les autres à rendre fou ! J'ai écrit à peu près six chapitres.

J'espère au jour de l'an en avoir fait encore un, ce qui sera la moitié du livre. J'aurai donc, mon cher monsieur, quatre chapitres à te lire, car tu dois n'en connaître que trois ?

Je t'ai attendu tout l'été. De dimanche en dimanche j'espérais ta gentille personne, mais pas de Cardoville. J'ai été indigné, et puis, ma foi, je n'y ai plus tenu. Ça été plus fort que moi !

As-tu lu la *Légende des siècles* du père Hugo ? J'ai trouvé cela tout bonnement énorme. Ce bouquin m'a fortement calotté ! Quel immense bonhomme ! on n'a jamais fait de vers comme ceux des *Lions* !

618. À ERNEST FEYDEAU.

Entièrement inédite.

Ne crois pas que je t'oublie ; si je ne t'écris point c'est au contraire par amitié pour toi et pour ne pas te salir avec le dégobillage de mon embêtement.

Carthage ne va pas raide. Je suis d'ailleurs pris d'idées noires. Je finirai enragé d'ennui, l'existence me pèse démesurément.

Les lectures auxquelles je me livre ne sont pas faites pour me distraire : Gnosander, l'empereur Léon, Végèce et Juste-Lipse.

Je n'ai absolument rien à te dire.

Tu me verras à Paris dans le courant du mois de novembre, époque à laquelle on jouera la pièce de Bouilhet dont les répétitions commencent.

Comment va *Daniel* ? *Fanny* s'est lu à Mantes, beaucoup, ce qui est un fier signe. Quand un livre est connu à six lieues de Paris il a déjà fait le tour du monde.

Pour moi la littérature commence à m'être dés-agréable fortement. Je trouve cela tout bonnement impossible et comme avec l'âge le goût augmente et que l'imagination décroît, *c'est atroce*. A mesure qu'on perd de ses plumes on veut voler plus haut.

Adieu, tâche d'être plus gai que moi.

619. À MADAME JULES SANDEAU.

[Croisset] Samedi 30 septembre [1^{er} octobre 1859].

Je suis tout étourdi et ébloui par les deux nouveaux volumes d'Hugo, d'où je sors à l'instant. J'ai des soleils qui me tournent devant les yeux et des rugissements dans les oreilles. Quel homme ! — Mais parlons de vous.

Comme c'est aimable de m'avoir écrit ! de vous être souvenue de moi ! Cette *ingrate de fièvre* est-elle passée ? L'eau est un peu froide pour la *mener aux bains*. Voici l'hiver qui vient, et tantôt, la Seine déferlait au pied de mon mur avec des airs d'océan. Il paraît que c'est l'équinoxe et que les marées doivent être ainsi ? Pourquoi *doit-on* crier contre l'hiver ? Quant à moi, je vois revenir avec plaisir la saison des grands feux et des longues heures sous la lampe. C'est d'ailleurs le temps où je sors de mon antre — où je retourne à Paris — où je pourrai vous revoir. Comme j'espère bavarder chez vous dans deux mois.

J'ai eu, ces dernières semaines (et j'ai encore), des inquiétudes et des tracas domestiques assez graves. On a beau vouloir s'écarter de toutes les affaires et affections humaines, on tient toujours à la terre; et on n'a pas fait trois pas qu'on se déchire à toutes les épines ou qu'on barbote dans des fanges. Votre charmant souvenir m'a fait grand bien, je vous assure.

J'ai beaucoup songé à vous, depuis que je vous sais à Honfleur. Voilà un *depuis* qui n'est guère convenable? Mais j'ai longtemps vécu dans ce pays-là. Quelque chose de mon cœur y est resté. C'était une rencontre, peut-être?

Si vous tenez à savoir ce que je fais, apprenez que je suis au milieu des éléphants et des batailles. J'éventre des hommes avec prodigalité. Je verse du sang. Je fais du style cannibale. Voilà.

Et puis — et surtout — je vous baise les deux mains.

Donnez-moi donc, je vous prie, votre numéro, dont je doute.

Je veux que ceci vous arrive avant lundi. Je n'avais plus que ce soir pour vous écrire. Mais ne jugez pas mon affection aussi courte que ma lettre!

620. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

[Rouen, 8 octobre 1859.]

Vous devez croire que je vous ai oubliée! il n'en est rien. Mais il faut pardonner un peu de paresse à un pauvre homme qui garde la plume à la main

toute la journée et qui se couche le soir, ou plutôt le matin, éreinté comme un casseur de cailloux.

Dans votre dernière lettre du 23 juin, vous me disiez que vous deviez aller à Nantes. Avez-vous fait ce voyage et vous en êtes-vous bien trouvée? Non, n'est-ce pas? Quand on a une douleur, on la porte avec soi partout. Les plaies ne se déposent pas comme les vêtements, et celles que nous aimons, celles qu'on gratte toujours et qu'on ravive ne guérissent jamais.

Je ne puis rien faire pour vous que vous plaindre, pauvre âme souffrante! Tout ce que je vous dirais, vous le savez; tous les conseils que je vous donnerais, on vous les donne.

Mais pourquoi n'êtes-vous pas plus obéissante et n'essayez-vous pas? J'ai vu des personnes dans un état déplorable finir par se trouver mieux à force de recevoir du monde, d'entendre de la musique, d'aller au théâtre, etc. Venez donc un hiver à Paris et prenez avec vous une jeune fille gaie qui vous mènera partout. Le spectacle de la gaieté rend heureux quand on a le cœur bon. Faites l'éducation d'un enfant intelligent, vous vous amuserez à voir son esprit se développer.

Pendant que vous étiez dans vos souffrances, j'étais dans les miennes; j'ai été physiquement malade le mois dernier, par suite d'une longue irritation nerveuse due à des inquiétudes et tracasseries domestiques. Les difficultés de mon travail y avaient peut-être aussi contribué. J'écris un gros livre; il est lourd et il me pèse quelquefois.

Enfin, me voilà bientôt à moitié; j'ai presque écrit six chapitres! il m'en reste encore sept. Vous voyez que j'ai encore de la besogne.

Une chose magnifique vient de paraître : *la Légende des siècles*, de Hugo. Jamais ce colossal poète n'avait été si haut. Vous qui aimez l'idéal et qui le sentez, je vous recommande les histoires de chevalerie qui sont dans le premier volume. Quel enthousiasme, quelle force et quel langage ! Il est désespérant d'écrire après un pareil homme. Lisez et gorgez-vous de cela, car c'est beau et sain.

Je suis sûr que le public va rester indifférent à cette collection de chefs-d'œuvre ! Son niveau moral est tellement bas, maintenant ! On pense au caoutchouc durci, aux chemins de fer, aux expositions, etc., à toutes les choses du pot-au-feu et du bien-être ; mais la poésie, l'idéal, l'Art, les grands élans et les nobles discours, allons donc !

A propos de choses élevées, lisez donc les *traux* de Renan.

Que dites-vous de tous les mandements des évêques à propos de l'Italie. Comme c'est triste ! Il est immonde, ce clergé, qui défend et bénit toutes les tyrannies, jette l'anathème à la liberté, n'a d'encens que pour le pouvoir et se vautre basement devant la chose reçue ; *quand même*, toutes ces soutanes qui se cousent au drap du trône me font horreur !

Avez-vous lu *la Question romaine*, d'Edmond About. Cela est très spirituel et très *vrai* pour quiconque a vu l'Italie ; on ne peut faire à ce livre aucune objection sérieuse, et néanmoins ce n'était pas là ce qu'il fallait dire. La question devait être prise de plus haut ; cela manque de maîtrise. — Il me semble que tout craque sur la terre depuis la Chine jusqu'à Rome. — Le musulmanisme, qui va mourir aussi, se convulsionne. Nous ver-

rons de grandes choses. J'ai peur qu'elles ne soient funèbres.

Adieu, je vous serre les mains bien affectueusement.

Le verre de votre portrait accroché dans ma chambre, sur une porte, s'est fêlé ces jours-ci? J'ai de ces superstitions. Vous est-il arrivé quelque malheur?

621. À ERNEST FEYDEAU.

[Croisset, première quinzaine d'octobre 1859.]

Ta lettre m'a navré, mon pauvre Feydeau! Que veux-tu que je te dise? Quelle banalité t'offrir? Je pense beaucoup à toi, voilà tout. Est-ce qu'il n'y a plus aucun espoir? Pauvre petite femme⁽¹⁾! C'est affreux! Tu as et tu vas avoir de *bons tableaux* et tu pourras faire de *bonnes études*! C'est chèrement les payer. Les bourgeois ne se doutent guère que nous leur servons notre cœur. La race des gladiateurs n'est pas morte, tout artiste en est un. Il amuse le public avec ses agonies. Comme tu dois être éreinté, écrasé, brisé! Le seul moyen dans ces crises-là de ne pas trop souffrir, c'est de s'étudier soi-même démesurément, et la chose est possible, car l'esprit a une acuité extraordinaire.

Ma mère me charge de te dire combien elle te plaint; elle a si profondément passé par là!

Adieu, mon pauvre vieux, bon courage.
Je t'embrasse.

(1) M^{me} Feydeau (Agnès-Octavie Blanqui) mourut le 18 octobre 1859.

622. AU MÊME.

[Croisset] Mercredi soir

[fin octobre, après le 18, ou début novembre 1859].

Tu m'as écrit une très belle et très navrante, très lamentable lettre, mon pauvre Feydeau ! Quand ta douleur sera plus sourde, nous en recauserons. Mais, au nom de la seule chose respectable en ce monde, au nom du Beau, cramponne-toi des deux mains, bondis furieusement de tes deux talons et sors de là ! Je sais bien que la douleur est un plaisir et qu'on jouit de pleurer. Mais l'âme s'y dissout, l'esprit se fond dans les larmes, la souffrance devient une habitude et une manière de voir la vie qui la rend intolérable.

As-tu maintenant cuvé tout ton chagrin ? As-tu bien ruminé l'amère pâture de tes souvenirs ? T'es-tu fait une grande orgie avec ta tristesse étalée ? Depuis quinze jours je peux dire que je songe à toi, à travers tout. Je te vois, seul, dans ta maison, allant et venant par les appartements vides, et t'asseyant devant ta table, et mettant dans tes deux mains ta tête plus lourde qu'une montagne et brûlante comme une forge.

Ne te révolte pas devant l'idée de l'oubli. Appelle-le plutôt ! Les gens comme nous doivent avoir la religion du désespoir. Il faut qu'on soit à la hauteur du destin, c'est-à-dire impassible comme lui. A force de se dire : « Cela est, cela est, cela est », et de contempler le trou noir, on se calme.

Tu es jeune encore. Tu as, je crois, dans le ventre, de grandes œuvres à pondre. Pense qu'il faut les faire. Oui, *qu'il faut*, et je te prie de remarquer que je ne te donne *aucune consolation*. Je regarde ce genre de choses comme une injure.

Si Gautier a été à l'enterrement, sois sûr qu'il a fait, dans sa pensée, une chose héroïque (je le connais depuis longtemps), et il faut lui en savoir gré. Ce qui ne serait rien pour un autre était pour celui-là excessif. Balaye tout et arrange-toi pour qu'il revienne. Si j'étais à Paris je m'en chargerais. Tu peux lui faire parler par quelqu'un. Sois bon ! c'est plus commode d'ailleurs.

Et maintenant, parlons de tes affaires. Est-ce qu'elles sont aussi désespérées que tu les fais ? Quittes-tu la Bourse définitivement, absolument ? N'y trouves-tu plus le moyen d'y gagner de quoi vivre ? S'il en est ainsi, cherche quelque chose d'analogue. Tu connais l'argent, ne le quitte pas, bien qu'il te quitte momentanément. Car tu es, sous ce rapport, un monsieur à retomber toujours sur ses pattes. Quant à la littérature, je crois qu'elle pourrait te rapporter suffisamment, mais (et le *mais* est gros) en travaillant d'une manière hâtive et commerciale où tu finirais bientôt par perdre ton talent. Les plus forts y ont péri. L'Art est un luxe ; il veut des mains blanches et calmes. On fait d'abord une petite concession, puis deux, puis vingt. On s'illusionne sur sa moralité pendant longtemps. Puis on s'en f... complètement. Et puis on devient imbécile, tout à fait, ou approchant. Tu n'es pas né journaliste, Dieu merci ! Donc, je t'en supplie, continue comme tu as fait jusqu'à présent.

Ma mère fait ses préparatifs pour s'en aller à Paris. Tu la verras bientôt et tu me verras dans deux mois. J'attends dimanche le petit Duplan. Voilà toutes mes nouvelles. J'ai refusé son *Athénée*. Fais-moi le plaisir de le porter chez lui, 18, rue Vivienne.

Adieu, mon pauvre vieux.

Sursum corda! et je t'embrasse.

623. AU MÊME.

En partie inédite.

Samedi soir [du 12 au 15 novembre 1859].

Tu m'as l'air d'un homme, puisque tu t'es remis à travailler! et que dans son malheur ton esprit rue au lieu de geindre. Sois persuadé que je t'apprécie, et je crois que peu de messieurs mèneraient, comme tu le fais, une double existence. Nous en avons souvent causé avec le père Sainte-Beuve.

Continue, mon pauvre vieux! acharne-toi sur une idée! ces femmes-là au moins ne meurent pas et ne trompent pas!

Veux-tu te distraire? Fais-moi (ou plutôt fais-toi) le plaisir d'acheter *Lui*, roman contemporain par M^{me} Louise Colet. Tu y reconnaîtras ton ami arrangé d'une belle façon. Mais pour comprendre entièrement l'histoire et surtout l'auteur, procure-toi d'abord : 1^o *La Servante*, poème (où le gars Musset est aussi éreinté qu'il est exalté dans *Lui*)

et 2° *Une histoire de soldat*, roman dont je suis le principal personnage. Tu n'imagines pas ce que c'est comme canaillerie. Mais quel piètre coco que le sieur Musset ! Ce livre (*Lui*), fait pour le réhabiliter, le démode encore plus que *Elle et Lui* !

Quant à moi j'en ressors blanc comme neige, mais comme un homme insensible, avare, en somme un sombre imbécile. Voilà ce que c'est que d'avoir coïté avec des Muses ! J'ai ri à m'en rompre les côtes. Si le *Figaro* savait ce que je possède dans mes cartons, il m'offrirait des sommes exorbitantes ! C'est triste à penser.

Quelle drôle de chose que de mettre ainsi la littérature au service de ses passions, et quelles tristes œuvres cela fait faire, sous tous les rapports !

J'ai savouré le Cuvillier-Fleury ⁽¹⁾. L'article ne manque pas de mauvaise foi ; mais je trouve qu'il est simplement bête. Il ne t'éreinte pas assez. Peut-être le Cuvillier t'admire-t-il, au fond ? Je te plains, alors !

Est-ce que notre ami Turgan tourne au catholicisme ? Il m'a envoyé un article de lui, très orthodoxe. Dans ce même numéro de la *Revue Européenne*, j'ai lu un éreintement de Renan qui m'a indigné ⁽²⁾. Dans quelle m... nous pataugeons, mon Dieu !

C'est en haine de tout cela, pour fuir toutes les turpitudes qu'on fait, qu'on dit et qu'on pense, que je me réfugie en désespéré dans les choses

⁽¹⁾ *Journal des Débats*, 29 octobre 1859, sur *Daniel*.

⁽²⁾ *Revue européenne* du 15 octobre : article de Turgan sur *Le Sanctuaire catholique de Bétbaram*, et de L. Benloew, sur *M. Renan et son rôle dans la science contemporaine*.

anciennes. Je me fiche une bosse d'antiquité comme d'autres se gorgent de vin. *Carthage* ne va pas trop mal, bien que lentement. Mais au moins je *vois*, maintenant. Il me semble que je vais atteindre à la Réalité. Quant à l'exécution, c'est à en devenir fou !

Dans ce livre de la mère Colet il y a des choses atroces d'intention. Ainsi elle fait tout ce qu'elle peut pour me brouiller avec Sainte-Beuve, etc. Ah ! c'est bien joli ! Mais garde tout cela pour toi, car tout ce que je souhaite c'est de ne plus en entendre parler. D'ailleurs j'ai pour principe qu'il ne faut jamais *rien répondre*. Les œuvres, voilà tout. Qu'importe le *Nous*, le *Moi* et surtout le *Je* ?

Je suis curieux de savoir si Théo est revenu chez toi. Il me semble que si j'avais été à Paris, tout cela ne serait pas arrivé.

Est-ce que tu vois souvent la Présidente ⁽¹⁾ ? c'est une excellente et surtout saine créature.

Ma mère termine ses préparatifs. Tu la verras dans le milieu de la semaine prochaine.

Merci de ton *Athénée*.

Allons, mon pauvre vieux, adieu ! Que veux-tu que je te dise ? que je t'aime et t'embrasse.

Il se publie dans le *Constitutionnel* un roman-feuilleton où l'héroïne m'accuse *sérieusement* (c'est l'auteur qui parle par sa bouche) d'écrire *en vue de l'argent*. Sens-tu la profondeur du reproche ?

(1) M^{me} Sabatier, la maîtresse en titre du banquier Mosselmann, l'amie de Baudelaire et le modèle célèbre du marbre de Clésinger, *Femme piquée par un serpent*.

624. À MADAME JULES SANDEAU.

Croisset, jeudi [24 novembre 1859].

C'est moi !

Comment allez-vous ? Il m'ennuie de ne pas avoir de vos nouvelles ! Où êtes-vous, maintenant, et comment se passe votre vie ? Écrivez-moi donc un peu.

Quant à moi, je n'ai absolument rien à vous dire, si ce n'est que dans un mois j'espère me précipiter rue du Cherche-Midi. Mes jours s'écoulent dans une monotonie et une régularité monacales. Je suis seul maintenant — (ma mère est à Paris). Je ne vois personne et je n'entends rien. De temps à autre, un remorqueur passe sous mes fenêtres. La Seine murmure, les grands arbres sans feuilles se balancent, et pendant la nuit le vent bruit. Voilà tout. Je suis perdu dans des rêveries et des lectures sans fin ni fond. J'ai fait, cet été, de la médecine, de l'art militaire, etc., un tas de choses fort inutiles. Une idée en amène une autre, et je me laisse aller au courant sans trop songer à ma besogne. Voilà pourquoi je suis si longtemps à pondre un livre. « Mon dernier petit » a cependant avancé. Maintenant, j'en vois la fin. Pourvu qu'il vous plaise ! Car je tiens beaucoup à votre estime littéraire. Comment accepterez-vous ce tissu d'extravagances ? En tout cas, la tentative est honnête. J'ai fait ce que j'ai cru *bien*. Or, nous ne valons quelque chose que par nos aspirations.

Je suis en ce moment un peu troublé par l'idée d'un voyage en Chine. Il me serait *facile* de partir

avec l'expédition française. Et je ne vous cache pas que je lâcherais très bien mon travail et mes travaux pour m'en aller au pays des paravents et du nankin, si je n'avais une mère qui commence à devenir vieille, et que ce départ achèverait.

Voilà la seconde fois que je *rate* la Chine !

Voyager (bien que ce soit un triste plaisir) est encore la meilleure chose de la vie — puisque tout, ici-bas, est impossible : l'Art, l'Amour, etc., et même le Bien-Être, — j'entends la parfaite santé du corps et de l'âme, que je vous souhaite, — comme on dit à la fin des sermons. Mais je suis lugubre, il me semble ? C'est peut-être l'influence de Moloch (dont je décris le sanctuaire) — ou bien celle de mes trente-huit ans qui vont sonner dans quinze jours ? Hélas, oui !

Ah ! si mon cœur osait encore se renflammer !
Ne sentirai-je plus le charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ?

comme dit notre *immortel* fabuliste, l'inimitable La Fontaine.

Avez-vous la *Légende des siècles* ? Comme c'est beau ! J'en suis resté ébloui.

Quel Cabire, quel colosse que ce père Hugo.

Mais tout cela doit plaire très peu au bon public. Tant qu'on ne le prend pas par un vice, il vous échappe, ce bon public. Plus nous irons et plus le talent se séparera de lui.

Dans ce ramassis de badauds et de misérables qui composent la grand'ville, il [faut] bien faire des exceptions, cependant. — Vous savez qu'il s'y trouve un petit coin où ma pensée se reporte sou-

vent. Acceptez-la, pour si peu qu'elle vaille, —
et permettez-moi de baiser vos deux mains,
En me disant,
Tout à vous.

625. À ERNEST FEYDEAU.

Nuit de mardi, Croisset [29-30 novembre 1859].

Il est bien tard, mon vieux ; n'importe ! il faut que je te dise un petit bonjour. Comment vas-tu ? Es-tu un peu moins triste ? *Catherine* marche-t-elle ? Moi, je suis empêtré dans le temple de Moloch, et ma séance du parlement n'est pas facile à faire !

Il faut être absolument fou pour entreprendre de semblables bouquins ! A chaque ligne, à chaque mot, je surmonte des difficultés dont personne ne me saura gré, et on aura peut-être raison de ne pas m'en savoir gré. Car si mon système est faux, l'œuvre est ratée.

Quelquefois, je me sens épuisé et las jusque dans la moelle des os, et je pense à la mort avec avidité, comme un terme à toutes ces angoisses. Puis ça remonte tout doucement. Je me re-exalte et je retombe — toujours ainsi !

Quand on lira *Salammbô*, on ne pensera pas, j'espère, à l'auteur ! Peu de gens devineront combien il a fallu être triste pour entreprendre de ressusciter Carthage ! C'est là une Thébàide où le dégoût de la vie moderne m'a poussé.

Si je n'avais pas ma mère, je partirais maintenant pour la Chine. L'occasion m'en serait facile.

Je viens de lire ce soir la *Femme* du père

Michelet. Quel vieux radoteur ! Il abuse du bavardage, franchement. Ne te semble-t-il pas, au fond, jaloux de Balzac !

Puisque tu as lu *Lui*, lis donc *Une histoire de soldat*. Je t'assure que tu t'amuseras. C'est bien plus beau, parce que je suis au premier plan.

Est-ce que tu vas tous les dimanches soir chez la Présidente ?

C'est une chose étrange, comme je suis attiré par les études médicales (le vent est à cela dans les esprits). J'ai envie de disséquer. Si j'étais plus jeune de dix ans, je m'y mettrais. Il y a à Rouen un homme très fort, le médecin en chef d'un hôpital de fous, qui fait pour des intimes un petit cours très curieux sur l'hystérie, la nymphomanie, etc. Je n'ai pas le temps d'y aller et voilà longtemps que je médite un roman sur la folie, ou plutôt sur *la manière* dont on devient fou ! J'enrage d'être si long à écrire, d'être pris dans toutes sortes de lectures ou de ratures. La vie est courte et l'Art long ! Et puis, à quoi bon ? N'importe, « il faut cultiver notre jardin ». La veille de sa mort, Socrate priait, dans sa prison, je ne sais quel musicien de lui enseigner un air sur la lyre : « A quoi bon, dit l'autre, puisque tu vas mourir ? — A le savoir avant de mourir », répondit Socrate. Voilà une des choses les plus hautes en morale que je connaisse et j'aimerais mieux l'avoir dite que d'avoir pris Sébastopol.

Je ne vois personne. Je ne lis aucun journal. Je ne sais pas du tout ce qui se passe dans le monde.

Adieu mon pauvre vieux, je t'embrasse.

626. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET ⁽¹⁾.

Mercredi matin [novembre ou décembre 1859].

Vous vous êtes trompée sur le *sens* de ma dernière lettre, et j'ai été sans doute trop loin dans mes reproches puisque vous me faites des excuses. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la réparation m'a fait plus que [sic] de plaisir que l'offense ne m'avait fait de mal; il n'y a que les femmes pour blesser et caresser! Que nous avons la main lourde à côté d'elles!

Ma liaison avec M^{me} Colet ne [m'a] pas laissé aucune « blessure » dans l'acception sentimentale

⁽¹⁾ Les autographes des lettres de Flaubert à M^{lle} Amélie Bosquet, sa compatriote, ont été donnés par celles-ci, en 1892, à la Bibliothèque municipale de Rouen. Malheureusement, ils ne sont pas datés, ni classés, et il est souvent fort difficile de leur assigner un rang chronologique précis. A ce dossier, est jointe une note manuscrite de M^{lle} Bosquet que je crois utile de reproduire, parce qu'elle complétera, avec les lettres elles-mêmes, et les notes que j'y ai ajoutées, ce qu'il faut savoir des relations du maître avec sa correspondante :

« Malgré ce qu'il y a d'un *peu épris* dans les lettres que G. Flaubert m'a adressées et leur liberté d'expression, à vrai dire, il ne m'a jamais, suivant la vieille expression, « fait la cour », et je n'ai jamais désiré qu'il me la fît. En outre, tous ses amis savent que du jour où il s'est livré entièrement à la vie littéraire, à partir de la publication de *Madame Bovary*, il eût redouté, jusqu'au point le plus extrême, tout lien qui eût mis une entrave à son travail. Pourtant, nos conversations étaient fort animées, et il nous est arrivé bien des fois de causer deux ou trois heures en tête à tête. Mais l'ivresse qui s'emparait alors de nous était toute intellectuelle, et si je juge de ce qui se passait en lui par ce que j'éprouvais moi-même, je dirai que cette flamme qui nous montait au cerveau absorbait complètement toutes les puissances de notre être. » (Note de M. René Descharmes, édition Santandréa).

et profonde du mot; c'est plutôt le souvenir (et encore maintenant la sensation) d'une irritation très longue. Son livre ⁽¹⁾ a été le bouquet final de la chose. Joignez à cela les commentaires, questions, plaisanteries, allusions, dont je suis l'objet depuis la publication de ladite œuvre. Quand j'ai vu que *vous aussi*, vous vous en mêliez, j'ai un peu perdu patience, je l'avoue, parce qu'en public je fais bonne figure, comprenez-vous? N'allez pas croire que je vous en veuille, non, je vous embrasse très tendrement pour les gentilles choses que vous me dites. Voilà le vrai.

Pourquoi aussi *plaisantiez-vous*? pourquoi faisiez-vous comme les autres, car *on* a sur moi une opinion toute faite et que rien ne déracinera (je ne cherche pas, il est vrai, à détromper le monde), à savoir : que je n'ai aucune espèce de sentiment, que je suis un farceur, un coureur de filles (une sorte de Paul de Kock romantique?), quelque chose entre le Bohème et le Pédant; quelques-uns prétendent même que j'ai l'air d'un ivrogne, etc., etc.

Je ne crois être, cependant, ni un hypocrite ni un poseur. N'importe! on se méprend toujours sur moi. A qui la faute? à moi sans doute? Je suis plus élégiaque qu'on ne croit, mais je porte la pénitence de mes cinq pieds huit pouces et de ma figure rougeaude.

Je suis encore timide comme un adolescent et capable de conserver dans des tiroirs des bouquets fanés. J'ai, dans ma jeunesse, démesurément aimé, aimé sans retour, profondément, silencieusement.

(1) *Lui*.

Nuits passées à regarder la lune, projets d'enlèvement et de voyages en Italie, rêves de gloire pour elle, tortures du corps et de l'âme, spasmes à l'odeur d'une épaule, et pâleurs subites sous un regard, j'ai connu tout cela, et très bien connu. Chacun de nous a dans le cœur une chambre royale; je l'ai murée, mais elle n'est pas détruite.

On a parlé à satiété de la prostitution des femmes, on n'a pas dit un mot sur celle des hommes. J'ai connu le supplice des filles de joie, et tout homme qui a aimé longtemps et qui voulait ne plus aimer l'a connu, etc.

Et puis, il arrive un âge où l'on a peur, peur de tout, d'une liaison, d'une entrave, d'un dérangement; on a tout à la fois soif et épouvante du bonheur. Est-ce vrai?

Il serait pourtant si facile de passer la vie d'une manière tolérable! mais on cherche les sentiments tranchés, excessifs, exclusifs, tandis que le complexe, le grisâtre est seul praticable. Nos grands-pères, et surtout nos grand'mères, avaient plus de sens que nous, n'est-ce pas?

Il me semble que notre petite *dissension* nous a faits encore meilleurs amis qu'auparavant. Est-ce une illusion? non! vous avez compris que j'étais plus sérieux que je n'en ai l'air, et je vous ai trouvée très bonne. Aussi je vous serre les mains très longuement.

A vous.

Parlez-moi de vous quand vous n'aurez rien de mieux à faire. Travaillez le plus possible, c'est encore le meilleur! La morale de *Candide* « il faut

cultiver notre jardin » doit être celle des gens comme nous, de ceux *qui n'ont pas trouvé*. Trouve-t-on jamais d'ailleurs ? et quand on a trouvé, on cherche autre chose.

627. « À UN GRAVE BIBLIOTHÉCAIRE,
MEMBRE DE L'INSTITUT. »

[Croisset, début décembre 1859.]

GRAND HOMME,

Voici les deux volumes de Muratori dans lesquels je n'ai rien trouvé.

1° Donnez-moi le Boèce.

2° Dans le catalogue de Guillaumin, trouvez-vous quelque chose sur le sieur Augier ?

3° Avez-vous le traité de Michaelis, *De pretiis rerum apud veteres Hebraeos commentatio* ? Voilà surtout ce qui me serait utile *immédiatement*. Où l'avoir ?

Depuis plus de quinze jours, je n'ai pas écrit une ligne. — Le commerce de Carthage me fera crever de stérilité.

Sacré nom de Dieu ! la belle histoire que votre beau-père m'a racontée dimanche. « C'est une porte ouverte à l'espérance, un débouché, peut-être » — à propos d'un agonisant qui p... Oh ! le beau mot !

A vous, mon brave.

628. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, samedi matin [17 décembre 1859].

MA CHÈRE CAROLO,

Je compte revoir et baiser ta gentille petite trombine vendredi prochain, si d'ici là je ne péris pas enseveli sous la neige, comme un cratère des Alpes. Tu n'as pas l'idée du temps qu'il fait ! et *de l'horreur de la nature* ! Si ta grand'mère était à Croisset, elle périrait de mélancolie. Rien n'est plus sauvage, cette tristesse a sa beauté ; je préfère celle du soleil néanmoins.

Ton chat a été aujourd'hui porté chez M^{me} Sénard, la femme du menuisier. Le boucher lui apportera toutes les semaines pour 4 sols de *mou* : c'est la quantité qu'il faut ; mais il ne paraissait pas disposé à vouloir quitter sa maison. Ça l'ennuyait, évidemment.

J'ai reçu dimanche dernier une lettre qui était à mon adresse, mais écrite à ta bonne maman, lettre fort aimable de M^{me} Tennant⁽¹⁾, pour la prier de lui envoyer une bonne d'enfant française. Je vous l'apporterai, et comme j'ai pensé qu'à Paris vous ne connaissiez guère de bonnes d'enfant, j'ai donné la commission à Narcisse et à Julie qui ont découvert la fille d'un douanier. Cette jeune personne joint à ses talents celui de savoir faire la barbe ; mais, à ce qu'il paraît, c'est un très bon

(1) Gertrude Collier.

sujet. Je verrai demain les parents et j'écrirai à Gertrude leurs conditions.

Probablement que ta tante Achille arrivera à Paris demain dimanche, c'était du moins son projet mercredi dernier. Je dois dîner chez eux tantôt, mais je serai peut-être le soir fort embarrassé pour revenir, à cause de la neige.

As-tu bien travaillé pour moi? Je me présenterai avec une quantité de programme effrayante. J'aurai ce soir fini tout le cours du moyen âge : voilà deux jours entiers que j'y travaille sans discontinuer. Je partirai d'ici probablement jeudi et je coucherai à Mantes, chez Bouilhet.

Adieu, mon aimable nièce,

A bientôt.

Ton scheik.

629. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, dimanche matin [18 décembre 1859].

Je pars pour Paris après-demain et je vous envoie un bonjour du seuil de ma cabane. — Voici l'époque des souhaits de nouvelle année, lesquels vous faire? Si j'avais le bonheur dans mes mains, je vous le donnerais, car vous me semblez le mériter; mais pourquoi vous obstinez-vous à vivre d'une vie qui vous est funeste? Tâchez donc d'avoir un peu plus d'énergie. Vos lettres, si charmantes et affectueuses pour moi, me navrent cependant, car j'y découvre une incurable mélancolie. Ne craignez pas de me lasser; en fait de tristesses, j'ai le cœur large. Elles entrent toutes là dedans comme dans leur gîte naturel.

Vous me parlez des déceptions de cette vie, des gens qu'on a aimés, qui ne vous aiment plus ou qu'on n'aime plus — chose plus triste encore! — J'ai eu dans ma jeunesse de grandes affections! J'ai beaucoup aimé certains amis qui m'ont tous peu à peu (et sans s'en douter eux-mêmes) *planté là*, comme on dit. Les uns se sont mariés, les autres ont tourné à l'ambition, *et cætera*! A trente-cinq ans (et j'en ai trente-huit) on se trouve veuf de sa jeunesse; alors on se retourne vers elle et on la regarde comme de l'histoire. — Quant à l'amour, je n'ai jamais trouvé dans ce suprême bonheur que troubles, orages et désespoirs! La femme me semble une chose impossible. Et plus je l'étudie, et moins je la comprends. Je m'en suis toujours écarté le plus que j'ai pu. C'est un abîme qui attire et qui me fait peur! Je crois, du reste, qu'une des causes de la faiblesse morale du *xix^e* siècle vient de sa *poétisation* exagérée. Aussi le dogme de l'Immaculée-Conception me semble un coup de génie politique de la part de l'Eglise. Elle a formulé et annulé à son profit toutes les aspirations féminines du temps. Il n'est pas un écrivain qui n'ait exalté la mère, l'épouse ou l'amante. — La génération, endolorie, larmoie sur les genoux des femmes, comme un enfant malade. On n'a pas l'idée de la *lâcheté* des hommes envers elles!

De sorte que, *pour ne pas vivre*, je me plonge dans l'Art, en désespéré; je me grise avec de l'encre comme d'autres avec du vin. Mais c'est si difficile d'écrire que parfois je suis brisé de fatigue.

J'ai cependant travaillé sans relâche depuis huit mois. Aussi suis-je arrivé au milieu de mon livre. J'espère l'avoir fini pour le commencement de

1861. — Si je vais si lentement, c'est qu'un livre est pour moi une manière spéciale de vivre. A propos d'un mot ou d'une idée, je fais des recherches, je me perds dans des lectures et dans des rêveries sans fin. Ainsi, cet été, j'ai lu de la médecine, et *cætera*.

Il vient de paraître un livre que je ne connais pas, mais qui doit vous intéresser, j'en suis presque sûr : *les Lettres d'Éverard*, par Lanfrey. — Vous me parlez de J. Simon, je ne le connais ni directement, ni indirectement.

Je crois que toutes vos douleurs morales viennent surtout de l'habitude où vous êtes de chercher la *cause*. Il faut tout accepter et se résigner à ne pas conclure. Remarquez que les sciences n'ont fait de progrès que du moment où elles ont mis de côté cette idée de cause. Le moyen âge a passé son temps à rechercher ce que c'était que la substance, Dieu, le mouvement, l'infini, et il n'a rien trouvé, parce qu'il était *intéressé*, égoïste, pratique dans la recherche de la vérité. (Ceci doit être un enseignement pour les individus.) — « Qu'est-ce que ton devoir ? L'exigence de chaque jour. » Ceci est un mot de Goethe. Notre devoir est de vivre (noblement, cela va sans dire), mais rien de plus. Or, je ne connais rien de plus noble que la contemplation ardente des choses de ce monde. La science deviendra une foi, j'en suis sûr. Mais, pour cela, il faut sortir des vieilles habitudes scolastiques : ne pas faire ces divisions de la forme et du fond, de l'âme et du corps, qui ne mènent à rien ; — il n'y a que des faits et des ensembles dans l'Univers. Nous ne faisons que de naître. Nous marchons encore à

quatre pattes et nous broutons de l'herbe, malgré les ballons. Il y a des gens qui peignent l'infini en bleu, d'autres en noir. L'idée que le catholicisme se fait de Dieu n'est-elle pas celle d'un monarque oriental entouré de sa cour? La pensée religieuse est en retard de plusieurs siècles. Ainsi du reste.

Un temps viendra où l'on ne cherchera plus le bonheur — ce qui ne sera pas un progrès, mais l'humanité sera plus tranquille.

Savez-vous encore ce qui vous nuit? C'est que vous vous perdez dans mille petites choses accessoires. Vous faites dans votre vie comme je fais dans mes œuvres. Vous négligez les premiers plans pour les lointains, cela est un défaut de raison. Vous êtes libre, rien ne vous retient et tout vous retient. Quand on vous indique un remède, vous objectez votre santé; mais le seul moyen de guérir, c'est de se considérer comme guéri. Les gens qui *veulent* guérir guérissent, demandez cela aux chirurgiens. — Ainsi vous me dites qu'un séjour à Paris, dans l'hiver, vous ferait du mal. — Pourquoi? Essayez!

Quand je suis parti pour l'Orient (où j'ai voyagé pendant deux ans), j'avais le cœur arraché; mais comme je m'étais juré de partir, je suis parti et j'en suis revenu.

La fable du *Chariot embourbé* est d'une bonne morale, allez!

Un peu de courage, voyons, *n'aimez pas* votre douleur, et quand vous serez trop triste, écrivez-moi, car j'ai pour vous un sentiment très profond et très tendre.

Mille bonnes cordialités.



630. À MAURICE SCHLÉSINGER.

Décembre [1859. Vers le 20].

Voici venir le jour de l'an, mon cher Maurice ! Quels souhaits faut-il vous faire ? Acceptez-les tous, et pour les vôtres.

Il m'ennuie de n'entendre parler d'aucun de vous. Ne rêverrai-je plus personne ? Dites-moi ce que vous devenez, femme, fils, fille et petite-fille.

Dans deux jours, je m'en retourne au boulevard du Temple. Je vais trouver Paris probablement aussi bête que je l'ai laissé, ou encore plus. La platitude gagne avec l'élargissement des rues ; le crétinisme monte à la hauteur des embellissements. Vous n'avez pas l'idée du point où nous en sommes. L'hypocrisie vertueuse surtout n'a pas de limites, on est d'une honnêteté qui ne se trouve que chez les filous.

Ce ne sera pas encore pour cette année que j'aurai fini mon bouquin sur *Carthage*. J'écris fort lentement, parce qu'un livre est pour moi une manière spéciale de vivre. A propos d'un mot ou d'une idée, je fais des recherches, je me livre à des divagations, j'entre dans des rêveries infinies ; et puis, notre âge est si lamentable, que je me plonge avec délices dans l'antiquité. Cela me décroasse des temps modernes. Mais dès que j'aurai fini, au commencement de 1861, j'espère, j'irai vous porter la chose : 1° parce que j'ai envie de vous voir et 2° parce qu'un peu d'air me fera du bien.

Rien de neuf dans ma famille. Ma mère vieillit et devient délicate. J'ai une belle nièce de dix-neuf ans⁽¹⁾ qu'on va marier un de ces jours, une autre de treize⁽²⁾ dont le plus grand amour est un jeune chat à pattes blanches. Mon frère a été décoré cet été, et moi, quand vous me reverrez, vous me reconnaîtrez à peine, tant je suis chauve et éreinté. Voilà tout.

Nous causons souvent de vous, Janin et moi. Jamais je ne vois Panofka, et je ne passe pas devant le splendide magasin de Brandus sans un serrement de cœur, en songeant au vieux temps où l'on blaguait si bien et si fort à la *Gazette musicale*.

631. À MADAME ROGER DES GENETTES.

[1859-1860 ?]

Oui ! encore séparés ! « Encore une fois sur les mers », comme dit Child-Harold ! Décidément ma vie, qui est pleine de noblesse, n'est pas rembourrée de douceurs. Je vis comme un chien, ou comme un saint ! Enfin !... Je ne vous connais pas ; vous ne savez pas ce que je donnerais pour vivre avec vous pendant deux jours, seuls, entièrement seuls ! Il y a mille choses qui me viendraient et qui vous viendraient. Nous ne nous sommes pas tout dit. Il me semble que nous

(1) La fille d'Achille Flaubert.

(2) Caroline Hamard.

sommes deux ombres courant l'une après l'autre, tandis que nous pourrions devenir deux êtres se confondant.

Je vous plains de la mort de votre amie. Ça n'est pas gai de perdre les gens qu'on aime. En ai-je déjà enseveli, moi ! J'ai fait souvent la « veillée » ! L'homme que j'ai le plus aimé m'est resté à demi dans les mains. Quand une fois on a baisé un cadavre au front, il vous en reste toujours sur les lèvres quelque chose, une amertume infinie, un arrière-goût de néant que rien n'efface. Il faut regarder les étoiles et dire : « J'irai peut-être ». Mais la manière dont parlent de Dieu toutes les religions me révolte, tant elles le traitent avec certitude, légèreté et familiarité. Les prêtres surtout, qui ont toujours ce nom-là à la bouche, m'agacent. C'est une espèce d'éternuement qui leur est habituel : *la bonté de Dieu, la colère de Dieu, offenser Dieu*, voilà leurs mots. C'est le considérer comme un homme et, qui pis est, comme un bourgeois. On s'acharne encore à le décorer d'attributs, comme les sauvages mettent des plumes sur leur fétiche. Les uns peignent l'infini en bleu, les autres en noir. Cannibales que tout cela. Nous en sommes encore à brouter de l'herbe et à marcher à quatre pattes, malgré les ballons. L'idée que l'humanité se fait de Dieu ne dépasse pas celle d'un monarque oriental entouré de sa cour. L'idée religieuse est donc en retard de plusieurs siècles sur l'idée sociale, et il y a des tas de farceurs qui font semblant de se pâmer d'admiration là devant.

632. À LA MÊME.

[1859-1860 ?]

[.....] Votre lettre de ce matin m'a fait longuement réfléchir. J'aime mieux ces cris vrais que des efforts pour rire et plaisanter; car vous ignorez complètement ce que c'est que la joie. Cette énergie, ce don naturel vous manque. Pleurez donc en liberté sur le cœur de votre ami, il tâchera d'essuyer vos larmes, quoique vos injustices le blessent. Vous ne me connaissez pas, dites-vous, pas plus qu'une langue dont on écrit à peine quelques mots? Et pourtant, que vous ai-je caché? Il me semble que je suis naturellement ouvert. Rien n'est moins compliqué que mon esprit. Mais le monde et le catholicisme vous ont gâtée. Vous êtes pleine de sophismes et de sentiments troubles qui vous empêchent de voir le Vrai. Le bon Dieu vous avait faite meilleure et c'est à cause de cela que je vous aime, car vous avez dû horriblement souffrir, et vous souffrez encore, pauvre chère amie! J'ai la présomption de vous connaître, moi. Or, j'entrevois dans votre vie et dans votre âme des abîmes d'ennui et de misères, une solitude, un Sahara éternel que vous parcourez incessamment. Je ne connais personne d'aussi profondément sceptique que vous et vous vous torturez dans tous les sens pour essayer de croire. Je vous irrite horriblement, et c'est peut-être pour cela que vous tenez à moi. Je vous reproche de m'avoir traité comme tout le monde quand je vous aimais comme personne ne vous aimera.

[.....] Il est si facile pourtant d'avoir la foi du charbonnier, d'admirer ce qui est admirable, de rire à ce qui est drôle, d'exécrer le laid, le faux, l'obscur, d'être *humain* en un mot, je ne dis pas humanitaire, de lire l'histoire et de se chauffer au soleil ! Il faut si peu de chose pour remplir une âme humaine ! J'entends d'avance l'objection ; je vois arriver la série de ceux qui ont chanté l'insuffisance de la vie terrestre, le néant de la science, la débilité naturelle des affections humaines. Mais êtes-vous bien sûre de connaître la vie ? Avez-vous été jusqu'au fond de la science ? N'êtes-vous pas trop faible pour la passion ? N'accusons pas l'alcool, mais notre estomac ou notre intempérance. Qui donc parmi nous s'efforce constamment et sans espoir de récompense, sans intérêt personnel, sans attente de profit, de se rapprocher de Dieu ? Qui est-ce qui travaille pour être plus grand et meilleur, pour aimer plus fort, pour sentir d'une façon plus intense, pour comprendre davantage ?...

633. À LA MÊME.

[1859-1860 ?]

[.....] Vous savez bien que je ne partage nullement votre opinion sur la personne de M. de Voltaire. C'est pour moi un *saint* ! Pourquoi s'obstiner à voir un farceur dans un homme qui était un fanatique ? M. de Maistre a dit de lui dans son traité des *Sacrifices* : « Il n'y a pas de fleur dans le jardin de l'intelligence que cette chenille n'ait souil-

lée.» Je ne pardonne pas plus cette phrase à M. de Maistre que je ne pardonne tous leurs jugements à MM. Stendhal, Veuillot, Proudhon. C'est la même race quinteuse et anti-artiste. Le tempérament est pour beaucoup dans nos prédilections littéraires. Or, j'aime le grand Voltaire autant que je déteste le grand Rousseau, et cela me tient au cœur, la diversité de nos appréciations. Je m'étonne que vous n'admiriez pas cette grande palpitation qui a remué le monde. Est-ce qu'on obtient de tels résultats quand on n'est pas sincère? Vous êtes, dans ce jugement, de l'école du XVIII^e siècle lui-même, qui voyait dans les enthousiasmes religieux des mômeries de prêtres. Inclignons-nous devant tous les autels. Bref, cet homme-là me semble ardent, acharné, convaincu, superbe. Son «*Écrasons l'infâme*» me fait l'effet d'un cri de croisade. Toute son intelligence était une machine de guerre. Et ce qui me le fait chérir, c'est le dégoût que m'inspirent les voltairiens, des gens qui rient sur les grandes choses! Est-ce qu'il riait, lui? Il grinçait! [.....]

Mais vous m'échappez souvent; vous avez pour moi des côtés fuyants, des ambiguïtés où je me perds. Je ne puis allier votre libéralisme intellectuel avec votre attachement pour la tradition catholique. Il y a eu dans votre vie, dans votre passé, que je ne connais nullement, des pressions, des contraintes, et comme une longue maladie dont il vous reste quelque chose. Vous me dites que je vous regarde quelquefois avec ironie; jamais, je vous le jure bien, mais avec étonnement et plutôt, tranchons le mot, avec méfiance. Vous me faites peur parfois. Vous me quittez brusquement quand

mon cœur va se fondre, quand je voudrais absorber le vôtre tout entier. Il me semble que je vous amuse comme un piano et puis que c'est tout. L'air joué, on referme le couvercle. J'ai soif de votre intelligence, je voudrais la posséder complètement dans l'âme, l'absorber comme une liqueur et la mêler au plus profond de mon être. Mon orgueil se révolte que vous m'échappiez ainsi; en vain, je vous enveloppe de ma pensée; en vain, je veux retenir cette flamme qui me charme et m'éblouit, tout s'échappe et je ne sais rien et je cherche toujours.

Mon livre me désespère. Je sens que je me suis trompé. Je n'ai pas de terrain solide sous les pieds; l'exécution manque à chaque minute et je continue pourtant. Enfin, vous serez là, puis je ferai rêver quelques nobles esprits. Ce sera tout.

634. À CHARLES BAUDELAIRE.

Entièrement inédite.

Merci pour votre souvenir, mon cher Baudelaire. J'en ai été à la fois attendri et charmé.

Vos trois pièces m'ont fait énormément rêver. Je les relis de temps à autre. Elles restent sur ma table comme des choses de luxe qu'on aime à regarder; l'*Albatros* me semble un vrai diamant. Quant aux deux autres morceaux, mon papier serait trop court si je me mettais à vous parler de tous les détails qui me ravissent.

Vous me demandez ce que je fais? Je suis

attelé à *Carthage*. C'est un travail de deux ou trois ans pour le moins.

Bouilhet doit venir à Paris dans quelques jours pour son volume de vers qui est sous presse.

Le Théo ne donne pas de ses nouvelles, la Présidente est toujours charmante, et tous les dimanches, chez elle, je rivalise de stupidité avec Henri Monnier. Voilà.

Les bourgeois *craignent* la guerre et les omnibus roulent sous ma fenêtre. Quoi de plus encore ? Je ne sais rien.

Je vous serre la main bien affectueusement.

• 635. À LOUIS BOUILHET.

[Paris] 15 mars 1860.

Jamais ! jamais ! jamais ! C'est une enfonçade qu'on te prépare, et sérieuse. Au nom du ciel ! ou plutôt en notre nom, mon pauvre vieux, *je t'en supplie*, ne fais pas cela ! C'est impossible de toute manière⁽¹⁾.

Quant à Thierry, il a été gentil ; c'est bien. Mais, 1° tu le mérites, 2° il y avait intérêt. Réponds-lui le plus poliment, le plus longuement possible si tu veux. Mais un voyage est inutile, on t'enfoncerait. Ne cède pas. Ne viens pas à Paris ; dis que

(1) Thierry, administrateur général de la Comédie-Française, avait demandé à Bouilhet une « ode patriotique » sur le sujet de l'annexion très prochaine de la Savoie à la France. M. Letellier (*op. cit.*, p. 284) cite la lettre de Thierry, du 13 mars, à la suite de laquelle Bouilhet, très embarrassé, prit conseil de Flaubert. (Note de René Descharmes, édition Santandréa.)

tu es tout entier à ta pièce⁽¹⁾, ce qui est vrai, et qu'une comédie servira mieux «les Français» qu'une ode. Ce serait, selon moi, une canaillerie politique et une cochonnerie littéraire. Je détie qui que ce soit de faire là-dessus rien de passable. Laisse de semblables besognes à Philoxène et à Théo. Je t'embrasse. A toi.

Encore une fois et mille fois, non !

P. S. — Quand même ça servirait au commerce de *Carthage*, non !

636. AU MÊME.

[Paris] Vendredi, la nuit, 15 mars 1860, 1 heure.

Et de même que je te garde une gratitude éternelle pour m'avoir empêché de consentir à ce qu'on fît une pièce avec la *Bovary*, tu me remercieras pareillement de t'avoir ouvert les yeux sur la chose en question.

Elle me trouble et «je reviens à la charge». Peut-être te suis-je à charge ?

Ce n'est pas là une bonne entrée pour les Français. Au contraire. Qu'est-ce que ça leur fait, aux sociétaires ? Je comprends l'idée de Thierry en sa qualité d'homme officiel, et, à sa place, j'en eusse fait tout autant. Mais en acceptant tu t'abaisses et, tranchons le mot, tu te dégrades. Tu perds ta balle de «poète pur», d'homme indépendant. Tu es classé, enrégimenté, capturé. Jamais de poli-

(1) *L'Oncle Million*.

tique, n... de D...! ça porte malheur et ça n'est pas propre. «Périssent les États-Unis plutôt qu'un principe.» Après une concession il en faut faire une autre, etc. Vois ce pauvre Théo. Ce sont d'ailleurs des choses fort peu payées, et quand même! non! N'en parlons plus.

Quant à ta lettre à Thierry, elle est moins difficile à écrire que celle de Janin, et si tu veux, je te la fais incontinent, de façon à ce qu'il soit enchanté de toi et qu'il puisse même la montrer à Fould. Car la proposition part peut-être du Ministère d'État? Est-ce une façon de te faire payer ta croix?

J'ai passé mon après-midi au cabinet des Médailles; ma besogne ne sera pas longue. J'espère qu'il en sera de même pour les pierreries.

La Présidente, que j'ai rencontrée tantôt dans la rue, m'a dit que les sieurs D*** et B*** ne voulaient pas se trouver avec Feydeau, «ne pouvant se résigner à lui faire le moindre compliment sur son livre». Je trouve cette bégueulerie du plus haut goût dans ces deux messieurs. Elle les croit jaloux de la vente, aperçu littéraire qui peut être vrai.

637. AU MÊME.

[Paris] 29 mars 1860.

J'ai fait hier connaissance de mon futur neveu Adolphe Roquigny⁽¹⁾. C'est un fort homme et qui me paraît doux comme un agneau. Les jeunes

⁽¹⁾ Fiancé à la fille d'Achille Flaubert qu'il épousa le 17 avril.

gens ont l'air épris l'un de l'autre. Tout cela est très bien ! On est enchanté ! Heureux ceux qui vivent dans la bonne et simple nature ! Oui, quand je me suis retrouvé seul, le soir, j'ai senti qu'entre moi et mes co-mortels il y avait des abîmes. Tout le bonheur de la vie est là sans doute. Et pourtant si on me l'offrait, accepterais-je ?

Aujourd'hui, j'ai été chez Janin qui est très touché de ta lettre. Il m'a fait ton éloge, dit que tu avais beaucoup de talent, que ta personne lui plaisait, que tu avais raison d'habiter la province, etc., etc. « Il entend joliment Horace, ce gaillard-là ! Aussi, voyez ! quelle supériorité ça lui donne sur les autres ! » Bref, tu as très bien fait de lui envoyer ton épître, et je parie qu'à ta prochaine pièce tu auras un feuilleton superbe. Oh ! les hommes !

Feydeau, de plus en plus furieux contre iceux, se console en faisant faire pour son usage personnel : 1^o son portrait ; 2^o son camée. Je suis effrayé du peu d'affection qu'on lui porte et je passe ma vie à le défendre ; or, j'ai fort à faire, car il manque entièrement de politique.

Chez Janin, tantôt, re-vu le Feuillet (peu sympathique, décidément). Il vient de faire une jolie chute avec sa *Tentation*⁽¹⁾.

Dimanche, il y a eu chez moi un « grand combat » entre Baudry, Saint-Victor et l'excellent père Maury, qui est charmant. Je dîne demain à Versailles avec lui et Renan.

Notre ami Maxime a publié dans la *Revue des*

⁽¹⁾ *La Tentation*, pièce en 5 actes et 6 tableaux. (Paris, Vaudeville, 19 mars 1860.)

Deux Mondes une nouvelle⁽¹⁾ que l'on dit peu raide.

Je n'ose te donner un avis sur la fin de ta pièce par peur de te conseiller une couillonnade ou une imprudence. Le public est si bête, si stupide, si idiot! D'autre part, c'est embêtant de rater une belle chose et peut-être qu'à force d'art, on peut la faire passer? Vois, cherche. Je serai tout aussi embarrassé que toi.

Est-ce que tu vas prendre mon genre de te livrer à des lectures sans fin? Jolie manière de perdre son temps.

Adieu, vieux. Il y a des fois où j'ai des soifs de toi à prendre le chemin de fer pour aller t'embrasser.

A toi, mon pauvre Quaraphon!

638. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

[Paris, 30 mars 1860.]

Non, je ne vous oublie pas. Mais à Paris les jours passent si vite! et je suis dans un tel train d'occupations et de lectures, que je ne fais pas toujours ce que je veux et ne vois pas les gens que j'aime. Voici d'ailleurs mes excuses :

1° Je suis arrivé ici à l'époque du jour de l'an, et j'ai été pris par les visites et courses de la nouvelle année. 2° Le 15 janvier j'ai fait une chute assez grave, qui m'a retenu une huitaine au lit.

⁽¹⁾ *L'Homme au bracelet d'or.*

3° Mon roman carthaginois m'a entraîné et m'entraîne encore dans tant de divagations et de recherches (j'ai bien avalé depuis le 1^{er} février une cinquantaine de volumes) que je ne sais souvent où donner de la tête. Voilà cinq mois que je suis sur le même chapitre. Il s'agit de reconstruire ou plutôt d'inventer tout le commerce antique de l'Orient. 4° Je suis depuis trois semaines dérangé par un mariage. C'est la fille de mon frère qui prend époux le 17 du mois prochain, je retourne à Rouen à cette époque. 5° Comme, à Rouen, je ne puis me procurer les livres dont j'ai besoin et que je ne peux emporter ceux des bibliothèques publiques, il faut que je me hâte de finir toutes ces lectures avant mon départ. Voilà mes raisons. Mais croyez bien que je pense à vous souvent, très souvent. J'ai la plus grande sympathie pour votre esprit et pour votre cœur. Ne craignez pas de m'envoyer de vos lettres. Elles me plaisent et me touchent; elles m'agrément et m'attendrissent.

Je n'ai été cet hiver que deux fois au spectacle, deux fois pour entendre M^{me} Viardot dans *Orphée*. C'est une des plus grandes choses que je connaisse. Depuis longtemps je n'avais eu pareil enthousiasme. Quant au reste, à ce qu'on appelle des nouveautés et qui sont souvent des vieilleries, ça ne vaut pas la peine d'être nommé. Je suis, du reste, peu *au courant*. Tout ce qui n'est pas art phénicien, depuis longtemps m'est indifférent, et plus j'éprouve dans mon travail de difficultés, plus je m'y attache. On n'aime que les choses et les gens qui vous font souffrir. Et puis, pour tolérer l'existence, ne faut-il pas avoir une marotte?

Que vous dirai-je de vous et quel conseil vous

donner? On vous les a tous donnés et vous n'en avez suivi aucun. On est incurable quand on chérit sa souffrance. Vous ne voulez pas guérir. Vous ne savez pas ce que peut la volonté. Que puis-je faire pour vous, sinon des vœux stériles? Mais si vous avez besoin d'une oreille pour écouter vos plaintes, criez-les dans la mienne, le cœur les entendra.

J'ai, ce soir, dîné avec des savants qui m'ont fortement loué un nouvel ouvrage d'un M. Larroque, 2 volumes sur les dogmes catholiques. Mais il paraît que le susdit ouvrage vient d'être interdit.

639. À ALFRED BAUDRY.

[Paris, début avril 1860.]

MON BRAVE,

Je vais bientôt m'en retourner à Rouen pour le mariage de ma nièce. Mais, sans doute, je serai obligé de revenir ici presque immédiatement, pour me livrer à diverses lectures. A mesure que j'avance dans mon travail, il s'agrandit. Je deviens stupide! Les notes m'encombrent. Quand sera-ce fini?!!!

Or, ayez l'obligeance de communiquer au père Pottier la liste suivante, pour savoir quels sont les livres qui se trouvent à la Bibliothèque de Rouen. Cela m'importe fort. Répondez-moi *tout de suite* en me renvoyant la susdite liste avec un signe qui me fera comprendre ce que je peux trouver là-bas.

Je vais après-demain dîner chez votre frère avec Maury et Renan.

Mille poignées de main. A vous.

Mardi soir.

Vel elegantius : mardi au soir.

640. À LOUIS BOUILHET.

[Croisset, 20 avril 1860.]

Charmant, mon vieux, exquis! Sans blague aucune, ça m'a ravi. Je n'y vois rien à reprendre. La seule tache est peut-être « qui menace »⁽¹⁾. Menace quoi? mais je vois le geste mignon de son doigt, — et puis le vers qui rime avec *menace* est si charmant et si juste :

Comme une anguille dans sa nasse.

Bravo! Caraphon! Taïeb! continue!

Tu ne trouves donc pas de sujet, mon pauvre vieux? c'est embêtant, je le sais et je te plains, mais c'est ton habitude. Tu es condamné maintenant à passer six mois de l'année ainsi. Au mois de juin, ça vient. Tu as encore tout au plus un mois d'angoisses. Console-toi, d'ailleurs, voilà le soleil.

(1) ...Et le soir, sous les marronniers
Pressait la belle qui menace,
Mince dans sa robe à paniers
Comme une anguille dans sa nasse.

Nous avons, nous deux Achille, causé tantôt de ce brave Leplay. Il l'avait rencontré plusieurs fois dans les rues de Rouen, se dirigeant vers la Préfecture pour solliciter la croix ! et Achille connaissait ses titres !! Je devais aller le voir le jour même où il est mort.

Je ne travaille pas trop mal pour le moment et je vois enfin la fin de mon infinissable chapitre. Ce sera avant une quinzaine. Il me faudra bien encore une huitaine de jours pour repolir le tout, Après quoi j'allumerai un feu de joie, car j'ai cru un moment que j'y crèverais.

Oh ! comme il faut se monter le bourrichon pour faire de la littérature ! et que bien heureux sont les épiciers !

Nous avons perdu un ami en la personne de Fessard, qui, avant-hier, a fait son plongeon dans l'éternité. Nous ne prendrons plus de petits verres ensemble. J'ai des souvenirs charmants d'après-midi passés à son école, sous la petite avenue de peupliers, nu en caleçon, avec l'odeur des filets et du goudron... la vue des voiles... je ne sais quoi qui m'attendrit.

Autre mort de mes camarades de collège (excellent bougre), Marc Arnaudtizon, tué d'un coup de soleil à Manille, patrie des cigares. J'ai appris ce soir ces deux décès, et j'ai encore dans l'oreille la voix de Fessard et la voix d'Arnaudtizon ! Tout cela fait faire des réflexions philosophiques, comme dirait Fellacher.

Comme c'est beau, la mère de Lao-Tsen qui a conçu son fils rien qu'en regardant filer une étoile !

641. À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, samedi soir [21 avril 1860].

Comment vas-tu! mon cher monsieur? Quant à moi je travaille assez raide et suis pour le quart d'heure dans une telle exaltation qu'il m'est impossible de dormir depuis deux jours. Enfin, je finis mon infinissable chapitre VII!!!

Je crois que mon état littéraire a pour cause la réaction de la noce. J'ai eu une indigestion de bourgeois! 3 dîners, 1 déjeuner! et 48 heures passées à Rouen. C'est fort! Je rote encore les rues de ma ville natale et je vomis des cravates blanches.

Il fait un froid de chien, nom d'un petit bonhomme! et je me rôtis les tibias comme en plein décembre.

Sylvie avance-t-elle? Adieu, mon vieux; ne t'em... pas trop!

Bonnes métaphores!

Fais mes excuses à Sainte-Beuve et à Théo, de ne pas leur avoir dit adieu. Mais nous devons nous trouver ensemble à un dîner qui n'a pas eu lieu. Amitiés à la Présidente. Qu'est-ce que ça devient?

642. AU MÊME.

Entièrement inédite.

[Croisset] Dimanche soir [22 avril 1860].

MON VIEUX FEYDEAU,

Malgré l'envie que j'avais de te voir avant mon départ, j'ai été tellement occupé qu'il m'a fallu me

priver de ta visite. Je te la ferai dans une quinzaine quand je serai de retour à Paris où je resterai tout le mois de mai.

M^{lle} Bosquet m'avait chargé de te prier de la recommander à la Revue de Paris. Elle y a déposé un manuscrit ayant pour titre *Jacqueline de Vardon*, et elle attend la réponse de ces MM. anxieusement.

J'attends pour te parler du *Secret du Bonheur* qu'il soit terminé. Quel sacré mode de publication qu'une revue ! et comme ça nuit aux livres ! Dans la crainte de te dire des bêtises je m'abstiens de toute parole. Je sais bien ce qu'il y a dans ton œuvre de bon, mais quant au mauvais j'ai peur de me tromper.

La cérémonie nuptiale de ma nièce s'est faite mercredi. Les époux doivent être demain à Milan. Je viens de passer une semaine peu gaie, mon bonhomme !

643. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Croisset, mai 1860.

Il faut que je vous dise tout le plaisir que vient de me faire la lecture de vos deux volumes⁽¹⁾. Je les trouve charmants, pleins de détails neufs et d'un excellent style, à la fois très nerveux et très élevé. Cela est de l'histoire, il me semble, et de l'histoire originale.

⁽¹⁾ *Les Maîtresses de Louis XV.*

On y voit toujours l'âme sous le corps; l'abondance des détails n'étouffe pas le côté psychologique. La morale court sous les faits et sans déclamation, sans digressions! Cela vit, rare mérite.

Le portrait de Louis XV, celui de Bachelier et surtout celui de Richelieu (pages 214-215) me semblent des morceaux achevés.

Combien vous me faites aimer madame de Mailly, ce qu'elle m'excite! « C'était une de ces beautés... comme les divinités d'une bacchanale! » Mais, s... n... de D..., vous écrivez comme des anges, décidément.

Je ne connais rien au monde qui m'ait plus intéressé que la fin de *Madame de Châteauroux*.

Votre jugement sur la Pompadour restera sans appel, je crois. Que peut-on dire après vous?

Cette pauvre Dubarry, comme vous l'aimez, hein? et moi aussi, je l'avoue. Que vous êtes heureux de vous occuper de tout cela, au lieu de vous creuser sur le néant ou sur du néant comme je fais!

Vous êtes bien gentils de m'avoir envoyé le livre, d'avoir tant de talent et de m'aimer un peu.

Je serre vos quatre mains le plus fort possible.
A vous.

G. FLAUBERT,

Ami de Franklin et de Marat, factieux et
anarchiste du premier ordre, et désorga-
nisateur du despotisme dans les deux
hémisphères depuis vingt ans!!!

644. À ERNEST FEYDEAU.

Entièrement inédite.

[Croisset.]

J'ai reçu la nouvelle édition des *Quatre Saisons*. Bien que je n'aime pas les illustrations, celles-là sont fort gentilles, un peu trop pareilles les unes aux autres, peut-être? J'ai lu la Préface qui est claire et bien faite. Le volume est là sur ma table, à côté des bons auteurs et je le relirai *in extenso*, au premier moment de loisir que j'aurai, car je n'en peux plus.

Je recalle enfin mon interminable chapitre VII qui ne sera pas venu sans peine. De plus je prépare le 8°. Je me bourre des objections anticatholiques du Père Larroque, je lis le dernier volume de Michelet et divers articles d'exégèse dans la *Revue Germanique*. Depuis mon retour j'ai écrit xv pages, ce qui est bien joli pour un empêtré comme moi.

N'est-ce pas en Andalousie que tu vas porter ton inconcevable trombine? La terre de Pelage va donc te recevoir. Tu fais bien, mon vieux! Je t'y engagé et voudrais te suivre. Une fois que tu auras tâté des voyages, tu y reviendras. C'est une maladie, je t'en préviens.

T'es-tu enfin procuré les œuvres de Petrus Borel et les Jeunes-France, bougre d'entêté?

Jolie phrase du père Humboldt dans une de ses lettres : « Notre renommée s'étend à mesure que

notre imbécillité s'accroît». C'est pourquoi il ne faut pas souhaiter que notre renommée s'étende.

Adieu, quand pars-tu? Ne t'em..... pas trop. Bonne pioche. Je t'embrasse.

645. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Croisset, 3 juillet [1860].

Puisque vous vous inquiétez de *Carthage*, voici ce que j'en ai à vous dire :

Je crois que j'ai eu les yeux plus grands que le ventre! La *réalité* est chose presque impossible dans un pareil sujet. Reste la ressource de faire *pobétique*, mais on retombe dans quantité de vieilles blagues connues, depuis le *Télémaque* jusqu'aux *Martyrs*. Je ne parle pas du travail archéologique qui ne doit pas se faire sentir, ni du langage de la forme qui est presque impossible. Pour être vrai il faudrait être obscur, parler charabia et bourrer le livre de notes; et si l'on s'en tient au ton littéraire et françois, on devient banal. « Problème! », comme dirait le père Hugo.

Malgré tout cela, je continue, mais dévoré d'inquiétudes et de doutes. Je me console dans cette pensée que je tente quelque chose d'estimable. Voilà tout.

Le drapeau de la Doctrine sera, cette fois, franchement porté, je vous en réponds! Car ça ne prouve rien, ça ne dit rien, ce n'est historique, ni satirique, ni humoristique. En revanche ça peut être stupide.

Je commence maintenant le chapitre VIII, après lequel il m'en restera encore sept! Je n'aurai pas fini avant dix-huit mois.

Ce n'était pas une politesse de ma part que de vous féliciter sur votre dernier livre, et sur le genre de vos travaux. J'aime l'histoire, follement. Les morts m'agrément plus que les vivants! D'où vient cette séduction du passé? Pourquoi m'avez-vous rendu amoureux des maîtresses de Louis XV? Cet amour-là est, du reste, une chose toute nouvelle dans l'humanité. Le sens historique date d'hier, et c'est peut-être ce que le XIX^e siècle a de meilleur.

Qu'allez-vous faire maintenant? Quant à moi, je me livre à la Kabbale, à la Mischna, à l'art militaire des anciens, etc. (un tas de lectures qui ne me servent à rien, mais que j'entreprends par excès de conscience et un peu aussi pour m'amuser); et puis je me désole sur les assonances que je rencontre dans ma prose; ma vie est plate comme la table où j'écris. Les jours se suivent et se ressemblent, extérieurement du moins. Dans mes désespoirs je rêve à des voyages. Triste remède!

Vous m'avez l'air tous les deux de vous embêter vertueusement au sein de la famille et parmi les délices de la campagne. Je comprends cet état pour l'avoir subi, maintes fois.

Serez-vous à Paris du 10 au 25 août?

En attendant la joie de vous voir, je vous serre les mains très affectueusement. A vous.

, 646. À CHARLES BAUDELAIRE.

Croisset, 3 juillet 1860.

Avec bien du plaisir, mon cher ami, je recevrai votre visite. Je compte dessus. Ce serait un grand hasard si vous ne me trouvez pas. Mais, par excès de prudence, prévenez-moi cependant.

Je vous lirai du *Novembre*⁽¹⁾, si cela peut vous divertir. Quant au *Saint Antoine*, comme j'y reviendrai dans quelque temps, il faudra que vous attendiez.

Mille cordialités. Tout à vous.

647. À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, 4 juillet 1860.

Sais-tu que je commençais à être inquiet de ta Seigneurie? Enfin, ta lettre est advenue et je vois que tout se passe admirablement. Tant mieux!

Eh bien, mon bon, qu'en dis-tu de cette Méditerranée et de cette Afrique? Te f...-tu suffisamment d'azur dans l'œil et d'air dans le ventre? Admires-tu les dromadaires? et gamahuches-tu les c... sans poils, jolie variété des artifices donnés au pourpris de Vénus.

Il me semble te voir dans ton costume! Ah! vieux gremlin, comme je t'envie et que je voudrais être à tes côtés. Mais permets-moi de te donner

(1) Voir *Œuvres de jeunesse inédites*, t. II.

un conseil de bourgeois, tiré de ma profonde pratique des voyages. Tu t'amuses maintenant énormément. Et plus tu iras, plus ça augmentera. Donc, ménage ton argent. J'ai passé par là et je sais quelles fureurs on éprouve quand on aperçoit le fond de sa bourse et qu'il faut s'en retourner. Crois-moi, mon vieux, vis moins bien pour voyager plus longtemps. A peine revenu, tu éprouveras des remords. Le mot est faible.

Et crève-toi les yeux à force de regarder sans songer à aucun livre (c'est la bonne manière). Au lieu d'un, il en viendra dix, quand tu seras chez toi, à Paris. Quand on voit les choses dans un but, on ne voit qu'un côté des choses.

Je te plains de l'ennui que tu subiras à ton retour. La maladie des voyages t'empoignera. C'est comme le macaroni et l'amour ignoble, il faut en prendre l'habitude avant d'en avoir le goût.

Tu seras aussi tout étonné d'aimer les femmes d'une autre manière; leur ton d'égalité te choquera. Tu regretteras ces amours silencieux où les âmes seules se parlent, ces tendresses sans paroles, ces passivités de bête où se dilate l'orgueil viril. Don Juan a beau être gentil, le grand Turc me fait envie.

Je repousse absolument l'idée que tu as d'écrire ton voyage : 1° parce que c'est facile ; 2° parce qu'un roman vaut mieux. As-tu besoin de prouver que tu sais faire des descriptions ? Et *Sylvie*, que devient-elle au milieu des burnous ?

Quant à moi, je suis bientôt au milieu de mon chapitre VIII (*La bataille du Macar*).

Je viens de lire un livre sur le magnétisme.

Dans six semaines, j'irai à Paris pour une quinzaine de jours. Le sieur Bouilhet était ici la semaine dernière. Voilà toutes les nouvelles.

Ce n'est pas une petite besogne que la narration et description d'une bataille antique, car on retombe dans l'éternelle bataille épique qu'ont faite, d'après des traductions d'Homère, tous les écrivains *nobles*. Il n'est sorte de couillonnade que je ne côtoie dans ce sacré bouquin. J'aurai un joli poids de moins sur la conscience quand il sera fini. Que ne suis-je seulement à la fin de mon dixième chapitre, qui sera celui où l'on f... a.

Pendant que tu t'étales au soleil comme un lézard, nous continuons à jouir de ce joli été que tu connais. Depuis trois jours seulement je ne fais plus de feu. Ah ! vieux bougre, comme je voudrais m'en aller avec toi, côte à côte, jusqu'à Tuggurt. Tu vas voir que *tous les dangers* vont s'enfuir devant toi comme de la fumée et il en sera de même pour l'espace. Une fois revenu, tu croiras n'avoir pas dépassé les Batignolles.

Je ne sais, de Paris, pas la moindre chose, et ne m'en soucie.

Je n'exige nullement que tu m'écrives souvent, car rien n'est assommant, en voyage, comme d'écrire. Néanmoins, quand tu voudras m'envoyer ta signature précédée de ces simples mots : « Je me porte bien », tu me seras moult agréable.

Adieu, vieux, toute ma maisonnée te souhaite plaisir et bonne santé.

Amuse-toi pendant que tu y es. Les jours de pluie et d'em... reviendront assez tôt.

Re-adieu et je te re-embrasse.

648. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

Croisset, mercredi matin [juillet 1860].

Vous recevrez peu de temps après ce billet (ou peut-être avant lui) le livre de Feydeau⁽¹⁾ et des fragments de *Monsieur Antoine* [sic], que j'ai retrouvés non sans peine.

Ne m'accusez pas ! j'ai eu, l'autre dimanche, une grande désillusion sous votre porte cochère. Vous m'aviez dit que vous restiez chez vous *tous* les dimanches, et j'étais venu ce jour-là à 3 heures, espérant bavarder en votre compagnie jusqu'à 7.

Je suis présentement accablé de fatigue, je porte sur les épaules deux armées entières : trente mille hommes d'un côté, onze mille de l'autre, sans compter les éléphants avec leurs éléphantarques, les goujats et les bagages !

Il faut que j'aille à Paris avant le 15 août (toujours pour *Carthage*). Or, je voudrais avoir terminé mon chapitre pour cette époque, et je travaille furieusement.

Mais quand je songe qu'on ne me tiendra aucun compte de toute la peine que je me donne, et que le premier venu, un journaliste, un idiot, un bourgeois, trouvera, *sans se gêner* (et justement peut-être), quantité de sottises dans ce qui me paraît le meilleur... j'entre dans une mélancolie sans fond, j'ai des tristesses d'ébène, une amertume à en crever, des angoisses qui me ballottent comme sur un océan d'immondices.

⁽¹⁾ Catherine d'Overmeire.

Ne dites rien de tout cela à personne, on se moquerait de moi encore bien plus. Mais puisque vous aimez les confidences, en voilà une.

Et vous? n'est-ce pas le moment où vous vous remettez à la besogne!

Je ne comprends rien au gars Chojecki. Pas de nouvelles! Il est vrai qu'il doit maintenant être en répétition aux Français. Mais j'en aurai le cœur net dans un mois. Et je vous dis que votre roman paraîtra et qu'il réussira, *quoique ce soit bon*.

A bientôt.

Je vous baise les mains malgré vos injustes rancunes.

649. À LA MÊME.

[Croisset, juillet 1860.]

Ci-joint, chère amie, une réponse que j'ai reçue de Charles-Edmond il y a quelques jours, et une réplique de votre serviteur, que j'ai gardée afin de vous la montrer. J'attends la suite.

Vous voyez que j'avais pensé à vous. Patientez, votre heure viendra. *C'est bon*. Je suis un mince artiste, mais un grand critique, je m'y connais, vous verrez!

Mille cordialités, je vous baise les mains, puisque les convenances (!!!) m'empêchent d'aller plus loin...

*

A vous.

* Les lignes ponctuées expriment toujours la rêverie.

650. À ERNEST FEYDEAU.

[Croisset] Dimanche, 5 août [1860].

Je commençais à trouver le temps long, et je me demandais si tu n'étais pas resté collé au fond de l'anus d'un môme oriental, quand est survenue ton épître. Tu négliges trop la calligraphie, j'ai eu du mal à te lire. Ne te fâche pas, et taille tes plumes.

Tu m'as l'air, mon bon, de te la passer douce. Continue, profite, f...-toi des bosses de toutes sortes, et reste là-bas le plus longtemps qu'il te sera possible. Tu regretteras les bottes de maroquin rouge et les c... sans poil.

Mais puisque tu y es, va le plus loin possible. File à Tuggurt, de Constantine cela est très facile. Si, chemin faisant, tu découvres quelque facétie idoine à être intercalée dans *Salammbô*, fais-en part à ton ami.

Quand crois-tu que Paris te repossédera ?

Nous ne nous verrons pas énormément, cet hiver. J'irai « dans la moderne Athènes » au mois de novembre, pour la pièce de Bouilhet; puis je reviendrai ici, seul, abattre le plus de pages que je pourrai, car je voudrais que 1861 vît la fin de mon sacré roman. Je finis le chapitre VIII (j'en aurai encore six!) Ma *Bataille du Macar* est terminée, provisoirement du moins, car je n'en suis pas satisfait, c'est à reprendre, cela peut être mieux.

En fait de nouvelles littéraires, je n'en sais qu'une qui va te réjouir. La pièce de l'académicien Ponsard est tombée honteusement, tombée

comme on tombait autrefois, à plat, classiquement ⁽¹⁾. C'est une élégance de plus. Mais, comme le public l'a beaucoup sifflée, je me demande si ce n'est pas un honneur, et je suspecte sa pièce de valoir mieux que les précédentes.

Je lis maintenant le volume de mon ami le docteur Pouchet sur l'*Hétérogénie* ⁽²⁾, cela m'éblouit. Quelle quantité de splendides bougreries il y a dans la nature ! On lui a refusé (au père Pouchet) son passage au bord des paquebots, passage qu'il demandait au Ministre de l'Instruction publique, pour aller continuer ses expériences au Caucase. Telle est la façon dont on encourage les sciences. Quant à celle dont on chérit les lettres, nous savons à quoi nous en tenir.

Que dit-on, où tu es, des massacres de la Syrie ? Ça va bien dans le Liban ! La chose, du reste, était facile à prévoir. On se conduit si intelligemment avec ces gens-là !

Quelle espèce de bouquin rêves-tu ? Est-ce un roman ? un voyage ? ou un traité ? ou des essais ?

Que devient *Sylvie* au milieu de tout cela ? tu ne m'en parles pas.

A la fin de la semaine prochaine (après les fêtes de Sa Majesté) je serai à Paris. En conséquence, si tu m'écris du 18 courant au 1^{er} septembre, adresse ta lettre boulevard du Temple.

Nous causons souvent de ta Seigneurie, et d'ailleurs, toutes les fois que je vais pisser, je contemple au-dessus de ma table de nuit ta truculente portraiture et je te dis un petit bonjour.

(1) Ce qui plaît aux femmes.

(2) *Hétérogénie*, ou *Traité de la génération spontanée*, par Félix-Archimède Pouchet (Paris, 1859).

Non ! mon vieux, ne va pas croire que les beaux sujets font les bons livres. J'ai peur, après la confection de *Salammbô*, d'être plus que jamais convaincu de cette vérité. Rumine-la pendant que, pour toi, il en est temps encore.

Adieu, porte-toi bien, je t'embrasse.

651. À MADAME JULES SANDEAU.

Dimanche [5 août 1860].

Je m'ennuie de vous extrêmement. De jour en jour j'attends de vos nouvelles — et comme elles n'arrivent pas, je vous en demande.

Que faites-vous ? Que devenez-vous ? Que lisez-vous ? etc. ! etc. ! L'atroce été que nous avons vous jette-t-il un peu de noir dans l'âme ? Moi, je me rôtis les tibias devant ma cheminée, comme en décembre — en ruminant un tas de vieilles choses, et bâtissant encore (comme si j'étais jeune !) des plans de livres, de voyages et de vie. Je pousse de grands soupirs. Je fume pipes sur pipes, puis je retourne à ma table. Telle est la façon diaprée dont s'écoulent mes jours. Les angoisses de la littérature succèdent aux aplatissements de l'existence. Et toujours ainsi ! Cela alterne — c'est un duo, une harmonie.

J'entremêle mes lectures *puniques* (qui ne sont pas légères) d'autres facéties graves. Je me livre maintenant au volumineux bouquin de mon ami le D^r Pouchet sur les générations spontanées.

Je regrette de ne pas être un savant, et puis...

je songe à vous ! bien que vous ne vouliez pas le croire.

Voici les vacances qui vont venir. Vous allez avoir chez vous votre fils, ce sera une douceur. Savourez-la. On en goûte peu. Cette époque de distributions de prix me remet toujours en mémoire mon temps de collège. J'ai un grand respect pour ce que j'étais alors (bien que je fusse parfaitement ridicule) — et si je vaux quelque chose, c'est peut-être à cause de cela ? — Nous étions un petit cénacle où bouillonnait et flamboyait, je vous le jure, la plus furieuse exaltation poétique et sentimentale qu'il soit possible de contempler. Nous couchions la tête sur des poignards. On se suicidait *pour tout de bon*. Nous étions beaux comme des anges !

Pourquoi diable vous dis-je tout cela ?

Le but ou le prétexte de ma lettre (comme vous voudrez) était de vous demander si, à la fin de la semaine prochaine (c'est-à-dire après la fête de S. M.), vous serez chez vous ? et l'heure à laquelle on peut vous voir ? — Répondez-moi, hein !

Et laissez-moi vous baiser les mains.

652. À CHARLES-EDMOND.

[Croisset, 11 août 1860.]

« Taïeb ! Taïeb Ketir !!!

L'Africaine a complètement réussi. — Voilà ce que j'ai lu, ce matin, par hasard, dans une feuille

locale. Ah ! sacré nom de Dieu, j'en suis bien content ! Mille félicitations, mon cher vieux.

Mais ce n'est pas gentil de n'avoir point prévenu les amis. Vous savez bien que j'aurais été, dès le commencement, le premier à vous applaudir, et, à la fin, le premier qui vous aurait sauté au col.

Du reste, dans quelques jours, je vous renouvellerai [*sic*] en personne mes congratulations.

D'ici là cent poignées de main.

Question à la partie la plus charmante de vous-même : — Le cœur vous battait-il un peu ?

Commentaire : — Oh ! que j'aurais voulu poser une main sur iceluy.

653. À MAXIME DU CAMP ⁽¹⁾.

[Paris ? vers le 15 août 1860.]

[.....] Si tu as devant toi cinq minutes, mon bon Max, envoie-moi un mot seulement que je sache ce que tu deviens, sacrebleu ! si tu es mort, vif ou blessé. Je fais tout ce que je peux pour ne point penser à toi ; mais ton souvenir m'obsède et me revient cent fois par heure. Je te vois dans des positions atroces ; j'ai l'imagination fertile en images, tu le sais ; je compose des tableaux qui ne sont pas gais et qui me serrent le cœur. Je ne te demande aucun détail, bien entendu ; je veux savoir seulement ce que tu deviens. Te souviens-tu de ce réfu-

⁽¹⁾ Fragment extrait des *Souvenirs littéraires* de Du Camp, II, 171. — Du Camp était allé rejoindre, en Italie, les partisans de Garibaldi.

gié italien qui, à Jérusalem, t'appelait : « Mon colonel » ? C'était donc une prophétie ! Animal ! tu ne te tiendras donc jamais tranquille ! Ici, rien de neuf, calme plat. Quant à moi je m'enfonce de plus en plus dans *Carthage* ; je travaille vigoureusement, mais j'en ai pour une année encore. Les répétitions de la pièce de Bouilhet commenceront à l'automne, la première représentation aura lieu vers le milieu de novembre. Adieu, mon vieux compagnon ! Je t'embrasse bien tendrement ; bonne chance ! bonne santé, bonne humeur et *evviva la liberté !*

654. À MADAME JULES SANDEAU.

Croisset, près Rouen, dimanche [fin août 1860].

Eh bien ! c'est joli ! voilà trois semaines que j'attends une lettre de vous. Pas de nouvelles de vous, rien !

Comment ! Je me transporte à Bellevue ⁽¹⁾ afin de jouir de la vôtre (pardon !), j'endure une chaleur africaine, et la soif comme dans le désert ! Je me rabats sur l'Institut ⁽²⁾, etc., enfin j'ai passé une journée abominable à courir après vous — vainement — et vous ne me dites pas que vous en êtes un peu fâchée !

Vous qui ne passez pas votre journée à écrire, envoyez-moi une très longue lettre.

(1) Où les Sandeau avaient une propriété.

(2) Jules Sandeau était conservateur de la Bibliothèque Mazarine.

Je m'ennuie de vous. J'ai bien envie de voir vos jolis yeux, votre jolie bouche, et je vous baise les deux mains très longuement. Voilà tout ce que j'avais à vous dire, depuis que je suis
Tout à vous.

655. À LOUIS BOUILHET.

Croisset, 2 septembre 1860.

Incontestablement, cette seconde sérénade⁽¹⁾ vaut mieux que l'autre. Elle est plus locale. Je n'y vois rien à redire. C'est plein de détails charmants et d'un ton excellent. Quant à la musique, ne t'en inquiète pas. Le principal, c'est que la pièce est bonne.

Je travaille maintenant assez raide. Ces deux jours passés à Fécamp vont bien me déranger, mais il le faut ! Je suis forcé.

J'arriverai, je crois, à avoir dix-huit pages à mon chapitre. Elles seront bourrées de faits. Ce qui n'empêche pas que le roman, l'histoire, n'avance guère. On se traîne éternellement sur la même situation ! et pourtant c'est rapide, mais par parties, successivement et non d'ensemble.

Quels beaux détails je trouve dans l'*Hygiène des Arabes* du docteur Bertherand ! Cataplasmes de sauterelles, fiels de corbeau, etc. ; pour faire accoucher les femmes, des matrones leur montent sur le ventre et piétinent ; pour les rendre fécon-

⁽¹⁾ Voir *Dernières Chansons*, édition Lemerre, p. 319.

des, on leur brûle sous le nez des poils de lion, et elles avalent la crasse qui est dans les oreilles des ânes, etc. C'est un livre des plus réjouissants que je connaisse.

A propos d'Arabes, j'ai reçu ce matin une lettre de Feydeau. Il s'en revient, ayant vu seulement la province d'Alger, et me disant que « je ne me doute pas » de la chaleur qu'il fait en Afrique. Il a été malade, et je crois qu'il en a assez, bien qu'il prétende le contraire.

Ce qui ne l'empêchera pas au retour d'être plus crâne que Barth et Livingstone réunis.

Adieu, vieux. Dors sur tes deux oreilles quant à la sérénade.

656. À ERNEST FEYDEAU.

[Croisset, début septembre 1860.]

Enfin! Je te croyais mort! Tu n'as été que malade. Béni soit Dieu, si tant est qu'on puisse bénir Dieu.

Et tu t'en reviens! Je verrai donc ta *portenteuse* personne quelques jours après son débarquement; car il faut que je sois à Paris vers la fin d'octobre pour la pièce de Bouilhet. Mais notre entrevue ne sera pas longue. Je resterai ici probablement tout l'hiver à me ronger le corps et l'âme dans le silence du cabinet. Il faut que j'avance et j'ai énormément à faire! J'ai écrit depuis la fin de juin deux chapitres à *peu près*, car je termine le neuvième. Il m'en reste six. Et mes lectures ne font qu'aug-

menter et les difficultés ne font que s'accroître, bien entendu.

J'ai passé le mois dernier trois semaines à Paris, à me traîner dans les bibliothèques, ce qui est peu divertissant, et j'étais si ahuri de lecture que j'en oubliais Paphos.

Rien de neuf chez nos amis. Maxime est en Calabre avec Garibaldi, comme tu sais, ou ne sais pas. La Présidente s'est consolée du Mac à Roull, qui lui fait définitivement une pension de six mille francs par an. Je crois qu'elle va trouver un autre Mûsieu. (Elle n'a pas été forte dans toutes ces histoires, la pauvre fille!)

Turgan vient d'inventer une chose superbe *pour vider les lieux!* Je ne sais combien de kilogrammes de m... se trouvent absorbés en une seconde par sa machine. On a nettoyé l'École polytechnique en un clin d'œil : les étrons mathématiques s'envolaient comme des corbeaux. C'est sublime.

Quant à moi, je travaille *furieusement*. Je viens de lire un livre très curieux sur la médecine des Arabes, et actuellement (sans compter ce que j'écris), je lis Cedrenus, Socrate, Sozomène, Eusèbe et un *Traité* de M. Obry sur l'immortalité de l'âme chez les juifs; le tout entrelardé de Mischna comme pièce de résistance. Mais le cœur m'a manqué pour lire les quarante pages qui t'étaient consacrées dans la *Revue européenne*, précédées des quarante qui me concernaient⁽¹⁾. Où il n'y a ni profit ni plaisir, bonsoir.

⁽¹⁾ Article de Gustave Merlet sur le *Réalisme byronien* puis, précédemment, sur le *Roman physiologique* où il est question de Fanny et de Madame Bovary.

Il paraît que tu as eu chaud, mon bonhomme? Je sais ce que c'est, ne t'en déplaîse (que d'avoir chaud), bien que tu m'écrives : « Tu ne peux pas t'en faire une idée ». J'étais au mois de mai sur les bords de la mer Rouge, mon bon, et j'ai traversé le tropique en juin. Ah!

Veux-tu que je te fasse une petite prédiction? *Tu ne retourneras pas en Afrique*; un voyage raté ne se recommence pas. Si tu veux aller au printemps à Tuggurt, reste en Algérie jusque-là. Mais je crois que tu t'embêtes de Paris, mon vieux, avoue-le. Allons! tu ne découvriras pas les sources du Nil. Oh! sois vexé, je m'en f... Tout cela est pour t'engager, pendant que tu y es, à te transporter à Constantine. *Je t'en supplie*, vas-y. Tu me remercieras ensuite.

Autre guitare. Pourquoi écoutes-tu le père Sainte-Beuve, et ne continues-tu pas *Sylvie*, qui était bien et très bien commencée? Débarrasse-toi de ça, et fais-nous ensuite un grandissime roman sur l'Algérie. Tu dois en savoir assez? Il y a plus à faire sur ce pays que Walter Scott n'a fait sur l'Écosse, et un succès non moindre « attend ce ou ces livres-là ». Telle est mon opinion.

Adieu, vieux. Es-tu bien bronzé? T'es-tu fait couper le prépuce par amour de la couleur locale et t'es-tu livré... Nous pourrions passer une gentille soirée dans six semaines.

A toi, salam!

657. À AMÉDÉE POMMIER ⁽¹⁾.

Croisset, 8 septembre 1860.

Vous devez me considérer, Monsieur, comme le dernier des goujats. Mais depuis le mois d'avril j'étais absent de Paris. C'est il y a huit jours seulement que j'ai trouvé chez moi votre volume. Donc agréez d'abord toutes mes excuses, puis mes remerciements.

Vous m'avez d'ailleurs écrit, à propos de la *Bovary*, une lettre qui a « chatouillé de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse ». La nouvelle marque de sympathie que vous me donnez en me dédiant une pièce m'a été très douce, je vous assure.

Vos *Colifichets* sont des joyaux. Je me suis rué dessus. J'ai lu le volume tout d'une haleine. Je l'ai relu. Il reste sur ma table pour longtemps encore. Partout j'ai retrouvé l'exquis écrivain des *Crâneries*, des *Océanides* et de l'*Enfer*. Je vous connais et depuis longtemps je vous étudie. Il n'est guère possible d'aimer le style sans faire de vos œuvres le plus grand cas. Quelles rimes ! quelle variété de tournures ! quelles surprises d'images ! C'est à la fois clair et dense comme du diamant. Vous me semblez un classique dans la meilleure acception du mot.

Il va sans dire que la page 8 ⁽²⁾, tout d'abord, m'a séduit, et mon émerveillement n'a pas ensuite

(1) Poète étrange, né à Meursault en 1804, mort à Paris en 1877.

(2) Strophes contre les académies et les amateurs de faux art.

faibli. J'aime autant les petites pièces que les grandes. Est-ce une vanité? Mais je crois comprendre tout le mérite du *Voyageur* et de *Blaise et Rose*. Il faut être fort comme un Cabire pour avoir de ces légèretés-là. Vous m'avez fait rêver délicieusement avec l'*Égoïste* et la *Chine*. Le *Géant* m'a « transporté d'enthousiasme ». L'expression, quoique banale, n'est pas trop forte; je la maintiens.

Les œuvres d'art qui me plaisent par-dessus toutes les autres sont celles où l'art excède. J'aime dans la peinture, la Peinture; dans les vers, le Vers. Or, s'il fut un artiste au monde, c'est vous. Tour à tour, vous êtes abondant comme une cataracte et vif comme un oiseau. Les phrases découlent de votre sujet naturellement et sans que jamais on voie *le dessous*. Cela étincelle et chante, reluit, bruit et résiste.

Combien n'avez-vous pas de ces vers tout d'une pièce, de ces vers où l'idée se trouve si bien prise dans la forme qu'elle en demeure inséparable :

Sa toque de velours descendait jusqu'aux yeux...
Qui tombait sur la main et jusqu'au bout des doigts...

Je ne cite que ces deux-là, pris au hasard, pour vous montrer ce que je veux dire.

Je vous aime encore parce que vous n'appartenez à aucune boutique, à aucune église, parce qu'il n'est question, dans votre volume, ni du problème social, ni des bases, etc.

Et je serre cordialement et respectueusement la main qui écrit de pareilles choses, en me disant, Monsieur, votre tout dévoué.

658. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 8 septembre 1860.

J'ai reçu, mardi matin votre lettre du 1^{er} septembre. Elle m'a désolé en y voyant l'expression de tous vos chagrins. Par-dessus vos souffrances intimes, des malheurs extérieurs vous assiègent, puisque vous vous apercevez de l'ingratitude et de l'égoïsme de vos obligés. Il faut vous dire *que cela est toujours*; mince consolation, il est vrai. Mais la conviction que la pluie mouille et que les serpents à sonnettes sont dangereux doit contribuer à nous faire supporter ces misères. Pourquoi cela est-il? Ici, nous empiétons sur Dieu! Tâchons d'oublier le mal, tournons-nous du côté du soleil et des bons. Si un mauvais cœur vous blesse, tâchez de vous en rappeler un noble et noyez-vous dans son souvenir. Mais la *sympathie des idées* vous manque absolument, me direz-vous. C'est pourquoi vous auriez dû habiter Paris. On trouve toujours dans cette ville-là des gens à qui causer. Vous n'étiez pas faite pour la province. Dans un autre milieu, j'en ai la conviction, vous eussiez moins souffert. Chaque âme a une atmosphère différente. Vous devez horriblement souffrir de tous les cancans, médisances, calomnies, jalousies et autres petites choses qui composent exclusivement la vie des bourgeois dans les petites villes. Tout cela existe bien à Paris, mais d'une autre manière, d'une manière moins directe et moins irritante.

Il en est temps encore, prenez une bonne réso-

lution. Ne continuez pas à mourir sur pied comme vous faites. *Arrachez-vous de là.* Voyagez ! Vous mourrez en route, croyez-vous, eh bien ! qu'importe ! Non ! d'abord, je vous réponds que vous vous porterez mieux, physiquement et moralement. Vous auriez besoin d'un maître quelconque qui vous ordonnât de partir, vous y forçât ! Je vous connais, comme si j'étais près de vous depuis vingt ans. C'est peut-être une présomption de ma part, ou l'excès de la sympathie que j'ai pour vous.

Je vous assure que je vous aime beaucoup et que je voudrais vous savoir, sinon heureuse, du moins *tranquille*. Mais il n'est pas possible d'avoir la moindre sérénité avec l'habitude que vous avez de *creuser* incessamment les plus grands mystères. Vous vous tuez le corps et l'âme à vouloir concilier deux choses contradictoires : la religion et la philosophie. Le libéralisme de votre esprit se cabre contre les vieilleries du dogme, et votre mysticisme naturel s'effarouche des conséquences extrêmes où la raison vous conduit. Tâchez de vous cramponner à *la science*, à la science pure ; aimez les faits pour eux-mêmes. Étudiez les idées comme les naturalistes étudient les mouches. La contemplation peut être pleine de tendresses. Les muses ont la poitrine pleine de lait. Ce liquide-là est la boisson des forts. — Et, encore une fois, sortez du milieu où vous étouffez. Partez à l'instant, tout de suite, comme si votre maison brûlait.

Pensez à moi quelquefois et croyez toujours à mon affection bien sincère.

659. À EUGÈNE CRÉPET.

[Septembre 1860.]

Voici la lettre pour le Taschereau ; est-ce ça ?
ai-je compris ?

Faites tous mes remerciements à Sainte-Beuve.

Mais, entre nous, je ne vous cache pas que je trouve tous ces manèges et entortillements d'un piètre goût, et si je n'avais pas craint de fâcher notre ami, j'aurais tout envoyé faire f... carrément (telle fut même ma première idée). C'est bien de l'embarras pour peu de chose ! Donc, allez à la Bibliothèque, mon bon, et envoyez-moi le Hendrich (marqué au catalogue 331 A), dans une petite boîte adressée à Monsieur Achille Flaubert, Hôtel-Dieu, Rouen, pour M. G. F. J'ai vu, il y a huit jours, Bouilhet ; il finit le premier acte de sa pièce espagnole ⁽¹⁾ qui sera, je crois, d'un ton très original.

Nous nous reverrons avant deux mois pour le *Million de l'oncle Étienne* ⁽²⁾ ; ce sera, je pense, vers la fin d'octobre.

Préparons nos *paumes*. Adieu, mon vieux brave, merci encore une fois.

A vous.

Je vous adresse ma lettre chez le père Gide ⁽³⁾,

⁽¹⁾ *Dolorès*.

⁽²⁾ *L'Oncle Million*, de Bouilhet, représenté pour la première fois le 6 décembre 1860, à l'Odéon.

⁽³⁾ Éditeur de Crépet.

car je ne sais pas au juste votre numéro dans la rue de Seine, bien que je connaisse la maison. Vous savez que je suis *toqué* de votre ouvrage et que j'y pense maintes fois par jour.

660. À LOUIS BOUILHET.

Croisset, 2 octobre 1860.

Ma mère part demain matin pour Verneuil, où elle restera huit jours. Si tu es encore à Mantes à ce moment-là, je te préviens que tu n'éviteras pas la visite de Liline, qui brûle de voir ton logement.

Il a fait un temps atroce pendant que j'étais à Étretat et je me suis peu promené. Le résultat de cette distraction a été de me faire perdre tout le reste de la semaine. Je revoyais continuellement la mer et j'entendais le bruit des galets sous mes b...ôttes. Il y a aujourd'hui huit jours, j'ai couché à Fécamp chez M^{me} Le Poittevin, où je n'étais pas venu depuis dix-huit ans ! Ai-je pensé à ce pauvre bougre d'Alfred ! J'avais presque peur de le voir apparaître. Notre jeunesse commune me semblait suinter sur les murailles. C'était comme un dégel qui me glaçait jusqu'au fond du cœur.

Devine quel admirateur j'ai rencontré à Étretat ? Le père Anicet Bourgeois (bien nommé), brave homme du reste. Mais le peu d'admiration qu'il m'a montré pour Goethe a singulièrement diminué le plaisir de ses éloges à mon endroit. Oui, il ne trouve « rien de remarquable dans *Faust*, ce n'est

ni une pièce, ni un poème, ni rien du tout». Oh!... Je répète le oh!!!

Le père Clogenson m'a envoyé sa brochure sur *Voltaire jardinier*, qui n'est point des plus raides. Maigre légume.

Hier, chez Deschamps, grande représentation dramatique : quatre pièces. Le jeune Baudry y allait comme spectateur. Mais je le soupçonne de m'avoir menti comme un âne et d'être, au contraire, un des acteurs.

J'ai relu ce soir les *Fossiles* en entier et ça m'a enthousiasmé plus que jamais. Quoi qu'on dise, c'est solide, va! et c'est beau.

Adieu vieux. Gémis-tu sur la captivité de Lamoricière⁽¹⁾?

661. AU MÊME.

Croisset, 5 octobre 1860.

Tu vas donc revoir ce vieil Odéon-Taïeb! Tu ne m'as pas dit si tu es à peu près satisfait de ton amoureux⁽²⁾? Le connais-je? J'attends quelques détails sur le train dont ça marche.

Ça ne va pas trop mal pour le quart d'heure. Mais je me livre dans le silence du cabinet à de si fortes gueulades et à une telle pantomime, que j'en arriverai à ressembler à Dubartas, qui, pour faire

⁽¹⁾ Le général de Lamoricière, ayant mis son épée au service du Saint-Siège, fut assiégé dans Ancône et obligé de capituler.

⁽²⁾ Le rôle de l'amoureux dans l'*Oncle Million* était tenu par Armand.

la description d'un cheval, se mettait à quatre pattes, galopait, hennissait et ruait. Ce devait être beau ! et pour arriver à quels vers, miséricorde !

Je me réjouis tous les matins dans la politique. L'encyclique du Pape est bien belle, accusant Victor-Emmanuel d'établir « des maisons de débauche ». Puis, récriminations contre les livres et les pièces de théâtre qui « sapent », etc. Quel bon style poncif que le style ecclésiastique ! Ce serait, du reste, une étude à faire que celle des styles professionnels ! quelque chose qui serait dans la littérature, analogue à l'étude des physionomies en histoire naturelle.

Tu feras bien d'aller voir le jeune Duplan, qui t'aime beaucoup, et la Présidente. Mais ma plus forte recommandation est « d'être chien » aux répétitions. Sois digne, maintenant que tu as la croix ! Sais-tu vers quelle époque la première ? J'imagine que ça ne peut être avant le 10 novembre.

Tout cela va arrêter ton *Honneur d'une femme* ⁽¹⁾. Le commencement était bougrement bon. J'ai envie de voir le second acte. Mais combien je suis humilié de la façon dont tu expédies tes œuvres, quand je contemple en regard la lenteur de mes évolutions.

Ces points indiquent toutes les misères dont mes mémoires seraient remplis, si j'écrivais mes mémoires.

Mes compliments à ton professeur de Mantes qui aime les *Fossiles*. C'est un homme de goût, c'est-à-dire qui a mon goût. Oui ! je persiste ! Les

(1) Titre primitif de *Dolorès*.

Fossiles sont, ou est, un chef-d'œuvre. On le reconnaîtra quelque jour.

Allons, travaille bien à tes répétitions ! ne néglige rien ! les centimes font les millions et les atomes sont respectables.

662. À ERNEST FEYDEAU.

[Croisset, début d'octobre 1860.]

Si je t'ai agacé en te rabâchant Tuggurt, c'est que j'ai vu de nombreux dessins sur ce pays, qui m'ont tellement toqué, que j'avais fort envie d'y aller moi-même, étant à Constantine. Voilà. Mille excuses et n'en parlons plus.

Mais je te ferai observer qu'il n'y a pas moyen de s'y reconnaître et que je mérite de l'indulgence. Tu pars en me disant que tu vas faire un grand voyage dans toute l'Afrique française, etc. Puis, ça se borne à la province d'Alger. D'abord tu voulais faire un roman, puis ç'a été un voyage. Puis, ce r'est un roman. Je réponds toujours à des idées que tu n'as plus, tel est le vrai. Ou peut-être deviens-je idiot ? ce qui serait possible. Je fais tout ce qu'il faut pour cela par la manière dont je vis.

N'importe. J'embrasserai ta vieille trombine avec moult satisfaction. Je pense être à Paris vers le 10 novembre. J'ai bien des choses d'ici là que je voudrais avoir expédiées.

Aucune nouvelle. Je me réjouis, je me délecte, je m'enivre avec la littérature ecclésiastique. As-tu

lu la dernière publication de N. S. P. où il fulmine contre les littératures obscènes et les maisons de débauche? est-ce beau! Depuis longtemps je ne m'étais repassé par le bec un morceau de si haut goût, mes lectures alternant entre la *Mischna*, *Sozomène*, *Cedrenus*, etc. Mais j'ai bientôt fini, Dieu merci! Je crois que mon éternel bouquinage va cesser. Quant à la copie, j'écris les trois dernières pages du 1x^e chapitre. Après quoi j'entre dans les endroits où mon héros entre dans mon héroïne.

Voilà, mon bon vieux. J'ai été seul tous ces derniers temps, ma mère et sa petite-fille se promenant au dehors. Mon frère est pris d'une rage pour la chasse et je reste, comme Job sur son fumier, à gratter ma vermine, à retourner mes phrases. Je fume pipes sur pipes. Je regarde mon feu brûler. Je gueule comme un énergomène, je bois des potées d'eau, je me désole tous les matins et je m'enthousiasme tous les soirs. Puis je me console, et cela recommence.

Bonne traversée, je t'embrasse,

663. AU MÊME.

Croisset, dimanche [21 octobre 1860].

Je réponds tout de suite à la gentille lettre que j'ai reçue ce matin pour te congratuler, mon cher monsieur, sur l'existence que tu mènes! Accepte l'hommage de mon envie.

Et, puisque tu me fais des questions sur *Salammbô*, voici où j'en suis. Je viens de finir le

chapitre ix et je prépare les x et xi que je ferai cet hiver, ici, tout seul, comme un ours.

Je me livre maintenant à quantité de lectures que j'expédie voracement. Voilà trois ans que je ne fais qu'avaler du latin (et chemin faisant, je continue mes petites études chrétiennes). Quant au *Carthaginois*, je crois franchement avoir épuisé tous les textes. Il me serait facile de faire, derrière mon roman, un très gros volume de critique avec force citations. Ainsi, pas plus tard qu'aujourd'hui, un passage de *Cicéron* m'a induit à supposer une forme de Tanit que je n'ai vue nulle part, etc., etc. Je deviens savant et triste ! Oui, je mène une sacrée existence et j'étais né avec tant d'appétits ! Mais la sacrée littérature me les a tous rentrés au ventre.

Je passe ma vie à me mettre des cailloux sur le creux de l'estomac pour m'empêcher de sentir la faim. Ça m'embête quelquefois.

Quant à la copie (puisque c'est là le terme), je n'en sais franchement que penser. J'ai peur de retomber dans des répétitions d'effets continuelles, de ressasser éternellement la même chose. Il me semble que mes phrases sont toutes coupées de la même façon et que cela est ennuyeux à crever. Ma volonté ne faiblit pas cependant, et comme fond ça devient coquet. On a déjà commencé à se *manger*. Mais juge de mon inquiétude, je prépare actuellement un coup, le *coup* du livre. Il faut que ce soit à la fois cochon, chaste, mystique et réaliste ! Une bave comme on n'en a jamais vu, et cependant qu'on la voie !

Ce que je t'avais prédit s'effectue ; tu t'en-amoures des mœurs arabes ! Combien de temps

tu perdras, par la suite, à rêver au coin du feu à des c... sans poils sous un ciel sans nuages!

Envoie-moi un petit mot dès ton retour à Paris. Tu me dis que tu reviens à la fin du mois. C'est de celui-ci sans doute. Nous ne serons plus longtemps sans nous voir. La première de Bouilhet aura lieu du 15 au 20 novembre.

Ma mère et ma nièce vont bien et te remercient de ton souvenir. Quant à mon autre nièce, je crois que je serai grand-oncle au mois d'avril prochain.

Je tourne à la bedolle, au scheik, au vieux, à l'idiot.

Jouis de tes derniers jours et bonne traversée.
Je t'embrasse.

664. À CHARLES BAUDELAIRE.

Entièrement inédite.

Croisset, lundi 22 octobre 1860.

Vous êtes bien aimable, mon cher Baudelaire, de m'avoir envoyé un tel livre! ⁽¹⁾ tout m'en plaît, l'intention, le style et jusqu'au papier.

Je l'ai lu très attentivement. Mais il faut d'abord que je vous remercie pour m'avoir fait connaître un aussi charmant homme que le sieur de Quincey! Comme on l'aime celui-là!

Voici (pour en finir tout de suite avec le *mais*) ma seule objection.

Il me semble que dans un sujet, traité d'aussi

⁽¹⁾ *Les Paradis artificiels.*

haut, dans un travail qui est le commencement d'une science, dans une œuvre d'observation naturelle et d'induction, vous avez (et à plusieurs reprises) insisté trop (?) sur l'*Esprit du mal*. On sent comme un levain de catholicisme ça et là. J'aurais mieux aimé que vous ne *blâmiez pas* le haschich, l'opium, l'excès, savez-vous ce qui en sortira plus tard ?

Mais notez que c'est là une opinion personnelle, et dont je ne fais aucun cas. Je ne reconnais point à la critique le droit de substituer sa pensée à celle d'un autre. Et ce que je blâme dans votre livre est, peut-être, ce qui en constitue l'originalité, et la marque même de votre talent ? Ne pas ressembler au voisin tout est là.

Maintenant que je vous ai avoué toute ma rancune je ne saurais trop vous dire combien j'ai trouvé votre œuvre excellente d'un bout à l'autre, c'est d'un style très haut, très ferme et très fouillé. J'admire profondément dans le poème du Haschich les pages 27-33, 51-55, 76 et tout ce qui suit.

Vous avez trouvé le moyen d'être classique, tout en restant le romantique transcendant que nous aimons.

Quant à la partie intitulée un mangeur d'opium, je ne sais ce que vous devez à Quincey, mais en tout cas c'est une *merveille*.

Je ne sais pas de figure plus sympathique, pour moi du moins.

Ces drogues-là m'ont toujours causé une grande envie. Je possède même d'excellent haschich composé par le pharmacien Gastinel. *Mais ça me fait peur, ce dont je me blâme.*

Connaissez-vous dans le *Soudan* de d'Estagrac de Lauture toute une théogonie et cosmogonie particulière inventée par un fumeur d'opium. Il m'en reste un souvenir « assez farce » mais j'aime mieux M. de Quincey. Pauvre homme ! Qu'est devenue miss Ann !

On vous doit aussi de la reconnaissance pour la petite note relative aux critiques nouveaux. Là, j'ai été gratté ou plutôt flatté à mon endroit sensible.

J'attends avec impatience les nouvelles Fleurs du *mal*, mon *observation* ne peut ici avoir lieu, car le poète a parfaitement le droit de croire à tout ce qu'il voudra. Mais le *Savant* ?

Je vous dis peut-être des stupidités ? Il me semble néanmoins que je me comprends. Nous en recauserons. Comme vous travaillez ! — et bien !

Adieu, je vous serre la main à vous décrocher l'épaule.

665. À THÉOPHILE GAUTIER.

[Paris]. Dimanche [2 décembre 1860].

MON VIEUX THÉO,

Je suis chargé de t'annoncer que la première de l'*Oncle Million* a lieu jeudi prochain, et la répétition générale mercredi à midi et demi. Voilà.

A toi.

666. À JULES DUPLAN.

1^{er} janvier 1861.

Je te souhaite la bonne année accompagnée de plusieurs autres, c'est-à-dire fasse le Ciel que : 1^o tu trouves un portrait du *vieux* ; 2^o que tu gagnes des millions dans ton établissement ; 3^o que tu sois constamment en belle santé et en bonne humeur. Mais présentement, il faut que tu me rendes un service. — Ouïs ceci.

La pièce de Bouilhet, comme tu sais (ou ne sais pas), a raté. La *presse* a été atroce et la direction de l'Odéon pire — le tout pour complaire au gars Camille Doucet, lequel se présente au prix de *la meilleure comédie* — échelon de l'Académie Française. Tu conçois qu'un homme qui veut être de l'Académie Française n'épargne rien. Bouilhet avait pensé un moment à se présenter comme candidat (du prix), mais Doucet se présentant, il se retire, bien entendu. C'est 10,000 francs qui lui passent sous le nez, sans compter le fiasco de l'*Oncle Million*. — Ah ! ç'a été joli ! joli ! joli !

L'Empereur devait y venir, il n'est pas venu.

Or, voici ce qu'il faudrait faire. M^{me} Cornu ⁽¹⁾ ne pourrait-elle pas le faire aller à l'Odéon ? S'ils sont en correspondance journalière, ne pourrait-elle, en manière de cancan, lui glisser une phrase de ce genre : « Allez donc voir l'*Oncle Million*,

(1) Sœur de lait de l'empereur Napoléon III.

c'est charmant ; — je ne sais pourquoi on étouffe ce garçon-là », etc. ? Puisque l'Empereur tient à faire le Louis XIV, il est certain qu'il doit protéger la vraie littérature, quand par hasard elle se produit. Tâche de faire ça, mon vieux, je t'en prie. Quant au Bouilhet, il est désolé et se trouve dans une f... position⁽¹⁾ ; il devait aller te voir, mais je le crois tellement assombri qu'il se cache. Il a dû partir aujourd'hui pour Mantes, il sera à Paris jeudi prochain. — Va-t'en le voir un matin à l'hôtel Corneille et remonte-le un peu, il en a besoin malgré le stoïcisme de sa correspondance.

Je suis ulcéré contre les feuilletonistes. Quels misérables !

667. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 15 janvier 1861.

Non ! je ne suis pas à Paris, chère Demoiselle, mais à Croisset, tout seul, depuis un mois, et je n'en dois partir que vers le milieu de mars, car je deviens très ridicule avec mon éternel livre qui ne paraît pas, et je me suis juré d'en finir cette année. Ma mère et sa petite-fille sont à Paris. Je suis ici avec un vieux domestique, me levant à midi et me couchant à trois heures du matin, sans voir personne ni rien savoir de ce qui se passe dans le monde. Mais parlons de vous.

Dans votre avant-dernière lettre (à laquelle je

(1) Il écrit à la même époque à Flaubert qu'il a « juste de quoi manger » et ne peut choisir qu'entre le séjour à Mantes ou l'enferrement à Cany ». (Cité par M. Letellier, p. 287.)

n'ai pas répondu, parce que j'étais alors dans un tourbillon d'affaires pour la dernière pièce de Bouilhet, l'*Oncle Million*), vous me paraissiez moins souffrante. La dernière m'a affligé de nouveau. Mais qu'avez-vous donc ? Et que vous faut-il ? Hélas ! je le sais bien, ce que vous avez et ce qu'il vous faut, je vous l'ai dit. Mais vous n'avez, je crois, jamais suivi un conseil donné *contre vous*, j'entends contre votre douleur, parce que vous la chérissez. Vous ne voulez pas guérir.

Il faudrait quitter votre existence, votre maison, vos habitudes, tout, tout ! Hors de là, il n'y a pas de remède, d'espoir. Je suis sûr que dans Paris, dans une grande ville quelconque, vous trouveriez un soulagement immédiat. Vous objectez à ce déplacement un tas de raisons sans importance. Pardonnez-moi de vous rudoyer ainsi, mais je ne peux m'empêcher de vous aimer et de m'indigner de ce que vous ne vous aimez pas assez. Je voudrais vous savoir heureuse. Voilà tout.

J'ai là sur ma table un petit livre écrit par un réfugié Valaque, intitulé *Rosalie*, par Ange Pechmédja. C'est une histoire *véritable* qui vous amusera. Demandez-la.

Avez-vous l'*Examen des dogmes de la religion chrétienne*, par P. Larroque ? Cela rentre dans vos lectures favorites. L'auteur est remonté *aux sources*, chose rare ! et je ne vois pas une objection sérieuse qu'on puisse lui poser. C'est une réfutation complète du dogme catholique ; livre d'un esprit vieux du reste et conçu *étroitement*. C'est peut-être ce qu'il faut pour une œuvre militante ? Lisez-vous aussi la *Revue Germanique* ? Il y a dedans d'excellents articles. Mais ce n'est pas tout cela que je

voudrais vous voir lire. Intéressez-vous donc à la vie : *memento vivere*. C'était la devise que le grand Goethe portait sur sa montre, comme pour l'avertir d'avoir l'œil incessamment ouvert sur les choses de ce monde. Ce spectacle est assez grand pour remplir toutes les âmes. Mais cela demande du travail et de la force ! Lisez de l'histoire, intéressez-vous aux générations mortes, c'est le moyen d'être indulgent pour les vivantes et de moins souffrir.

Quant à un conseil pour votre roman, je ne sais lequel vous donner. J'ai assisté dernièrement à tant de canailleries (dans une question semblable), que je n'y comprends plus rien. Les éditeurs et directeurs de théâtre même semblent encore plus bêtes que filous. Du reste, du moment que vous faites les frais du volume, vous aurez des éditeurs. Mais 1,500 francs me semble un prix exorbitant. Je crois que 1,000 francs est le prix ordinaire d'un in-8°. Je souhaite que 1861 soit pour nous plus doux que 1860, et je vous serre les mains bien affectueusement.

668. À ANGE PECHMÉDJA.

Croisset, près Rouen, 16 janvier [1861].

Excusez-moi, Monsieur, mais depuis deux ans je suis très rarement à Paris, et c'est le mois dernier seulement que j'ai trouvé sur ma table votre charmant livre ⁽¹⁾. Merci mille fois pour avoir

⁽¹⁾ *Rosalie*.

songé à moi, et pour le plaisir que j'ai eu en le lisant.

D'abord, j'ai lu tout d'une haleine. Puis je l'ai relu. C'est, selon moi, une chose exquise, à la fois simple et forte, une histoire émouvante comme celle de *Manon Lescaut*, moins l'odieux Tiberge, bien entendu !

Ce qui m'a charmé surtout, c'est un sentiment profond de la vie. On sent que cela est vrai. L'autobiographie perce sous le roman, mais sans déclamation ni étalage de personnalité.

Le style me paraît ferme, net et singulièrement français. Il « pince sans rire », comme disent les bonnes gens.

Le commencement m'a tout d'abord séduit. Ce sont bien là les bourgeois de province. C'est bien cette vie étroite où nous avons tous étouffé. Vous avez là des aperçus de nature excellents, avec des phrases d'un goût antique : « Mais ils ne se parlèrent pas parce qu'il y avait, etc., — raisins bleus. »

Peut-être, ensuite, le plan se relâche-t-il un peu ? et perd-on de vue légèrement Rosalie — mais il fallait bien que Jean s'attestât vigoureusement.

A partir de Bruxelles, l'action (j'entends le développement motivé des sentiments) vous mène tambour battant, sans une minute de relâche. Vous m'avez fait froid dans le dos en lisant les pages 150-153. J'ai passé par là, moi aussi. J'ai pleuré les larmes des longs départs.

Les choses senties sont par elles-mêmes si puissantes, que vous m'avez (et sans descriptions cependant) remis sous les yeux Constantinople. J'ai

vu Jean-François monter la petite rue de Péra. J'ai pataugé avec lui dans les boues de Stamboul et humé, en passant, l'odeur des narguilehs que l'on fume accroupi, l'hiver, autour des mangals.

La longue lettre de Rosalie, son voyage, les jours amers vécus dans cette petite ville bulgare, sa mort, et ce qui suit, tout cela m'a ravi, pénétré, navré ! Le trait du pelletier qui veut sauver la robe est sublime, et la dernière ligne d'une haute amertume.

Nous rencontrerons-nous à quelque jour ? pourrai-je vous dire en face combien votre livre, votre talent, me sont sympathiques ? Oui, je songerai plus d'une fois à Jean-François, et à celle qui l'appelait son « *pauvre m'ami* ».

En attendant ce plaisir-là, je vous serre très cordialement les deux mains et vous prie de me croire un des vôtres.

669. À MICHELET.

Croisset, 26 janvier 1861.

Comment vous remercier, Monsieur et cher maître, de l'envoi de votre livre⁽¹⁾ ? comment vous dire l'enchantement où cette lecture m'a plongé ?

Mais laissez-moi d'abord un peu parler de vous, c'est un besoin que j'ai depuis longtemps, et puis que l'occasion se présente, j'en profite.

Il y a des génies que l'on admire et que cependant on n'aime pas, et d'autres qui plaisent sans

(1) *La Mer*.

qu'on les considère; mais on *chérit* ceux qui nous prennent à la fois par tous les bouts, et qui nous semblent créés pour notre tempérament. On les hume, ceux-là! on s'en nourrit, ils nous servent à vivre.

Au collège, je dévorais votre *Histoire romaine*, les premiers volumes de l'*Histoire de France*, les *Mémoires de Luther*, l'*Introduction*, tout ce qui sortait de votre plume, avec un plaisir presque sensuel, tant il était vif et profond. Ces pages (que je retenais par cœur involontairement) me versaient à flots tout ce que je demandais ailleurs vainement : poésie et réalité, couleur et relief, faits et rêveries; ce n'étaient pas des livres pour moi, mais tout un monde.

Combien de fois depuis, et en des lieux différents, me suis-je déclamé (seul, et pour me faire plaisir avec le style) : « J'aurai voulu voir cette figure pâle de César... » « Là, le tigre aux bords du fleuve y épie l'hippopotame, etc., etc. » ! Certaines expressions même m'obsédaient, comme « grasses dans la sécurité du péché », etc.

Devenu homme, mon admiration s'est solidifiée; je vous ai suivi d'œuvre en œuvre, de volume en volume, dans le *Peuple*, la *Révolution*, l'*Insecte*, l'*Amour*, la *Femme*, etc., et je suis resté de plus en plus béant devant cette sympathie immense qui va toujours en se développant, cet art inouï d'illuminer avec un mot toute une époque, ce sens merveilleux du vrai qui embrasse les choses et les hommes et qui les pénètre jusqu'à la dernière fibre.

C'est ce don-là, Monsieur, parmi tous les autres, qui fait de vous un maître et un grand maître. Il ne

sera plus permis d'écrire sur quoi que ce soit sans, auparavant, l'aimer. Vous avez inventé dans la critique la tendresse, chose féconde.

Je suis né dans un hôpital et j'y ai vécu un quart de siècle; cela m'a peut-être servi à vous sentir, en beaucoup d'endroits, plus que littérairement. Et pour employer une expression du peuple, que vous comprendrez, je vous aime parce que *vous êtes un brave*, vous avez la Bonté (la quatrième des Grâces), et en même temps, plus que personne, l'invincible séduction des Forts, ce charme sans nom qui est un excès de la Puissance.

Puis voilà que vous descendez dans la Nature elle-même, et que le battement de votre cœur vibre jusque dans les éléments. Quel admirable livre que *la Mer*! D'abord je l'ai lu tout d'une haleine, puis je l'ai relu deux fois, et je le garde sur ma table, pour longtemps.

C'est une œuvre splendide d'un bout à l'autre, qui a l'air simple et qui est sublime. Quelle description que celle de *la tempête d'octobre 1859*? quel chapitre que celui de *la mer de lait*, avec cette phrase exquise à la fin : « De ses caresses assidues... la *tendresse visible* du sein de la femme... »! Vous nous donnez des rêveries immenses, avec l'*atome*, la *fleur de sang*, les *faiseurs de mondes*! il faudrait tout citer! Vous faites aimer les phoques, on se trouve ému et on a de la reconnaissance pour vous. Quelle merveille d'art et de sentiment que votre page sur les *perles* (196-197), les *mers polaires*, la *baleine*; « L'homme et l'ours fuyaient épouvantés de leurs soupirs... »

On dirait que vous avez fait le tour du monde sur l'aile des condors, et que vous revenez d'un

voyage dans les forêts sous-marines ; on entend le murmure des grèves, c'est comme si l'eau salée vous cinglait à la figure, partout on se sent porté sur une grande houle.

Et ce qui n'est pas magnifique est d'une *plaisance* profonde, comme ce petit roman de la dame aux bains de mer, si fin et si vrai ! Le tableau des idiots sur le paquebot d'Honfleur m'a redonné une impression personnelle, car, moi aussi, ces gens-là m'ont fait souffrir ! ils m'ont chassé de Trouville où, pendant dix ans de suite, j'allais passer les automnes, je vivais là-bas, pieds nus sur le sable, en sauvage ; mais dans un coin de votre livre j'ai retrouvé les soleils de mon adolescence.

N'importe ! même dans un jour de défaillance, à un de ces lugubres moments où les bras vous tombent de fatigue, quand on se sent impuissant, triste, usé, nébuleux comme le brouillard et froid comme les glaçons qui craquent, on bénit la vie, cependant, s'il vous arrive une sympathie comme la vôtre, un livre comme *la Mer*. Alors tout s'oublie, et de ce haut plaisir il reste peut-être une force nouvelle, une énergie plus longue.

Permettez-moi donc, Monsieur, de serrer cordialement, avec un frémissement d'orgueil, votre loyale main, qui est si habile, et de me dire (sans formule épistolaire)

Tout à vous.

Je me suis occupé de M. Noël. Un de mes amis doit parler pour lui à un directeur d'assurances. Si j'ai quelque bonne nouvelle, j'aurai le plaisir de vous la transmettre.

670. À ERNEST FEYDEAU.

[Croisset, janvier 1861.]

Si je ne t'écris pas, mon bon, c'est que je n'ai absolument rien à te dire. Je m'*oursife* et m'assombris de plus en plus — et ce qui se passe dans la capitale n'est pas fait pour m'égayer. J'ai un tel dégoût de ce qu'on y applaudit et de toutes les turpitudes qu'on y imprime, que le cœur m'en soulève rien que d'y songer. (Est-ce beau le tapage que l'on fait autour des deux ineptes vomissages des sieurs Lacordaire et Guizot⁽¹⁾ ! ah ! ah !) — J'avance tout doucement dans *Carthage* avec de bons et de mauvais jours (ceux-là plus fréquents, bien entendu).

J'ai écrit un chapitre depuis six semaines, ce qui n'est pas mal pour un bradype de mon espèce. J'espère, avant le milieu de mars, en avoir fort avancé un autre, le xi^e ; après quoi il m'en restera quatre, c'est long ! Tous les après-midi je lis du Virgile, et je *me pâme* devant le style et la précision des mots. Telle est mon existence, — mais parlons de la tienne, qui va changer⁽²⁾. Bénie soit-elle, cher ami ; accepte tous mes souhaits, tu dois savoir s'ils sont sincères et profonds.

Nous ne suivons guère les mêmes sentiers. As-tu fait cette remarque ? Tu crois à la vie et tu l'aimes,

(1) Discours prononcés à l'Académie Française à l'occasion de la réception du P. Lacordaire par Guizot.

(2) Ernest Feydeau se remaria le 30 janvier 1861.

moi je m'en méfie. J'en ai plein le dos et en prends le moins possible. C'est plus lâche, mais plus prudent — ou plutôt il n'y a dans tout cela aucun système : chacun suit sa voie et roule sur la petite pente, comme le *Maktoûb* l'a résolu. Écris-moi quand tu n'auras rien de mieux à faire.

Mille bonheurs — et longs surtout.

Je t'embrasse.

Je suis ce soir éreinté à ne pouvoir tenir ma plume, c'est le résultat de l'ennui que m'a causé la vue d'un bourgeois. Le bourgeois me devient *physiquement* intolérable. J'en pousserais des cris.

671. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

[Croisset] Mardi soir [février 1861].

J'ai lu en deux séances votre roman⁽¹⁾, dont je suis *ravi*. C'est plein de choses exquises, rares, délicates ! (Partout l'observation *vient de vous*.) Bref, je ne *doute* pas du succès de ladite œuvre.

Cependant je me permettrai deux ou trois observations de pédant, sur des seconds et troisièmes plans qui me paraissent un peu négligés.

Tâchez d'être seule dimanche prochain dans l'après-midi, afin que nous ayons nos aises pour *littérer* à loisir.

Il y a moyen, je crois, en huit jours, de faire de ce livre un chef-d'œuvre ou quelque chose

⁽¹⁾ *Louise Meunier* (Paris, Hetzel, 1861).

d'approchant. Si vous trouvez l'expression trop forte, c'est que vous ne comprenez pas ce que vous avez fait.

Adieu, mille bonne cordialités.

672. À LA MÊME.

[Croisset] Lundi [février 1861].

Je n'ai pas été hier à Rouen, afin de gagner un jour. Voilà pourquoi vous ne m'avez point vu. Mais dimanche je compte passer tout l'après-midi dans votre chère compagnie et vous « remonter un peu le moral », à propos de l'affaire Censier.

Vous êtes bien bonne enfant de vous tourmenter de semblables misères. Qu'il se fâche ! Eh bien ! après ?

Mais M. Charles Darcel est un charmant garçon !
Vivent les amis.

Je ne vois qu'un remède à cela ; c'est dans une seconde édition, de *renforcer* le caractère de Maurille, afin que le portrait soit encore plus ressemblant.

673. À LA MÊME.

[Croisset] Mercredi soir [février 1861].

Je vous renvoie votre *Normandie*, et j'ai fini votre *Louise Meunier*, dont je suis de plus en plus content. Ne perdez pas courage. Persévérez ! il y a

là dedans des choses charmantes, exquisés, et l'ensemble est *puissant*.

Ce que j'aime le moins, c'est René : il est trop parfait et sent un peu l'Almanzor ? mais Louise est un caractère, chose rare, et tout cela *vit*.

Si j'avais le temps, je vous écrirais une longue lettre, car votre roman est très suggestif. Mais vous verrez mes remarques sur l'exemplaire que j'attends.

674. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mercredi soir [27 février 1861].

MA CHÈRE PETITE CARO,

Tu peux dire à ta bonne maman que j'espère la voir à la fin de la semaine prochaine. Je lui écrirai encore dimanche comme d'habitude et vous saurez mardi le jour positif de mon arrivée. Je resterai deux jours chez Bouilhet. Narcisse arrivera avant moi.

J'ai demain à dîner Juliette⁽¹⁾ et son mari, avec leurs père et mère.

Je suis *indigné* contre ton cousin Bonenfant, qui vous lisait du Scribe et du Casimir Delavigne. Voilà de belles lectures ! et un joli style !

Sérieusement, j'ai envie de lui écrire une lettre d'injures.

Tu me dis que tu oublies ton histoire. Mais je vous avais recommandé, jeune fille, de repasser

(1) Juliette Flaubert, fille d'Achille.

vos cahiers; il me semble que tu te lâches un peu. Au fait, M. Scribe est plus amusant. Très bien! Ah! c'est une jolie conduite!

Malgré les gros yeux que je te fais, j'ai bien envie de t'embrasser, mon pauvre Carolo. Je suis sûr que je vais te trouver grandie.

Comment va le clou de ta bonne maman. Il me tarde d'être à demain matin pour avoir des nouvelles de votre voyage.

Quant à moi, je jouis dans ce moment-ci d'un rhumatisme dans l'épaule qui n'est pas mince. Ça me gêne même pour écrire.

Adieu, mon pauvre loulou.

Ton vieux ganachon d'oncle.

Soigne bien ta bonne maman, tâche d'être l'ange du foyer.

675. À ERNEST FEYDEAU.

[Croisset, fin février 1861.]

Je n'étais pas « irrité », mon cher Feydeau, mais ennuyé de ne pas avoir de tes nouvelles, et si je ne t'ai pas écrit de mon côté, c'était pour te *laisser tranquille*. Tu n'avais nul besoin de moi dans ta lune de miel. Sois heureux, mon bon, sois heureux, continue à l'être! Ton système est peut-être le meilleur; mais comme on se fait un système d'après son tempérament et qu'on ne choisit pas son tempérament, etc.!

Tu me demandes où en est Carthage... au ^xi^e chapitre. Je l'aurai fini avant la fin de mars, il

m'en restera encore quatre. J'espère avoir tout terminé l'hiver prochain.

Tu me verras dans trois semaines environ. Je crois que, sanitairement parlant, j'ai besoin de prendre l'air et de sortir. Voilà bientôt trois mois que je mène une vie extra-farouche.

La littérature vient de faire de grandes pertes, E. Guinot, Scribe. Celui-là, au moins, avait plus d'esprit que Feuillet et tout autant de style.

As-tu suffisamment rugi de tout le tapage inepte que l'on a fait autour des deux discours académiques.

Je continue à m'indigner contre le cygne de Cambrai. J'annote le *Télémaque*; et dire que ça passe encore pour bien écrit! Est-ce bête, est-ce bête et faux à tous les points de vue? J'entremêle cette lecture avec celle de l'*Enéide*, que j'admire comme un vieux professeur de rhétorique. Quel monde que celui-là! et comme cet art antique fait du bien!

A propos de roman, M. de Calonne a dû recevoir un livre envoyé par une de mes amies. C'est intitulé *Louise Meunier*, par Émile Bosquet. Si tu peux en faire dire du bien, tu feras une bonne action, car ce petit ouvrage contient des choses excellentes, des observations prises à la source, ce qui est rare. Il va sans dire que tu demanderas ce service en ton nom et non au mien. La *Revue Contemporaine*, m'ayant éreinté⁽¹⁾, doit rester mon ennemie, et je n'en réclamerai jamais une ligne ni un salut, bien que tu sois devenu quasiment son gendre.

⁽¹⁾ Article de J.-J. Weiss, 15 janvier 1858.

Je te blâme de changer quelque chose à ta pièce par cette considération que Mirès est f... à bas⁽¹⁾; tant pis pour lui. Cela est beau et chevaleresque de la part de M. Feydeau. Mais si le passage est beau en soi, il fait une bêtise (ledit Feydeau). Reste à savoir si tu n'as pas eu tort de faire une allusion. Il faut toujours monter ses personnages à la hauteur d'un type, peindre ce qui ne passe pas, tâcher d'écrire pour l'éternité.

Adieu vieux, je t'embrasse.

Ma nièce m'a écrit une description de ta femme. Elle a été éblouie de sa beauté.

676. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

[Croisset] Jeudi soir [février ou mars 1861].

Voulez-vous donner mes livres à votre portier, samedi (après-demain)? je les enverrai chercher vers 4 ou 5 heures.

Envoyez promener Hetzel carrément, vous êtes dans votre droit⁽²⁾.

Je travaille comme un misérable. Je ne sais pas quand j'irai vous voir, je vous préviendrai la veille.

Tout à vous.

Non! vous n'avez aucun goût *plastique*. Songer, ô Apollon, que vous trouvez beaux MM. X*** et Z***!

(1) Banquier parisien, arrêté le 17 février 1861.

(2) Différend entre M^{lle} Bosquet et son éditeur Hetzel au sujet des nombreuses fautes typographiques laissées dans son volume.

677. À ERNEST CHEVALIER.

Mardi soir [26 mars 1861].

PAUVRE CHER ERNEST,

Que te dirais-je ? Il n'y a pas de consolations pour de telles douleurs, pas un mot à dire devant une perte pareille. Si j'étais près de toi je t'embrasserais en pleurant, car, moi aussi *j'ai passé par là*. Je sais ce que c'est que ces arrachements de l'âme où il semble que l'on va mourir soi-même. Et si le temps, si l'habitude, émousse la souffrance, il ne l'enlève pas, au contraire !

Plus tu iras et plus tu y songeras. Dans mille circonstances de ta vie tu te rappelleras ton père, tu évoqueras son souvenir, et tu lui demanderas mentalement des conseils et des approbations. On finit même par sentir à cela une certaine douceur grave ; c'est quelque chose de religieux qui vous suit partout.

Bien que nous nous voyons rarement, mon cher Ernest, et que nous ayons suivi dans l'existence deux routes différentes, je songe à toi très souvent, à ton grand-père Mignot qui me lisait *Don Quichotte*⁽¹⁾, à ce pauvre Amédée, etc., à tous ceux que tu as perdus, — ou que nous avons perdus, pour mieux dire.

Moi qui suis l'homme des songeries, avec quelle reconnaissance je me souviens du bon temps où j'allais passer aux Andelys les vacances de Pâques. Je vois encore la bonne figure de cet homme

(1) Voir *Correspondance*, I, p. XI.

excellent, si charmant, si bon, si gai, si spirituel et si cordial. Plus rien ! plus rien !

Que va devenir ta mère, maintenant ? C'est un lourd fardeau pour toi qu'un tel chagrin à soigner. Donne-nous de ses nouvelles dans quelque temps. Ma mère me charge de lui dire ?... quoi ?... les mots sont insuffisants. Mais tu dois penser qu'elle la comprend et qu'elle la plaint.

Embrasse-la bien de notre part, et crois-moi, mon pauvre ami, ton vieux affectionné.

678. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Paris [premiers jours de mai 1861].

C'est lundi qu'aura lieu la solennité. Grippe ou non. Tant pis. Merde !

Et je vous demande pardon de vous avoir fait attendre si longtemps. Voici le programme :

1° Je commencerai à hurler à 4 heures juste. Donc venez vers 3 ;

2° A 7 heures, dîner oriental. On vous y servira de la chair humaine, des cervelles de bourgeois et des clitoris de tigresse sautés au beurre de rhinocéros ;

3° Après le café, reprise de la gueulade punique jusqu'à la crevaision des auditeurs.

Ça vous va-t-il ?

À vous.

P. S. — Exactitude et mystère !

679. • À SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, 11 mai 1861.

MON CAROLO,

Le photographe a *soutenu* à Narcisse que vous n'aviez payé que quatre photographies; je viens d'en envoyer une à Jane et voici les deux qui me restent.

J'ai été moi-même, hier, chez M^me Chansac. Vos robes, m'a-t-elle dit, ont été adressées à l'Hôtel-Dieu avant-hier matin. C'est aujourd'hui que Bouilhet va finir sa pièce. Il se cache de ses amis et, depuis qu'il est ici, n'a pas mis une fois les pieds dehors. Je saurai demain soir ou lundi le jour de sa lecture aux Français⁽¹⁾. D'ici là, je ne peux fixer mon départ. Ce sera dès le lendemain de sa lecture.

M^me Feydeau t'enverra sa carte. Je viens de voir son mari tout à l'heure.

Suis-je obéissant? J'ai été hier faire une visite à M^me Delporte⁽²⁾!!! Travailles-tu ton histoire? Songe que je vais revenir féroce.

Adieu, vieux bibi, à bientôt.

Embrasse bien ta bonne maman pour moi.

Ton vieux ganachon.

⁽¹⁾ *Dolorès*, drame, lu aux Français et reçu à corrections le 24 mai 1861.

⁽²⁾ Veuve du préfet de Rouen sous Louis-Philippe.

680. À MICHELET.

Croisset près Rouen, 6 juin [1861].

En arrivant ici, mon cher maître, je me suis précipité sur votre volume⁽¹⁾, et je vous écris à la hâte, dans l'émotion, l'éblouissement d'une première lecture.

Je trouve ce livre singulièrement austère, calme et vrai ! C'est là de l'histoire s'il en fut, et de la plus haute.

Ne craignez pas que la majesté de la forme et l'absence d'aigreur soient des obstacles à la conclusion et nuisent au but ; on sent partout la science, ce qui inspire un grand respect.

Vous dites à la fois ce qui a été et ce qui est (et peut-être, hélas ! ce qui sera encore pendant longtemps) ; vous avez fait *un prêtre éternel*.

Elles étaient, du reste, bien vivantes dans mon souvenir, ces pages si charmantes et si pleines. Elles font rêver à chaque ligne. Quand on vous lit, on a envie de faire des livres.

Je ne sais nulle part rien de plus amusant, de plus profond que la première partie : l'histoire de la direction au xvii^e siècle. Comme on y voit, comme on y apprend, comme on y *sente* le jésuite ! Et vous finissez par un aperçu qui contient une esthétique tout entière : à savoir le néant de leur art. Oui vous avez raison, cher maître ! La Muse

(1) *Le prêtre, la femme et la famille.*

a horreur du petit et du faux, c'est pour cela qu'elle vous aime.

Quant aux parties suivantes, vous y montrez la vie moderne dans ses régions les plus intimes, les plus absconses; et on ne peut que se répéter : oui c'est cela ! en admirant la profondeur de votre coup d'œil et la véhémence de vos peintures. Le chapitre sur le jeune confesseur vaut mieux, pour moi, que tout *Jocelyn*.

Quel dénouement que ce désespoir dans la possession, cette impossibilité d'amour dans l'amour !

Puis, quelles merveilles d'analyse et de style que vos études sur l'isolement de la femme, sur le pieux jeune homme, sur la mère, etc. La dernière page m'a touché jusqu'aux larmes.

Il n'est maintenant personne qui puisse se passer de vous, se soustraire à l'influence de votre génie, ne pas vivre sur vos idées. De vous aussi on peut dire : *Fons omnium*.

Le grand Voltaire finissait ses moindres billets par : « *Écr. l'inf.* » Je n'ai aucune autorité pour redire cette parole. De moi à vous, tout encouragement serait ridicule, mais je vous serre les mains dans la haine de l'*anti-physis*.

Avec tendresse,

Le vôtre,

G. F.

Scriez-vous assez bon pour me rappeler au souvenir de M^{me} Michelet ?

J'ai été bien fâché de ne pas me trouver chez moi l'autre jour, lorsque vous êtes venu. J'étais parti aux Français savoir le résultat de la lecture qu'on faisait de notre ami Bouilhet, résultat favorable puisque sa pièce est reçue.

681. À JULES DUPLAN.

[Trouville, 8 juin 1861.]

Tu as été bien gentil de m'envoyer le numéro du *Figaro* contenant mon épître au gars Pech-médja. Voilà ce que c'est, mon vieux, que d'être poli envers les « estrangers » ! Après tout, je m'en f... et contre-f... ; il était sans doute décidé par la Providence que je signerais des choses dans le *Figaro*.

Je suis ici depuis avant-hier au soir avec ma mère qui y était appelée pour affaires d'intérêt. Mais dans huit jours, je serai rentré à Croisset et je n'en bouge qu'à la terminaison de *Salammbô*. Je recommençais à travailler quand ce petit dérangement est survenu.

J'ai reçu une lettre de l'*Archevêque*⁽¹⁾ me disant que les comédiens des Français ne savent pas trop quelles corrections lui demander. N'importe ! il « faut faire » des corrections, parce qu'on ne doit jamais accepter les choses du premier coup. *Nil admirari*. Voilà... Ce qui n'empêche pas que nous n'ayons passé une jolie soirée tous les quatre la veille de mon départ. Tu étais si joyeux que Narcisse t'a cru un peu pochard (*sic*). Il ne revenait pas de ta « vvvvvverve ».

J'assisterai demain à des processions, où figure un agneau vivant avec un môme de trois ans, pour

(1) Louis Bouilhet.

représenter saint Jean-Baptiste!! Où sont Jourdan et Labédollière?

Si tu étais ici, devant chaque maison et chaque buisson, je pourrais te raconter un chapitre de ma jeunesse. J'ai tant de souvenirs *en ces lieux*, qu'avant-hier *au soir*, en arrivant, j'en étais comme grisé. (Paraphrase de la tristesse d'Olympio, mon cher monsieur.) Ah! j'y ai bien aimé, bien rêvé et bu pas mal de petits verres avec des gens maintenant morts.

Adieu, cher vieux; écris-moi quand ça ne t'embêtera pas.

682. À ERNEST FEYDEAU.

En partie inédite.

Croisset, mercredi soir
[deuxième quinzaine de juin 1861].

Tu ne me parais pas te réjouir infiniment, mon vieux Feydeau? et je le conçois! l'existence n'étant tolérable que dans le *délire littéraire*. Mais, le délire a des intermittences; et c'est alors que l'on s'embête.

J'applaudis à ton idée de faire une pièce après ton livre sur Alger. Pourquoi veux-tu l'écrire dans des « tons doux »? Soyons féroces, au contraire! Versons de l'eau-de-vie sur ce siècle d'eau sucrée. Noyons le bourgeois dans un grog à XI mille degrés et que la gueule lui en brûle, qu'il en rugisse de douleur! C'est peut-être un moyen de l'émoussiller? On ne gagne rien à faire des concessions,

à s'émonder, à se dulcifier, à vouloir plaire en un mot. Tu auras beau t'y prendre, mon bonhomme, tu révolteras toujours. Dieu merci pour toi!

Au reste, puisque tu as ton idée, exécute-la. Mais sois sûr que ce qui a choqué ces messieurs dans ta dernière œuvre théâtrale est précisément ce qu'elle comportait de bon et de *particulier*. Tous les angles sont blessants. Fais des boules de suif ou des tartines de beurre fondu et on les gobera en s'écriant : « Quelle douceur ! »

Quant à moi, après avoir passé sept jours à Trouville, je suis rentré ici vendredi soir et je re-travaille avec plus d'acharnement que de succès, étant maintenant dans un passage atroce, un endroit de troisième plan et qui, même réussi dans la perfection, ne peut être que d'un médiocre effet. Et s'il est raté, c'est à jeter le livre par la fenêtre. Après quoi, j'aurai encore deux grands chapitres de la conclusion. Je ne pense pas avoir fini avant la fin de cette année. Mais dussé-je y être encore dix ans, je ne rentrerai à Paris qu'avec *Salammbô* terminée ! C'est un serment que je me suis fait. Voilà, vieux, tout ce que j'ai à te dire.

Il fait très chaud. Je braille en chemise, au clair de lune, mes fenêtres ouvertes. Ma mère reçoit une série de vieilles femmes ou dames peu excitantes et Narcisse se bourre de *Sylvie*. Que devient-elle cette *Sylvie* ?

Fais mes amitiés à Sainte-Beuve. Je l'ai peu vu cet hiver. Souhaite bon voyage pour moi au Théo. Combien reste-t-il de temps chez les Scythes ?

Adieu, je t'embrasse, Bonne pioche.

683. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

[Croisset] Lundi soir [8 juillet 1861].

MES CHERS VIEUX,

Votre volume⁽¹⁾, reçu ce matin à onze heures, était dévoré avant cinq heures du soir.

J'ai commencé par vous chercher quelques chicanes, dans les premières pages, à cause de deux ou trois répétitions de mots, comme celles du mot *lit* par exemple. Puis ça m'a empoigné, enlevé. J'ai lu tout d'une haleine et *en mouillant* quelquefois, comme un simple bourgeois.

Je vous trouve en progrès sur les « gens de lettres », comme narration, déductions des faits, enchaînement général; vous n'avez ni une digression ni une répétition, chose rare et excellente.

L'enfance de Philomène, sa vie au couvent, tout le ch[apitre] II m'a *ébloui*. C'est très vrai, très fin et très *profond*. Bien des femmes s'y reconnaîtront, j'en suis sûr. Il y a là des pages exquis (45 [*sic*, pour 44], 45, 46); on sent la chair sous le mysticisme, le petit téton qui commence à se former sous les médailles bénies [*sic*], le premier sang des règles qui [se] mêle au sang de Jésus-Christ. Tout cela est beau, bon et solide.

Quant à tout le reste, la vie d'hôpital, je vous réponds que vous avez touché juste; vous avez des endroits navrants par leur simplicité, comme le ch[apitre] IX.

(1) *Sœur Philomène*.

Les conversations des malades, les physionomies secondaires d'élèves, celle du chirurgien en chef Malivoire, etc., very well.

Mais je suis amoureux de Romaine!!! Sacré nom de Dieu, m'excite-t-elle! Je comprends très bien l'emportement de Barnier pour la religieuse ensuite, cela est discret et enlevé.

Bref, votre bouquin m'a plu extrêmement et ça me semble une chose *réussie*.

Je n'ai qu'un reproche à faire à votre livre, c'est qu'il est trop court. On se dit à la fin : « déjà! » ; c'est fâcheux.

Maintenant, en vertu de cette rage que l'on a de substituer sa pensée à celle de l'auteur et de vouloir faire *avec son livre un autre livre*, je vous sou mets respectueusement les doutes suivants :

Pourquoi, à côté de sœur Philomène, qui est une sainte (et conséquemment une exception), n'avez-vous pas mis la généralité des religieuses, à savoir de bonnes filles de basse-cour, parfaitement stupides et parfois fort bourruées? car Barnier a beau dire, le plus souvent « la religieuse est une blague », elles embêtent les malades d'une façon terrible; il y a même, à leur usage, toute une littérature spéciale. Je possède un de ces petits manuels qui est incroyable de bêtise et qui m'a été donné par un carabin. Mais je prévois votre réponse : vous n'avez pas eu la prétention de peindre les hôpitaux dans toutes leurs parties, et la figure de Philomène aurait perdu de son importance; la couleur générale en eût peut-être été viciée.

N'importe! comme la religieuse est une *idée reçue*, je regrette (ceci est une question nerveuse

et personnelle) de ne pas voir dans votre livre une petite protestation à l'encontre; c'eût été désagréable au lecteur.

(Il y avait à l'hospice général de Rouen un idiot que l'on appelait Mirabeau, et qui, pour un *café*, enfilait les femmes mortes sur la table d'amphithéâtre. Je suis fâché que vous n'ayez pu introduire ce petit épisode dans votre livre; il aurait plu aux dames. Il est vrai que Mirabeau était faible et ne mérite pas tant d'honneur, car un jour il a calé bassement devant une femme guillotinée.)

Je vous écris dans tout l'ahurissement d'une première lecture. Pardonnez-moi mes bêtises si elles sont trop fortes.

Dites-moi un peu comment on prend votre livre? par quel côté on l'attaque? vous savez combien j'aime vos écritures et vos personnes. Donnez-moi de vos nouvelles et soyez sûrs l'un et l'autre que je vous aime et que je vous embrasse tendrement.

A vous, mes bichons.

J'oubliais de vous parler de la mort de Barnier et du dernier chapitre, qui est un chef-d'œuvre. Cette mèche de cheveux enlevée à la fin, et qu'elle portera sur son cœur, toujours, c'est exquis.

684. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Rouen, 9 juillet 1861.

Vos lettres, si charmantes et si affectueuses pour moi, m'emplissent de tristesse. Je voudrais

faire beaucoup pour vous et je ne puis rien, rien que vous répéter les mêmes conseils inutiles et vous offrir les condoléances d'un cœur sympathique.

Il me semblait, dans vos dernières lettres, que vous étiez un peu moins triste. Vous voilà retombée dans le même état. Mais vous finissez par le chérir involontairement. Ces tortures dont vous vous plaignez et qui sont atroces, elles ont un charme pourtant et vous tâchez de les aviver encore en y appliquant toute la réflexion de votre esprit.

Puisque la confession est pour vous une chose si intolérable, faites-vous donner par votre confesseur lui-même, ou mieux, par l'évêque de votre diocèse, une dispense, une indulgence, un ordre enfin qui vous enjoigne d'y renoncer; votre conscience sera dès lors en repos.

Vous vous accusez de cet état de sécheresse dont sainte Thérèse parle tant et qui la désolait. C'est là le raffinement des âmes mystiques, l'excès de l'amour de ne pas croire à lui-même. Vous dites que vous n'aimez plus rien, c'est le contraire. Vous avez énervé votre cœur et votre sensibilité démesurément. Faites donc travailler votre jugement; apprenez quelque chose, lisez de l'histoire — pour elle-même — et comme on va au spectacle. Tâchez de devenir un œil! me comprenez-vous? Puisque vous vous inquiétez de mon travail, je vous dirai qu'il me tiendra encore jusqu'au mois de janvier. Mais je suis plein de doutes sur sa valeur. L'entreprise était bien ambitieuse, trop au-dessus de mes forces peut-être? Quand on se compare aux autres, à la tourbe qui vous entoure,

on s'admire; mais quand on lève le nez un peu plus haut et que l'on contemple les maîtres, ou tout bonnement l'idéal, c'est alors que l'on se sent petit et que tout le poids de votre néant vous écrase. Ce n'est pas une chose douce que de vivre ainsi, passant tout son temps à se dire que l'on n'est qu'un imbécile et à s'en donner la preuve.

Tout le monde a sa croix, vous voyez bien! La mienne est plus légère que la vôtre, je le sais, c'est pour cela que je vous plains et que je vous serre les deux mains très affectueusement.

685. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

[Croisset, 15 juillet 1861.]

Vous devez avoir chez vous, à Paris, une lettre de moi, car je vous [ai] écrit le jour même où j'ai reçu votre volume (lundi dernier), après l'avoir lu d'un bout à l'autre sans débrider.

J'en ai été enchanté. C'est d'un seul jet et d'une poussée qui ne faiblit pas un instant. Quant à l'observation, elle est parfaite. C'est cela, c'est cela! Mais, ce qui m'a vraiment ébloui, c'est toute l'enfance de *Philomène*. Vous trouverez dans ma lettre mon impression immédiate après une première lecture. Je me serais livré à une seconde si ma mère n'avait présentement sous son toit trois dames qui s'en sont *régalées*. Vous attendrissez le sexe, ce qui est un succès, quoi qu'on dise. Néanmoins, j'ai refeuilleté çà et là votre *Philomène* et je connais le livre parfaitement.

Donc, mon opinion est que vous avez fait ce

que vous vouliez faire et que c'est une chose réussie.

N'ayez aucune crainte. Votre religieuse n'est pas banale, grâce aux explications du commencement. C'était là l'écueil, vous l'avez évité.

Mais ce que le livre a gagné à être simple lui a fait perdre, peut-être, un peu de largeur ? A côté de sœur Philomène, j'aurais voulu voir la généralité des religieuses, qui ne lui ressemblent guère. Voilà toutes mes objections. Il est vrai que vous n'avez pas intitulé votre livre : *Mœurs d'hôpital*. Dès lors, le reproche qu'on peut vous faire tombe.

Et je ne saurais vous dire combien j'en suis content. Je remarque en vous une qualité nouvelle, à savoir l'enchaînement naturel des faits. Votre méthode est excellente. De là vient peut-être l'intérêt du livre.

Quel imbécile que ce Lévy ! C'est au contraire très amusant.

Non ! il n'y a pas trop d'horreurs (pour mon goût personnel il n'y en a même pas assez ! mais ceci est une question de tempérament). Vous vous êtes arrêtés sur la limite. Il y a des traits exquis, comme le vieux qui tousse, par exemple, et le chirurgien en chef au milieu de ses élèves, etc. Votre fin est splendide : la mort de Barnier.

Il fallait faire ce que vous avez fait ou bien un roman en six volumes et qui eût été probablement fort ennuyeux. On vous a contesté jusqu'à présent la faculté de plaire. Or, vous avez trouvé le moyen cette fois-ci de plaire à tout le monde. J'en suis convaincu et ne serais point du tout étonné si *Sœur Philomène* avait un grand succès.

Je ne vous parle pas du style, il y a longtemps que je lui serre la main, tendrement, à celui-là !

Romaine m'excite démesurément.

« Ah ! boucher, comme tu travaillais là dedans, comme tu coupais ! » Voilà la vraie note profonde et juste.

Je suis aussi content de vous que je le suis peu de moi. Non ! mes bichons, ça ne va pas ! Ça ne va pas ! Il me semble que *Salammbô* est embêtante à crever. Il y a un abus évident du tourlourou antique, toujours des batailles, toujours des gens furieux. On aspire à des berceaux de verdure et à du laitage. Berquin semblera délicieux au sortir de là. Bref, je ne suis pas gai. Je crois que mon plan est mauvais et il est trop tard pour rien changer, car tout se tient.

Je commence maintenant mon XIII^e ch[apitre]. J'en ai encore deux après celui-là, le tout sera terminé, à moins de défaillances trop prolongées, en janvier.

Et vous, qu'allez-vous faire, maintenant ? La *Jeune Bourgeoise*⁽¹⁾ avance-t-elle ? Écrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire, car je pense à vous deux très souvent.

Adieu, mille remerciements et mille compliments vrais. Je vous embrasse.

686. À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, lundi soir [15 juillet 1861].

Si tu n'es pas gai, je ne suis pas précisément bien joyeux. *Carthage* me fera crever de rage. Je

⁽¹⁾ Titre primitif de *Renée Mauperin*.

suis maintenant plein de doutes, sur l'ensemble, sur le plan général; je crois qu'il y a trop de troupiers. C'est l'Histoire, je le sais bien. Mais si un roman est aussi embêtant qu'un bouquin scientifique, bonsoir, il n'y a plus d'Art. Bref, je passe mon temps à me dire que je suis un idiot et j'ai le cœur plein de tristesse et d'amertume.

Ma volonté ne faiblit point, cependant, et je continue. Je commence maintenant le siège de *Carthage*. Je suis perdu dans les machines de guerre, les balistes et les scorpions, et je n'y comprends rien, moi, ni personne. On a bavardé là-dessus, sans rien dire de net. Pour te donner une idée du petit travail préparatoire que certains passages me demandent, j'ai lu depuis hier 60 pages (in-folio et à deux colonnes) de la *Poliorcétique* de Juste-Lipse. Voilà.

Je commence maintenant le treizième chapitre. J'en ai encore deux après celui-là. Si mes défaillances ne sont pas trop fortes et trop nombreuses, je pense avoir fini au jour de l'an. Mais c'est rude et lourd.

Tu as bien fait d'envoyer promener le papier de Buloz. Il y a des boutiques où l'on ne doit pas mettre les pieds. C'est un recueil qui m'est odieux.

Quel est le sujet de ta nouvelle pièce? Car pour les pièces, j'ai la conviction que tout dépend du sujet, quant au succès bien entendu.

Bouilhet est comme toi indigné des réclames qu'on fait au grand Mocquard⁽¹⁾. Je n'ai pas lu son étron, c'est trop cher pour mes moyens. Le même Bouilhet m'a demandé à plusieurs reprises si tu

(1) *Jessie*, par M. Mocquard.

étais content du débit de *Sylvie* et il a défendu ladite dame devant un bourgeois qui gueulait contre son immoralité, *sans l'avoir lu*, bien entendu.

Ah ! mon pauvre vieux, il faut être né enragé pour faire de la littérature ! Comme on est soutenu ! comme on est encouragé ! comme on est récompensé ! Oui, fais ton livre sur *La condition des Artistes*, le besoin s'en fait sentir, pour moi du moins.

Pourquoi te sens-tu «troublé et hésitant»? Que tu sois embêté, exaspéré, je le conçois. C'est mon état ordinaire, à moi qui n'ai pas tes ennuis matériels. Mais puisque tu as encore plusieurs livres dans ton sac et un intérieur domestique plein de tendresse, c'est-à-dire le dessus et le dessous de la vie, marche sans tourner la tête et droit vers ton but.

Nous gueulons contre notre époque. Mais Rabelais, ni Molière, ni Voltaire même ne nous ont fait leurs confidences. On préférerait à Shakespeare je ne sais plus quel baladin qui montrait des ours. Il est vrai que j'aimerais mieux être comparé à Mangin qu'à bien de nos confrères. Enfin ! étourdissons-nous avec le bruit de la plume et buvons de l'encre. Ça grise mieux que le vin. Quant à suivre les conseils du père Sainte-Beuve⁽²⁾, «ménager la chèvre et le chou, mettre de l'eau dans son vin, s'arranger en un mot pour réussir près du public», c'est trop difficile et trop chanceux. Tu sais qu'il me prêche, de mon côté, pour faire du moderne. Eh bien ! sais-tu ce que je rêve, mainte-

⁽²⁾ Voir *Correspondance de Sainte-Beuve*, vol. I, p. 260-261 (25 août 1860).

nant? Une histoire de Cambyse. Mais je regrette ce rêve-là, je suis trop vieux et puis! et puis! Adieu, mon pauvre vieux, bon courage. Je t'embrasse très fort.

687. À EUGÈNE CRÉPET.

Lundi soir [15 juillet 1861].

Je viens de recevoir vos deux beaux volumes⁽¹⁾, mon cher ami, cadeau dont je vous remercie très fort. J'attendrai pour vous en parler que je les aie lus à loisir, — car ce ne sont point là de ces choses qu'on avale en un après-midi — et pour le moment je suis accablé de besogne.

Je me suis juré de ne revenir à Paris qu'avec mon roman terminé. Mais, à mesure que j'avance dans ce travail, j'en vois toutes les difficultés, et tous les *défauts*, et je ne suis pas gai.

J'aurai fini, si mes défaillances ne sont pas trop fortes, au mois de janvier prochain.

Je crois au succès de votre publication « dont le besoin se faisait sentir ». En tout cas, vous aurez fait là une œuvre méritoire. Ce que j'ai feuilleté, ce soir, des notices m'a plu.

Voilà tout ce que je peux vous dire.

Adieu, bonne chance, bonne santé, bonne humeur.

Je vous serre la dextre tendrement.

A vous.

(1) *Les Poètes français.*

688. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 24 août 1861.

Vous me semblez, chère Demoiselle, dans un état si lamentable que je me fais un devoir de vous répondre tout de suite.

Je suis tout prêt à vous rendre service. Mais comment le puis-je ? Je ne connais personne parmi MM. les ecclésiastiques ; c'est un monde qui m'est parfaitement étranger.

Et puis il me semble que cette exemption de confession dépend exclusivement de votre évêque. Ce qu'il y aurait de mieux à faire serait d'aller le voir vous-même et de lui exposer votre état. Votre confesseur habituel ne peut-il pas se charger de la commission ?

Cette exemption dépend peut-être du Pape ? Je n'en sais rien. Vos craintes sur la fièvre jaune me semblent bien puériles. Je me rappelle avoir vécu en 1832 en plein choléra ; une simple cloison, percée d'une porte, séparait notre salle à manger d'une salle de malades où les gens mouraient comme des mouches. Notre heure est marquée. A quoi bon s'en inquiéter, quand on a la conscience tranquille ?

Puisque vous vous inquiétez de *Salammbô*, j'espère l'avoir terminée vers le jour de l'an ; il m'en reste encore la valeur de deux chapitres ; mais cet ouvrage ne vous sera point sympathique, j'en ai peur. Il est fait pour les gens *ivres d'antiquités*.

Je ne vous donne plus de conseils, car je les

sais inutiles; je me borne à faire des vœux pour vous et à vous dire encore une fois : que voulez-vous que je fasse ? indiquez-moi nettement quelque chose et j'agirai si je puis.

Je vous serre les mains bien affectueusement.

689. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

Samedi 24 août [1861].

Anniversaire de la Saint-Barthélemy. Ce jour-là, tous les ans, M. de Voltaire avait la fièvre.

Vous y tenez donc, à cette *Salammbô*, ma chère confrère ?

Eh bien ! voulez-vous une seconde lecture dans le milieu de la semaine prochaine, *comme qui dirait* de mercredi ou de jeudi prochain en huit ? Venez déjeuner et avertissez-moi la veille par un petit mot, afin que j'aie le temps de vous répondre en cas d'un obstacle quelconque, fort peu probable.

J'ai beaucoup travaillé depuis un mois, j'ai fait xvi pages ! J'écris des horreurs et cela m'amuse.

Bref, j'espère toujours avoir fini vers le jour de l'an.

Mais que sera-ce ? que sera-cè ?

.....

Il ne ressort de ce livre qu'un immense dédain pour l'humanité (il faut très peu la chérir pour l'avoir écrit). Le lecteur en sera vaguement froissé, je vous le prédis, et il m'en voudra.

J'aurai, il est vrai, la sympathie de quelques intelligences, comme la vôtre, et c'est beaucoup.

Adieu, — à bientôt c'est-à-dire.

Amusez-vous à la campagne et pensez à moi qui ne vous oublie pas et qui vous baise les mains.

N. — Quant à l'étrange démarche de mon mameluck chez votre portier, je vous expliquerai l'histoire; mais par pitié pour lui, vous la garderez pour vous s. v. p.

690. À MADAME JULES SANDEAU.

[Croisset] 1^{er} septembre [1861].

Comme voilà longtemps que je n'ai entendu parler de vous! — et qu'il est doux de vivre ainsi sans savoir si les gens qu'on aime sont morts ou vivants! Où êtes-vous? Que devenez-vous? Que lisez-vous? etc... Allez-vous en vacances quelque part? à des eaux, à des bains quelconques? — Ou bien restez-vous tout bonnement dans votre jardin? — Et cette fameuse promesse de venir me faire une petite visite?...

Quant à votre esclave indigne, il continue à mener la même existence que par le passé, une vie de curé, ma parole d'honneur! Il me manque seulement la soutane. Quant à la tonsure et au reste, c'est complet!

Puisque vous êtes une personne littéraire, et que vous vous intéressez à mes longues turpitudes, je vous dirai que le mois prochain j'espère commencer mon dernier chapitre. Le tout sera, probablement, fini au jour de l'an. Mais plus j'avance dans ce travail, plus j'en vois les défauts et plus j'en suis inquiet.

Je donnerai, je crois, aux gens d'imagination, l'idée de quelque chose de beau. Mais ce sera tout, probablement? Bien que vous m'accusiez de manquer absolument de bon sens, je crois en avoir dans cette circonstance. Or, vous verrez que ma prédiction se réalisera : mon bouquin ne fera pas grand effet.

Eh bien, vos amis sont décorés : Nadaud et Énault, Énault et Nadaud ! Quel duo ! quel attelage ! En voilà qui trouvent l'art de plaire ! — et aux dames surtout.

Je ne sais pas d'autre nouvelle, car je ne vois personne et je ne lis rien — de moderne du moins — et avec tout cela je ne m'amuse guère.

Écrivez-moi un peu, afin que j'aie une petite illusion et que je me croie à vos côtés, quand nous sommes seuls.

Adieu. Ne vous ennuyez pas trop.

Songez à moi, dans vos moments perdus. Et laissez-moi vous baiser les mains bien longuement.

A vous.

691. À ERNEST FEYDEAU.

[Vers le 15 septembre 1861.]

Si je ne t'écris pas, mon vieux bon, n'en accuse que mon extrême lassitude. Il y a des jours où je n'ai plus la force physique de remuer une plume. Je dors dix heures la nuit et deux heures le jour. *Carthage* aura ma fin si cela se prolonge, et je n'en suis pas encore à la fin ! J'aurai cependant, au commencement du mois prochain, terminé mon siège ;

mais j'en aurai encore pour tout le mois d'octobre avant d'arriver au chapitre xiv, qui sera suivi d'un petit autre. C'est long, et l'écriture y devient de plus en plus impossible. Bref, je suis comme un crapaud écrasé par un pavé; comme un chien étripé par une voiture de m..., comme un morvau sous la botte d'un gendarme, etc. L'art militaire des anciens m'étourdit, m'emplit; je vomis des catapultes, j'ai des tollénons dans le cul et je pisse des scorpions.

Quant à tout ce qu'on en dira, veux-tu savoir le fond de ma pensée? Pourvu qu'on ne m'en parle pas *en face*, c'est tout ce que je demande.

Tu n'imagines pas quel fardeau c'est à porter que toute cette masse de charogneries et d'horreurs; j'en ai des fatigues réelles dans les muscles.

Tu me parais toujours jeune, toi, et furieux, puisque tu t'indignes contre la bêtise des hommes. Empêche la pluie de tomber et éclaire tes semblables! Va! marche, essaie!

La seule chose qui me divertisse un peu, ce sont les lubricités de messieurs les ecclésiastiques. As-tu vu l'histoire du frère Catulle, qui épuisait des enfants de 6 à 7 ans?... C'est beau! Et le langage des feuilles? «L'école chrétienne était devenue une véritable école de débauche!»

Caroline a écrit à M^{me} Feydeau une lettre pour la remercier de son portrait. Elle était adressée à Baden.

Tu ne me dis pas où tu es de ton *Alger*, ni de ta nouvelle pièce.

Adieu, vieux, je t'embrasse tendrement.

692. À JULES DE GONCOURT.

Croisset, vendredi [début d'octobre 1861].

Vous êtes bien gentil, mon cher Jules, de m'avoir envoyé ces bougreries puniques. Elles doivent avoir été rapportées par le major Humbert. Je connaissais les poissons et le vase. Mais la troisième (les trois jambes dansant sur un taureau) me fait le plus grand plaisir, bien que je n'y comprenne goutte. Espérons que je trouverai le moyen de l'intercaler quelque part.

Puisque vous vous intéressez à cet interminable travail, je vais vous en donner des nouvelles. Il me reste encore à écrire la fin d'un chapitre; 2° le chapitre xiv, et 3° le ch[apitre] xv qui sera très court. Bref, j'espère en être débarrassé dans le courant de janvier et je vous dirai bassement que j'aspire à cette époque avec une grande violence. *Je n'en peux plus!* le siège de Carthage que je termine maintenant m'a achevé, les machines de guerre me scient le dos! Je sue du sang, je pisse de l'eau bouillante, je chie des catapultes et je rote des balles de frondeurs. Tel est mon état.

Et puis, je commence déjà à être las de toutes les stupidités qui seront dites à l'occasion de ce livre, à moins qu'il ne tombe à plat, chose possible. Car où trouver des gens qui s'intéressent à tout cela?

Mes intentions sont du reste louables. Ainsi, je suis parvenu dans le même chapitre à amener suc-

cessivement une pluie de merde (*sic*) et une procession de pédérastes. Je m'en tiens là ! Serai-je trop sobre ?

A mesure que j'avance, je juge mieux l'ensemble qui me paraît trop long et plein de redites. Les mêmes effets reviennent trop souvent. On sera harassé de tous ces troupiers féroces. Et le plan est, malheureusement, fait de telle façon que des suppressions amèneraient des obscurités trop nombreuses, etc., etc. N'importe ! j'aurai peut-être fait rêver à de grandes choses, ce qui est déjà bien gentil.

Je n'ai pas bougé de tout l'été et je n'ai vu personne, sauf Bouilhet, pendant vingt-quatre heures.

Et vous ? Où en est votre *Jeune Bourgeoise* ? Vous êtes-vous amusés, ces vacances ? Il me semble que vous déambulez beaucoup ?

La *Sœur Philomène* a dû se vendre très bien, à en juger par les nombreuses bourgeoises de ma connaissance qui en ont été toutes *ravies*. C'est là le mot.

Qu'en ont dit les abrutis du feuilleton ? Je sais que Saint-Victor vous a fait un très bel article. Mais je ne l'ai pas lu.

Au risque de me répéter, je déclare encore une fois, à la face de Dieu et des hommes (comme M. Prud'homme), que vous avez écrit là un excellent livre.

Bien que vous souteniez dans votre correspondance intime des hérésies, relativement aux répétitions des mots !

Vous êtes-vous gaudis, comme moi, des croix d'honneur semées sur la littérature au 15 août ?

Nadaud et Énault m'apparaissent dans les fulgurations de l'Étoile... Rêvons ! et quelle joie ç'a dû être pour les chemisiers !

Adieu ; je songe à vous très souvent et vous aime plus que je ne saurais dire. Je vous serre les deux mains et je vous baise sur les quatre joues.

Ex imo.

693. À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, lundi [fin septembre-début octobre 1861].

Je vais commencer après-demain le dernier mouvement de mon avant-dernier chapitre : la grillade des moutards, ce qui va bien me demander encore trois semaines, après quoi j'attendrai ta Seigneurie avec impatience.

Tu ne peux pas te figurer ma fatigue, mes angoisses et mon ennui. Quant à me reposer, comme tu me le conseilles, ça m'est impossible. Je ne pourrais plus me remettre en route. Et d'ailleurs comment se reposer, et que faire en se reposant ?

A mesure que j'avance, mes doutes sur l'ensemble augmentent et je m'aperçois des défauts de l'œuvre, défauts irrémédiables et que je n'enlèverai point, une verrue valant mieux qu'une cicatrice.

Je me suis juré de ne point reparaître à Paris avant la fin, le séjour de la capitale me devenant odieux, intolérable, avec la scie que l'on m'y fait sur *Salammbô*. D'autre part, il faut bien compter trois mois pour relire, faire copier, re-corriger la

copie et faire imprimer. Or, comme l'été est une saison détestable pour publier, si je n'ai fini en janvier, cela me remet à l'automne prochain. Tels sont, ô grand homme, les motifs de mon redoublement d'acharnement. Je suis *beau* comme morale ! Mais je crois que je deviens stupide intellectuellement parlant. Depuis un an j'ai vu Bouilhet ici vingt-quatre heures et je te remets de semaine en semaine. Le vieux mythe des Amazones qui se brûlaient le sein pour tirer de l'arc est une réalité pour certaines gens ! Que de sacrifices vous coûte la moindre des phrases !

Il me semble que tu es en ébullition ; deux pièces à la fois, quel gaillard !

Je lis maintenant de la physiologie, des observations médicales sur des gens qui crèvent de faim et je cherche à rattacher le mythe de Proserpine à celui de Tanit. Voici mon travail depuis deux jours, tout en préparant les horreurs finales du chapitre XIII qui seront dépassées par celles du chapitre XIV. J'ai fini l'interminable bouquin de Livingstone et relu beaucoup de Rabelais. Que je sois pendu si j'ai la moindre chose à te conter.

Nous avons eu ici, pendant trois semaines, des parents auxquels je n'ai pas tenu une fois compagnie pendant une heure, et je n'ai vu personne de tout l'été ; ma plus grande distraction était de me laver dans la rivière. Attends-toi donc, dans une quinzaine environ, à recevoir de moi une lettre qui te conviera à venir dans ma cabane.

Que devient Sainte-Beuve ? jamais tu ne m'en parles.

Adieu, vieux brave.

694. AU MÊME.

Croisset, samedi soir [début octobre 1861].

L'histoire de Schanfara, «poète *auvergnat*»⁽¹⁾, m'a délecté! C'est beau! très beau! exquis! sublime! Quel tas de brutes! Mais *pourquoi* s'en occuper? on ne doit pas admettre que de tels imbeciles existent.

Tu as, mon bonhomme, le sort de tous. Cite-moi l'œuvre et l'écrivain de quelque valeur qui n'ait pas été *décbiré*. Relis l'histoire et remercie les dieux. Quant aux conseils de Sainte-Beuve, ils peuvent être bons pour *d'autres*. On n'a de chance qu'en suivant son tempérament et en l'exagérant. Des concessions, Monsieur? Mais ce sont les concessions qui ont conduit Louis XVI à l'échafaud.

Ce qui n'empêche pas que je préfère, pour moi, ne jamais me mêler de ces messieurs ni directement, ni indirectement. La recherche de l'Art en soi demande trop de temps pour qu'on en perde même un peu à repousser les roquets qui vous mordent les jambes; il faut imiter les fakirs qui passent leur vie la tête levée vers le soleil, tandis que la vermine leur parcourt le corps.

J'ai lu *Jessie*. Rien ne ressemble plus à un chef-

(1) Allusion à l'article de E. Montégut sur *Sylvie*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1861. Le héros du roman, Anselme Schanfara, y est décrit comme «un jeune poète néo-romantique de l'an 1860... un nom malheureux qui semble formé d'un mélange d'un nom auvergnat et d'un nom persan».

d'œuvre, tant c'est d'une stupidité continue et irréprochable. Quelle conception, quel plan et quel style, nom d. D.⁽¹⁾ ! Il n'est pas possible d'imaginer une ordure plus infecte, et dire que ce monsieur-là passe pour un homme d'esprit, un lettré, un malin, un homme fort ! O dérision ! amertume ! As-tu vu que le sieur Énault était décoré ?...

J'ai fait, de mon treizième chapitre, 22 pages ; il doit en avoir une quarantaine, ce qui me mènera jusqu'à la fin d'octobre. L'avant-dernier et le quinzième, qui aura dix pages, me demanderont bien encore deux bons mois. Je suis à compter les jours, car je veux avoir fini en janvier, pour publier en mars. A mesure que j'avance, je m'aperçois des répétitions, ce qui fait que je récris à neuf des passages situés cent ou deux cents pages plus haut, besogne très amusante. Je bûche comme un nègre, je ne lis rien, je ne vois personne, j'ai une existence de curé, monotone, piètre et décolorée. Je compte sur ta visite quand je serai à la fin de mon treizième chapitre ; nous en aurons à nous dire.

Oui, on m'engueulera, tu peux y compter. *Salammbô* 1° embêtera les bourgeois, c'est-à-dire tout le monde ; 2° révoltera les nerfs et le cœur des personnes sensibles ; 3° irritera les archéologues ; 4° semblera inintelligible aux dames ; 5° me fera passer pour pédéraste et anthropophage. Espérons-le !

J'arrive aux tons un peu foncés. On commence à marcher dans les tripes et à brûler les mou-

(1) Voir lettres nos 686 et 695.

tards. Baudelaire sera content ! et l'ombre de Pétrus Borel, blanche et innocente comme la face de Pierrot, en sera peut-être jalouse. A la grâce de Dieu !

Je trouve immoral d'affubler le chef d'une jolie femme d'une cuvette pareille à celle qu'on voit sur la carte de visite que tu m'as envoyée, en un mot de le *souiller* par une telle photographie. Tout homme qui se sert de la photographie est d'ailleurs coupable. Tu manques de principes.

Adieu, vieux troubadour. Je t'embrasse tendrement ; bon courage.

695. À MADAME JULES SANDEAU.

[Croisset] 21 octobre [1861].

Quel *gentle* lettre vous m'avez écrite ! Il n'est pas possible de lire rien de plus aimable et de plus charmant. J'en ai été ravi et touché. Tout ce que vous me dites de mon livre est bien encourageant et bien bon. Mais qu'en résultera-t-il ? Je commence demain mon dernier chapitre, que je compte avoir fini vers la fin de janvier. Quant à la publication, il est fort probable (entre nous) qu'elle se trouvera reculée jusqu'à l'automne prochain — ou prochaine ; — à moins que mon éditeur (je ne sais lequel) ne veuille risquer la chose quand même. Mais il me semble, à moi, très présomptueux et assez stupide de vouloir attirer l'attention publique pendant tout le temps que les *Misérables* paraîtront. Or, si les huit volumes paraïs-

sent tous les mois, deux à deux, à partir de février, ce sera une affaire de quatre mois, ce qui me rejette en juin, époque détestable. Voilà !

Je comptais cet été sur un peu d'argent pour prendre l'air. C'est de ce côté-là seulement que la chose me blesse. Car je n'ai nullement la maladie typographique. Dès que j'ai fini un livre, il me devient complètement étranger, étant sorti de la sphère d'idées qui me l'a fait entreprendre. Donc, quand *Salammbô* sera recopiée — et recorrectée, je la fourrerai dans un bas d'armoire et n'y penserai plus, fort heureux de me livrer immédiatement à d'autres exercices. Advienne que pourra ! Le succès n'est pas mon affaire. C'est celle du hasard et du vent qui souffle.

Je ne tiens compte que des intentions. C'est pour cela que je m'estime, les miennes étant hautes et nobles. Et voilà pourquoi j'ai défendu le doux Vacquerie. S'il n'a pas plus de talent, est-ce sa faute ? Je garde toute ma haine et tout mon dédain pour les gens qui font des choses *convenables* et réussies, — et j'aime mieux un bossu, un nain et même un crétin du Valais qu'un Mûsieu quelconque. Il n'est pas donné à tout le monde d'être ridicule. Êtes-vous bien sûre que dans vingt-cinq ans la *Camaraderie*⁽¹⁾, ou la *Calomnie*⁽²⁾, sera plus admirée que les *Funérailles de l'honneur*⁽³⁾ ? Parlons d'autre chose ; le sujet n'est pas gai.

(1) *La Camaraderie*, ou *la Courte échelle*, comédie en 5 actes et en prose, par Scribe (Théâtre-Français, 29 janvier 1837).

(2) *La Calomnie*, comédie en 5 actes et en prose, du même (Théâtre-Français, 20 février 1840).

(3) *Les Funérailles de l'honneur*, drame en 7 actes, en prose, par Auguste Vacquerie (Porte-Saint-Martin, 30 mars 1861).

Je viens de me livrer à des lectures médicales sur la soif et la faim — et j'ai lu entre autres la thèse du Dr Savigny, le médecin du radeau de la *Méduse*. Rien n'est plus dramatique, atroce, effrayant. Quel est le sens providentiel de toutes ces tortures ? Mais je connais quelque chose de bien plus affligeant pour l'humanité : c'est la *Jessie* du sieur Mocquard ! Parlez-m'en un peu. Quelles idées, quel langage, quelle conception ! Les expressions me manquent pour exprimer mon horreur.

Vous avez bien raison d'aimer les voyages. C'est la plus amusante manière de s'ennuyer, c'est-à-dire de vivre, qu'il y ait au monde. Ce goût-là, quand on s'y livre, ne tarde pas à devenir un vice, une soif insatiable. Combien n'ai-je pas perdu d'heures dans ma vie à rêver, au coin de mon feu, de longues journées passées à cheval, dans les plaines de la Tartarie ou de l'Amérique du Sud ! Mon sang de peau rouge (vous savez que je descends d'un Natchez ou d'un Iroquois) se met à bouillonner dès que je me trouve au grand air, dans un pays inconnu. J'ai eu quelquefois (et la dernière entre autres, c'était il y a trois ans près de Constantine) des espèces de délire de liberté où j'en arrivais à crier tout haut, dans l'enivrement du bleu, de la solitude et de l'espace. Et cependant, je mène une vie recluse et monotone, une existence presque cellulaire et monacale. De quel côté est la vocation ?

Je vous félicite d'avoir été heureuse, ces vacances, à propos de votre cher fils, que « j'aime en vous », comme diraient les gens d'église.

Ecrivez-moi de longuissimes lettres où vous

direz tout ce qui vous passera par la tête. Plus il y en aura, et mieux ce sera. Je pense à vous très souvent, très profondément, et j'ai grande envie de vous revoir. Je vous baise les mains.

696. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

[Croisset] Samedi, 10 heures du soir
[30 novembre 1861].

Mes chers bons, je me suis transporté ce matin à Rouen et je vous envoie mon travail de cet après-midi. Il y avait trois lettres de M. de La Popelinière, je les ai copiées toutes les trois et j'ai ajouté quelques fragments qui me semblent assez drôles ? Ne m'ayez aucun gré de la chose. Cela m'a amusé, attendri et excité. J'aurais voulu *boire les larmes* de cette pauvre La Popelinière [.....]. Bref, ces vieilles écritures et tout ce qu'elles me faisaient entrevoir et rêver m'avaient *monté le bourrichon* et je me suis laissé polluer par l'histoire, délicieusement.

J'ai copié très exactement l'orthographe et l'absence de ponctuation. Quant au dernier morceau, la lettre de la comtesse des Barres à l'abbé de Choisy, je sais bien que l'on attribue audit abbé une Hist[oire] de la comtesse des Barres, qui serait sa propre histoire, à lui ? Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai lu une lettre d'une écriture très ancienne, à demi effacée et « qui respire la passion » ; elle est donnée par une note mste [manuscrite] de Leber comme étant positivement adres-

sée à l'abbé de Choisy. Ce qu'il y a de plus prudent est de s'en tenir à l'anonyme.

Nos deux lettres ont dû se croiser et je commençais à m'ennuyer de vous, comme vous voyez. Le gros bouquin d'histoire dont vous me parlez, n'est-ce pas pour la *Femme au dix-huitième siècle*? Vous marchez sur un terrain solide, vous autres, je vous envie! *Carthage* n'en finit! j'ai commencé hier le dernier chapitre. Mais ça m'ennuie démesurément, je dégobille dessus, voilà. Ah! quel « ouf! » je pousserai quand j'aurai mis la barre finale.

Je viens de me livrer à des lectures pathologiques sur la soif et la faim, pour un passage aimable qui me reste à faire. Mais je n'ai pas sous la main un recueil où il y a peut-être quelque chose? Transition adroite pour vous prier (*par pari refertur*, ou autrement : Bal paré à la Préfecture) de voir à la bibliothèque de l'École de médecine, dans la *Bibliothèque médicale*, t. LXVII le « journal d'un négociant qui s'est laissé mourir de faim ». Si vous y trouvez des détails chic, envoyez-les-moi. J'ai cependant tout ce qu'il me faut, mais qui sait?

Je ne sais encore quand je vous reverrai. Pas avant la fin de janvier, certainement. Et puis, ceci est un conseil que je vous demande et un fait à enquérir, comme disent les philosophes : si les *Misérables* se mettent à paraître au mois de février et qu'on en publie deux volumes tous les mois, ne trouvez-vous pas impudent et imprudent de risquer *Salammbô* pendant ce temps-là? Ma pauvre chaloupe, mon pauvre petit joujou, sera écrasée par cette trirème, par cette pyramide. [.....]

Je ne deviens pas gai, nom d'un petit bonhomme ! Et le punique m'abrutit. Quand fumerons-nous une pipe ensemble ?

Adieu, je vous embrasse très fort tous les deux.

Le vôtre.

697. À JULES DUPLAN.

[Fin novembre ou décembre 1861.]

Ah ! mon pauvre vieux, comme je suis content ! Je vais donc bécotter ta vieille binette ! J'attends dimanche avec avidité pour savoir le jour et l'heure où je me ruerai au-devant de ta Seigneurie.

J'ai, ce matin, donné au docteur Pouchet (qui se présente à l'Académie des Sciences pour remplacer Geoffroy Saint-Hilaire) une lettre d'introduction près de M^{me} Cornu. Comme je la sais excellente et s'intéressant aux bonnes choses et aux braves gens, je n'ai pas craint d'être indiscret en lui recommandant fortement le père Pouchet, qui est un très galant homme, et un grand savant. Tu feras bien de prévenir M^{me} Cornu de sa surdité, car le pauvre bonhomme n'entend pas plus qu'une bûche. Dis-lui que je m'y intéresse beaucoup et qu'elle tâche de lui obtenir quelques voix parmi ses amis. Les concurrents de Pouchet sont honteux, mais je suis sûr que le pauvre vieux va faire là-bas un tas de bêtises !

Je languis après toi, je te f... des mets épicés, sacré bougre ! Tu auras tes XII tasses de café !

698. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, 4 décembre 1861.

Ce ne sera pas pour ce soir, mon Caro, que je t'écirai une longue lettre, parce qu'il est une heure du matin, et depuis hier 2 heures d'après-midi, heure où Monseigneur est arrivé, nous nous sommes reposés en tout quatre heures. Nous nous sommes couchés à 3 heures, et à 9 heures du matin, nous étions à la besogne. Aussi ce soir ai-je besoin de dormir.

Je crois que mon chapitre ira assez rondement. Mais j'ai des corrections importantes à faire à celui que je viens de finir, et je vais les expédier pendant l'auguste présence de Monseigneur.

Tu ne m'as pas dit ce que Maisiat⁽¹⁾ avait trouvé de tes portraits?

M^{me} Lebre⁽²⁾ est venue aujourd'hui me faire une visite. Elle n'a aucune nouvelle de son neveu. L'avez-vous vu?

Avez-vous été chez M^{me} Cloquet?

Comment avez-vous trouvé mon logement?

Tu peux dire à ta bonne maman qu'elle n'a plus d'autres ouvriers dans la maison que les élagueurs.

Avez-vous reçu la boîte mise au chemin de fer par moi samedi dernier?

Soigne bien ta vieille compagne, mon pauvre Caro. Songe qu'elle n'a que toi pour l'entourer

⁽¹⁾ Johanny Maisiat, peintre de fleurs, professeur de dessin de Caroline Hamard.

⁽²⁾ Une voisine, tante d'Édouard Lebarbier, élève de l'École d'Athènes, qui collabora à la *Vie de César*, de Napoléon III.

d'attentions et de douceurs, et que tu dois être son *bâton de vieillesse*.

Adieu. Embrasse-la pour moi qui te bécote sur tes bonnes joues fraîches.

Ton vieil oncle.

699. À LA MÊME.

Croisset, dimanche [15 décembre 1861].

MON BIBI,

Si je ne t'écris pas des lettres bien longues, c'est que je suis harassé d'écrire; voilà mon excuse. Mon moral est cependant un peu remonté, mais le départ de Monseigneur *m'avait porté un coup*.

Je suis bien content de savoir que Maisiat a été content de tes travaux. Il me tarde de te voir avec la boîte à couleurs; mais j'ai peur qu'il ne cède trop tôt à cette envie.

Edouard m'a écrit qu'il s'était présenté deux fois chez vous sans rencontrer personne. Il a carillonné à la porte, vainement, et le concierge n'était pas dans sa loge.

Je ne comprends rien à la disparition de Feydau? Il est malade sans doute?

Je passe aujourd'hui mon dimanche complètement seul. M^{me} Achille m'a écrit qu'ils allaient dîner en ville, mais je suis invité pour mardi prochain. « Il y aura du monde » : je ne sais qui. Le jeune Ernest ⁽¹⁾ a maintenant sept dents. Tu devrais bien, en te promenant cette semaine, me décou-

(1) Ernest Roquigny, petit-fils d'Achille Flaubert.

vrir un beau joujou pour lui, quelque chose qui puisse l'amuser et qu'on ne trouve point à Rouen.

Donne-moi des nouvelles détaillées de ta bonne maman et soigne-la bien.

Embrasse-la pour moi et qu'elle te rende la pareille. Ton vieil oncle qui t'aime.

700. À EUGÈNE DELATTRE.

[Fin 1861 ou début 1862.]

MON BRAVE,

Tu es bien aimable de m'envoyer ce petit entrefilet. Mais la *Salammbô* dont tu me demandes des nouvelles ne sera pas finie avant le mois de mars, j'en ai peur. Il me reste encore un grandissime chapitre, voilà — et je n'en peux plus. Je suis embêté au delà de toute hyperbole.

Je te remercie de tes offres de service. J'en userai.

J'ai vu Bouilhet dernièrement. Son ventre se soutient, — et sa lyre tonne [*sic*], maintenant, de la prose. Il commence le 2^e acte de sa *Faustine* dont le plan est reçu, comme tu sais ou ne le sais pas, à la Porte Saint-Martin. Voilà.

Adieu, vieux. Bonne humeur et bonne santé.

Ton G., F.

701. À MADAME ROGER DES GENETTES.

[1861?]

[.....] Un bon sujet de roman est celui qui vient tout d'une pièce, d'un seul jet. C'est une

idée mère d'où toutes les autres découlent. On n'est pas du tout libre d'écrire telle ou telle chose. On ne choisit pas son sujet. Voilà ce que le public et les critiques ne comprennent pas. Le secret des chefs-d'œuvre est là, dans la concordance du sujet et du tempérament de l'auteur.

Vous avez raison, il faut parler avec respect de Lucrèce; je ne lui vois de comparable que Byron, et Byron n'a pas sa gravité, ni la sincérité de sa tristesse. La mélancolie antique me semble plus profonde que celle des modernes, qui sous-entendent tous plus ou moins l'immortalité au delà du *trou noir*. Mais, pour les anciens, ce trou noir était l'infini même; leurs rêves se dessinent et passent sur un fond d'ébène immuable. Pas de cris, pas de convulsions, rien que la fixité d'un visage pensif. Les dieux n'étant plus et le Christ n'étant pas encore, il y a eu, de Cicéron à Marc-Aurèle, un moment unique où l'homme seul a été. Je ne trouve nulle part cette grandeur, mais ce qui rend Lucrèce intolérable, c'est sa physique qu'il donne comme positive. C'est parce qu'il n'a pas assez douté qu'il est faible; il a voulu expliquer, conclure! S'il n'avait eu d'Épicure que l'esprit sans en avoir le système, toutes les parties de son œuvre eussent été immortelles et *radicales*. N'importe, nos poètes modernes sont de maigres penseurs à côté d'un tel homme.

TABLE DES MATIÈRES.

1854.

	Pages.
452. A Louise Colet (<i>en partie inédite</i>)	1
453. A la même (<i>en partie inédite</i>)	5
454. A la même (<i>entièrement inédite</i>)	10
455. A la même (<i>en partie inédite</i>)	13
456. A la même	17
457. A la même	24
458. A la même	27
459. A la même (<i>en partie inédite</i>)	31
460. A la même (<i>en partie inédite</i>)	35
461. A la même (<i>entièrement inédite</i>)	40
462. A la même (<i>en partie inédite</i>)	41
463. A la même (<i>entièrement inédite</i>)	45
464. A la même (<i>entièrement inédite</i>)	48
465. A la même	50
466. A la même (<i>en partie inédite</i>)	51
467. A la même (<i>en partie inédite</i>)	56
468. A la même	60
469. A Louis Bouilhet	64
470. Au même	65
471. Au même	68

1855.

472. A Louis Bouilhet.....	70
473. Au même.....	72
474. Au même.....	74
475. Au même.....	77
476. Au même.....	80
477. Au même.....	82
478. Au même.....	84
479. Au même.....	86
480. Au même.....	88
481. Au même.....	90
482. Au même.....	91
483. Au même.....	97
484. Au même.....	100

1856.

485. A sa nièce Caroline.....	102
486. A Louis Bouilhet.....	103
487. Au même.....	106
488. Au même.....	108
489. Au même.....	109
490. Au même.....	111
491. Au même.....	113
492. Au même.....	114
493. Au même.....	117
494. Au même.....	119
495. A Ernest Chevalier.....	121
496. A Louis Bouilhet.....	123
497. A Laurent-Pichat.....	124
498. A Madame Maurice Schlésinger.....	126
499. A Louis Bouilhet.....	129
500. A Jules Duplan.....	131
501. A Maurice Schlésinger.....	132
502. A Madame Roger des Genettes.....	134
503. A Louis Bonenfant.....	135
504. A Laurent-Pichat.....	136
505. A Théophile Gautier.....	138
506. A Édouard Houssaye.....	139

1857.

507. A son frère Achille.....	139
508. Au même.....	141
509. Au même.....	143
510. Au même.....	144
511. A Madame Maurice Schlésinger.....	145
512. A son frère Achille.....	148
513. Au même.....	150
514. A Eugène Delattre.....	152
515. A son frère Achille.....	152
516. A Théophile Gautier.....	154
517. A son frère Achille.....	154
518. Au docteur Jules Cloquet.....	155
519. A Eugène Crépet.....	157
520. A son frère Achille.....	157
521. A Maurice Schlésinger.....	159
522. A Madame Pradier.....	161
523. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	163
524. A la même.....	163
525. A Maurice Schlésinger.....	166
526. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	168
527. A sa nièce Caroline.....	174
528. A Ernest Feydeau (<i>entièrement inédite</i>).....	175
529. A Jules Duplan.....	176
530. A Charles Lambert.....	177
531. A Jules Duplan.....	177
532. A Louis de Cormenin.....	178
533. A Jules Duplan.....	179
534. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	180
535. A Jules Duplan.....	186
536. A Ernest Feydeau (<i>entièrement inédite</i>).....	188
537. A Jules Duplan.....	189
538. A Ernest Feydeau.....	190
539. A Monsieur Cailleteaux.....	191
540. A Hamilton Aïdé.....	192
541. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	194
542. A Ernest Feydeau.....	198
543. A Jules Duplan.....	201

544.	A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	203
545.	A Charles Baudelaire.....	204
546.	A M. X.....	206
547.	A Jules Duplan.....	208
548.	A Eugène Crépet.....	209
549.	A Ernest Feydeau.....	210
550.	A Jules Duplan.....	213
551.	A Ernest Feydeau.....	214
552.	A Louis Bouilhet.....	217
553.	A Charles Baudelaire.....	219
554.	Au même.....	220
555.	A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	221
556.	A Ernest Feydeau.....	225
557.	A Jules Duplan.....	226
558.	Au même.....	226
559.	Au même.....	227
560.	A Charles Baudelaire.....	229
561.	A Charles-Edmond.....	229
562.	A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	230
563.	A sa nièce Caroline.....	235
564.	A Ernest Feydeau.....	237
565.	Au même.....	238
566.	A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	240
567.	A Ernest Feydeau.....	244

1858.

568.	A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	245
569.	A la même.....	248
570.	A Alfred Baudry.....	250
571.	A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	251
572.	A Alfred Baudry.....	253
573.	A M. X.....	254
574.	A Louis Bouilhet.....	255
575.	Au même.....	256
576.	A Ernest Feydeau.....	258
577.	Au même.....	259
578.	A sa nièce Caroline.....	261
579.	A Jules Duplan.....	263
580.	A Ernest Feydeau.....	264

581. A Madame Jules Sandeau.....	265
582. A Ernest Feydeau.....	265
583. Au même.....	267
584. A Jules Duplan.....	269
585. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	270
586. A Eugène Delattre.....	272
587. A Ernest Feydeau (<i>en partie inédite</i>).....	274
588. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	276
589. A Ernest Feydeau.....	278
590. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	280
591. A Ernest Feydeau.....	282
592. Au même.....	283
593. A sa nièce Caroline.....	284
594. A Ernest Feydeau.....	286
595. Au même (<i>entièrement inédite</i>).....	288
596. Au même (<i>entièrement inédite</i>).....	289
597. Au même.....	290
598. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	298

1859.

599. A Ernest Feydeau (<i>entièrement inédite</i>).....	300
600. A Eugène Delattre.....	302
601. A Ernest Feydeau (<i>entièrement inédite</i>).....	303
602. A Madame Maurice Schlésinger.....	305
603. A Ernest Feydeau.....	307
604. Au même.....	310
605. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	312
606. A Ernest Feydeau.....	315
607. Au même (<i>entièrement inédite</i>).....	317
608. Au même (<i>en partie inédite</i>).....	317
609. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	319
610. A Ernest Feydeau (<i>entièrement inédite</i>).....	322
611. A Madame Jules Sandeau.....	323
612. A Ernest Feydeau (<i>en partie inédite</i>).....	325
613. A sa nièce Caroline.....	328
614. A Ernest Feydeau (<i>en partie inédite</i>).....	329
615. Au même.....	331
616. Au même.....	333
617. A Jules Duplan.....	334

618. A Ernest Feydeau (<i>entièrement inédite</i>).....	335
619. A Madame Jules Sandeau.....	336
620. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	337
621. A Ernest Feydeau.....	340
622. Au même.....	341
623. Au même (<i>en partie inédite</i>).....	343
624. A Madame Jules Sandeau.....	346
625. A Ernest Feydeau.....	348
626. A Mademoiselle Amélie Bosquet.....	350
627. A un grave bibliothécaire.....	353
628. A sa nièce Caroline.....	354
629. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	355
630. A Maurice Schlésinger.....	359

1860.

631. A Madame Roger des Genettes.....	360
632. A la même.....	362
633. A la même.....	363
634. A Charles Baudelaire (<i>entièrement inédite</i>).....	365
635. A Louis Bouilhet.....	366
636. Au même.....	367
637. Au même.....	368
638. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	370
639. A Alfred Baudry.....	372
640. A Louis Bouilhet.....	373
641. A Ernest Feydeau.....	375
642. Au même (<i>entièrement inédite</i>).....	375
643. A Edmond et Jules de Goncourt.....	376
644. A Ernest Feydeau (<i>entièrement inédite</i>).....	378
645. A Edmond et Jules de Goncourt.....	379
646. A Charles Baudelaire.....	381
647. A Ernest Feydeau.....	381
648. A Mademoiselle Amélie Bosquet.....	384
649. A la même.....	385
650. A Ernest Feydeau.....	386
651. A Madame Jules Sandeau.....	388
652. A Charles-Edmond.....	389
653. A Maxime Du Camp.....	390
654. A Madame Jules Sandeau.....	391

655. A Louis Bouilhet.....	392
656. A Ernest Feydeau.....	393
657. A Amédée Pommier.....	396
658. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	398
659. A Eugène Crépet.....	400
660. A Louis Bouilhet.....	401
661. Au même.....	402
662. A Ernest Feydeau.....	404
663. Au même.....	405
664. A Charles Baudelaire (<i>entièrement inédite</i>).....	407
665. A Théophile Gautier.....	409

1861.

666. A Jules Duplan.....	410
667. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	411
668. A Ange Pechmédja.....	413
669. A Michelet.....	415
670. A Ernest Feydeau.....	419
671. A Mademoiselle Amélie Bosquet.....	420
672. A la même.....	421
673. A la même.....	421
674. A sa nièce Caroline.....	422
675. A Ernest Feydeau.....	423
676. A Mademoiselle Amélie Bosquet.....	425
677. A Ernest Chevalier.....	426
678. A Edmond et Jules de Goncourt.....	427
679. A sa nièce Caroline.....	428
680. A Michelet.....	429
681. A Jules Duplan.....	431
682. A Ernest Feydeau (<i>en partie inédite</i>).....	432
683. A Edmond et Jules de Goncourt.....	434
684. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	436
685. A Edmond et Jules de Goncourt.....	438
686. A Ernest Feydeau.....	440
687. A Eugène Crépet.....	443
688. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	444
689. A Mademoiselle Amélie Bosquet.....	445
690. A Madame Jules Sandeau.....	446
691. A Ernest Feydeau.....	447

692. A Jules de Goncourt.....	449
693. A Ernest Feydeau.....	451
694. Au même.....	453
695. A Madame Jules Sandeau.....	455
696. A Edmond et Jules de Goncourt.....	458
697. A Jules Duplan.....	460
698. A sa nièce Caroline.....	461
699. A la même.....	462
700. A Eugène Delattre.....	463
701. A Madame Roger des Genettes.....	463

ŒUVRES COMPLÈTES DE GUSTAVE FLAUBERT

EN 20 VOLUMES
ACCOMPAGNÉES DE NOTES ET VARIANTES

MADAME BOVARY.....	1 vol.	CORRESPONDANCE et INDEX (édition	
SALAMMBÔ.....	1 vol.	augmentée)	7 vol.
LA TENTATION DE SAINT ANTOINE		NOTES DE VOYAGES.....	2 vol.
(versions de 1849, 1856, 1874)...	1 vol.		
L'ÉDUCATION SENTIMENTALE.....	1 vol.		
TROIS CONTES.....	1 vol.	ŒUVRES DE JEUNESSE INÉDITES.	
BOUVARD ET PÉCUCHE.....	1 vol.	MÉMOIRES D'UN FOU.....	1 vol.
PAR LES CHAMPS ET PAR LES GRÈVES.	1 vol.	NOVEMBRE.....	1 vol.
THÉÂTRE.....	1 vol.	L'ÉDUCATION SENTIMENTALE.....	1 vol.

Chaque volume broché..... 30 francs.
 Relié amateur, par Canape, en chagrin vert foncé. 100 francs.
 Relié amateur, par Canape, en maroquin 164 fr. 40

CORRESPONDANCE

NOUVELLE ÉDITION

CONTENANT LE TEXTE INTÉGRAL DES LETTRES À LOUISE COLET
 ET DE NOMBREUSES LETTRES INÉDITES À ERNEST FEYDEAU
 PHILIPPE LEPARFAIT, ETC.

On sait avec quelle pudeur intransigeante Gustave Flaubert a tenu à s'exiler lui-même de ses livres. Sa religion de l'Art désintéressé, de l'Art pour l'Art, son dogme de l'impersonnalité littéraire lui imposaient le devoir de taire son existence. Se confesser au public lui apparaissait à la fois comme une erreur, une trahison et une lâcheté. Et, sans la *Correspondance*, nous ne connaîtrions pour ainsi dire rien de lui.

C'est, en effet, dans ses lettres que le véritable Flaubert nous apparaît avec ses enthousiasmes et ses découragements, ses touchantes délicatesses et ses superbes violences, son exquise sensibilité et sa terrible clairvoyance. Par elles nous sont révélées toute l'intime noblesse, toute la naïve bonhomie de ce pur martyr des lettres. Elles nous font assister enfin à la genèse douloureuse de tant de chefs-d'œuvre; elles en sont le commentaire vivant, *indispensable*. Personne n'a le droit de les ignorer sous peine de moins comprendre, partant de moins admirer *Bovary*, *Salammbô*, *l'Éducation*, *la Tentation*, *Bouvard*.

Et leur réunion même est un immortel monument. Écrites hors des habituelles contraintes, avec tout l'abandon du génie qui se donne, leur magnifique spontanéité a fait justement dire à bien des maîtres qu'en elles la prose du XIX^e siècle avait trouvé son expression souveraine, sa perfection française.

Il a été tiré de cette nouvelle édition 50 exemplaires numérotés
 sur papier de Chine.

